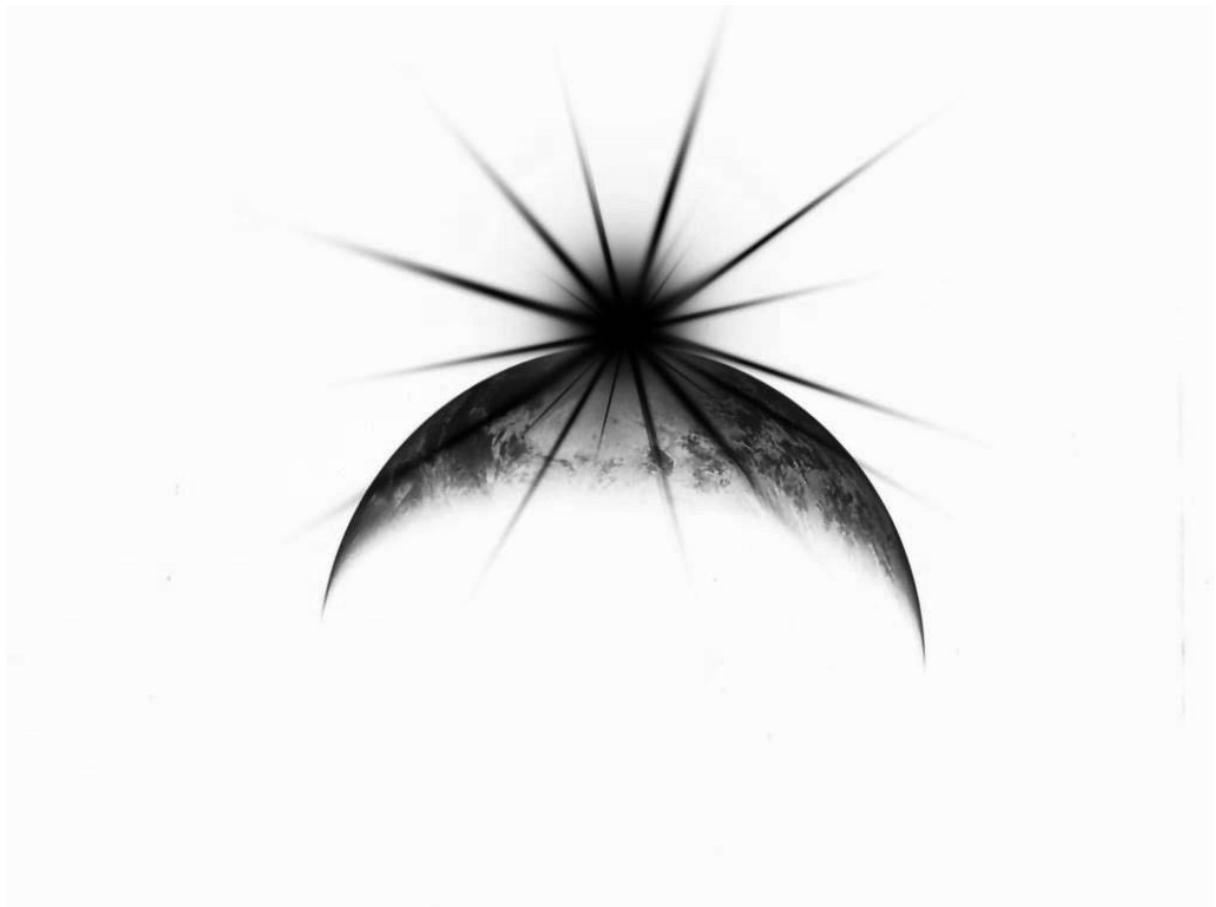


Vahé Zartarian

les grandes civilisations d'aujourd'hui

Occident, Islam, Chine, Inde



préface à la seconde édition

En abordant le vaste sujet des civilisations, mon ambition était d'entrevoir l'évolution de la conscience humaine à travers cette variété de croyances et d'expériences. Travail que je n'ai pas mené à son terme, je l'avoue. Cela tient en partie à l'attitude de l'éditeur. Pour tout dire, l'ouvrage est épuisé depuis plusieurs mois, depuis au moins le dernier trimestre 2009. J'ai bien sûr voulu savoir ce qu'il envisageait de faire. Quelques échanges de courriers ont permis au moins d'éclaircir ce point : l'éditeur n'est pas du tout décidé à refaire un tirage. Alors pour aller au plus simple et afin d'honorer mon contrat moral envers mes lecteurs, j'ai décidé de mettre le livre sous forme numérique en libre accès sur le web.

Il va sans dire que ces péripéties n'enlèvent rien à la qualité de cet ouvrage. Preuve en est que s'il est épuisé, c'est qu'il a rencontré son public !

Et puis même si j'ai en tête un autre livre qui irait plus loin dans l'exploration de l'aventure terrestre de l'homme à travers ses systèmes de croyances, celui-ci n'est pas pour autant un brouillon. C'est plutôt un socle sur lequel il viendrait s'appuyer. Il garde toute sa valeur et son actualité, indépendamment du fait que j'achève ce travail complémentaire si un éditeur se montre intéressé... Ceci dit juste pour expliquer un certain côté inachevé du présent ouvrage, de mon point de vue du moins.

Pour remercier mes lecteurs d'avoir attendu plusieurs mois cette réédition, j'ai réalisé quelques cartes qui aident à visualiser certaines histoires.

Un dernier mot avant de vous laisser à votre lecture : si vous voulez contribuer à l'existence d'une recherche indépendante, rendez-vous sur mon site à la page **CONTACT**

www.co-creation.net

Chaudon, juin 2010

Vahé

sommaire

prologue.....	1
la civilisation.....	4
la Vision, fondement de la civilisation.....	4
la trajectoire d'une civilisation.....	5
entrée en matière.....	16
l'Occident, la civilisation chrétienne, Ve-XIVe siècles.....	17
point de départ.....	17
l'abîme, Ve-VIIe siècles.....	18
la montée du christianisme.....	19
la renaissance.....	22
consolidation des bases, Xe siècle.....	23
croissance, XIe - XIIe siècles.....	27
l'apogée, XIIIe siècle.....	30
la chute, XIVe siècle.....	35
l'Occident, transition entre deux civilisations, XVe-XVIIIe siècles.....	38
la Renaissance.....	38
l'Europe classique.....	48
l'Europe des Lumières.....	53
la Vision mécaniste.....	59
naissance d'une vision.....	59
les fondateurs.....	60
la société mécaniste.....	65
de la Vision à la civilisation.....	70
l'Occident, la civilisation mécaniste, XIXe-XXIe siècles.....	71
genèse et croissance, 1780-1914.....	71
le temps des difficultés, 1914-1945.....	80
la grande envolée des Trente Glorieuses.....	86
le déclin.....	88

entracte.....	92
la civilisation islamique.....	93
la Vision islamique.....	93
l'histoire de la civilisation islamique.....	99
conclusion.....	110
la civilisation chinoise	111
les Visions chinoises.....	111
l'histoire de la civilisation chinoise.....	118
le confucianisme, et après ?.....	133
la civilisation indienne.....	135
la Vision : les religions.....	135
la Vision : varnas et jatis, une société de classes et de castes.....	143
l'histoire de la civilisation indienne.....	148
épilogue.....	161
quelques lectures.....	163
du même auteur.....	164

prologue

De 1980 à 1982 j'étais étudiant à l'Institut Supérieur des Affaires. J'ai eu la chance d'intégrer une promotion qui comprenait de nombreux élèves étrangers, et de faire ma spécialisation en affaires internationales avec Joseph le Bihan. Il avait le talent de mettre en contact des gens du monde entier, il était abonné à des revues de tous les continents, et disposait d'une bibliothèque très fournie en livres de géostratégie, histoire, aussi bien que psychologie ou épistémologie. Là, puis ailleurs, j'ai côtoyé et travaillé avec des libanais, des égyptiens, des iraniens, algériens, sénégalais, camerounais, colombiens, mexicains, américains, canadiens, japonais, coréens, chinois, thaïlandais, vietnamiens, ... j'en oublie certainement. Après les années précédentes passées à ne faire pratiquement que des maths et de la physique en classes préparatoires puis à l'école polytechnique, le monde prenait soudain une dimension nouvelle. Il n'était plus fait d'atomes de matière mus par des forces physiques mais d'êtres humains animés par des croyances. J'étais avide d'apprendre et de comprendre. Mais je me suis vite rendu compte que ce n'était pas si simple, même si ma double culture arménienne et française m'avait doté d'une relative ouverture et souplesse d'esprit. Derrière le rôle que chacun semblait jouer de son mieux, de l'étudiant étranger parlant français et venu apprendre le "business" à l'occidentale, je sentais des divergences de vue profondes touchant l'homme et le monde. Une anecdote m'est restée :

Il y avait dans ma promotion deux étudiants sénégalais, dont l'un m'étais assez proche. À force d'observer leurs regards qui se fuyaient et leurs manœuvres d'évitement, je ne pus me retenir de lui demander ce qui n'allait pas entre eux. La réponse tomba, simple et sans détour : ils n'appartenaient pas à la même tribu ! Lui était membre d'une tribu musulmane de l'intérieur du pays, et l'autre d'une tribu animiste de je ne sais plus quelle partie du Sénégal. Pour lui ça expliquait tout ; pour moi ça compliquait tout.

J'ai découvert aussi l'inimitié profonde des coréens à l'encontre des japonais, j'ai rencontré l'esprit du sabre japonais et la belle simplicité du zen, j'ai découvert la patience, la profondeur et la subtilité des chinois, j'ai rencontré des africains qui parlaient français mieux que moi et connaissaient mieux aussi l'histoire de France..., bref, je me suis aussi découvert dans ce que tous me renvoyaient en miroir de ma propre culture.

Dans l'ensemble, j'ai rencontré peu de personnes connaissant l'histoire des autres peuples ; et quand ils connaissaient la leur, c'était presque toujours de manière superficielle. J'étais moi-même dans ce cas. Des leçons d'histoire et de géographie apprises à l'école, il ne restait pas grand chose. Il faut dire que ces matières étaient enseignées en dépit du bon sens. Aucune signification n'émergeait de l'accumulation de dates, de personnages, de villes, de frontières fluctuantes, etc. J'étais donc sans trop d'idées préconçues, mu par le désir de saisir quelques unes des grandes forces qui inspirent les pensées et les actions des hommes, individuellement et collectivement.

Il m'a fallu vite déchanter : je me suis retrouvé devant un immense océan de données impossible à organiser. De fait, on observe en histoire la même tendance à la fragmentation que dans les autres sciences. Certes, il n'est pas inintéressant de

connaître l'histoire des techniques de tissage de l'origine à nos jours, l'histoire des stratégies militaires, ou bien les amours contrariés de la Grande Mademoiselle. Mais à coup sûr, notre compréhension des hommes et de la planète ne s'en trouve pas vraiment augmentée. À regarder un éléphant au microscope, on ne voit plus l'éléphant ! De même qu'on ne peut saisir le sens d'une vie humaine en détaillant chaque seconde de son existence, il ne suffit pas de détailler des événements à perte de vue pour comprendre les civilisations.

J'ai découvert en outre que l'histoire n'est pas une science exacte mais qu'elle est toujours l'expression d'un point de vue. Par exemple, l'histoire des démêlés des rois de France avec les ducs de Bourgogne au XVe siècle est souvent présentée comme une trahison de ces derniers : ils vendent la France aux Anglais dit-on ! Si le duc de Bourgogne s'est bien allié avec le roi d'Angleterre contre le roi de France, parler de trahison est par contre une aberration. C'est projeter rétrospectivement l'idée de la nation France telle qu'elle existe aujourd'hui mais qui en ce temps de féodalité n'avait guère de sens. Ainsi est créée insidieusement la "réalité" de la nation. Parfois même il y a carrément falsification historique : le Japon a périodiquement des problèmes avec la Corée à propos de livres scolaires qui occultent les exactions japonaises durant la dernière guerre ; la Turquie nie toujours avec véhémence la réalité du génocide arménien...

Bref, tout ça ne permet guère de comprendre pourquoi la révolution industrielle a eu lieu chez nous alors que l'Islam et la Chine étaient à d'autres époques scientifiquement et techniquement plus avancées, pourquoi l'Islam dérive de plus en plus vers l'extrémisme, pourquoi l'Occident est aussi envahissant, pourquoi un ami chinois estimait justifié que son pays ait annexé le Tibet, pourquoi les hindous ne voient pas dans le système des castes une forme de racisme ou d'apartheid...

Un déclic s'est produit lorsque j'ai découvert les travaux d'Arnold Toynbee. De 1920 à 1972, cet historien britannique s'est entièrement consacré à l'étude des civilisations. Grâce à lui, je tenais enfin l'objet d'étude adéquat : la civilisation, une entité collective basée sur un système de croyances, avec une trajectoire historique de sa genèse à sa désintégration. Ça n'explique pas tout évidemment. C'est juste une grille de lecture particulièrement féconde et instructive qui éclaire nombre de points de l'aventure humaine.

Ainsi guidé, je me suis mis au travail, intégrant aussi mes autres travaux de recherches sur la perception, l'action, et les croyances. J'ai observé selon ce point de vue l'Occident, l'Islam, la Chine, l'Inde, la Russie et le Japon. Il en est résulté en 1987 un énorme livre. Même si quelques lecteurs à qui j'avais confié le manuscrit l'avaient trouvé passionnant, je n'ai pas cherché à l'époque à le faire publier, considérant que c'était d'abord un travail de recherche personnel.

En 2001, l'Occident a été choqué par les attaques contre les tours du World Trade Center et le Pentagone. J'ai réalisé à cette occasion qu'on était toujours aussi ignorant des autres civilisations. Donner à lire ce travail se justifiait. J'ai rencontré opportunément Danielle Pellier, qui s'est gentiment proposée de rentrer sur ordinateur ce gros pavé tapé à l'époque sur une petite machine à écrire. La lecture l'a passionnée elle aussi, ce qui a achevé de me convaincre de l'intérêt de publier ce livre. Je l'ai retravaillé pour l'actualiser et le rendre plus accessible. Le voici donc sous une forme que j'espère digeste et instructive.

J'espère aussi que, comme moi, ce panoramique sur l'aventure humaine vous permettra de mieux comprendre qui nous sommes, d'où viennent les croyances qui

inspirent les pensées et les actes des hommes, décoder les grands événements contemporains, approcher les autres civilisations sans crainte et avec l'assurance d'en sortir enrichi, et enfin entrevoir quelques chemins d'évolution possibles pour l'humanité.

la civilisation

Le but de ce livre est de permettre à chacun de saisir d'un regard les principales civilisations actuelles : occidentale, islamique, chinoise, et indienne. Je ne tiens pas à alourdir un propos déjà dense par une argumentation compliquée. Tout de même, il me semble utile de préciser ce que j'entends ici par civilisation tant les définitions abondent.

À la limite chaque civilisation a sa propre manière de se voir, et chaque historien qui les étudie a son point de vue là-dessus. Il ne s'agit pas de considérer que les uns ont raison et les autres tort. Il s'agit de se donner une définition, et de la prendre pour ce qu'elle est : ni plus ni moins qu'une convention qui donne un point de vue sur l'histoire, et permet d'organiser les phénomènes ainsi révélés. Si cela fait sens, si l'on a le sentiment que notre compréhension du monde s'en trouve augmentée, si cela inspire de nouvelles idées et de nouvelles actions, l'approche se révélera utile.

la Vision, fondement de la civilisation

Voici ce qu'écrit Toynbee :

« A.N. Whitehead se rapproche à coup sûr de la vérité dans un passage où il affirme que "à chaque âge du monde qui se distingue par une activité élevée, on trouve à son point culminant et parmi les agents conduisant à ce point culminant, une conception cosmologique approfondie, implicitement acceptée, qui impose son propre caractère aux sources courantes de l'action". C. Dawson fait la même remarque quand il dit que "derrière toute civilisation il y a une vision". Dans cette façon de voir, à laquelle je donne mon adhésion, la présence dans une société d'une minorité libérée d'activités économiques est bien plus une estampille de la civilisation qu'une définition. En suivant la direction indiquée par Whitehead, je définirais la civilisation en termes spirituels. Peut-être peut-on la définir comme une tentative de créer un état de société dans lequel toute l'humanité pourra vivre ensemble et en harmonie comme les membres d'une seule et même famille. C'est, je crois, le but vers lequel tendent inconsciemment sinon consciemment toutes les civilisations connues jusqu'ici. » (L'Histoire)

« Derrière toute civilisation il y a une Vision » dit Dawson. Une Vision, c'est un système de croyances qui dit à l'homme ce qu'il est, ce qu'est l'univers, quels sont leurs rapports, quel est le sens de la vie, de la mort... La Vision inspire sa pensée et ses actes, et leur donne sens.

Mais, dira-t-on, derrière toutes les sociétés humaines, même les plus primitives, il y a une telle Vision. Celles qui fondent les civilisations doivent avoir quelque chose de différent. Car on sent bien, plus ou moins confusément, une différence entre, disons, les sociétés esquimau ou pygmée d'une part, et les sociétés chinoise ou indienne d'autre part. Je m'empresse de préciser que je ne porte là aucun jugement, ni quant à la valeur de ces cultures, ni quant à la valeur des hommes. Je constate juste des différences. Lesquelles précisément ?

Lorsqu'on observe les sociétés primitives, on constate d'abord un idéal de stabilité avec le milieu naturel qui assure la subsistance. Cela ne veut pas dire que les actions de ces hommes n'ont pas transformé le monde : les peuples de chasseurs-cueilleurs ont éradiqué nombre d'espèces animales, tout comme les sociétés agropastorales ont détruit des forêts entières par écobuage et surpâturage. Mais ces effets de grande ampleur ne résultent pas d'une volonté délibérée. Ils ne sont qu'une accumulation d'actions, chacune bénigne séparément. On tue un mammouth, et puis on en tue un second, et puis un troisième, et encore un autre, et un jour il n'y a plus de mammouth. Tandis que c'est sciemment que notre civilisation a tué tous les loups et tous les bisons, pour ouvrir des routes, des champs, bref pour étendre son champ d'action.

Une autre caractéristique des sociétés primitives est que leur Vision "colle" au milieu. Leurs mythes racontent la puissance des animaux chassés, ou les vertus des plantes cultivées. Ils décrivent aussi le monde des morts comme un simple calque du monde des vivants : l'homme de la prairie rejoint ses ancêtres dans une prairie idéalisée, l'homme du désert dans une oasis, l'homme de la forêt dans une forêt...

Dans les sociétés primitives, la Vision apparaît finalement comme une construction a posteriori : elle raconte l'histoire idéalisée des ancêtres qui ont réussi à survivre dans un milieu particulier, et en retour elle incite les hommes du temps présent à se conformer à ces usages ancestraux qui ont fait la preuve de leur efficacité pour survivre à leur tour. Dans ces conditions, être esquimau est inséparable du fait de chasser le phoque ou l'ours sur la banquise conformément à la tradition ; on ne saurait être esquimau en ville ou dans une forêt tropicale !

En revanche, on peut très bien être chinois hors de Chine. Il suffit de se promener dans le 13^e arrondissement de Paris pour s'en rendre compte. Une civilisation n'est pas liée à un milieu particulier. La Terre entière est potentiellement son domaine. La Vision qui la fonde n'est plus une construction a posteriori pour justifier l'existant, elle est une construction a priori. Elle décrit non pas un homme et un monde tels qu'ils sont perçus ; elle projette un homme idéal dans un monde idéal. La civilisation est l'incarnation de cette Vision. Elle est un projet collectif visant à transformer l'homme et le monde. C'est en cela que le christianisme, l'islam, le confucianisme, l'hindouisme, ou la science moderne sont des Visions fondatrices de civilisations, qui se distinguent nettement des Visions des sociétés primitives (toujours sans jugement de valeur : c'est un premier état de société). Elles inspirent des actions individuelles et collectives pour réaliser chacune leur idéal.

la trajectoire d'une civilisation

Encore chaud dans les esprits est l'idéal marxiste-léniniste-maoïste de faire de l'homme un "bon communiste" dans une société sans classes. Quelques décennies plus tard et beaucoup de morts ont fait sombrer le rêve. En comparaison, "l'homme de bien" confucéen tient depuis 2000 ans, malgré la non moins grande férocité de certains empereurs chinois. Je me garderai de déduire de cette différence de durée que l'un est meilleur que l'autre. Je veux juste souligner qu'une autre dimension est essentielle à la compréhension des civilisations, le temps. Elles ont une histoire, de leur genèse à leur désintégration, qu'elles parcourent chacune à un rythme qui leur est propre.

Je propose de rentrer un peu dans le détail de ces différents temps forts. Mais si ces considérations générales vous ennuient, n'hésitez pas à les sauter. Peut-être préférerez-vous y revenir après avoir lu l'histoire de quelques civilisations...

genèse

La naissance d'une civilisation, c'est le passage d'un état statique à une activité dynamique, une dynamique de la création et non plus de la répétition.

On sait l'inertie de l'homme, le poids des habitudes, la peur du changement. Pour qu'une société se mette en mouvement, il faut un aiguillon efficace. D'autant plus efficace qu'il est douloureux puisque "les gens heureux n'ont pas d'histoire".

À l'origine des premiers passages des sociétés primitives à la civilisation, il y a très probablement ce que Toynbee appelle le "stimulant des terres ingrates". On le voit bien dans le cas de l'Égypte. Souvent considérée comme l'archétype de la stabilité, les grecs parlaient d'elle comme de "l'endroit le plus propre à accueillir les premières générations d'hommes, car là, disaient-ils, la nourriture se trouvait toujours à portée de la main, et ne réclamait aucune peine pour garantir un approvisionnement abondant". Mais ce que voyaient les grecs, c'était une civilisation établie depuis déjà des millénaires, qui n'offrait plus qu'une image de routine. Or pour en arriver là, les hommes avaient dû fournir de prodigieux efforts. 5000 ans plus tôt, ces jardins et ces vergers étaient encore des marécages inhospitaliers. Pour dompter ce milieu et rendre la terre fertile, il leur avait fallu acquérir la maîtrise de l'eau, et pour cela concevoir et construire de vastes réseaux de digues délimitant les champs. Des travaux aussi colossaux étaient irréalisables sans une Vision nouvelle et puissante qui soutenait l'action des hommes. On retrouve en maints endroits de la planète des combats aussi difficiles. Au Mexique par exemple, les Mayas se sont dressés contre une jungle tropicale envahissante. Et à Ceylan, un système complexe et ingénieux de lacs artificiels et de canaux permettait d'irriguer des centaines de km² (un des réservoirs avait plusieurs kilomètres de longueur et une quinzaine de mètres de hauteur ; un canal mesurait près de 86km). Ce sont de véritables actes de création grâce auxquels les hommes ne se contentent pas de survivre dans le monde mais le façonnent.

Une société primitive peut également être entraînée à se transformer sous l'influence d'une civilisation existante (ce qui n'exclut pas bien évidemment des réalisations propres). Par exemple la civilisation russe est à l'origine un satellite de la civilisation chrétienne orthodoxe, et le Japon un satellite de la Chine.

Un autre mode d'apparition d'une civilisation est la métamorphose. Pour rester au Japon, celui-ci, prenant soudain conscience de son infériorité militaire au milieu du XIXe siècle, a décidé avec succès de relever le défi que représentait une civilisation occidentale un peu trop envahissante à son goût. En peu de temps, le pays est passé d'une vieille société féodale et agraire à une société militaro-industrielle.

Enfin, la dernière possibilité est la renaissance sur les ruines d'une civilisation désintégrée, comme ce fut le cas pour Byzance et l'Occident chrétien, qui se sont toutes deux édifiées sur les ruines de l'empire romain.

Observons maintenant que les conditions existant dans la basse vallée du Nil se retrouvent dans les bassins inférieurs de l'Indus et de l'Euphrate, les vallées du Rio Grande et du Colorado : même désert environnant, mêmes alluvions apportés par des grands fleuves venus de très loin, climats semblables. Des civilisations sont

apparues dans les trois premiers cas, très différentes les unes des autres, et rien de tel dans les deux derniers.

Observons de même que le défi qu'à constitué pour le Japon la rencontre avec l'Occident n'a pas été perçu comme tel en Afrique.

Ceci pour dire qu'il n'y a pas de déterminisme dans la genèse d'une civilisation. Ce qui est perçu ici comme un défi apte à mobiliser des énergies, va là être considéré avec fatalisme. De manière subtile, le fait même de percevoir une situation comme un défi relève déjà de la Vision. Bref, il n'y a rien de mécanique :

- une situation qui stimule un peuple et le pousse à se surpasser passe inaperçue d'un autre ou le fait sombrer ;
- des réponses très différentes peuvent être apportées à des défis semblables ;
- les techniques et savoir-faire qui donnent prises sur les forces de la nature ne jouent pas un rôle primordial dans la mesure où, encore une fois, leur utilité est déterminée par le sens qu'ils prennent dans le cadre de la Vision : les chinois ont inventé la poudre et la boussole, mais ce sont les européens qui s'en sont servis pour bousculer le monde.

Ces premières considérations font apparaître la civilisation comme une entité spirituelle dans la mesure où elle est d'abord un rêve dans la tête de quelques individus créateurs. Ce rêve, ils le partagent plus ou moins, ou l'imposent plus ou moins selon les circonstances. Mais d'une manière ou d'une autre, ils entraînent les autres dans l'action. Une civilisation est le fruit de l'imagination et de l'initiatives de quelques uns, du travail et de l'espoir de tous les autres.

croissance

Susciter l'espoir qui met les masses en mouvement ne suffit pas : la révolution française a très vite dégénérée en terreur et en dictature ; la Russie soviétique, à vouloir trop vite accomplir l'idéal d'une société sans classes a décapité ses élites et recréé une Nomenklatura ; pour la même raison, la Chine maoïste a failli sombrer dans d'énormes famines consécutives à la politique du "Grand Bond en avant"... L'espoir peut vite être tué et la civilisation avorter.

La Vision nourrit le rêve d'une humanité nouvelle. Mais pour que cela ne reste pas un rêve désincarné, la Vision doit aussi susciter de quoi nourrir matériellement les hommes. Plus généralement, elle ne doit pas se contenter de projeter un idéal, elle doit aussi permettre de construire un chemin qui y mène.

La civilisation croît si elle ne s'immobilise pas, c'est-à-dire si, après le défi initial de la genèse, elle parvient à résoudre de manière créative et efficace les nouveaux problèmes qui continuent à se présenter, notamment de survie matérielle et d'organisation. Pour ce faire, la Vision doit être assez riche pour inspirer des actions dans des domaines variés de l'existence humaine, et assez souple pour prendre en compte tant l'existant que l'inattendu. Ce dernier point parce que les hommes ne sont pas des machines et qu'une civilisation ne se fabrique pas comme on fabrique une auto, en assemblant des morceaux conçus dans des bureaux d'études.

La croissance de la civilisation ne s'accompagne pas nécessairement d'une poussée démographique, de conquêtes territoriales ou d'une floraison artistique. C'est parfois le cas, et parfois non. La croissance, c'est concrètement la capacité qu'a le groupe de faire face à de nouveaux défis. Pour les individus, cela signifie qu'ils y croient, portés par l'élan de la réussite.

Je serais tenté de dire que la civilisation est l'expression d'une "âme collective". Le terme est employé par certains chercheurs qui étudient les comportements étonnants des insectes sociaux. L'activité d'une fourmi isolée, ou d'une abeille, ou d'un termite, donne souvent l'impression d'un grand désordre. Pourtant, de la somme de ces comportements émerge indéniablement une intelligence collective : les abeilles communiquent l'emplacement de la nourriture à l'aide d'un langage relativement complexe, les fourmis ont "inventé" l'agriculture et l'élevage, et savent résoudre des problèmes complexes comme la traversée de cours d'eau...Je n'assimile pas les humains à des fourmis bien évidemment ! Je veux juste indiquer que ce qui se passe à l'échelle collective de la civilisation dépasse la simple addition de comportements individuels. Dans la tradition ésotérique, on parle d'égrégores.

La manière dont s'effectue la croissance de la civilisation dépend largement de la nature de sa Vision fondatrice. Un exemple simplifié va permettre de comprendre. Comparons les possibilités de deux civilisations, dont l'une se fonderait sur un critère d'appartenance religieuse, et l'autre sur un critère d'appartenance raciale. Au départ, on ne percevrait guère de différences entre elles, les religions ayant tendance à se développer initialement au sein d'une même communauté. Mais, le temps passant, on constaterait certainement un écart. Il apparaîtrait que la première s'adapterait relativement plus facilement que la seconde, qui deviendrait rigide et cassante. L'explication en est simplement que la division de l'humanité entre croyants et non croyants, au contraire de l'appartenance raciale, ne crée pas un abîme infranchissable. Le païen n'est qu'une brebis égarée que l'on est tout disposé à accueillir au bercail. Alors, pour peu qu'un individu soit assez intelligent, ou simplement ambitieux, pour ne voir dans la religion qu'un moyen, il parviendra à faire ce qu'il voudra. Même si elle est loin d'être un modèle d'ouverture et de souplesse, une telle société est tout de même en mesure de s'attacher les services d'hommes capables pour affronter de nouveaux défis. Tandis qu'une société qui se fonde exclusivement sur une fraction privilégiée, inamovible, se coupe d'emblée du reste de la population, ce qui d'une part engendre inévitablement des tensions, et d'autre part la prive de compétences : la société se bloque.

Le fait pour une civilisation de surmonter avec succès des défis successifs a d'importantes conséquences. C'est que la plupart des hommes tendent à confondre succès et vérité. La Vision inspire l'action et permet effectivement d'approcher d'un certain idéal. "Ça marche donc c'est vrai" est-on tenté de croire. La majorité y adhère sans avoir à y être forcée. La civilisation "rayonne sa vertu", autant à l'intérieur où les derniers récalcitrants sont facilement gagnés à la cause, qu'à l'extérieur, où elle devient un modèle que les autres peuples s'efforcent d'imiter de leur propre initiative. Une autre conséquence de cette confusion entre succès et vérité est qu'à partir de ce moment la Vision se fige. En effet, puisque "ça marche", c'est donc "vrai", et si c'est vrai, ça l'est complètement et définitivement. Désormais il n'y a plus rien à changer, la Vision devient dogme incontestable. Cela s'accompagne fréquemment de la création d'une caste de gardiens de l'orthodoxie (comme l'Inquisition, ou, dans un autre domaine où le mécanisme opère de la même manière, le conseil de l'ordre des médecins...). Dans cette phase de croissance où tout va bien, ils n'ont guère l'occasion d'exercer leur pouvoir. C'est lorsque le déclin deviendra patent qu'ils entreront véritablement en action, jouant un rôle néfaste au point d'accélérer le processus jusqu'à la désintégration.

sommet

Vient le moment, en général fugace, où le monde rêvé et le monde réalisé coïncident autant que faire se peut. Ce moment peut être appelé le sommet de la civilisation. On n'en a pas conscience sur le coup. Il n'est visible qu'une fois passé, une fois le déclin déjà bien amorcé, comme souvenir d'un temps meilleur qui fut et ne sera plus. Sur l'instant, le sommet est vécu comme une évidence, celle d'être à sa juste place dans une société et un monde qui ne sont pas concevables autrement que ce qu'ils sont.

Le chrétien du XIII^e siècle vit dans un monde tel que Dieu l'a voulu. Où qu'il se tourne, il voit des manifestations de sa toute puissance, ainsi que celles non moins puissantes du Malin tentateur. Certes, tout n'est pas parfait, mais il n'y a pas de doute quant au fait que le monde est conforme à la volonté divine.

De même, la majorité des occidentaux à l'époque des Trente Glorieuses vivait dans un monde conforme à la Vision mécaniste qui promettait le bonheur sur Terre par la jouissance de biens matériels. 25 ans plus tard, même si jamais la consommation n'a été aussi élevée et la vie aussi longue, il semble que quelque chose s'est cassé : le doute s'est insinué, on n'y croit plus trop, et on ne sait d'ailleurs guère que croire. J'y reviendrai dans le chapitre consacré à cette civilisation mécaniste.

Ces deux petits exemples empruntés aux deux civilisations de l'Occident permettent de souligner un autre point important : le sommet d'une civilisation ne saurait se comparer au sommet d'aucune autre. Chacune ne peut être évaluée que selon des critères qui lui sont propres. Appliquer des critères de PNB ou de consommation des ménages à la civilisation chrétienne médiévale ou à la civilisation indienne n'a aucun sens.

Nous ne voyons pas le monde tel qu'il est, nous le voyons tel que nous sommes ; et ce que nous sommes est grandement déterminé par la Vision dans laquelle nous baignons sans que nous nous en rendions compte. De là la difficulté qu'ont les civilisations à se rencontrer. L'histoire montre qu'elles se sont beaucoup "frottées". À travers des guerres et du commerce, elles se sont beaucoup empruntées les unes aux autres (plus que chacune ne veut le reconnaître et uniquement ce qui était conforme à sa Vision), mais elles ne se sont jamais vraiment comprises. C'est un effort énorme, qui exige dans un premier temps de prendre conscience que nos pensées et nos actes sont modelés comme à notre insu par une vision du monde, et dans un second temps de relativiser cette vision, admettre qu'il en est d'autres. C'est ce à quoi nous devrions parvenir d'ici la fin de ce livre.

déclin

Il est évident que l'idéal que promet une Vision ne se réalise jamais qu'imparfaitement. Alors de deux choses l'une : ou bien la minorité dominante essaie en pure perte de plier le monde de force pour le rendre conforme au modèle (cf. la féroce chasse à l'hérésie dans la chrétienté, cf. les non moins féroces purges dans les régimes communistes, cf. l'islamisme...); ou bien l'idéal est renié pour se satisfaire de l'existant (cf. la Russie post-soviétique dépecée par des mafias ; cf. les pays occidentaux qui prennent leur partie de la mal-bouffe et de problèmes environnementaux insolubles...). Dans tous les cas le rêve est brisé.

Mais ce n'est pas immédiatement apparent. On réalise que le sommet est dépassé et que le déclin est largement amorcé une fois qu'il est devenu irréparable. Cela tient au fait que l'on tend à réutiliser les outils du succès. Souvenons-nous que nous avons laissé la civilisation au moment où l'opinion générale est convaincue que : "ça marche donc c'est vrai, donc c'est la seule et définitive vérité". Or des problèmes nouveaux surgissent sans arrêt, qui finissent par être de nature très différente de ceux qui ont déjà été résolus : la Vision chrétienne tout entière tournée vers le Salut de l'âme s'est heurtée longtemps au problème de l'organisation de la société ; le Prophète Mahomet dans sa petite théocratie de Médine n'a pas pu résoudre tous les problèmes qui se poseraient aux croyants dans le futur, comme la confrontation avec les "vérités" de la science moderne, ou le fait de savoir si le Coca-Cola est une boisson licite ; les outils de la science moderne ont permis de construire la société de consommation mais s'avèrent impuissants face à certains effets pervers du développement industriels comme le changement climatique...

Ceci a pour conséquence qu'un écart se creuse de plus en plus entre le monde tel qu'il est perçu et les attentes. Cette situation n'a pas la même signification pour tous. Pour la minorité dominante, toujours certaine de détenir la Vérité, les problèmes ne peuvent venir que d'un manque de foi, ou d'erreurs dans l'exécution des directives. Il n'y a guère que la coercition pour ramener les brebis galeuses dans le droit chemin. Les gardiens du dogme entrent en action, figeant définitivement la Vision et condamnant le moindre écart. Résultat : une stérilisation de la créativité, qui n'empêche toutefois pas le doute de s'insinuer parmi l'élite.

Quant à la masse, n'ayant rien d'autre à croire, elle continue d'adhérer au dogme par conformisme et habitude. Mais il y a en elle une sorte de bon sens naïf qui lui fait sentir confusément que le monde ne tourne plus très rond, et que les incantations des dirigeants pas plus que les condamnations des inquisiteurs ne résoudront les problèmes.

On le voit, la cause profonde du déclin d'une civilisation est interne. Elle est dans l'idolâtrie d'une Vérité admise une fois pour toute, mais qui commence à montrer ses limites. La plupart ne veulent pas les voir car s'ensuivraient trop de changements douloureux : remise en cause de tout ce à quoi l'on a cru, remise en cause des autorités, des privilèges, etc. Au fond tout le monde "conspire" pour que cette révélation n'éclate pas au grand jour.

Comprenons bien qu'il n'y a pas à juger ces comportements ; il n'y a pas de coupables. Nous nous trouvons là au cœur du fonctionnement de l'être humain actuel, au cœur de l'interaction subtile entre croyances, perceptions et expériences. En tant qu'entité collective, une civilisation est vouée au déclin et à la disparition. Le mot même de "déclin" n'est peut-être pas le meilleur. En tout cas il ne faut pas le concevoir comme la conséquence de "mauvaises" décisions et actions d'untel ou untel. Il faut le concevoir comme un processus organique de vieillissement. Le déclin est à la civilisation ce que le début de la vieillesse est à l'individu. Autour de la quarantaine, on réalise soudain qu'un cap est franchi : la vue baisse, le corps récupère moins vite de ses efforts, la vigueur sexuelle n'est pas celle de nos 20 ans... Mais en même temps on a gagné en lucidité. De même, une civilisation sur le déclin doit aboutir à un surcroît de lucidité, même si elle a perdu un peu de sa vigueur juvénile et que pour le moment elle se couvre les yeux.

S'il n'y a pas de "coupables" à proprement parler, on les cherche quand même parce que l'homme a encore besoin d'explications simples. Il faut des boucs émissaires. On les cherche, et bien sûr on les trouve : à l'intérieur, dans des minorités schismatiques, des sectes hétérodoxes, des déviants en tous genres ; à l'extérieur chez des peuples qui trouvent de moins en moins en cette civilisation un modèle. Elle peut étendre son territoire lors de ces menées extérieures, entretenant l'illusion qu'elle est toujours puissante donc détentrice de la Vérité. D'une part cela retarde d'autant le réveil. D'autre part, le fait de contraindre les peuples au lieu de "rayonner sa vertu" comme lors de la phase de croissance rend ces conquêtes fragiles et éphémères. Le déclin finit par devenir patent et irrémédiable, et les offensés de tous bords s'empresseront de porter le coup de grâce dès qu'ils sentiront la bête affaiblie à leur portée.

métamorphose

Si le déclin d'une civilisation est inévitable, il n'est pas toujours fatal, pourvu qu'un certain nombre de conditions soient remplies. La première est que chaque état membre de cette civilisation ne trouve pas en son voisin le responsable de tous ses maux, au risque d'une guerre fratricide qui dilapidera les dernières énergies. C'est ainsi que la guerre du Péloponnèse entre cités grecques les a toutes épuisées, et les a privées de toute possibilité de métamorphose (elles auront quand même un sursaut, mais ce sera sous la férule romaine).

La seconde condition est que des barbares ou des civilisations plus vigoureuses ne profitent pas de cette faiblesse pour porter le coup de grâce. L'Occident médiéval a échappé aux mongols et aux turcs ; Byzance est tombée sous les coups de ces derniers en 1453.

La troisième condition est que l'étouffement de la créativité ne soit pas si total qu'il interdise tout renouvellement. Même si Byzance avait échappé à l'anéantissement, il est peu probable qu'elle aurait été capable de trouver des réponses originales et efficaces au défi que représentait son propre déclin tant la créativité avait été stérilisée depuis longtemps.

Pour qu'une civilisation puisse se transformer par elle-même, il ne faut pas que le processus de désagrégation soit trop avancé, sinon toute action organisée s'avère impossible. L'ancienne Vision reste donc présente. Dans ces conditions, son dépassement n'est possible que si elle supporte de voir son rôle réduit. Telle est la quatrième et dernière condition, la plus critique car toute association entre une Vision ancienne parvenue à ses limites et une Vision nouvelle n'est pas susceptible de prendre. L'Occident a réussi une telle métamorphose entre les XIV^e et XVIII^e siècles, non sans mal car la Vision chrétienne voulait aussi occuper le terrain de la science. Ce fut plus facile pour le Japon en 1868 car son fond confucéen et féodal pouvait sans problème s'accommoder d'une nouvelle vision de la matière.

Si la réponse induite par la nouvelle Vision se révèle efficace, la métamorphose se poursuit, atteignant tous les secteurs de la société, et reléguant de plus en plus au second plan les structures et surtout les significations héritées de l'ancienne. Une nouvelle civilisation est ainsi créée, et l'ensemble du processus d'évolution reprend. Il n'y a pas de limite a priori au nombre de métamorphoses qu'est en mesure de supporter une société.

désintégration

Si la métamorphose ne se produit pas, on retrouve la situation décrite plus haut, à savoir : une Vision figée, un monde qui s'en éloigne de plus en plus, et des problèmes qui continuent de se poser.

Il y a une différence importante entre les défis successifs que relève une civilisation en croissance et ceux auxquels se trouve confrontée une civilisation en déclin. Dans le premier cas, par le processus même de la croissance, chaque défi est unique et la réussite propulse vers de nouveaux. Au contraire, lorsque le déclin est assez avancé, c'est-à-dire que la civilisation a été incapable de relever un certain défi, en général dans le domaine intérieur, celui-ci se représente sans cesse, sous une forme ou sous une autre, sans recevoir de réponse satisfaisante. Et même s'il reçoit une réponse, elle est si tardive et si imparfaite que le point de non-retour est dépassé. L'échec appelant l'échec, il devient une véritable obsession qui submerge la société. Si la diversification et l'inventivité sont les caractéristiques d'une civilisation en croissance, l'obstination et l'uniformisation sont celles d'une civilisation proche de la fin.

Les tendances amorcées lors du déclin dans les différents plans de la société se confirment. La masse se désolidarise carrément de la minorité dominante. Pour elle, ce monde n'est plus son monde. Apparaît ce que Toynbee appelle un "prolétariat intérieur". Il s'agit d'éléments qui sont à l'intérieur d'une société sans qu'ils en fassent vraiment partie. Leur marque distinctive n'est pas tant la pauvreté ou l'origine que la conscience de ne plus avoir de place dans la société.

On observe cela très bien dans la Grèce antique. Lors de la guerre du Péloponnèse, une population errante d'exilés apatrides s'est formée. Alexandre n'a rien résolu en les enrôlant comme mercenaires car cette pléthore d'hommes en armes, en donnant plus de vigueur aux guerres, a encore accru le nombre de déracinés. L'afflux d'or perse, utilisé pour payer cette armée, a ensuite provoqué une désastreuse inflation dans les cités grecques, et réduit à la misère bon nombre d'artisans et de paysans dont les salaires ne pouvaient augmenter dans les mêmes proportions. D'où une nouvelle vague de déracinés. L'Égypte, Rome et d'autres ont connu semblable phénomène. Ils existent aussi dans notre société, pour qui une expression a même été forgée : "les exclus". Pour un pouvoir en place, c'est une population très difficile à manœuvrer et très dangereuse car elle ne croit plus en rien et n'a absolument rien à perdre. Elle est le champ d'action privilégié de tous ceux, fous, ambitieux ou génies, qui prêchent le renouveau.

Ce schisme social est en fait la manifestation collective de crises personnelles. Chacun ressent un malaise. On ne comprend plus le monde et on ne sait pas ce qu'on y fait. L'inversion est complète par rapport à l'attitude existant lors de la genèse et de la croissance : plus rien n'a de sens. Si quelques individus, armés d'assez de sens critique et de courage savent profiter de cette leçon pour gagner en lucidité, la plupart en restent à des solutions simplistes.

La première consiste à s'abandonner à une passivité fataliste. Le sentiment de voguer à la dérive dans un univers incontrôlable est fréquent dans les périodes de désintégration. C'est ne faire que généraliser ce qui est vécu dans un instant où tout semble effectivement échapper au contrôle des hommes. Poussée à l'extrême, la passivité aboutit au refus total du monde. Comme on ne se sent plus capable d'agir sur lui, on annihile sa propre conscience : alcool et drogues de toutes sortes accomplissent cette œuvre d'effacement.

Prenant le contre-pied du fatalisme, il y a ceux qui croient que tout n'est pas encore joué. Pour remplacer un présent devenu insupportable, ils se mettent à poursuivre des chimères. Elles sont de deux sortes. La tendance archaïque bâtit un passé idyllique et tente de le faire revivre. On connaît la formule : "c'était mieux dans le temps". Comprendons bien toute la différence qu'il y a entre une Vision qui engendre une civilisation durable et un tel fantasme. Dans le premier cas, la Vision est une force qui permet de répondre de façon créative et efficace à un défi, ici celui des limites atteintes par la Vision précédente. Dans le second cas, il ne s'agit que d'un fantasme qui n'a aucune prise sur le monde. Il ne permet pas de bâtir, mais donne l'illusion que tout est possible. Et quand parfois il donne l'impression d'avoir réussi, c'est déjà la fin. Encore fraîche dans les mémoires est la tentative des Nazis de recréer une société germanique primitive dans toute sa pureté, pour 1000 ans disaient-ils !

L'autre tendance est futuriste, et comme précédemment, il ne s'agit que d'un fantasme. On veut croire que "quelque chose" va se produire qui subitement fera disparaître tous les problèmes. Premiers sur la liste sont les mouvements messianiques qui annoncent périodiquement la venue prochaine d'un Sauveur, qu'il soit élu de dieu ou émissaire de sociétés extraterrestres plus avancées.

De cette catégorie relèvent aussi beaucoup de mouvements révolutionnaires. Ils croient possible de transcender toutes les contraintes, et puis ils dégénèrent en une féroce lutte pour le pouvoir et la survie individuelle.

Autre forme que prend de nos jours cette tendance futuriste : la foi en d'hypothétiques découvertes scientifiques qui résoudront tout. On s'est débarrassé de Dieu mais on n'en continue pas moins de prier très fort pour que les manipulations génétiques éliminent toutes les maladies, ou que les progrès des fusées ouvrent grand la porte de l'espace (pour agrandir la poubelle qu'est devenue la Terre sans doute), ou encore que les ordinateurs libèrent l'homme... De toute évidence il n'y a rien là qui touche au fondement d'une civilisation, donc rien à en attendre, au plus un sursis.

La minorité créatrice ne suit pas tout à fait les mêmes chemins. Remarquons tout d'abord qu'il ne faut pas déduire de la rigidité d'une société qu'il n'y a plus d'individus créateurs. Ils ont seulement perdu l'occasion, mais pas la capacité d'accomplir des actions créatrices. D'où une certaine frustration qui se traduit par des réactions souvent négatives. Ils ont conscience que quelque chose ne va pas, ils le font savoir, estimant à juste raison que c'est important, et il découvrent que personne ne semble intéressé, chacun préférant garder ses œillères pour ne pas voir le précipice. Alors ils sont fortement tentés de ne plus s'occuper que d'eux-mêmes.

Un grand nombre choisit la voie de l'hédonisme cynique. Tandis que le monde frémit, tremble et puis s'écroule, ils le regardent en éprouvant la jouissance perverse de celui qui pense : "je vous l'avais dit" ! Surtout ils prennent leur "pied". Certes, en tous temps se rencontrent des jouisseurs. Mais en période de désintégration, on assiste à une floraison extraordinaire, et ce sont souvent des hommes remarquables à l'intelligence vive et à la vue perçante. Jamais la Rome du IV^e siècle n'avait connu autant de fêtes : 175 jours par an ! La musique faisait fureur, le vin coulait à flot et l'adultère était une vertu. Et tandis que les vénitiens voient se décomposer leur empire, ils mènent une vie de carnaval élégant et frivole dont témoigne le légendaire Casanova.

D'autres, tout aussi conscients de la situation mais pas vraiment satisfaits de la solution hédoniste, jugent que le mieux est de sortir du monde. Ils choisissent une

vie ascétique de renoncement. Cette voie était incarnée dans l'empire hellénique par les stoïciens, dont le nom nous est resté pour désigner cette ferme assurance face à tous les événements. Quelques siècles plus tard, dans un monde chrétien en pleine désintégration, cela a pris la forme d'une ascèse furieuse pour retrouver Dieu à tout prix. Saint Jean de la Croix (1542-1591) conseillait, et il était loin d'être seul : « Recherchez de préférence non le plus facile mais le plus difficile ; non le plus savoureux mais le plus insipide ; non ce qui plaît, mais ce qui déplaît ; non ce qui console mais ce qui afflige ; non ce qui repose mais ce qui fatigue ; non le plus mais le moins ; non le plus élevé et le plus précieux mais le plus bas et le plus dédaigné ; non le désir mais l'indifférence envers les choses ; travaillez au mépris de vous-même et désirez que les autres vous méprisent. » Entre ces extrêmes, il y a sûrement place pour une voie moyenne, entre sortie du monde et présence dans le monde, qui permette de travailler au renouvellement de la Vision... À ceux qui le souhaitent de se la construire.

sursaut

Tandis que le mécontentement de la masse grandit et que les individus créateurs se replient sur eux-mêmes, la minorité dominante, ce résidu stérile de la minorité créatrice initiale, cherche désespérément sinon une solution du moins à conserver son pouvoir. Quand le déclin n'est plus niable, hypocrisie et cynisme remplacent la foi. À l'intérieur, elle est presque toujours tentée de compenser sa perte de crédibilité par l'emploi de mesures coercitives, ce qui a pour seule conséquence d'élargir le schisme social. À l'extérieur de l'état tout en restant dans les limites de la civilisation, se développent des guerres fratricides. En général tout le monde en sort si épuisé que la désintégration s'ensuit, irrémédiable. Parfois cependant l'unité surgit de cette pluralité, avant que la destruction ne soit complète : c'est la base de ce que Toynbee appelle l'Etat Universel.

L'Etat Universel est le seul acte valable de la minorité dominante pour arrêter le processus de désintégration. Il accorde à la civilisation un répit avant la désintégration. Malgré leur apparente puissance, ce sont des institutions négatives qui surgissent après et non avant le déclin.

L'Etat Universel est l'institution qui rassemble à l'intérieur de ses frontières tout l'espace que couvre une même civilisation. Ce fut le cas par exemple de l'empire romain, rassembleur (et propagateur) de la civilisation hellénique, de l'empire chinois, aujourd'hui de l'empire occidental, etc.

Tous ces empires se proclament universels non parce qu'ils le sont véritablement (aucun n'a encore couvert toute la surface de la Terre), mais parce qu'ils veulent l'être, en vertu de la règle énoncée plus haut selon laquelle toute civilisation se croit détentrice de la Vérité. Il est donc naturel, bien que tout à fait abusif, qu'ils revendiquent une souveraineté de principe sur le monde entier. « Le monde ne songerait pas davantage à se détacher de Rome que l'équipage d'un navire à se séparer du pilote. Vous avez sans doute vu des chauve-souris agglutinées l'une à l'autre et au rocher : c'est là une image exacte de la dépendance du monde entier par rapport à Rome. » Cette image que suggère un écrivain de l'antiquité, beaucoup la ferait leur, changeant seulement le nom de Rome pour celui de leur capitale, Constantinople, Pékin, Cuzco, Londres, Moscou, Washington... : « La victoire des Etats-Unis dans la seconde guerre mondiale, comme celle de Rome lors de la deuxième guerre punique, les a transformés en puissances universelles. » (Robert Kaplan, un des conseillers de George W. Bush en matière de politique internationale)

La croyance en cette universalité est renforcée par l'impressionnante image que donnent d'eux-mêmes les Etats Universels. Lorsqu'on regarde sur une carte l'étendue que couvrent les empires romains, mongols, arabes et autres, on n'est guère tenté de penser qu'il s'agit des derniers et éphémères sursauts de civilisations en déclin. Lorsqu'on vit dans ces zones de paix après avoir connu les souffrances des guerres, on n'est guère tenté de mettre en doute leur valeur. Même les écrivains grecs s'y sont laissés prendre, passant de l'hostilité à l'admiration envers l'empire romain.

De l'universalité, on a vite fait de passer à l'immortalité. Tout le monde y succombe pour les mêmes raisons. La minorité dominante d'abord puisque c'est exactement le but qu'elle cherche à atteindre. La masse ensuite qui, installée dans ses nouvelles habitudes de paix et de prospérité, ne veut plus de changement.

Les faits montrent malheureusement que ces états ne sont pas plus immortels qu'ils ne sont universels. Le déclin a été seulement stoppé. La civilisation est toujours en panne et ne sait plus résoudre les problèmes que de façon administrative, c'est-à-dire qu'elle ne résout jamais rien. Les problèmes mis entre parenthèses par la constitution de l'Etat Universel resurgissent tôt ou tard, auxquels s'ajoutent les siens propres, notamment l'entretien de ces deux excroissances cancéreuses que sont des armées de soldats et de fonctionnaires. La mise en place de telles institutions, si elle est indispensable pour administrer d'aussi grands ensembles, conduit aussi à mettre la main dans un terrible engrenage puisqu'elle prive peu à peu de tout contrôle. Le propre de ces structures est en effet leur capacité d'auto-reproduction et leur tendance à la complexification. D'où, au bout d'un moment, un système où les choses se font d'elles-mêmes, sans que personne puisse être crédité de la décision de les faire ! Les Etats Universels deviennent ainsi des obèses incapables de se mouvoir, mais qui engloutissent des richesses de plus en plus considérables pour leur seule survie. À Rome, des esprits satiriques faisaient remarquer que "ceux qui vivent aux dépens des fonds publics sont plus nombreux que ceux qui les fournissent". Il semblerait que la communauté européenne d'aujourd'hui n'en soit pas si éloignée ! Côté pouvoir, on assiste à des querelles incessantes pour s'approprier ces richesses ; côté peuple, à un mécontentement grandissant, car c'est toujours lui qui, en fin de compte, paie la facture. L'Etat Universel se désagrège de l'intérieur, à la fois par le haut et par le bas, et les "barbares" se précipitent pour se partager la dépouille. Ils se l'approprient d'autant plus facilement qu'ils sont souvent déjà dans la place, et que l'esprit d'initiative a été absorbé et dissout par l'esprit fonctionnaire.

L'Etat Universel est une institution paradoxale de bout en bout : surgissant de sociétés dont le déclin est avancé, il présente néanmoins une façade d'incroyable prospérité (au début en tout cas : beaucoup de grands travaux, routes, édifices, œuvres d'art, etc.) ; conçu pour être immortel, il finit par succomber sous son propre poids ; prélude à la désintégration finale, il sert involontairement de matrice à de nouveaux actes de création.

Ses principaux bienfaits sont la conséquence de la paix, des facilités de déplacement (unification politique) et de communication (une langue souvent domine, au moins pour l'administration). Les individus ont tout le temps de méditer sur le passé, le présent et le futur, et de s'enrichir au contact de la foule cosmopolite qui se presse dans les grandes villes en particulier les capitales. Les techniques, les philosophies, les arts, les religions de divers peuples se diffusent, se croisent et se fertilisent mutuellement. Preuve sans doute que nous, européens, vivons dans un tel Etat Universel : dans la petite ville de 18000 habitants près de laquelle j'habite, on trouve

plusieurs professeurs de yoga, on peut pratiquer le chi-gong et le taï-chi-chuan, le judo et le karaté, manger chinois, vietnamien ou indien ; on trouve des livres d'écrivains du monde entier parlant de la vie de tous les peuples... : bref, le monde est là ! C'est ainsi que l'Etat Universel constitue un cadre propice à l'élaboration de nouvelles Visions qui permettront, peut-être, aux hommes de demain de se relancer dans la vie.

entrée en matière

Tels sont brièvement exposés les grands principes qui vont maintenant nous guider pour relire l'histoire. Nous allons parcourir plus de 2000 ans de l'aventure humaine, en commençant par l'Occident, après quoi nous visiterons l'Islam, puis la Chine, et enfin l'Inde.

l'Occident, la civilisation chrétienne, Ve-XIVe siècles

La civilisation occidentale exerce aujourd'hui une influence directe ou indirecte sur la planète entière. Elle laisse partout ses marques, que ce soient des traces de DDT, du dioxyde de carbone issu des véhicules à combustion, ou des publicités pour des grandes compagnies. À travers la colonisation, la décolonisation, et la recolonisation via des prêts, des aides conditionnées, voire des interventions directes, toutes les autres sociétés sont obligées de se positionner par rapport à elle. Voilà qui justifie que l'on s'attarde sur elle. En plus, c'est notre civilisation, notre modèle du monde, et il est important de savoir d'où nous venons pour mieux comprendre ce que nous vivons aujourd'hui, pour apprendre à nous en distancier afin de mieux comprendre les autres, et enfin pour nous aider à projeter de nouveaux rêves du futur.

Ces quinze siècles d'histoire sont d'une richesse et d'une complexité énormes. D'autant que, comme nous le verrons, il n'y a pas une mais plusieurs civilisations qui se succèdent. Evidemment, le risque de se noyer dans des détails est grand. De fait, l'on se perd très vite dans une foule de personnages, de lieux, de dates, d'événements, de croyances, etc., dès que l'on met le nez dans les travaux des historiens. Avec l'audace des naïfs, nous allons oser survoler tout ça en quelques dizaines de pages ! Nous gagnerons ainsi assez de hauteur pour saisir notre civilisation d'un regard. Car je rappelle qu'il ne s'agit pas de ici de raconter une histoire de l'Occident ni des autres contrées, mais de tenter d'appréhender ces entités que sont les civilisations.

point de départ

Les historiens conviennent de faire débiter le Moyen Age en 476, date de la déposition du dernier empereur romain d'Occident (tandis que l'empire romain d'Orient, Byzance, va lui continuer de vivre sa vie une dizaine de siècles encore). C'est bien évidemment une date très symbolique. Hors de l'Italie, l'événement passe quasiment inaperçu. Depuis plus d'un siècle déjà les barbares rognent les frontières de l'empire et, au Ve siècle, ils se lancent carrément à l'assaut.

Je reprends le terme consacré de "barbares". Mais qu'il soit clair qu'il n'a pour moi aucune connotation péjorative. La barbarie n'est pas plus le propre de ces "barbares" que des peuples qui se prétendent civilisés. L'empire romain, puisqu'il en est question, n'est pas en reste, lui qui crucifie à la chaîne, et invente des jeux cruels pour divertir tant les élites que les masses.

Autre idée reçue à corriger : les barbares ne sont pas la cause de la chute de Rome. Ils ne font que profiter de sa faiblesse. Pas très puissants (les vandales ne dépassent pas 80 000 personnes, y compris les alliés, les femmes et les enfants : on est loin de la marée humaine que laisse entendre le mot "invasions"), pas très acharnés (des cadeaux suffisent souvent à les arrêter), ils se contentent de dépecer une bête agonisante. Les élites démoralisées ont perdu depuis longtemps la faculté de diriger, et la masse accablée par les taxes n'a plus d'énergie pour lutter. Leur seule consolation, ils la trouvent dans le christianisme, comme nous le verrons plus loin.

l'abîme, Ve-VIe siècles

Au gré des bousculades et de la valeur des chefs, des états barbares se constituent : royaume wisigoth (en gros l'Espagne d'aujourd'hui et le Portugal), royaume mérovingien (la France actuelle sans la Bourgogne ni le Languedoc), royaume ostrogoth (presque toutes les Alpes), et plus au nord les lombards, les saxons, etc.

Ne nous laissons abuser par l'apparente étendue de ces territoires. L'organisation en est si lâche et rudimentaire qu'il serait erroné de les prendre pour des reconstructions. Ce triomphe des barbares, loin de constituer un apport de sang neuf capable de provoquer une réaction salutaire, ne fait qu'accélérer une décadence déjà prononcée. Leur pensée politique ne va guère plus loin que le partage du butin. Ils s'installent avec leur univers de croyances, leurs coutumes, et leurs structures à peine plus élaborées que celles de la bande. À leur tête un roi, qui est avant tout chef de guerre et maître du partage des conquêtes. De ses seules capacités dépend la solidité du royaume.

À part les ostrogoths qui font quelques efforts pour assimiler les institutions romaines, les barbares se déchargent volontiers sur les résidus de l'ancienne élite des soins d'une administration dont les mécanismes complexes leur échappent. Il ne faut pas attendre de miracle d'un tel compromis. Les anciens seigneurs et intellectuels servent par intérêt ou résignation, c'est-à-dire assez mal. Il leur est difficile d'obéir à des hommes qu'ils considèrent comme leurs inférieurs. Les grandes étendues deviennent donc vite ingouvernables, à tel point qu'il leur faut renoncer à la perception de l'impôt direct et se rabattre sur le revenu d'un domaine public et d'innombrables péages sur des routes défoncées et désertées.

En outre, le fait si fréquent qu'à des hommes forts succèdent des hommes faibles n'arrange rien. Le royaume franc de Clovis (481-511) a vite fait de se décomposer, d'abord partagé entre ses héritiers, puis grignoté par les aristocrates. Quant au royaume ostrogoth de Théodoric (491-526), il ne lui survit pas longtemps non plus car il se trouve confronté dès 535 à l'armée de l'empereur byzantin Justinien et tombe en 553. Épuisé par ses efforts, Justinien ne peut pousser plus avant. Il ne parvient d'ailleurs même pas à conserver ses conquêtes : en 568, les lombards envahissent l'Italie et, à la fin du VIe siècle, les wisigoths reprennent l'Andalousie.

Et la masse ? Difficile de savoir ce qui se passe à cette époque en-dehors des centres urbains, qui voient d'ailleurs leur importance réduite car les invasions provoquent une ruralisation. Les rares échos révèlent une profonde misère. Celle-ci remonte en fait plusieurs siècles en arrière. Vers 180, s'abat une grave épidémie de peste, qui revient à intervalles réguliers jusqu'au milieu du VIe siècle (bien évidemment, les barbares ne sont pas épargnés). Beaucoup de villages disparaissent, les villes s'effilochent. Pour mieux faire face à ses besoins immenses, Rome accorde une semi-liberté à ses nombreux et indispensables esclaves, très durement touché par la crise démographique. Ils rejoignent progressivement la masse des hommes dits "libres". Mais, accablés de corvées et de taxes de façon solidaire, ils finissent pour la plupart enchaînés à un lieu et un métier. L'âge barbare poursuit cette évolution, la faiblesse de l'état laissant tout ce petit monde à l'arbitraire des seigneurs en mal de main-d'œuvre. Ainsi naît le serf.

La civilisation est encore loin ! La turbulence des barbares ne se confond pas avec une dynamique créatrice. La disparition de l'empire n'est pas pour eux un défi à surmonter. Pas plus d'ailleurs pour les anciens citoyens, rongés par la misère, foulés aux pieds tant par l'ancienne puissance impériale que par les envahisseurs.

On observe quand même ici ou là des tentatives de reconstruction plus sérieuses. Par exemple en Espagne, où les wisigoths devancent les autres dans le rapprochement vainqueurs-vaincus. Une assemblée de nobles et de prélats fonctionne déjà comme un Parlement embryonnaire. C'est loin d'être suffisant et le royaume s'écroulera en une seule bataille face aux arabes en 711.

Dans cet âge vraiment sombre, une petite lueur apparaît tout de même, le christianisme, seule grande force vivante.

la montée du christianisme

Du Ve au VIIe siècle, le christianisme connaît d'importants développements, tant dans la diffusion de son message, que dans son ancrage temporel (c'est-à-dire l'institution ecclésiastique). Pour mieux saisir ces événements qui constituent le facteur clé de l'évolution future de la civilisation occidentale, il est bon de remonter un peu en arrière.

Dès la seconde moitié du premier siècle, la propagation de la secte nouvelle se fait avec une rapidité surprenante, surtout dans les villes. Le monde commence sans doute à ne plus tourner très rond pour que tant de gens, malgré les persécutions, rejettent les plaisirs (au contraire de la masse des paysans, l'élite des villes s'amuse beaucoup) et se mortifie pour gagner le salut de leur âme. Pour faire face à cette progression, une organisation se met en place, calquée sur celle de l'empire : division territoriale en "églises", avec un siège épiscopal auquel sont subordonnés prêtres et diacres ; l'ensemble de ces églises particulières constitue l'Eglise proprement dite qui se réunit régulièrement en conciles. Notons que le titre de *papas*, c'est-à-dire *père* en latin, est donné à l'origine à tous les évêques, et, à partir du Ve siècle, réservé au seul évêque de Rome.

Le christianisme indique aux hommes le moyen de faire leur salut. Sauver son âme est tout ce qui compte. La spéculation théorique n'a pas sa place. Mais tout de même, ceux qui se convertissent, notamment les intellectuels, veulent comprendre le pourquoi et le comment de cette religion. D'où, très tôt, une prolifération de thèses sur lesquelles l'Eglise doit prendre parti pour échapper à la fragmentation. Au IIe siècle, la gnose, qui prétend possible une connaissance complète et transcendante de la nature et des attributs de Dieu, est réfutée par une première génération de "Pères de l'Eglise" (St Irénée de Lyon etc.). Au IVe siècle est déclarée hérétique la doctrine du prêtre alexandrin Arius, selon laquelle Jésus est un homme, élu par Dieu mais ne participant pas à la divinité.

Cette obligation de donner à des questions précises et importantes des réponses qui ne figurent pas explicitement dans la Bible, conduit l'Eglise à fonder sa doctrine sur deux éléments : l'écriture sainte, c'est-à-dire l'ancien et le nouveau testament, et la tradition, c'est-à-dire l'ensemble des interprétations de tel ou tel point obscur (plus tard le protestantisme reviendra à la seule Bible). Dans l'élaboration de cette doctrine, les Pères de l'Eglise des IVe et Ve siècles jouent un rôle prépondérant. Ils

contribuent grandement à enrichir la pensée chrétienne, et leurs propositions permettent aux conciles du Ve siècle de fixer la doctrine *catholique*, qui signifie étymologiquement *universel*, notamment pour ce qui est de la nature du Christ. Ils ont d'autant plus d'importance qu'on ne retrouvera pas avant le XIe siècle des hommes capables de spéculations aussi élevées.

Citons tout d'abord St Jérôme (342-420), à qui l'on doit la célèbre traduction de la Bible en latin appelée *Vulgate*. Il est aussi un vigoureux apologiste de la virginité, mais l'Eglise ne peut le suivre totalement, car il faut tout de même assurer la continuité de la race !

Le plus grand d'entre tous est sans conteste St Augustin, dont la pensée régnera jusqu'à St Thomas et au-delà. Son itinéraire fort sinueux donne à sa conversion un sens profond : après lui, pour quelqu'un qui a peu de chances d'être aussi cultivé, il devient difficile de justifier une adhésion à un autre système. Son éducation commence dans le christianisme, grâce à sa mère. Mais très vite ses études laïques et l'attrait de la chair l'en détachent. Quand il prend conscience de l'insignifiance de sa vie, il cherche et trouve une première solution dans la philosophie manichéiste. Après quelques années, il s'en éloigne et vire au scepticisme. Devenu professeur de rhétorique à Milan, il a l'occasion d'entendre les prédications de St Ambroise et finit par se convaincre qu'il n'y a pas de salut hors du Christ. Il essaie alors de pénétrer, ordonner, et synthétiser sa nouvelle croyance. La solution complète, St Augustin la doit au néo-platonisme. Citons de cette synthèse les quelques points suivants, particulièrement importants pour l'avenir :

- Il réfute le scepticisme et va même beaucoup plus loin en avançant des arguments qui, pour lui, prouvent l'existence de Dieu. Comment concevoir après ça qu'un intellectuel des siècles suivants qui sait à peine lire et qui comprend plus difficilement encore puisse douter ?

- Tandis qu'au XIIIe siècle un St Thomas considérera que la connaissance du monde sensible peut permettre d'approfondir sa foi, St Augustin part de la vérité de la foi et cherche à tout expliquer par l'influence du créateur : « Ne cherchez pas à comprendre que vous pouvez croire, mais croyez que vous pouvez comprendre ; l'autorité de l'Écriture est supérieure à tous les efforts de l'intelligence humaine. » Première conséquence : l'étude du monde sensible est envoyée aux oubliettes, pour longtemps. Deuxième conséquence : tout remonte à Dieu. L'univers se présente comme une hiérarchie selon la plus ou moins grande participation à Dieu, avec au sommet de l'édifice, l'homme bien sûr, créé à l'image de Dieu (mais pas la femme !). Cela ouvre, entre autres, la possibilité de soumettre et façonner la nature (à comparer par exemple à la conception du chaman qui se considère comme faisant partie de la nature).

- Dans la droite ligne du platonisme, l'âme est une substance incorporelle qui anime le corps créé par Dieu. Presque deux millénaires plus tard, l'Occident est encore imprégné de ce dualisme corps-esprit.

- St Augustin s'attaque aussi au problème de la vie des hommes en société. À la lumière de sa foi, il les réduit à deux genres : la cité terrestre, qui met sa fin dernière en ce monde, et est bâtie par l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu ; la cité de Dieu, édifiée par l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, et qui se considère en exil ici-bas, jusqu'au jour de son achèvement éternel au ciel. Cette idée va traverser les siècles et inspirer quasiment tous les ordres religieux.

Revenons aux barbares. Au moment des invasions, les goths, les vandales et les burgondes sont généralement adeptes de la doctrine d'Arius (on ne sait trop

pourquoi ils l'ont adoptée), tandis que les francs, les alamans, les angles, les saxons sont encore païens. La première grande chance de l'Eglise, qu'elle ne manque pas de saisir, est la conversion de Clovis. Epoux d'une princesse burgonde catholique, il embrasse cette religion à la suite d'une victoire sur les alamans. Il a dès lors l'appui du clergé qui lui facilite grandement la conquête de la Gaule entière. Ensuite, comme la royauté, l'église franque dégénère jusqu'au milieu du VIIIe siècle. Un coup pour rien semble-t-il.

En fait, sa véritable chance va venir d'Italie, grâce à Byzance indirectement. Dans les premiers siècles, le pape de Rome est seulement l'évêque d'un petit diocèse élu comme les autres par le peuple et le clergé. Au début du IVe siècle on le considère comme le patriarche d'Occident, et au Ve, il revendique comme successeur de St Pierre la primauté universelle. Malheureusement, au VIe siècle, Rome passe sous la coupe des ostrogoths adeptes d'Arius. Comble de malchance, voilà qu'à partir de 535 Justinien reconquiert l'Italie et s'efforce de soumettre l'Eglise à son autorité. En 568, les lombards reprennent le nord du pays et s'arrêtent aux portes de Rome. Cela fait du territoire romain une zone nominalement byzantine mais pratiquement autonome. Ainsi l'évêque de Rome devient malgré lui un souverain temporel indépendant.

Pour tirer profit de cette nouvelle situation, il faut un homme de talent. L'Eglise le trouve en la personne de Grégoire le Grand (590-604). Si humble qu'il s'intitule "serviteur des serviteurs de Dieu", il n'en est pas moins un homme d'action qui déploie une énergie extraordinaire, et un théologien inspiré par St Augustin. Bien sûr, sa théologie est un peu sommaire, mais le temps n'est plus aux débats subtils : il faut s'adresser aux masses. Par exemple, il recommande aux missionnaires de ménager les rites et les sentiments des païens afin de les amener graduellement à la Vérité (à comparer avec les pratiques en Amérique au XVIe siècle d'une Eglise devenue toute puissante). Ses principales actions sont : 1. consolider sa position en gérant soigneusement le patrimoine et en se ralliant des provinces dépourvues de gouvernement ; 2. organiser la première grande mission d'évangélisation sous l'autorité du pape en Angleterre ; 3. soumettre les églises établies par lui et ses successeurs (lombarde et frisonne au VIIe siècle, allemande ensuite) à une discipline plus "catholique", c'est-à-dire universelle ; 4. assurer la diffusion de la règle monastique de St Benoît.

Malgré ces avancées, la civilisation n'est pas encore là : l'Eglise balbutie encore, les élites dégénèrent, les masses s'enfoncent, les barbares sont incapables de tenir ce qu'ils ont conquis. Une bien mauvaise pâte qui, si elle n'était constituée que de ces ingrédients, n'aurait guère de chance de lever. Il y manque le levain : ce sont les monastères, seule véritable réussite du haut Moyen Age. Leur origine remonte sans doute au début du IVe siècle lorsque St Antoine rédige une règle pour des ermites disséminés. Le monachisme connaît un grand développement tant au Proche-Orient qu'en Occident (Marmoutier, Rouen, Arles, Lérins, Milan...). St Augustin propose lui aussi une règle. Mais la plus connue est celle de St Benoît (480-543), juste équilibre entre les rigueurs d'une ascèse et les impératifs de la santé physique et mentale : 3h30 par jour consacrées à l'office divin, 4h30 de lecture et de méditation, 6h30 de travail manuel, 1 h pour les repas, le reste pour le repos. Du Mont Cassin à Rome, de l'Angleterre à l'Espagne, de la Gaule à l'Allemagne, l'Europe se couvre de ces communautés. À la fois centres économiques et foyers culturels, ce sont les seules agglomérations capables de s'agrandir et se multiplier au milieu de la désintégration générale. La cité de Dieu touche tous les désespérés de la cité des hommes. De plus, par sa richesse culturelle, elle en impose aux grands : chaque monastère

possède une bibliothèque, des copistes, une école pour les enfants. Les moines occidentaux sont les plus efficaces artisans de la conquête chrétienne.

Si la "Vision" existe désormais et même s'incarne au niveau de petites communautés, il manque encore la prise de conscience par l'ensemble qu'il y a un défi à relever. Une nouvelle invasion va accélérer le processus.

la renaissance

En 622 se produit un événement en apparence insignifiant : la fuite de La Mecque à Médine d'un berger et marchand, Mahomet. Quand il meurt dix ans plus tard, une nouvelle grande religion est constituée et ses fidèles prêts pour la guerre sainte. En moins d'un siècle, les arabes se taillent un empire plus vaste que l'empire romain à son apogée. Nous verrons cela plus en détails dans le chapitre consacré à la civilisation islamique. En 638 la Perse est engloutie, la Palestine et la Syrie arrachées à Byzance ; en 642 c'est le tour de l'Égypte ; vers l'est, ils s'emparent de l'Asie centrale, vers l'ouest, de l'Afrique du Nord, du Maroc... En 711, l'Espagne tombe entre leurs mains.

Trois grandes batailles vont délimiter les frontières : en 732, Charles Martel défait une avant-garde musulmane augmentée de contingents aquitains ; en 739, les byzantins triomphent, et à nouveau en 747, sur mer cette fois. Les conséquences de ces deux dernières victoires sont importantes : d'une part, elles contraignent l'empire à se retrancher dans ses frontières et à ne plus s'aventurer à l'extérieur, y compris vers l'Europe ; d'autre part elles font de lui un rempart qui protège l'Occident. Les conséquences de la première le sont plus encore puisque cette rencontre constitue un défi optimum d'où va sortir l'Europe.

Au VII^e siècle et dans la première moitié du VIII^e, avec le déclin de la royauté mérovingienne (le surnom de roi fainéants dit bien ce qu'il veut dire), les "maires du palais", c'est-à-dire les ministres, acquièrent la réalité du pouvoir. Après les victoires de Charles Martel (sur les arabes et aussi sur les frisons, saxons et autres germaniques encore païens), son fils Pépin le Bref (715-768) n'a aucune peine à déposer le roi pour prendre sa place. En 751, la dynastie carolingienne est née. La transformation est radicale car cette nouvelle royauté franque entoure ses fondations militaires germaniques d'une dignité sacerdotale et romaine. Le pape Etienne II se rend en "Francie" pour le sacrer roi. En échange, Pépin mène une expédition en Italie où il écrase les lombards et fait don au pape de Ravenne, qui, avec Rome, forme le noyau de l'état pontifical.

En 768, Charlemagne succède à son père. De sa propre personne, on sait peu de choses tant la légende l'a transfiguré. Tout ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est énergique, courageux, qu'il croit fermement au christianisme et à sa mission de le soutenir et de le propager, par l'épée et par le livre. Il commence bien sûr par l'épée, soumettant les aquitains, les lombards, les saxons, les bavarois, les avars... Il accumule les titres en un crescendo qui aboutit à la restauration impériale de l'an 800, sous les bons auspices du pape.

Cet empire est profondément marqué par le christianisme. Charlemagne réalise à sa manière l'idéal de St Augustin d'une "cité des hommes" préfigurant la "cité de Dieu". L'état et l'Église s'y confondent à tel point que les initiatives partent de l'un ou de

l'autre selon les besoins du moment ou les talents disponibles. Cette étroite collaboration ne signifie cependant pas que le pape est un simple fonctionnaire de l'empereur. Si d'un côté Charlemagne apparaît comme le véritable chef temporel de l'Eglise, d'un autre côté, l'Eglise tient en grande partie les rouages gouvernementaux car bon nombre d'hommes de talent en font partie. D'où au total cette "cité chrétienne", que soutient bien sûr un fond religieux uniforme. Certes les superstitions sont encore vivaces, mais elles ne menacent pas la foi. On peut croire sans comprendre tous les dogmes ni observer tous les commandements. Il en va ainsi pour la grande majorité du peuple mais aussi malheureusement pour une partie du clergé, d'où d'importantes réformes. Charlemagne entend obtenir des candidats au sacerdoce la compréhension du Credo et du Pater, la connaissance des règles de la pénitence et des formules de la messe, la faculté de lire le latin et de commenter les évangiles en langue vulgaire. S'y ajoute une réforme des mœurs : interdiction de cohabiter avec des femmes, de chasser, de fréquenter les cabarets... Il unifie les usages liturgiques en généralisant le cérémonial romain auquel s'ajoutent quelques rites gallicans. De plus, il incite les intellectuels qui se sont repliés dans les monastères à en sortir et à diffuser leur savoir.

On peut vraiment considérer qu'une civilisation vient de naître, soutenue par la vision chrétienne. Il lui faut à présent faire face au défi de sa propre organisation. Les carolingiens disposent pour gouverner de la même charpente que les mérovingiens : des organes collectifs inutilisables pour des fonctions dépassant la justice locale ; des agents tels que les comtes qui deviennent vite assez puissants pour être indépendants ; restent les serviteurs personnels du roi, aux fonctions mal définies et qui ne travaillent pas pour rien (c'est ainsi que les maires du palais des mérovingiens s'étaient acquis d'immenses territoires). Les carolingiens, auréolés de leurs victoires militaires et chefs reconnus d'un clergé important et compétent, parviennent à faire tourner cette vieille mécanique.

Charlemagne réforme la justice, réunit les grands deux fois par an, crée les *missi dominici*, sortes d'inspecteurs des provinces qui le tiennent au courant des besoins de l'empire et veillent à l'exécution de ses ordres. Mais il ne suffit pas de mettre un peu d'huile dans les rouages pour faire tourner correctement un aussi vaste ensemble. Une réforme totale s'impose car on ne gouverne pas un empire comme une simple dilatation de ses propriétés. Réforme pour l'heure impossible. Alors on se contente de resserrer les liens de fidélité. Mais, employé à pareille échelle, ce système n'a aucune souplesse (à comparer par exemple avec ce que permet la perception d'impôts et le paiement en argent des services). Encore empêtrés dans les conceptions patrimoniales de l'âge barbare, les carolingiens ne parviennent pas à surmonter ce défi. Tout repose sur les qualités personnelles du souverain et l'aide qu'il reçoit de ses proches. Nulle surprise donc si les petits-fils de Charlemagne commencent à se disputer l'héritage. C'est dans cet empire déchiré par les guerres intérieures que déferlent de nouveaux barbares.

consolidation des bases, Xe siècle

Entre le milieu du IXe siècle et celui du Xe, la chrétienté est ravagée de fond en comble par des barbares plus nombreux et plus brutaux que tous ceux qui les ont précédés. Les scandinaves parcourent en pillant les côtes de l'Atlantique et de la

Méditerranée. Les arabes s'y mettent aussi, rejets égarés d'une civilisation qui s'est morcelée en même temps que l'empire carolingien. Quant aux hongrois, ce sont les pires, pas autant peut-être que leurs prédécesseurs les huns ou leurs successeurs les mongols, assez terribles cependant pour avoir donné leur nom aux ogres des contes populaires. Appelés par Byzance pour combattre les bulgares, ils s'engouffrent jusqu'au fond de cet entonnoir qu'est l'Europe, tout au bout de l'immense Asie.

En l'absence de pouvoirs centraux, la résistance s'organise au niveau local. Le moment de surprise passé, on se met à l'abri : villes et monastères s'entourent de fortifications et des châteaux surgissent un peu partout. Comme il n'y a pas de centre vital dont la perte pourrait provoquer un effondrement total, les hommes tiennent le coup et les envahisseurs finissent par se lasser.

Mieux que cela, ils se fixent. C'est l'événement capital du Xe siècle. La jeune civilisation chrétienne réussit à surmonter ce terrible défi extérieur non par une supériorité économique ou militaire mais par son pouvoir d'attraction. Les barbares absorbent la civilisation et précipitent les transformations politiques, le défi intérieur mal résolu par les carolingiens. En peu de temps la superficie du monde chrétien se trouve doublée.

Les frontières entre royaumes n'en restent pas moins floues, perméables et changeantes, au gré d'alliances et d'escarmouches incessantes entre armées minuscules. Songeons que les rencontres les plus importantes voient s'affronter quelques milliers de combattants au plus et font au pire quelques centaines de morts. Ainsi à Bouvines en 1214, une des plus sanglantes et décisives batailles du Moyen Age : 170 morts sur 1500 chevaliers engagés !

Il n'y a pas de nation, pas d'état tel que nous le concevons aujourd'hui avec la notion abstraite de personne morale. Il y a seulement des chefs militaires dont certains se revendiquent rois, parfois par la grâce de Dieu sans être dupes de cette prétention, et dont les royaumes ne sont que l'assemblage fragile de leur possessions propres et de celles de leurs vassaux.

L'histoire de ces péripéties est très complexe et en général insignifiante. Je précise : insignifiante pour ce qui nous concerne ici, la civilisation. Mais nul ne niera qu'elles ne soient chargées de sens pour les hommes qui les vivent. La civilisation quant à elle ne se confond pas avec des royaumes ni des individus. L'empire de Charlemagne aurait pu laisser croire le contraire, mais le fait pour la civilisation d'avoir surmonté le défi de sa chute prouve son autonomie. Dorénavant, sauf importance particulière d'un événement ou pour donner des repères, je n'insisterai pas sur ces querelles incessantes qui vont se poursuivre jusqu'à nos jours.

Jusqu'à nos jours également, la civilisation occidentale ne va plus connaître de défi extérieur sérieux. Le grand travail de construction va pouvoir se faire. Et le chemin à parcourir est encore long car la noblesse est violente et peu évoluée, l'église traverse régulièrement des périodes de décadence, et les paysans restent ignorants et misérables. Le Xe siècle voit se consolider les bases sur lesquelles l'Occident va grandir, jusqu'au premier sommet du XIIIe siècle.

Politiquement prend forme la féodalité, qui connaîtra son plein épanouissement aux XIIe et XIIIe siècles, pour ensuite n'en plus finir de mourir jusqu'au XVIIIe siècle. En tant qu'organisation sociale, tout est encore très flou : les derniers chocs ont bouleversé pas mal de situations ; l'ordre sacerdotal et l'ordre militaire déteignent fortement l'un sur l'autre ; les droits et devoirs des guerriers et des serfs sont encore

mal définis (en Allemagne existent des "serfs chevaliers" et en Castille des "chevaliers paysans").

En tant que mode de gouvernement par contre, les choses commencent à se mettre en place. Préparée par la pratique mérovingienne de distribution des terres, puis des carolingiens de prestation de serment de fidélité, la féodalité est rendue inévitable par le repli local qui a permis de résister au choc des dernières invasions. Le roi n'est plus qu'un seigneur parmi d'autres. En France par exemple, un Hugues Capet, descendant d'un aventurier saxon du IXe siècle, reçoit la couronne en 987 parce qu'il faut bien quelqu'un pour la porter, mais ses propres territoires ne sont guère plus étendus que ceux de ses vassaux. En Allemagne, Otton 1er (936-976) parvient quand même en quelques batailles à reconstituer un empire sur le modèle de celui de Charlemagne. Mais si l'empereur a une armée relativement puissante, l'administration est toujours inefficace et l'on peut dire qu'il n'est obéi que là où il est.

Plus importante est la reprise notable de la croissance démographique au Xe siècle. Les chiffres étant rares, voici pour nous faire une idée : 1,1 millions d'habitants en 1086 en Angleterre, 3,7 en 1348. Certains attribuent cette croissance au recul des grandes maladies faucheuses d'hommes, peste, malaria, etc. Si la corrélation est probable, démêler la cause de l'effet est par contre beaucoup moins évident. On sait l'importance de la nourriture et des facteurs psychologiques dans le déclenchement des maladies. Lors d'une épidémie, il importe tout autant d'expliquer pourquoi certains sont malades que de comprendre pourquoi les autres ne le sont pas, question que la médecine a jusqu'à présent laissé de côté. Qui sait si ces maladies ne reculent pas parce que les hommes ont retrouvé l'espoir et qu'ils sont prêts à se construire une nouvelle vie ?

On observe d'ailleurs une amélioration des techniques de culture : assolement biennal puis triennal au lieu de cultures itinérantes, traction par des chevaux plus robustes obtenus par croisements, collier d'épaule, ferrure des sabots, charrue à soc en fer, brebis plus laineuses, vaches plus productives, etc. Si l'on ajoute encore les vastes espaces disponibles, on obtient un système qui a sa propre dynamique.

Significatif également de ce nouveau dynamisme est la multiplication des initiatives, tant individuelles que collectives, qui tranche avec l'inertie des siècles précédents. Individualisme, esprit d'association (auquel le monde islamique est réfractaire), absence de frein étatique (contrairement à la Chine ou à Byzance), voilà trois conditions qui, réunies, sont propices à l'invention, l'expérimentation, l'expansion. Par exemple un document vénitien du Xe siècle mentionne pour la première fois un contrat de commerce maritime, la *commanda*. Il lie pour un seul voyage aller et retour le bailleur de fonds et le voyageur, le premier touchant les 3/4 des gains en cas de réussite mais prenant à sa charge toute perte éventuelle, le second touchant 1/4 des gains éventuels pour le risque auquel il expose sa propre personne. Rappelons qu'il s'agit à l'époque d'une véritable aventure : le voyage est appelé *taxedion*, du Grec *aventure militaire*, l'action de bailleur des fonds *iactare*, du latin *jeter*, et l'action du voyageur *procertari*, c'est-à-dire *s'engager dans une lutte* ! Pour le commerce terrestre apparaissent les *compagnies* (littéralement *partage du pain*), les petits marchands et les artisans s'associant quant à eux en guildes.

Au Xe siècle, la Vision s'est amplement diffusée et insufflée à tous une nouvelle vigueur. Voyons justement en quoi consiste la religion.

Il importe de bien distinguer l'institution des croyances. En effet, la papauté se désagrège en même temps que l'empire et sombre dans l'obscurité pour deux siècles. Hormis quelques individus de valeur, pasteurs de fer pour un âge de fer (Nicolas I, Jean VIII, Jean X), les autres ne valent que pour l'anecdote. Ainsi Jean VII, nommé à vingt ans à peine, un débauché qui remplace les mâlines par des banquets ! Parfois il y a même deux papes simultanément ! Quant aux évêques, curés et autres membres du clergé, ils s'incorporent à la société féodale, c'est-à-dire qu'ils passent sous la coupe des seigneurs, milieu duquel ils sont d'ailleurs souvent issus.

Ces abus n'empêchent pas la plupart des hommes de mener une vie religieuse intense. Au sein de l'Eglise même, c'est encore dans les monastères que se manifeste avec le plus de force la ferveur chrétienne. Bien qu'un grand nombre de couvents bénédictins aient été détruits par les normands et les saxons, un puissant vent de renouveau se met très vite à souffler. En 910 est fondé le monastère de Cluny, sous la dépendance du pape et non de l'évêque. Sa règle n'est autre que celle de St Benoît, légèrement modifiée cependant : aux moines *laïcs* les travaux manuels, aux moines *clercs* les travaux intellectuels, essentiellement la copie de manuscrits (un travail de bénédictin). Le succès est extraordinaire. Les moines sont attirés en grand nombre et très vite l'ordre essaime. En 150 ans, il engendrera 2000 filles dans toute l'Europe, obéissant au gouvernement très centralisé du puissant abbé de Cluny.

En dehors de l'Eglise, Dieu est tout aussi présent, même chez les grands. La religion fait peu à peu œuvre civilisatrice, s'efforçant de moraliser une société violente, de donner aux seigneurs le sentiment de leurs devoirs. Cela aboutit à des comportements qui aujourd'hui peuvent prêter à sourire, mais qui prouvent à quel point Dieu fait alors partie de la vie. Par exemple Foulques III (972-1040), duc d'Anjou, se fait traîner devant le Saint Sépulcre de Jérusalem, la corde au cou, par deux valets qui le fouettent en criant : « Seigneur ayez pitié du traître et parjure » ! Tout le monde croit à l'intervention constante de Dieu dans la marche des choses. Et si quelqu'un s'avise de l'oublier, nombre d'événements viennent le lui rappeler : maladie ou guérison, mauvaise récolte ou récolte exceptionnelle, phénomènes non ordinaires (météorites, comètes...). C'est aussi dans ce contexte qu'il faut interpréter les ordalies, non les juger avec nos propres vues pour en faire des tortures incompatibles avec les droits de l'homme : Dieu seul décide, pas les hommes.

Quant aux formes de la pratique religieuse, elles sont extrêmement simples et collectives compte tenu du faible niveau de compréhension de la majorité : baptême et eucharistie, auxquels s'ajoutent des prières pour des événements particuliers et des jeûnes, plus une dose de rites magiques d'origine païenne. L'essentiel de la connaissance est regroupé dans cette formule reprise à un rituel égyptien du IIe siècle : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, à Jésus-Christ notre sauveur et au Saint-Esprit ; à la résurrection de la chair, à la Sainte Eglise Catholique. » C'est court, mais il y a l'essentiel : la nature de l'univers, Dieu ; le sens de la mort, la résurrection ; la façon d'y parvenir : en suivant l'exemple de Jésus-Christ ; la façon d'organiser la vie sur Terre, c'est le rôle de l'Eglise.

croissance, XIe - XIIe siècles

Au XI et XIIe siècles, les tendances du Xe se confirment, se précisent, se fixent. Tout d'abord, sur le plan politico-social, on assiste à la mise en place définitive des règles de la féodalité, pour longtemps.

Les ordres se cristallisent. La société est tripartite et hiérarchisée, on peut même dire trinitaire car la référence religieuse est constante et la correspondance entre l'ordre terrestre et l'ordre céleste s'impose. Philippe de Vitry, secrétaire du roi de France Philippe VI en parle ainsi en 1335 : « L'une si fut pour Dieu ouurer ; pour marchander pour labourer firent la partie seconde ; et après, pour ces deux parties garder de griefs et vilenies, furent chevaliers mis au monde. »

Malgré le mode de vie pas toujours très "catholique" de certains de ses membres, le clergé n'en est pas moins la classe supérieure. Vis-à-vis des gouvernants, il s'impose par ses compétences, compensant leur faiblesse intellectuelle. Il n'existe pas bien sûr de recensement précis et fiable, mais on peut estimer qu'au moins une personne sur vingt appartient au clergé et que la proportion est encore plus forte parmi les intellectuels. Ils constituent en majorité absolue le personnel administratif de la plupart des grands états et ils sont à la tête d'au moins un quart des gouvernements locaux. La frontière entre Eglise et état est donc assez floue d'autant qu'elle-même possède des domaines fort étendus, approximativement le quart du sud castillan, le cinquième du sol anglais et le tiers du sol allemand vers 1200. Bien que papes et princes se disputent sans cesse, personne encore ne songe à un divorce qui serait un acte impie.

Le clergé paroissial joue un rôle plus humble mais tout aussi important. Le curé assure bien sûr les offices collectifs, visite les malades, les prépare à la mort, mais il est aussi conseiller de la communauté, administrateur, éducateur.

Le peuple s'occupe de nourrir tout le monde, et il lui faut travailler dur pour y parvenir car les seigneurs et leur suite sont voraces et le clergé nombreux. On sait le paysan conservateur, mais des mutations parviennent quand même à pénétrer son univers. On a vu déjà quelques améliorations qui augmentent les rendements. De nouvelles inventions, tel le moulin à eau, épargnent encore sa peine. En outre on assiste à une diversification et une spécialisation des cultures. Remarquons que les monastères cisterciens jouent un rôle important dans ces changements, comme quoi là aussi les frontières sont floues. L'agriculture est donc une affaire qui marche : la population continue d'augmenter, la durée moyenne de vie s'allonge et les famines sont moins fréquentes.

Qu'il soit recensé comme serf ou libre, le paysan est corvéable, pas à merci cependant : le seigneur reste en général dans la limite des usages pour ne pas mettre en danger un équilibre somme toute fragile. S'il ne saurait être question de Liberté, on peut quand même parler de libertés, surtout dans les villes qui se développent en même temps que le commerce. Les marchands ont de l'argent pour se débarrasser de telle ou telle corvée. Au XIe siècle, les privilèges qui leur sont octroyés deviennent nombreux. Au bout du compte, on en arrive à cet usage médiéval selon lequel quiconque aura résidé dans une ville pendant un an et un jour sera considéré comme un citoyen libre. Une petite verrue sur la belle organisation trinitaire, qui n'en finira pas de grandir jusqu'à provoquer des révolutions.

Le seigneur n'est pas tellement plus libre que ses serfs. Si, dans son domaine, il a des pouvoirs étendus, à l'extérieur, il est enserré dans un dense réseau d'obligations. Comme on l'a entrevu, les liens de vasselage sont issus de pratiques barbares : un chef ne peut compter que sur quelques hommes qu'il connaît

personnellement et qui lui jurent fidélité, en échange de sa protection et d'une part du butin. Cela devient un système de gouvernement quand le vasselage et le bénéfice se trouvent liés, c'est-à-dire que le vassal est directement chargé de l'administration et de la défense de son fief, évolution inévitable du fait des difficultés de communication et des faiblesses des gouvernements centraux. Ce contrat est volontaire, personnel, révocable, et a en théorie une étendue illimitée. Mais les rapports de force étant ce qu'ils sont (par exemple un domaine royal pas plus étendu que celui des vassaux), il devient en pratique nécessaire de préciser : tant de journées de service militaire, tant de redevances, etc. Selon les forces en présence, l'équilibre entre obligations réciproques se déplace tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Dans la France du Xe siècle et l'Allemagne du XIIIe, les vassaux prennent l'avantage, tandis que dans l'Angleterre du XIIe siècle et la France du XIVe, c'est le roi.

Ajoutons que la religion a comme partout son mot à dire, laissant planer la menace de punition divine pour tout manquement grave aux obligations. Il est toutefois difficile de tenir la bride à ces turbulents guerriers. Avec la croissance, la civilisation prend de l'assurance et la crainte de Dieu tend à s'effacer. L'Eglise les ramène dans son chemin en mettant en avant cette fois l'amour de Dieu. Ainsi naît le *chevalier* dont on attend qu'il mette son épée au service de la religion. Le mouvement culminera lors des croisades avec la fondation des ordres combattants, Templiers, Hospitaliers et chevaliers teutoniques.

Il est facile d'entrevoir dans cet ordre féodal quelques germes de problèmes à venir. Le premier est le manque de souplesse. Dans un monde qui tient par des obligations réciproques, où se situent les hommes libres (d'obligations) ? Les villes existent comme des entités à part. Tant qu'elles ne sont pas trop nombreuses, l'édifice tient bon. Mais progressivement elles vont devenir aussi puissantes que la noblesse. C'est ainsi qu'un peu plus tard le pouvoir de Louis XIV reposera en grande partie sur une rivalité soigneusement entretenue entre bourgeoisie et aristocratie. Par ailleurs presque tous les vassaux sont liés à plusieurs seigneurs et cela crée des enchevêtrements d'obligations souvent inextricables malgré les codifications. Si l'on ajoute que l'on a affaire à des guerriers toujours animés du désir de conquête, on se doute que les conflits seront nombreux. Un temps détournés vers l'Orient, ils toucheront ensuite l'Europe même, pour plusieurs siècles.

Revenons maintenant à la papauté que nous avons laissée en pleine simonie (vente et achat de dignités ecclésiastiques), nicolaïsme (prêtres mariés ou concubinaires alors que le catholicisme a imposé le célibat au IVe siècle, au contraire de l'Eglise d'Orient), et dépendance envers les laïcs (par exemple l'empereur Henri III a réussi à placer plusieurs de ses hommes sur le trône de la papauté). Une reprise en main sérieuse commence avec Nicolas II (1059-1061) qui décrète que les papes seront élus par les seuls cardinaux, tranchant ainsi un lien de subordination aux laïcs. Alexandre II (1061-1073) prépare lui aussi le terrain à l'un des plus grands papes de l'histoire, Grégoire VII Hildebrand (1073-1085), qui a d'ailleurs été un conseiller influent des deux précédents. Pour réformer le clergé et affirmer l'autorité de Rome sur les princes, il envoie à travers toute l'Europe des légats munis de pleins pouvoirs. Ils jugent, répriment, suspendent les prêtres coupables, ils réunissent des conciles, tiennent tête aux princes... Le pape se veut non seulement maître souverain de l'Eglise, mais il affirme aussi la supériorité du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel. Ce second point va déclencher une longue bataille, dite la querelle des investitures.

La question est de savoir qui du prince ou du pape doit nommer les évêques. Ce simple problème de droit va en fait déboucher sur une lutte sans merci entre le saint empire romain germanique et la papauté pour la suprématie politique universelle.

Grégoire VII croit d'abord triompher en humiliant l'empereur Henri IV à Canossa en 1077. L'empereur suscite un anti-pape et expulse Grégoire. Après des hauts et des bas, on aboutit au concordat de Worms (1122) qui ne satisfait personne. L'empire a ensuite un sursaut avec Frédéric Barberousse (1152-1190) mais il subit des défaites en Italie et tout s'effondre après lui. La papauté est alors toute puissante, l'empire vaincu.

Comme toujours, ces batailles n'empêchent pas la religion de progresser. On peut débattre de telle ou telle question particulière, mais on ne doute pas. Il y a des infidèles (juifs et musulmans), des hérétiques (vaudois, bogomiles...), pas d'athées. L'homme de ce Moyen Age en pleine croissance est au faite d'un univers mu par l'amour divin. Comme les capacités d'abstraction sont encore faibles, on s'efforce, au lieu de s'élever vers le Saint Esprit, de rapprocher Dieu des hommes. Le Christ est le premier des intermédiaires. Puis vient une légion de saints dont les reliques palpables sont capables de miracles. Enfin la Vierge voit son culte s'amplifier jusqu'à prendre la première place, d'où toutes ces *notre dame* qui lui sont dédiées.

Pour louer le Seigneur et avoir un avant-goût de l'immensité des cieux on bâtit sans compter : des villes de 5 000 habitants comptent plusieurs dizaines d'églises ; on dénombre environ 10 000 lieux de pèlerinage sanctionnés par l'Eglise ; beaucoup de monastères dépassent en surface et en population maints centres urbains ; des ordres tels celui des cisterciens (fondé en 1098) ont plus de sujets que certains royaumes...

L'Occident est désormais assez sûr de lui, c'est-à-dire de la valeur universelle de sa civilisation, pour se faire conquérant. La Sicile est reprise aux arabes par les normands en 1092. En Espagne, la frontière se déplace lentement mais sûrement vers le sud. Surtout, à partir de 1095 et pour deux siècles, des hommes de toutes classes dépensent en Palestine des trésors de dévouement, de courage, de sang et d'argent, avec la conviction d'œuvrer pour Dieu et la vraie foi. Tout cela aboutit à prouver l'incompétence tant politique que stratégique des seigneurs, à accélérer la ruine de Byzance, et à rendre plus intolérants des musulmans jusque-là assez ouverts. Si Dieu n'en sort pas grandi, les villes italiennes (Venise, Gènes, Amalfi...) en profitent pour étendre leurs réseaux commerciaux, et les intellectuels reçoivent enfin de quoi nourrir leurs spéculations avec les grands ouvrages d'Aristote et de ses principaux commentateurs islamiques, Avicenne et Averroès.

Cet esprit de conquête se manifeste dans d'autres domaines. Prise dans cette dynamique de la croissance, la pensée prend son envol, préparée par la multiplication des lisants-écrivains. De 0,5% à 1% vers l'an 1000, on passe peut-être à 2-3% vers 1300. C'est bien sûr trop peu pour que ce soit un véhicule important de transformations ; c'est par contre suffisant pour que des individus puissent travailler efficacement sur la Vision, pour la renforcer ou la critiquer. Notons que la proportion des laïcs augmente sensiblement, grâce non seulement au plus grand nombre d'écoles, mais aussi aux nécessités juridiques, l'arrêt de l'activité législative de l'état s'étant traduit par une prise en charge par les individus. En Italie en particulier le développement du commerce stimule les études de droit. Ravenne est un des premiers centres d'étude, puis surtout Bologne dont l'université de droit acquiert une renommée internationale.

Une littérature apparaît pour ces nouveaux lecteurs : aventures épiques (chanson de Roland, épopée des Nibelungen), poésie lyrique des troubadours, et même anti-épopées (histoire de Renard le goupil et d'Ysengrin le loup). Si l'on trouve certains de ces ouvrages écrits en vulgaire, le latin reste quand même la langue des lettrés par excellence, première langue européenne.

Après s'être longtemps cantonnée dans la simple copie et l'hagiographie, l'élite retrouve aux XI-XIIe siècles le désir et la capacité d'apprendre et de comprendre. Mais la puissance de la Vision est telle que la philosophie reste indissociable de la théologie. La *scolastique*, comme on appelle la philosophie médiévale, est avant tout une pensée traditionnelle qui repose sur la vérité de la Révélation. Elle prolonge l'œuvre des Pères, St Augustin notamment. C'est aussi une méthode, la *lectio* : il ne s'agit pas d'inventer mais d'assimiler et de commenter les maîtres. On juge inutile l'observation de la nature et des hommes. Ce sommet du monde clérical et monastique fonctionne donc en vase clos.

Le premier grand représentant de la scolastique est St Anselme (1033-1109) qui se réclame bien sûr de St Augustin. Après lui St Bernard (1091-1153) est le gardien vigilant de la foi contre les *dialecticiens*. Car quelques-uns, rares mais importants, n'hésitent pas à pousser la réflexion un peu plus loin. Sans rompre complètement avec les procédés traditionnels, Abélard (1079-1142) prolonge la *lectio* par la *quaestio* qui ouvre des possibilités de recherches de plus en plus éloignées du texte commenté : « La première clé de la sagesse est de se poser continûment et fréquemment des questions... Car c'est par le doute que nous en venons à l'examen et par l'examen que nous en arrivons à la vérité. » (prologue de *sic et nunc*) Il fait pénétrer en force la raison dans la foi, poussant même si loin qu'il en arrive à déclarer la Trinité accessible à la raison. L'Eglise n'est pas du tout prête à accepter ces exagérations rationalistes et elle le condamne sur le réquisitoire de St Bernard. L'impulsion est quand même donnée pour les grandes œuvres du XIIIe siècle.

l'apogée, XIIIe siècle

Ce siècle est un peu paradoxal, aboutissement de cette première civilisation occidentale en même temps qu'apparaissent les signes annonciateurs du déclin.

Sous la poussée démographique, l'Europe s'est en quelques siècles profondément transformée. Les essarteurs ont partout modifié le paysage et, dans les grandes plaines, le peuplement est devenu continu. Sur des centaines de milliers de km², on atteint des densités de 30 à 40 habitants. On ne saura faire mieux avant les grandes mutations de la fin du XVIIIe siècle. Le paysan du Moyen Age a gagné une grande bataille. Bien qu'on soit toujours dans un système féodal qui effectue d'importants prélèvements, il en tire quelques profits : la famine disparaît presque complètement (dans le nord de l'Europe on relève moins d'une dizaine de disettes au cours du XIIe siècle, et deux seulement au XIIIe), l'espérance de vie augmente, le confort s'améliore un peu.

Surtout cette abondance permet l'essor des villes. Voici ce que dit un moine de Milan en 1288 : « La population croît tous les jours, et la ville s'agrandit de nouveaux bâtiments. La fertilité du territoire, l'abondance de tous les biens de consommation sautent aux yeux. Il n'y a pas d'homme bien portant, s'il n'est un bon à rien, qui ne réussisse à gagner sa vie avec la dignité qui convient à sa position sociale. Les jours

de fête, quand on voit les bandes joyeuses de la noblesse et du peuple, tous bien vêtus, quand on voit les troupes allègres des enfants courant de-ci de là, les belles réunions, les beaux groupes de dames et de jeunes filles, pareilles à des filles de roi, qui se promènent ou s'asseyent sur le seuil de leur porte, qui nierait que c'est là le spectacle le plus brillant que l'on puisse contempler des deux côtés de la mer. » Ces affirmations sont confirmées par des données officielles : 200 000 habitants, 12 500 maisons, 1000 boutiques, 120 docteurs en droit, 200 médecins, 25 hôpitaux, 300 boulangeries... C'est probablement la ville la plus peuplée d'Europe. Quelques autres approchent les 100 000 habitants (Venise, Paris...), et un grand nombre frôlent les 20 000, alors qu'aux environs du millénaire pas une ne dépassait 10 000. Bien entendu, il s'agit d'un phénomène de pointe car l'immense majorité de la population, plus de 90%, vit toujours à la campagne. Il prend toutefois une importance capitale du fait que leurs habitants montrent un dynamisme exceptionnel. À Gènes par exemple, tous, hommes, femmes, ecclésiastiques, nobles et même prolétaires...placent leur argent dans le commerce, l'artisanat, la banque, les constructions navales, les entreprises de bâtiment, voire spéculent sur les titres de la dette publique. Tout va si vite qu'on ne date pas seulement les contrats du jour, mais de l'heure !

De véritables centres industriels se créent dont le plus impressionnant est celui des Flandres et alentour. Un puissant cartel interurbain de l'industrie textile, la hanse des 17 villes (et bientôt 20), coordonne les exportations vers les grandes foires (92 500 pièces d'étoffe pour la seule ville d'Ypres en 1313).

Tout cela s'accompagne d'un important développement du commerce : les villes importent du blé en quantité, la Flandre travaille avec la laine anglaise, l'Italie avec celle d'Afrique du Nord, l'Angleterre boit du vin gascon, l'Egypte reçoit du bois et du fer d'Europe... Ces produits souvent encombrants sont difficiles à transporter sur des routes pas très bonnes. Comme de surcroît les postes de douane sont nombreux, on préfère la mer. Le navire à gouvernail d'étambot, à mâts multiples, l'art d'utiliser la boussole, les cartes précises (pour la Méditerranée on ne fera pas mieux jusqu'au XIXe siècle) sont des acquis du XIIIe siècle qui permettent de naviguer par tous les temps.

Les villes italiennes sont à la tête de cette formidable expansion commerciale. Byzance avec son éphémère reconquête à elle-même établi des contacts qui ne se sont jamais complètement brisés. Ensuite, de par leur position centrale dans la Méditerranée, les villes adolescentes ont pu se faire la main en pratiquant la contrebande et la piraterie contre les riches marchands musulmans. Enfin, elles savent profiter des croisades, surtout Venise qui lors de la quatrième en 1202 s'empare d'un morceau de Byzance et gagne ainsi l'accès à la mer Noire, donc aux fameuses routes de la soie (cf. les voyages de la famille Polo dans la seconde moitié du XIIIe siècle, à travers un continent alors entièrement contrôlé par les mongols).

Dans la mer du Nord et la Baltique, les maîtres sont les allemands de la ligue hanséatique (en fait pas encore constituée formellement au XIIIe siècle) qui comprend notamment les villes de Lübeck, Hambourg et Brême.

L'Europe ne dépassera qu'au XVIIIe siècle les niveaux d'échanges commerciaux atteints au début du XIVe.

Les marchandises et les hommes en armes ne sont pas les seuls à emprunter ces routes. Les contacts avec d'autres civilisations (très directs avec Byzance et l'Islam, indirects avec la Chine, l'Inde et la Perse) sont propres à susciter des confrontations d'idées. Mais, fait assez curieux qui révèle la toute puissance à laquelle est parvenue

la représentation du monde, de telles confrontations n'ont pas lieu. On se contente de prendre ici ou là tel produit et invention sans chercher à comprendre ces autres mondes. La nourriture intellectuelle la plus importante n'est pas une réalisation propre à ces civilisations mais la redécouverte de la pensée des anciens : philosophie d'Aristote, ouvrages médicaux d'Hippocrate et de Galien, traités d'Archimède... Jusqu'au XIIe siècle en effet, la scolastique ne connaît guère que la logique d'Aristote. Le contact forcé avec les arabes et le grand mouvement des croisades leur révèlent les trésors de l'Antiquité. Tolède, reconquise en 1085, devient un important centre de traduction vers la fin du XIIe siècle, suivie par la Sicile au début du XIIIe.

Ces documents arrivent au moment où une organisation est en place, prête à les accueillir et les faire fructifier : les universités. Celle de Paris est la première du genre, au départ simple association sur le modèle des corporations de l'ensemble des maîtres et des élèves. En 1200, le roi Philippe Auguste approuve cette union et en 1215, le légat du pape lui donne ses statuts. Elle sert de modèle à toutes les autres : Bologne, Toulouse, Salamanque, Oxford, Montpellier, etc.

Quelques remarques avant de voir ce qui va en sortir. L'influence de ces universités ne tient certainement pas dans le nombre : en 1284 on compte à Paris environ 120 professeurs pour 2000 étudiants. Par contre, tous les esprits les plus élevés passent par là. D'autre part, si l'internationalisme et une certaine liberté d'esprit règnent en ces lieux, la mainmise de l'Eglise est totale. Souvenons-nous que c'est aussi l'époque de luttes sanglantes contre les hérétiques et de l'Inquisition. Et puis, presque tous les étudiants se destinent au sacerdoce. À de rares exceptions près, les grands philosophes sont aussi, sinon surtout, de grands théologiens (voir le nombre de saints). Tout l'enseignement converge vers la science suprême, la théologie. Les arts littéraires du *trivium* (grammaire, rhétorique et dialectique) et les arts scientifiques du *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie, musicologie) ne font que préparer à affronter la reine du savoir. Et si l'étudiant ne désire pas s'élever vers de si hautes sphères, il n'a plus qu'à choisir entre le droit et la médecine. Tout le reste s'apprend dans la boutique du maître artisan. On retrouve là l'antique division entre arts mécaniques et arts libéraux, destinés aux hommes libres qui n'ont pas à exercer un métier.

La rencontre de la sagesse païenne du Philosophe, ainsi que la scolastique appelle Aristote, avec la sagesse chrétienne, jusque-là seule maîtresse des esprits, ne se fait pas sans heurts. On distingue en gros 4 étapes. De 1200 à 1230 ce sont les premières tentatives d'utilisation de l'aristotélisme. Elles occasionnent des dérives, d'où interdiction par l'Eglise d'enseigner la "philosophie naturelle" d'Aristote. De 1230 à 1260 les esprits s'apaisent et Aristote progresse petit à petit. 1260-1277 est la période des grandes luttes entre trois courants : soumission, réaction, synthèse. Ceux qui se soumettent au Maître proclament avec Averroès qu'il est le dernier mot en matière de science. Siger de Brabant (1235-1281) en est le chef de file. Mais ces thèses heurtent trop la *Sacra Doctrina* sur des points essentiels (toute puissance de Dieu, immortalité de l'âme, libre arbitre, création du monde...) pour ne pas susciter de réactions. Beaucoup préfèrent donc avec St Bonaventure (1221-1274) revenir à la méthode augustinienne : tous les problèmes sont résolus du point de vue de Dieu, à la lumière de son influence créatrice et de sa sagesse. On ne garde d'Aristote que les évidences qui ne heurtent pas la foi.

Entre ces deux groupes se place celui des esprits qui considèrent qu'il y a de bonnes choses à prendre dans la sagesse chrétienne et dans la sagesse païenne. C'est d'abord St Albert le Grand (1206-1280) qui prépare le terrain à l'immense synthèse

de St Thomas (1225-1274). Il est difficile de faire un résumé de ce système qui incorpore presque tout Aristote, ses commentateurs arabes et juifs, et toute la doctrine chrétienne ! Contentons-nous de son apport le plus important, les rapports entre foi et raison.

St Thomas réussit à délimiter leurs domaines respectifs, et évite ainsi le dogmatisme des tenants de la foi seule et l'hérésie des tenants de la raison seule. Pour lui la foi et la raison ont un domaine indépendant : à la raison seule appartient toute vérité connue par expérience ou par démonstration ; à la foi seule toute vérité connue par l'enseignement basé sur l'autorité de la révélation divine. En outre, les vérités les plus importantes ne sont connaissables par l'ensemble des hommes que grâce à la foi, d'où la nécessité de la Révélation pour suppléer les insuffisances de la raison. Mais ceci n'empêche pas le philosophe de constituer sa science comme un tout achevé, en dehors de la foi.

Enfin, c'est une bien étrange construction que celle de St Thomas : d'une part elle prolonge la vision traditionnelle, avec notamment la conception que la véritable béatitude de l'homme ne se trouve qu'en Dieu ; d'autre part, elle annonce la possibilité de construire une science rationnelle indépendante. C'est presque déjà la fin d'un monde. J'y reviendrai.

Malgré sa valeur, cette synthèse est loin de faire l'unanimité. L'hostilité des augustinieniens aboutit à la condamnation de 1277 tant des averroïstes que des thomistes. Cet événement ouvre la quatrième période, celle des deux philosophies, augustinienne et thomiste, qui en dépit des condamnations poursuit sa marche. Vers la fin du XIIIe siècle, elle acquiert droit de cité dans les écoles, et de Paris se propage dans toute l'Europe.

Quand on constate une si forte emprise de la religion sur les esprits les plus élevés, on comprendra sans peine qu'elle le soit plus encore sur les autres. Pour plus de 90% de la population qui n'a pas accès à l'écrit, la religion est celle de la participation, non du savoir. Cela commence par un acte d'allégeance à l'Eglise, seule détentrice du savoir salvateur. Cela continue par la place importante accordée aux rites de passage : baptême (la thèse augustinienne de la damnation des enfants morts sans baptême est profondément ancrée dans les esprits), et derniers sacrements (il y a une peur panique de se retrouver seul devant la mort, sans la présence d'un prêtre). Enfin, la religion s'impose par la pratique d'interdits, évidemment plus facile à enseigner que celle des actions "justes". Interdits du Décalogue à partir duquel s'élabore une sorte d'ascèse communautaire. Si dans la plupart des religions on trouve des pratiques ascétiques libres et individuelles destinées à favoriser les rapports avec la divinité, elles tendent ici à s'institutionnaliser et à s'étendre à l'ensemble de la communauté pour en devenir le signe d'appartenance. Ce sont notamment les jeûnes (120 jours par an : pas de viande, pas plus d'un repas par jour), l'interdiction "d'œuvres serviles" c'est-à-dire les travaux manuels (environ 100 jours par an), et les interdits sexuels (abstinence au temps du carême).

L'Eglise de son côté atteint son apogée sous le règne d'Innocent III (1198-1216), qui réussit à établir sa suprématie sur presque tous les souverains chrétiens. Il s'applique à traduire en actes la doctrine selon laquelle à l'Eglise appartiennent les deux glaives, spirituels et temporels, l'autorité des rois émanant d'une délégation pontificale. L'Allemagne, l'Angleterre, la Sicile et beaucoup d'autres se soumettent. Seul le roi de France Philippe Auguste résiste. Mais avec St Louis la France rentre dans le rang.

Il faut rappeler que l'Eglise est alors elle-même une puissance temporelle. Certains estiment que son budget au début du XIVe siècle est le quatrième de la chrétienté, après la France, l'Angleterre et la Bourgogne. Son importance doit être rehaussée du fait que le pape récompense par des évêchés, abbayes, etc. les services que les princes laïques doivent payer. On sait qu'aux environs de 1300, trois banques gèrent son immense trésor. Son administration est en avance sur toutes les autres : le personnel administratif représente 50% (environ 500 personnes) de l'ensemble de la cour pontificale et l'on estime que la chancellerie a de quoi fabriquer 60 000 actes. Si grande est sa puissance que son budget va à peine diminuer au XIVe siècle, malgré les pestes, le marasme économique et ses propres divisions !

Une preuve encore visible aujourd'hui de cet apogée de la civilisation chrétienne se trouve dans les magnifiques cathédrales gothiques qui s'élèvent partout en Europe.

Ce magnifique ensemble présente quand même quelques fissures.

Le premier problème est celui des bourgeois qui n'ont pas de place clairement définie dans la société, car initialement considérés comme quantité négligeable. Pourtant ils sont là et font preuve d'un grand dynamisme. Pire, ils se posent contre l'ordre établi, renâclant à payer les innombrables impôts qui frappent leurs marchandises et à obéir à des lois qu'ils ne jugent pas faites pour eux. En outre, leurs activités rentrent mal dans le cadre de la religion. Bien qu'utilisant les services bancaires, les papes sont les premiers à condamner le prêt à intérêt. En cette époque où la foi est sincère, le prêteur craint plus que tout le jugement de Dieu. Le cas de ce marchand qui dans son testament met 35 livres de côté « pour le bien mal acquis car il me semble qu'ayant été marchand, il n'est pas possible que je n'aie mal acquis quelque bien », est loin d'être une exception. Certains iront beaucoup plus loin, Valdo et St François par exemple, dont je reparlerai. Remarquons qu'à cause de cela il est tout à fait aberrant de parler d'un premier capitalisme, même si certains de ses outils apparaissent dès cette époque.

Les problèmes des intellectuels sont également très graves. Le XIIIe siècle a vu l'intrusion de la raison dans la foi, et dans l'optimisme général, on a cru possible d'unir en une synthèse solide la philosophie naturelle et la théologie révélée. Au tournant du XIVe siècle on se trouve devant le résultat de ces efforts, guère satisfaisant puisqu'on a le choix entre trois solutions contradictoires : celle de St Bonaventure, de St Thomas d'Aquin et des averroïstes.

Venus juste après ces grandes œuvres, Jean Duns Scot (1266-1308) en fait une sévère critique. Et une fois qu'il les a démolies, il ne croit pas la raison capable de reconstruire, d'où un nouveau retour à la tradition augustinienne. En bref, il démontre que le contenu de la Révélation est irréductible. Son système tient uniquement par sa défiance exagérée envers la raison. Or les constructions d'Aristote et de quelques autres sont là pour prouver sa puissance. On se trouve donc dans une situation où plus aucune explication n'est totale : la religion laisse beaucoup de choses dans l'ombre, de même que la raison. Cette part d'inexplicable, il va falloir la combler. Ce sera un très long et difficile travail qui s'accomplira dans les siècles suivants.

Plus grave encore, la religion subit de multiples assauts. Cela commence en fait dès la seconde moitié du XIIe siècle avec un peu partout une flambée dualiste. La doctrine est très ancienne, datant du Ve siècle AVJC et reformulée par Mani au IIIe siècle. Au contraire du christianisme qui voit en Dieu l'unique principe créateur, un Dieu censé être tout amour ce qui rend l'existence du mal et de la souffrance

difficilement compréhensibles, le manichéisme considère qu'il y a deux principes éternels et incréés, l'un bon, l'autre mauvais,. Le salut repose sur la purification pour séparer les deux principes. C'est plus simple et plus facile à comprendre que la Trinité ! L'hérésie cathare (ou albigeoise) s'implante particulièrement bien en Languedoc, dans toutes les classes de la société. Une véritable contre-église se met en place aux structures calquées sur celles de l'église chrétienne. La prédication ne réussissant pas à entamer l'hérésie, on se résout à la croisade. En 1209, à l'appel d'Innocent III, les seigneurs du nord de la France vont faire un grand "nettoyage". On se souvient de cette formule terrible : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ! »

Pour certains, la civilisation chrétienne n'est plus un modèle et elle doit de plus en plus faire usage de force pour s'imposer. En 1233, le pape Grégoire IX crée une institution pour dépister les hérétiques, l'Inquisition, qu'il confie aux Dominicains. Ses procédés ont toujours été utilisés séparément : dénonciation, torture, secret, absence d'avocat, présomption de culpabilité pour qui se soustrait... Mis ensembles, ils forment une machine capable de broyer n'importe qui. Au XIIIe siècle les absolutions ne manquent pas et les condamnations ne mènent pas fatalement au bûcher. Mais il suffit de savoir qu'une imprudence peut signifier procès et supplice... La sévérité s'accroîtra au XIVE siècle, et surtout à la Renaissance.

Il en est d'autres qui ne vont pas jusqu'à remettre en cause la doctrine chrétienne et qui prêchent seulement une plus stricte observance de ses préceptes. Vers la fin du XIIe siècle, Pierre Valdo, un pieux marchand de Lyon, distribue ses biens pour revenir à la pauvreté du Christ. Pour mieux diffuser le message évangélique, il fait traduire les Ecritures en langue romane vulgaire (qui à cette époque émerge à peine et n'a pas vraiment de structure fixe). Après un accueil tiède mais relativement sympathique, le mouvement des Pauvres de Lyon est sacrifié par l'Eglise. Au XIIIe siècle, elle est en meilleure position pour récupérer ces courants socioculturels : Innocent III approuve la fondation des ordres mendiants dominicains et franciscains. À la mort de St François en 1226, son ordre compte déjà plus de 20 000 religieux ! Malgré ce succès, tout n'est pas résolu et la question de la pauvreté alimentera longtemps les débats au sein de l'Eglise. Là aussi une brèche s'est ouverte.

Ajoutons que l'échec des croisades ne peut que susciter des doutes sur l'origine et la protection divine de l'Eglise.

Si pour la grande majorité de la population, le monde correspond parfaitement à la Vision chrétienne, pour quelques-uns un décalage apparaît qui ne peut que s'accroître.

la chute, XIVE siècle

Une série de grandes catastrophes provoquent une chute brutale, avant que les contradictions internes n'aient elles-mêmes causé le déclin.

Au début du XIVE siècle, le monde chrétien est "plein", c'est-à-dire qu'avec les techniques agricoles en usage, elle ne peut nourrir une population plus importante, environ 65 millions d'individus. L'équilibre est donc fragile et quelques années froides et humides contribuent à déclencher des crises meurtrières : famine générale de 1315-17, puis encore vers 1340-50 et 1374-75.

C'est dans cette ambiance déjà dramatique qu'arrive la peste, partie sans doute du Turkestan d'où elle rayonne vers la Chine, l'Inde et l'Europe. Voici les taux de mortalité dont on dispose pour l'Angleterre, valables sans doute pour les autres

pays : première épidémie de 1348, 25% ; deuxième en 1360, 22% ; troisième en 1369, 13% ; quatrième en 1375, 12% ! Au total, la population de l'Europe tombe à 40 millions vers 1400 !

Il est difficile d'imaginer l'épreuve que constitue cette rencontre brutale, intime et prolongée avec la mort. La décomposition du corps, la pourriture deviennent des hantises. Vers la fin du XIVe siècle apparaissent les danses macabres où vivants et morts dansent ensembles. Les tombes s'ornent d'images de cadavres pourris, les entrailles dévorées par les vers. Au XVe siècle, le cadavre se fait squelette, figure géométrique désensibilisée : la mort est exorcisée, on entre dans la Renaissance. En attendant, les derniers sacrements acquièrent une importance plus grande encore dans la vie religieuse.

Le fait le plus étonnant est que malgré ces catastrophes, malgré le rétrécissement des villes, la disparition de nombreux villages, les innombrables faillites, la chute du commerce, etc., il n'y a pas en Europe de nouvel âge barbare. Les hommes tiennent bon et sont prêts à relever ce nouveau défi.

Les raisons de cette attitude sont diverses. D'abord, malgré toute son horreur, la crise a du bon ! Elle précipite en effet la prise de conscience que quelque chose ne va pas. Au lieu d'une lente désagrégation qui entraîne peu à peu tout le monde dans la résignation et l'inertie, on a une crise brutale qui frappe des hommes encore imprégnés de la dynamique des précédentes décennies. Ils ont la force de se relever, et, dès le XVe siècle la société se remet en marche, sur des bases différentes car la Vision du Moyen Age a révélé ses limites, et de façon confuse et désordonnée car une nouvelle Vision n'est pas encore en place.

D'autre part, en cette époque d'extrême faiblesse, l'Europe a la chance de ne pas se voir porter le coup de grâce. Les mongols de Tamerlan (1336-1405) ont fort à faire avec la Perse, l'Inde et la Chine, et les turcs ottomans s'occupent de Byzance après avoir conquis les Balkans. L'essentiel de l'Europe est donc préservé.

Enfin, la dernière raison qui peut expliquer la reprise est l'absence quasi totale de pouvoir politique : les rois sont trop occupés à se quereller et l'Eglise trop empêtrée dans ses problèmes pour qu'ils puissent empêcher les individus d'agir. Bien sûr, leurs luttes font des dégâts, la guerre de Cent Ans par exemple entre le roi de France et le roi d'Angleterre (et non entre la France et l'Angleterre !) de 1350 à 1450 environ. Cela vaut sans doute mieux qu'un état centralisé qui, sans imagination comme tout état, aurait imposé des mesures inefficaces, et pire aurait bloqué la créativité.

Revenons sur ces derniers points, en commençant par la papauté. Des problèmes apparaissent dès la fin du XIIIe siècle lorsque le pape Boniface VIII veut rétablir intégralement la doctrine théocratique contre le gallicanisme soutenu par Philippe le Bel qui réclame une plus grande autonomie pour l'église nationale. À coups de bulles, de pamphlets, d'excommunications, le conflit atteint une rare violence, à tel point qu'en 1303 quelques seigneurs français et italiens envahissent le palais du pape. Elu grâce à la diplomatie française, son successeur Clément V (1305-1314) annule les bulles de Boniface, soutient le procès contre les templiers et s'installe en Avignon jusqu'en 1377. L'année 1378 marque le début du grand schisme d'Occident : une partie des cardinaux déclare nulle l'élection d'Urbain VI et élit Clément VII qui retourne à Avignon. L'Eglise est divisée et à sa suite l'opinion publique et les rois, pour des raisons politiques. Jusqu'au concile de Constance (1414-1417), l'Eglise a deux papes, parfois même trois ! L'institution est suffisamment atteinte pour que le concile puisse proclamer sa supériorité sur les

papes. Cela ne dure pas longtemps. Le concile de Bâle (1431-1449) est une longue bataille d'où la papauté sort entièrement victorieuse. Mais le passif est lourd : elle a perdu sa crédibilité et les réformes nécessaires n'ont pas été accomplies.

Côté politique, l'instabilité reste la règle.

Entre les rois de France et d'Angleterre s'engage une longue lutte d'où aurait pu sortir un unique royaume (par moments, les possessions du roi d'Angleterre en France égalent presque celles auxquelles se réduit le royaume de France). Mais l'histoire est ce qu'elle est : les Anglais finissent par rentrer chez eux. Cette question réglée, le roi de France doit faire face aux prétentions bourguignonnes de recréer la Lotharingie. Louis XI écrase son adversaire. Retenons essentiellement que la tendance générale en France est au renforcement du pouvoir central du roi. Mais on est encore très loin de la monarchie absolue et les querelles rois-féodaux sont incessantes.

L'empire germanique de son côté est livré de façon chronique et durable à l'anarchie et à l'impuissance, les innombrables principautés ne cessant de se combattre et l'empereur n'ayant qu'un pouvoir symbolique. On note quand même la montée des deux grandes familles qui vont plus tard dominer la scène de l'Europe centrale : les Hohenzollern et les Habsbourg.

L'Italie est de même divisée en multiples états.

Et dans la péninsule ibérique où s'achève à peine la reconquête sur les arabes, le Portugal et l'Aragon se consolident tandis que la Castille est déchirée par les querelles intestines.

Bref une extrême confusion. Les gouvernements sont si occupés à consolider leurs positions fragiles et convoitées qu'ils n'ont guère le temps de résoudre les autres problèmes. Cela laisse de nombreux domaines libres de toute ingérence, dont sauront profiter quelques individus. Certes toutes ces guerres exigent de l'argent, mais les prélèvements restent supportables, très loin des sommets atteints par Rome ou Byzance.

On peut d'ores et déjà se faire une idée de ce qu'il va advenir, suite à cette situation exceptionnelle que les circonstances ont créée :

1. prolongement de certaines tendances du Moyen Age car les catastrophes n'ont pas atteint le cœur de la civilisation ;
2. déclin : si on en a senti les signes dès le XIIIe siècle, il ne s'est pas produit ; en particulier l'Eglise au lieu de se réformer s'est figée ;
3. renaissance : la nouvelle situation est immédiatement perçue comme un défi.

Comme nous allons le voir maintenant, ces trois tendances vont se superposer pendant trois siècles, en gros de la fin du XVe à la fin du XVIIIe.

l'Occident, transition entre deux civilisations, XVe-XVIIIe siècles

Plus de trois siècles, c'est le temps qu'il va falloir à la civilisation chrétienne pour aller au bout d'elle-même jusqu'à la désintégration, non sans avoir quelques sursauts et inspirer encore quelques œuvres remarquables ; plus de trois siècles, c'est aussi le temps qu'il va falloir pour construire une nouvelle Vision apte à inspirer la création d'une nouvelle civilisation. Ces siècles où se croisent désintégration et recréation sont, on le devine, d'une complexité effrayante. On y trouve de tout, du plus tragique au plus grandiose : conflits territoriaux sans nombre, guerres de religions longues et sanglantes... ; en même temps la peinture et la musique s'envolent vers des sommets, des monuments somptueux s'élèvent partout, et la pensée invente le monde d'aujourd'hui !

Pour conserver quelques repères au milieu de ce fouillis, je reprendrai la division traditionnelle en Renaissance (XVe-XVIe siècle), Age Classique (XVIIe) et Siècle des Lumières (XVIIIe), en précisant quand même que les limites temporelles sont floues : l'humanisme a quelques précurseurs dans le XIVe siècle, l'Age Classique s'enracine dans le XVIe et déborde sur le XVIIIe, et les Lumières trouvent leur source dans le XVIIe. De plus ces appellations sont fort imprécises et même mutilantes : le XVIe siècle est tout à la fois une renaissance, un prolongement du Moyen Age et un déclin, le XVIIe mélange classique et baroque, et le XVIIIe, s'il est le Siècle des Lumières, est aussi l'ultime aboutissement de la féodalité. Avec ceci à l'esprit, rentrons dans cette période que les historiens appellent la Renaissance.

la Renaissance

Comme nous l'avons entrevu à la fin du chapitre précédent, trois courants parallèles façonnent cette période :

1. prolongement du Moyen Age,
2. renaissance proprement dite,
3. affirmation du déclin.

prolongement du Moyen Age

Malgré les catastrophes, malgré les pesanteurs en tous genres, l'Occident manifeste dès le XVe siècle un dynamisme exceptionnel. La preuve la plus immédiate en est le redémarrage de la démographie. Certes, il faudra du temps pour retrouver les niveaux de peuplement du début du XIVe siècle car les catastrophes n'ont pas complètement disparu : la peste revient périodiquement (devenant un phénomène essentiellement urbain), et les guerres se multiplient, dans la seconde moitié du XVIe siècle surtout. Toujours est-il que la population augmente dans toute l'Europe, redonnant des bras à l'agriculture et repeuplant les cités.

Pour la majorité (presque 90 %) dont le labeur alimente tout le monde, la vie continue avec ses hauts et ses bas. Dans un premier temps, on note une légère amélioration des conditions de vie, un plus petit nombre d'hommes partageant la même quantité de richesses. Puis elles se dégradent à nouveau, du fait notamment de l'accroissement des prélèvements par les gouvernements centraux (dépenses de

prestige comme les châteaux, et guerres de plus en plus coûteuses à cause de l'artillerie). Si la Renaissance voit la montée des ingénieurs (voir plus loin), les améliorations techniques profitent assez peu au monde rural. Certes des changements pénètrent ici ou là : nouveaux légumes, expériences de cultures plus intensives en Flandres... Mais globalement l'agriculture vit sur l'acquis médiéval, pour encore quelques siècles. On peut prévoir que des problèmes surgiront lorsque "l'élasticité de la population" se heurtera à la "rigidité de la production", ce qui se produira après 1600.

C'est donc sans surprise que l'on constate que les choses importantes se passent dans les villes. Voici à titre de comparaison un critère simple mais significatif : vers 1575, 72% des laboureurs qui viennent à l'étude d'un notaire ne savent pas signer alors que 63% des artisans signent intégralement.

Après les révoltes ouvrières du XIV^e siècle, après les faillites d'industries et de banques, l'activité dans les villes reprend. Cependant, hormis dans quelques nouveaux domaines tels la métallurgie, stimulée par les guerres, et l'imprimerie, stimulée par la multiplication des lecteurs, rien de révolutionnaire, seulement le prolongement des procédés médiévaux avec encore ici ou là quelques améliorations de détails. Cette relative stagnation des industries traditionnelles comme le textile tient pour une bonne part à l'emprise des corporations. Celles-ci s'occupent non seulement de régler les horaires de travail et définir la qualité des produits, mais aussi et surtout d'éliminer la concurrence à l'intérieur des villes et maintenir le monopole d'une minorité. Le renforcement du pouvoir royal, qui se confirme partout à la Renaissance, repose en partie sur cet ordre corporatif. Toutefois, les souverains sont prêts à rogner les privilèges accordés quand il y va de leur intérêt. Ce sont par exemple les mines et les entreprises métallurgiques, disséminées dans les montagnes et les forêts, qui échappent au contrôle des corporations urbaines. Ce sont aussi le grand commerce et la banque (à cette époque indissociables) qui opèrent avec leurs propres règles par-delà les frontières. Il est par exemple intéressant de remarquer que les Médicis prêtent au Duc de Bourgogne Charles le Téméraire, au roi d'Angleterre Edouard IV (qui ne rembourse pas, une des causes de leur faillite), que les Fugger d'Augsbourg prêtent aux Habsbourg puis aux rois d'Espagne (en banqueroute à maintes reprises), et les financiers de Gènes aux rois de France puis aux Habsbourg... !

Les techniques de ces marchands banquiers ne sont guère que des améliorations des techniques mises au point en Italie au Moyen Age : *commanda*, *compagnia* (ébauche d'une société en nom collectif : les contractants ne sont pas liés pour une seule affaire mais pour une durée déterminée, en général trois ans, souvent renouvelée plusieurs fois), lettre de change (utilisée avant la fin du XIII^e siècle : évite les manipulations monétaires, les risques de transport, et surtout constitue un instrument de crédit car l'Eglise condamne toujours le prêt à intérêt mais autorise la prise de bénéfice sur une opération de change), comptabilité à partie double, etc.

Peut-on pour autant parler de capitalisme ? Non car l'économie de l'Europe de la Renaissance reste essentiellement rurale, et même dans les cités, l'artisanat demeure prépondérant. De plus, les grands marchands banquiers ont tendance à s'écarter de l'industrie pour se concentrer sur les affaires strictement financières (prêts, spéculations...). Avec les débuts de la colonisation, des fortunes se constituent rapidement, qui disparaissent aussi rapidement avec la multiplication des banqueroutes : les princes vivent au-dessus de leurs moyens. Malgré toutes les richesses du Nouveau Monde, l'Espagne ne peut plus payer en 1557, 1575, 1596, 1608, 1641, 1647 ! Au total un système très fragile.

Un point mérite quand même d'être souligné car il dénote une nouvelle mentalité chez quelques grands marchands italiens, très éloignée de l'esprit médiéval qui honore le pauvre. Dans un livret florentin intitulé *conseils sur le commerce*, on peut lire : « Ne fréquente pas les pauvres car tu n'as rien à attendre d'eux. » Le gain devient donc une fin en soi, la richesse le but de l'occupation terrestre. On trouve encore dans le même livret une apologie des méthodes rationnelles : « Quelle erreur que de faire du commerce empiriquement : le commerce est affaire de calcul. » Ces cas sont tout de même rares car la religion est toujours présente, même si l'on critique ses représentants. Une partie des fortunes sert à construire des églises à côté des châteaux, et faire exécuter des œuvres d'art religieuses à côté de portraits.

Passons au grand mouvement d'exploration et de colonisation du monde. Auparavant, il me faut expliquer pourquoi ce thème figure dans ce paragraphe consacré au prolongement du Moyen Age et non dans celui consacré aux nouveautés. Certains, en particulier des économistes, prétendent que la prospérité de la Renaissance est due pour l'essentiel à l'afflux de métaux précieux en provenance du Nouveau Monde. S'il est indéniable que des quantités considérables parviennent en Espagne (on a calculé pour le XVI^e siècle plus de 7000 tonnes d'argent et 150 d'or), cet afflux se produit essentiellement dans la seconde moitié du siècle, donc bien après que l'Europe s'est remise en marche. Au XIII^e siècle avait déjà eu lieu une renaissance monétaire avec la frappe de nombreuses pièces d'or et d'argent. Avec l'épuisement progressif des mines et la dépression générale, le mouvement s'était ralenti notablement au XIV^e siècle. Au XV^e, les Portugais s'aventurent le long des côtes de l'Afrique à la recherche d'or, pour court-circuiter les caravanes transsahariennes qui l'acheminent depuis le Xe siècle au moins. Par ailleurs, des progrès dans les techniques d'extraction (traitement du minerai d'argent au mercure) permettent à partir de 1460 un nouvel essor des mines d'Europe centrale, qui atteignent leur apogée vers 1530 avec plus de 80 tonnes d'argent par an. Or au milieu du XVI^e siècle, l'apport américain se monte seulement à 59 tonnes d'or et 264 d'argent, en tout. Par conséquent les grandes découvertes ne sont pour rien dans l'explosion de la Renaissance.

D'autre part, les techniques de navigation à l'époque des Colomb, Magellan et autres sont la résultante d'une lente accumulation d'inventions et améliorations diverses, les XIII^e et début XIV^e siècles ayant compté particulièrement. Donc pas de révolution technique à laquelle on puisse attribuer la découverte de l'Amérique.

Il est également instructif d'étudier les motivations de ces hommes qui s'aventurent sur les océans. Rappelons tout d'abord que le *Livre des Merveilles* de Marco Polo, qui a séjourné en Chine de 1275 à 1291, est l'un des ouvrages les plus lus de l'époque. La Chine fascine et, que ce soit par l'Est ou par l'Ouest, c'est elle et ses richesses que l'on désire atteindre par la mer depuis que les routes traditionnelles sont coupées par les turcs. Se superpose à cela une riche mythologie issue du Moyen Age. Le mythique Eldorado a d'abord été localisé en Afrique, puis en Amérique ; on sait moins qu'on a situé en Asie le paradis terrestre, de même que le royaume du prêtre Jean, souverain légendaire alliant piété et richesse (mentionné pour la première fois en 1145, localisé au début du XIV^e siècle à 50 jours à l'ouest de Cathay, nom donné au Moyen Age à la Chine, puis en Afrique) ; on cherche aussi les 5 000 îles fortunées (Colomb croira les avoir trouvées aux Antilles), l'île des 7 Saints (au milieu du XVI^e siècle des aventuriers espagnols les rechercheront vers le Mississippi) ; etc. S'enrichir, élargir le domaine de l'Eglise du Christ, découvrir des royaumes merveilleux, voilà ce qui pousse les hommes à partir. Vasco de Gama, par

exemple, dit clairement à son arrivée à Calicut en Inde qu'il « recherche des chrétiens et des épices ». Et pour une aventure c'est une aventure quand, comme Magellan, on se lance dans le Pacifique sans carte, sans connaître les vents, les courants, la présence de terres ! Les marins en sont réduits à manger le cuir des agrès ! Sans une foi solide, rien de tout cela n'aurait été possible.

Sans le progrès des connaissances au XIIIe siècle non plus. Alors qu'une bonne partie du Moyen Age croit la terre plate, des hommes comme Albert le Grand (1200-1280), Roger Bacon (1214-1294), et d'autres remettent en cause cette conception, à partir des écrits des anciens bien sûr. Eratosthène (276-194 AVJC) avait donné une valeur remarquable de la circonférence terrestre à l'Equateur : 39 690 km au lieu de 40 076. Par contre, Ptolémée (127-160) l'a réduite à 28 350, erreur qui donne à Colomb le courage d'entreprendre son grand voyage vers l'Ouest car il n'hésite pas à mettre la Chine à 5600 km seulement des Canaries. Il existe donc un rapport étroit entre science ptolémaïque, spéculations scolastiques et découverte de l'Amérique.

Tous ces voyages s'enracinent indéniablement dans le Moyen Age et ne constituent en aucune façon une rupture. En voici les principales étapes :

- 1477, Bartolomeu Dias (1450-1500) découvre le cap de Bonne-Espérance et contourne l'Afrique ;
- 1492, Christophe Colomb (1451-1506) aborde à San Salvador (il croit être aux Indes ; ce n'est qu'en 1507 qu'on donnera un nouveau nom au continent) ;
- 1497, Vasco de Gama (1469-1524) atteint l'Inde par la route du cap ;
- 1520, tour du monde de Magellan (1480-1521 : tué aux Philippines) ;
- 1535, Jacques Cartier (1491-1557) découvre le Saint Laurent en cherchant par le nord-ouest une route de la Chine.

renaissance

L'humanisme naît contre la scolastique, opposition de méthode et opposition de but. La scolastique, qui on l'a vu est le sommet intellectuel du monde chrétien, est victime de son succès, devenant un milieu fermé sans autre finalité que son propre approfondissement. Or les grandes catastrophes du XIVe siècle, c'est-à-dire le contact direct, intime et prolongé avec la mort, incitent à se tourner vers des spéculations infiniment moins élevées et beaucoup plus proches de l'homme (comparer par exemple les écrits de St Thomas et d'Erasmus). De plus, elle atteint une limite méthodologique. Tout le système de la connaissance scolastique repose sur la lecture et la compréhension d'un texte traduit dans la langue du savoir, le latin (Valla reprochera à St Thomas de parler d'Aristote sans connaître le grec). Le référent naturel est totalement évacué, de même que les textes de base, noyés sous d'innombrables commentaires qui, depuis l'institution des universités, augmentent en progression géométrique. Il devient un jour impossible dans une vie humaine d'intégrer la totalité des commentaires, d'où la nécessité de revenir au seul texte de base. Mais il faudra encore du temps pour s'en affranchir et ouvrir grand les yeux sur le monde.

Tout commence autour de Pétrarque (1301-1374), qui malgré des études poursuivies selon le mode du temps, éprouve une aversion profonde pour la scolastique, d'où par contrecoup pour le latin universitaire, langue très technique, abstraite, incapable de rendre les couleurs de la vie. En tant que Toscan, Pétrarque choisit de revenir au latin classique, écartant ce faisant tout le commentaire médiéval. Une contre université s'ébauche, toujours dans le milieu religieux, il est important de le noter. Au XVe siècle, près de 80% des humanistes reçoivent le

sacrement d'un ordre. Une première génération de descendants fait un travail obscur de sauvetage de manuscrits latins, puis grecs (vers 1450-60 grâce à l'arrivée d'une diaspora byzantine après la chute de Constantinople), et même hébreux.

La seconde génération d'humanistes est critique. Elle apprend à lire en philologue à la suite de Lorenzo Valla (1407-1457). C'est une véritable révolution qu'on ne souligne pas assez. Pourtant que de conséquences de substituer à la connaissance instinctive de la langue une connaissance raisonnée. Valla ouvre grand la porte de la critique historique. Par exemple il démontre, la fausseté de la donation de Constantin qui fonde juridiquement le pouvoir du pape (ce qui ne l'empêche pas quelques années plus tard de se voir octroyer un poste de secrétaire apostolique) ; il démontre en s'appuyant sur les textes canoniques que les conseils de perfection de l'Évangile s'appliquent à tous, ce qui ruine la supériorité du monachisme...

Le plus célèbre des humanistes, Erasme (1469-1536), tire la leçon de la critique et, tout en affirmant le droit de lire en philologue la Sainte Écriture, met en garde contre certaines dérives interprétatives. D'où son *manuel du chevalier chrétien*, le livre le plus lu au début du XVIe siècle, qui prétend aider le chrétien dans la lecture de l'Écriture, toujours considérée comme source de toute règle de vie. C'est le sommet de l'évangélisme humaniste, une religion épurée des rites, personnelle, à mi-chemin entre la sagesse antique et un christianisme hors des monastères, débarrassé de pratiques ascétiques excessives.

D'autres courants intellectuels se développent parallèlement à cet humanisme chrétien, notamment un néo-platonisme mystique avec Ficin (1433-1499), et surtout Pic de la Mirandole (1463-1494) qui relie Platon, la Kabbale juive et les mystiques chrétiennes les plus diverses.

Remarquons que si l'humanisme est dans son essence indépendant du livre imprimé, il n'aurait probablement pas connu un si grand succès sans ce multiplicateur, et serait peut-être retombé dès le XVe siècle. La première révolution qui a permis cet essor du livre est celle du papier, plus fragile certes que le parchemin mais beaucoup moins coûteux. Il arrive de Chine en Italie au XIIIe siècle mais ne s'impose pas dans le milieu universitaire. La seconde révolution est l'imprimerie à caractères mobiles, œuvre de Gutenberg (1394-1468). Ces deux révolutions se conjuguent au XVe siècle pour donner 15 à 20 millions de livres dans 35 000 éditions. Au XVIe siècle, ce sont 150 à 200 millions de livres dans 150 000 éditions. Ceci bien sûr n'a de sens qu'avec la multiplication des lecteurs. Ils sont environ 500 000 à lire couramment à la fin du XVe siècle et plus de 1 million à savoir déchiffrer. Le livre devient donc un support de transformations.

La Renaissance est encore plus connue pour ses réalisations artistiques. En première approximation, on peut les caractériser pour cette double tendance au retour à l'Antiquité et au monde des hommes, en prolongement des recherches humanistes. De la même façon qu'on s'intéresse aux manuscrits anciens, on se passionne pour les ruines. Dès le XVe siècle on entreprend des fouilles un peu partout en Italie, des musées apparaissent et même des catalogues et des visites guidées. On fait des moulages, on copie. Et puis rapidement les élèves se détachent des maîtres, puisant dans tout ce qui existe, art médiéval et art antique, pour faire du neuf. D'où les châteaux de la Loire, les innombrables églises italiennes (la coupole construite sans échafaudage extérieur ni contrefort ni arc-boutant par Brunelleschi à Florence vers 1430 culmine à 114 m pour un diamètre de 43 m ; celle de St Pierre de Rome achevée en 1590 atteint 145 m ! on est loin de l'allure trapue des édifices antiques), etc.

C'est sans doute dans la peinture que l'esprit de l'époque se révèle le mieux. Notons au passage que l'art occidental est alors très international, avec deux centres principaux, la Flandre et l'Italie : les artistes voyagent beaucoup, les innovations se diffusent très vite, les styles convergent. Le fait le plus important est qu'ils prennent conscience du monde qui les entoure. Ils s'intéressent à l'homme, à son visage, à son corps, ils découvrent le paysage et la façon de le rendre... Même les œuvres religieuses sont replacées dans un cadre quotidien : cf. les célèbres études de Vinci sur les proportions du corps humain, l'art du portrait qui atteint des sommets, l'exaltation érotique de la femme, la maîtrise de la perspective...

L'art de la Renaissance est très riche et varié et il n'est pas question ici de rentrer dans les détails. Ce qu'il importe de retenir ici, c'est son caractère novateur, car bien que cette époque se somme elle-même Renaissance, il s'agit dans ce cas de véritables créations qui rejettent, en les dépassant, tant l'Antiquité que le Moyen Age. Cet art est à l'image d'une société consciente de sa puissance mais qui se cherche : sûr de lui il fait dans le grandiose (St Pierre de Rome, les fresques de Michel-Ange...); angoissé, il hésite entre Dieu (sereines madones de Raphaël), le diable (dans les tentations de St Antoine, Bosch montre les tentatives du malin pour perdre les hommes), le monde éthéré des idées de Platon (le Printemps et la Naissance de Vénus de Botticelli), le libertinage (cf. l'histoire de Vénus et de l'Amour que le cardinal Bibbiena, expert en la matière, a fait peindre sur les murs de sa salle de bain !)...

Bref, cette diversité montre à la fois le chemin parcouru depuis le XIIIe siècle, tout entier tourné vers Dieu, et celui qui reste encore à parcourir pour trouver une nouvelle cohérence.

Signalons quand même que cet art est celui d'une élite : les cathédrales gothiques construites avec la participation de tous étaient ouvertes à tous, les trésors de la Renaissance sont l'œuvre d'une élite pour une autre élite.

Cet esprit de recherches tous azimuts se révèle de bien d'autres façons. Les frontières entre des domaines formés et fermés n'existent pas, art et technique sont indissociables. La façon dont Léonard de Vinci se présente lorsqu'il sollicite un poste à la cour de Ludovic le More est tout à fait significative : « J'ai établi des plans de passerelles très légères ; je peux dévier l'eau des fossés d'une place que l'on assiège ; je connais des procédés pour détruire n'importe quel château fort ; je sais construire des bombardes faciles à déplacer, des galeries et des passages sinueux que l'on peut construire sans aucun bruit, des voitures couvertes inattaquables et sûres armées de canons ; je suis sans doute à même de me mesurer avec tout autre architecte, aussi bien pour des édifices publics ou privés que pour amener l'eau d'un endroit à un autre ; qu'il s'agisse par ailleurs de peinture ou de travail du marbre, du métal ou de l'argile, je produirai des œuvres qui soutiendront certainement la comparaison avec celles de tout autre. »

Les ingénieurs de la Renaissance sont avant tout des spécialistes de l'armement, tant offensif que défensif. Cela va de pair avec la consolidation des états qui se livrent des guerres incessantes. Canons et mousquets se perfectionnent et jouent désormais un rôle décisif dans la bataille. L'utilisation de ces nouveaux engins conduit à modifier profondément les systèmes de défense : forteresses enterrées, tracé polygonal, bastion... À la fin du XVIe siècle les techniques de la guerre sont stabilisées, pour deux siècles.

Bien sûr, les recherches ne se cantonnent pas à ce domaine. Comme le fait remarquer Léonard, les ingénieurs sont aussi hydrauliciens (on assèche des marais,

on fait venir l'eau dans les grandes villes...), architectes (on étudie les lézardes, la résistance des poutres...), mécaniciens (on imagine beaucoup de machines irréalisables et on parvient à en construire quelques-unes comme les horloges)...

Tout ceci doit être replacé dans le contexte général de conversion des élites, qui se détournent un peu du monde des essences divines pour se pencher sur celui des hommes. Après avoir vécu des événements terribles contre lesquels les gestes d'apaisement traditionnels se sont révélés inefficaces, quelques-uns se disent que mieux vaut prévenir que guérir, c'est-à-dire essayer de contrôler le monde. Mais si l'on constate d'indéniables tentatives de rationalisation, elles restent de portée très limitée, car manque encore un langage adéquat, les mathématiques. C'est pourquoi la révolution des machines, au Moyen Age déjà, à la Renaissance ensuite, en Chine aussi, n'est pas la révolution industrielle et scientifique. La machine n'est rien en elle-même. L'important est la signification qu'on lui donne, c'est-à-dire la place qu'elle occupe dans la vision du monde. La véritable création de la civilisation occidentale viendra en associant expérimentation et mathématiques. Bien qu'on en soit encore loin, le siècle de Descartes se prépare petit à petit. Les mathématiques font de grands progrès : Tartaglia et Cardan résolvent les équations des 3^e et 4^e degrés, Bombelli donne la théorie des solutions imaginaires, Stevin introduit l'usage des fractions décimales et surtout unifie la notion de nombre, ce qui avec Viète aboutit à la symbolisation de l'algèbre.

Il manque aussi à ces hommes la confiance pour oser créer du nouveau. Si, en philosophie, ils sont hostiles à Aristote, c'est pour mieux retrouver Platon ! Quant à la physique, elle est encore largement dominée par la pensée du Maître, Aristote, les rares remises en cause aboutissant à prendre d'autres références dans l'antiquité, en général Pythagore.

Bien qu'on soit dans le siècle de Copernic (1473-1543), il n'est pas question de révolution copernicienne. Ses thèses passent en son temps presque inaperçues, et de nombreux points devront être abandonnés par la suite. L'histoire des sciences n'a voulu retenir que ce qui l'arrangeait.

Faisons le point. Les événements ont contraint un petit nombre d'individus à prendre conscience des limites de l'ancienne Vision. À partir de là, ils cherchent dans toutes les directions des réponses au problème de la vie ici-bas. Certains estiment possible le bonheur dans la cité terrestre et voient dans les machines le moyen de contrôler le monde. Mais, en-dehors de quelques rares réalisations, cela reste un fantasme inaccessible. Et quand bien même ce serait possible, serait-ce vraiment souhaitable ? Rabelais met les hommes en garde : « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Et Marlowe (1564-93) met en scène le personnage de Faust, inspiré d'un astrologue et médecin allemand de la première moitié du XVI^e siècle, dont le péché est de vouloir en savoir autant que Dieu par le moyen d'un pacte avec le diable : « Apprends de moi à faire le tonnerre, l'éclair, la grêle, la neige, la pluie... Apprends, Faust, à voler comme moi-même d'un royaume à l'autre... » Les hommes des siècles suivants apprendront, pour le meilleur, et aussi pour le pire.

Pour d'autres, le paradis terrestre est une résurgence de la République platonicienne. La célèbre île *Utopie* de Thomas More (1478-1535) s'inscrit dans ce courant. Comme tant d'autres de ces mondes qui fleurissent à la Renaissance, il se caractérise par une totale inadaptation au présent, sorte de couvent caserne vivant en autarcie. Remarquons qu'à côté de ces fantasmes d'un bonheur insoutenable on trouve *le Prince* de Machiavel (1469-1527) qui a compris que le plus important est d'agir sur les hommes eux-mêmes, avec pour armes la ruse et la manipulation.

Finalement, et la plupart des humanistes le comprennent bien, la seule Vision crédible est encore le christianisme, à condition de lui faire subir quelques transformations pour l'adapter à la situation. L'humanisme, en introduisant simplement la lecture de la Bible, bouscule pas mal de choses. En premier lieu cette lecture est déritualisante : l'Évangile est exempt de tout rituel, la simplicité de la vie des apôtres bien éloignée de la forêt de rites que la piété populaire a planté. Ensuite il y a dévaluation des sacrements, seuls le baptême et l'eucharistie étant longuement explicités (ceux que retiendra Calvin). En troisième lieu, on peut être tenté par l'unitarisme, c'est-à-dire le rejet de la Trinité car celle-ci n'apparaît dans le Livre qu'après intense réflexion théologique (Erasme n'en est pas loin). Enfin, la lecture humaniste de l'Écriture peut conduire à s'interroger sur l'Église elle-même (le modèle presbytérien de Calvin sera calqué sur la structure très peu hiérarchisée du temps apostolique). Tout cela sent la réforme mais ce n'est pas encore la Réforme car elle ne touche qu'une élite. Les humanistes retrouvent un précepte venu de l'Antiquité : « l'essentiel de cette sagesse tient que c'est de te connaître toi-même » trouve-t-on dans *L'Imitation de Jésus-Christ* (1424), précurseur du *Manuel du Chevalier Chrétien*. Un tel programme n'est pas fait pour attirer la masse. Dans la ligne d'Erasme, on arrive à une réforme au sommet, tolérante, qui remplace la dichotomie clercs-laïcs par celle humanistes-peuple, les premiers vivant une religion très spiritualisée, les seconds une religion très ritualisée. Mais la foule angoissée attend de la religion autre chose : qu'elle l'aide à supporter les misères de la vie, qu'elle lui apporte consolation face à la mort et qu'elle lui permette d'éviter l'Enfer. La réponse des humanistes est beaucoup trop en avance.

déclin

La grande rupture de la chrétienté, plusieurs fois esquissée, chaque fois repoussée, va enfin se produire. L'affaire des deux Réformes, la protestante et la catholique, est très compliquée car aux considérations religieuses déjà peu simples se superposent des intérêts politiques et financiers. L'Église est plus que jamais une puissance temporelle : elle possède d'immenses domaines qui assurent à leurs titulaires d'énormes revenus ; 3 des 7 électeurs de l'empire germanique sont des évêques ; le pape est un prince italien qui possède des états et draine les richesses de l'Europe. La tentation est grande pour des souverains en manque d'argent de séculariser les biens de l'Église. En outre ces richesses attirent les laïcs en grand nombre, d'où décadence morale du clergé. Les papes de la Renaissance méritent leur déplorable réputation : la simonie et le népotisme sévissent, ainsi que l'assassinat politique et la débauche... La seule contrepartie bénéfique est que ces richesses servent largement à financer la renaissance artistique.

Mais, on s'en doute, les problèmes les plus graves ne sont pas ceux de l'institution, sinon la fulgurante propagation du protestantisme serait inexplicable. Depuis des siècles la papauté passe par des hauts et des bas et l'on commence à y être habitué. Cela n'empêche pas la ferveur religieuse d'être intense. Le grand problème du temps c'est l'angoisse de la mort. À la croyance partout répandue dans le monde en une communication possible entre vivants et morts, l'Ancien Testament oppose un sévère interdit. Elle demeure cependant bien ancrée, et, dans l'Europe du premier millénaire, le cimetière est, par crainte, toujours loin de la communauté des vivants. Vers le XVe siècle seulement s'affirme la coutume d'enterrer les morts près de l'église. Mais la peur des morts n'a pas pour autant disparu et la piété populaire a besoin d'une compensation. Elle la trouve dans le Purgatoire, troisième lieu entre le

Paradis et l'Enfer. La savante théorie scolastique le définit vers le XIII^e siècle, mais ce n'est qu'au XIV^e et surtout au XV^e qu'il entre dans les mœurs : Jugement Particulier à l'instant de la mort, Jugement Dernier à la fin des temps ; au-delà du Jugement Dernier les deux lieux, l'Enfer ou le Paradis ; entre les deux Jugements, les trois lieux, que la piété populaire tend à réduire à un seul, le Purgatoire. C'est donc un retour à la primitive croyance en un empire des morts, exigeant des gestes d'apaisement pour que celui des vivants ne soit pas perturbé. La théologie des Indulgences permet d'établir la communication : l'Eglise a le pouvoir d'obtenir l'allègement des peines en prélevant sur les mérites acquis par les vivants. Plus généralement l'Eglise peut annuler tout ou partie des punitions temporelles (c'est-à-dire non éternelles) en puisant en quelque sorte dans la montagne de mérites accumulés par le Christ et les Saints. Comme en matière de droit séculier la substitution d'une amende à une punition est une coutume établie depuis longtemps, aucun tumulte ne se produit lorsque la pénitence prend la forme d'un paiement en argent, c'est-à-dire lorsqu'est autorisée la vente des Indulgences. Mais les besoins financiers de l'Eglise d'une part, et la simplification populaire qui fait du paiement l'absolution dispensant de la confession et de la repentance d'autre part ont vite fait de rendre le système incontrôlable. Le vase déborde en 1515, lorsqu'est proclamée en Allemagne une campagne d'indulgence plénière pour financer la construction de St Pierre à Rome : « Et aussi loin que s'étend l'autorité de la Sainte Eglise, je te remets toute punition que tu pourrais mériter au Purgatoire... de sorte que lorsque tu mourras les portes de la punition seront fermées, et les portes du paradis de délices ouvertes. » (Tetzel, depuis 1500 très efficace agent percepteur de la papauté)

La clé de la réforme appartient à celui qui saura trouver une réponse satisfaisante au problème du Salut (et non de la mort en général car quoi qu'il arrive, le point de vue reste chrétien). C'est la grande œuvre de Martin Luther (1483-1546). En fait, il n'est pas initialement dans son intention de refaire l'Eglise. Il cherche seulement à calmer sa propre inquiétude et s'interroge sur le rapport à Dieu et le Salut. Remarquons aussi qu'il ne s'intéresse pas aux problèmes des humanistes : il est moine chez les ermites de St Augustin et suit des études de théologie très classiques. Au début d'un itinéraire assez long et difficile jaillit une réponse toute simple, la justification par la foi. Pour lui le péché originel a irrémédiablement vicié la nature humaine, et la Loi, dont l'observance n'est jamais qu'incomplète, superficielle et intermittente, n'a d'autre but que de démontrer l'incapacité de l'homme de se justifier. La seule possibilité de salut est le recours à la grâce accordée par Dieu. De cette doctrine découle logiquement celle de la prédestination. En effet, si les mérites de l'homme ne comptent pas dans l'obtention du Salut, s'il y a "serf-arbitre" comme dit Luther, Dieu seul décide qui il sauvera et qui il ne sauvera pas. On devrait en déduire que l'on peut mener une vie facile, libéré de la préoccupation du Salut de son âme, puisque tout semble décidé à l'avance. Or la plupart interprètent cela comme un appel à l'austérité ! L'homme, toujours au service de Dieu, doit livrer sans cesse combat contre le péché. Etrange pirouette ! Il faut croire le monde bien mal en point pour se rallier à une doctrine si austère, si désespérante au premier abord.

Car le succès est immédiat. À partir du moment où, sans la moindre idée de se révolter contre Rome et seulement pour inviter ses collègues à discuter, Luther affiche en octobre 1517 ses 95 thèses contre les Indulgences sur la porte de l'église de Wittenberg, la cassure progresse avec une rapidité qui surprend tout le monde.

L'Eglise essaie d'abord la conciliation, grâce par exemple à l'influence d'Erasme sur Charles-Quint. Mais les querelles au sein même de la curie, les guerres religieuses en Allemagne et même en Italie (en 1527 Rome est mise à sac par des troupes

protestantes), aboutissent au durcissement. C'est la guerre : pour l'Eglise, les luthériens sont des hérétiques et pour les luthériens, le pape est l'Antéchrist !

Hors de l'Allemagne, il faut attendre Calvin (1509-64) pour que la Réforme gagne. Il reprend les doctrines de Luther et élabore un système théologique beaucoup plus solide. Surtout, il est le constructeur de l'Eglise Réformée car Luther ne fait qu'accommoder les anciennes structures. Calvin revient à l'Eglise des premiers temps, presbytérienne, synodale, soumise à l'Ecriture, annonçant la parole de Dieu et administrant deux sacrements.

Tardivement, après que le protestantisme lui a pris la moitié des chrétiens d'Europe, l'Eglise catholique fait sa propre réforme, du haut vers le bas. Une commission de cardinaux, le St Office, prend en charge l'Inquisition et l'Index (Erasme, à qui on a proposé le chapeau de cardinal quelques années auparavant, est l'un des premiers auteurs interdits). En 1540 est créée la Compagnie de Jésus, qui devient une sorte de milice bien encadrée, bien entraînée, tout entière dévouée au pape. Sa grande rigueur et sa relative ouverture d'esprit (à la science par exemple mais tout à fait intransigeante avec le protestantisme) attirent en nombre les hommes de valeur. Ses deux principales missions la place au premier rang de la contre-réforme : prédication (pas seulement dans les pays lointains : il faut d'abord reconquérir l'Europe) et enseignement (au XVIIe siècle elle jouera un rôle capital dans la formation des classes dirigeantes). Surtout, pour rétablir la discipline et définir le dogme catholique contre les affirmations des protestants, se réunit le concile de Trente (1545-63). Sur le plan disciplinaire, le concile décide : l'interdiction du cumul des bénéfices, l'interdiction d'être ordonné prêtre avant 25 ans, l'obligation de résidence pour les évêques, la création de séminaires pour la formation des prêtres... Sur le plan doctrinal, le concile affirme que : les sources de la croyance sont l'Ecriture et la Tradition ; le Salut est assuré par la foi, la Grâce de Dieu et les œuvres (dons, jeûnes, pèlerinages, etc.) ; il y a 7 sacrements ; la présence du Christ dans l'eucharistie est réelle ; l'Ordre est un sacrement et tous les fidèles ne sont pas prêtres... En pratique, cela signifie un clergé théologiquement et moralement plus fort, en mesure d'apaiser la grande inquiétude des fidèles : « Baptisés, vous n'êtes plus esclaves du péché ; mais il est vrai que vous êtes faibles et que vous succomberez souvent ; ne vous découragez pas, priez et approchez-vous des sacrements qui redonnent des forces. »

La réforme catholique est efficace mais ses effets ne se feront pleinement sentir qu'au siècle suivant. En attendant, l'Europe devient un grand champ de bataille, pour plus d'un siècle, jusqu'à la paix de Westphalie (1648) qui clôt la guerre de trente ans (ce qui n'empêchera pas des accès de violence périodiques et localisées : cf. l'Irlande). Le sang coule à flot et pour un peu les croisés du Moyen Age passeraient pour des saints ! On connaît la St Barthélemy, les autodafés de Philippe II (l'Inquisition n'a jamais autant fonctionné), les furies iconoclastes des Protestants... Des deux côtés, on croit la force et la cruauté capable de tout résoudre, convaincu d'avoir Dieu avec soi !

Pareil spectacle de la stupidité humaine n'incite pas à voir dans la Réforme un renouveau, contrairement à ce que certains prétendent, sans doute plus portés par leur foi que par les faits. Il convient de remarquer qu'outre cette régression barbare, le principe même de la réforme protestante est un retour en arrière de plus de 1000 ans. Si les églises de la Réforme suppriment prêtres et moines, ce n'est pas pour construire une cité laïque, mais, au nom du sacerdoce universel, pour faire du monde une sorte de couvent où alternent travail et prière. Et, en filigrane, on trouve toujours la figure de St Augustin. Il est tout de même étonnant que malgré des

contacts nombreux avec des civilisations très différentes (Islam, Chine, Inde, Amérique, Afrique) on ne songe pas à remettre en cause le vieux Livre. Encore une preuve de la toute puissance d'une Vision et de l'extrême difficulté de s'en dégager. Tous ces efforts ne conduisent aucunement à prendre en compte les nouvelles découvertes et les évolutions du monde. Au contraire, on se fige dans une Vision périmée et l'on tente dans un dernier sursaut d'imposer au monde par la force le message chrétien. Les quelques transformations subies ne le changent pas fondamentalement et ne font que prolonger un peu sa vie. Rien n'est résolu.

Quant à voir dans le protestantisme l'origine du capitalisme, il faut être beaucoup plus nuancé. Certes, se croire choisi par Dieu donne à beaucoup la force d'affronter les vicissitudes de la vie. La réussite est alors signe que l'on fait partie des "élus", et l'échec peut toujours être interprété comme une mise à l'épreuve par Dieu. Mais ne confondons pas cette libération du problème du Salut et cette incitation au travail avec une dynamique de la création. Il suffit d'observer ces puritains constitués en communautés de "saints", qu'on retrouve de nos jours quasiment inchangées : voir par exemple aux Etats-Unis les Amishs et d'autres.

Il est également intéressant de comparer l'art catholique, qui s'enrichit continuellement en prenant son inspiration auprès d'un Dieu aimant et miséricordieux, et l'art protestant, desséché par un juge intransigeant qui accable les hommes de toutes sortes de maux pour les éprouver. Quelques très grands artistes parviendront tout de même à surmonter l'obstacle, non sans peine. Citons Jean-Sébastien Bach, en notant tout de même que parmi ses plus belles pages musicales figurent une messe et un Magnificat, et que le grandiose Art de la Fugue est abstraction pure.

Au point où nous en sommes, tout reste encore à inventer. Une fois que les Descartes, Newton, Locke... auront ouvert la voie, la rigueur de l'éthique protestante se révélera un outil plus efficace que l'exubérance catholique pour refaire le monde, pas avant.

l'Europe classique

désintégration

Le XVIIe siècle est véritablement celui de la désintégration de la civilisation chrétienne. Souvenons-nous qu'une civilisation, c'est d'abord une Vision. Or au problème des limites de la Vision chrétienne apparue à la fin du Moyen Age, la Renaissance n'a su trouver aucune réponse satisfaisante. Il n'y a donc encore rien pour provoquer une mutation. Bien sûr, on observe une lente et à la longue importante accumulation de micro-changements, mais cela ne suffit pas à modifier le cadre général de la civilisation : l'Europe classique se coule dans le moule que les XIIe et XIIIe siècles ont façonné.

Au commencement, la religion, à la fin la religion encore. Le choc des Réformes fait sombrer l'Europe dans un sanglant chaos.

Politiquement, le XVIIe siècle commence sur de fragiles compromis. En Allemagne, la convention d'Augsbourg conclue en 1555, laisse chaque prince libre de choisir sa religion et l'imposer à ses sujets. En France, l'édit de Nantes met fin en 1598 à 40 ans de guerres civiles en assurant une situation relativement avantageuse à l'Eglise Réformée. Après la révolte des Pays-Bas, l'Espagne doit accepter une partition : au Nord les Provinces Unies protestantes et indépendantes (les actuels Pays-Bas) ; au

Sud, les Pays-Bas catholiques sous domination espagnole (l'actuelle Belgique). Comme on le sait, les compromis ne résolvent jamais rien et laissent tout le monde insatisfait. Au mieux, ils assurent quelques années de calme relatif, dont chacun profite en général pour se refaire une santé avant un nouvel assaut. La guerre de 30 ans qui embrase toute l'Europe vers 1620 est le point culminant des guerres de religion qui s'étendent sur 120 ans. Elle s'enfoncé en pays protestant dans le sillage de la Contre-Réforme. C'est une croisade menée par les Habsbourg, ceux de Vienne, Ferdinand II et son général Wallenstein, voulant rendre l'Allemagne au catholicisme, et ceux d'Espagne, Philippe IV et son ministre Olivares, voulant récupérer les Provinces-Unies. Les détails du conflit sont très compliqués. Tous les pays s'en mêlent, espérant en retirer quelque profit. Aux protagonistes déjà cités viennent s'ajouter les Anglais, les Danois, les Suédois. De plus, on assiste à de curieuses alliances : le machiavélique Richelieu qui chez lui combat sans merci les Protestants (il dirige en personne le fameux siège de La Rochelle en 1628), n'hésite pas à s'allier avec eux en Allemagne contre l'empereur.

En bref, l'Espagne d'Olivares sort victorieuse en 1634. L'Allemagne lui est soumise, à un prix terrible, celui des hommes : 10 millions, bientôt 7 contre 20 au départ. Cette titanesque reconquête faite grâce à l'argent américain dont les arrivages déclinent trouve ensuite sur son chemin la France de Richelieu (ministre de 1624 à 1642) puis de Mazarin (ministre de 1643 à 1661). Les Espagnols l'emportent dans un premier temps puis les Français reprennent le dessus. L'Espagne épuisée craque de tous côtés : la Catalogne se soulève et est violemment réprimée, suivie par le Portugal qui retrouve son indépendance en 1640. Finalement sa défaite est consommée à Rocroi en 1643. Le traité de Westphalie conclu en 1648 entre la France, la Suède et l'empereur germanique met fin à la guerre de 30 ans : la France gagne l'Alsace, la Suède la Poméranie, et l'empereur doit reconnaître l'indépendance des princes. Le traité des Pyrénées conclu en 1659 met fin à la guerre contre l'Espagne : la France reçoit l'Artois et le Roussillon.

Les malheurs de l'Europe ne s'arrêtent pas à ces sanglantes gesticulations. La peste revient et se propage avec le gigantesque brassage dû aux guerres. Un exemple : dans la petite ville allemande de Weissenfels : 160 morts en 1577, 596 en 1585, 492 en 1599, plus de 900 en 1610, à quoi s'ajoutent 133 sorcières brûlées en une seule journée de 1589 dans un couvent tout proche ! L'Italie aussi est durement touchée, les épidémies des années 20-30 faisant chuter la population de 14%. Quant à l'Espagne, elle est atteinte dès la fin du XVI^e siècle. De 1590 à 1650, la population passe de 8,5 à 6,5 millions.

À cela s'ajoutent de nombreux soulèvements populaires. En France par exemple, de 1623 à 1648, pas une seule année sans troubles ! Ils découlent de multiples facteurs : exigences de l'état au paroxysme des guerres européennes, tournant de la conjoncture économique mondiale, réduction des terres disponibles par suite de la croissance de la population (la France est moins touchée par les épidémies que l'Allemagne). De 1648 à 1653, ces mouvements se transforment en une véritable guerre civile, la Fronde. Certaines provinces mettront des décennies à s'en relever.

Gouverner dans de telles conditions est un exploit dont peu d'hommes sont capables. À situation critique, hommes d'exception. Citons notamment Richelieu, qui contre les grands, contre les paysans, contre les protestants, contre les catholiques, contre l'Espagne, contre l'Autriche, contre l'Angleterre... parvient non seulement à

maintenir la France à flot mais véritablement à créer l'état moderne dont héritent Mazarin et Louis XIV. Réaction salutaire dans un monde qui sombre, la seule possible : il pose la suprématie de la "raison d'état" sur les intérêts et droits des particuliers ; il forge la "patrie" (un mot qui revient très souvent sous sa plume), contre les forces centrifuges qui ailleurs, Allemagne et Espagne, causent la défaite ; il fait un pas important vers la tolérance (à La Rochelle il ne s'attaque pas au culte protestant mais à la faction politique ; ce siège qui aurait pu devenir le signal d'une nouvelle guerre de religions clôt au contraire ce chapitre en France, pour un temps, jusqu'à ce que Louis XIV commette l'erreur d'abolir l'Edit de Nantes) et il impose aux autres la laïcisation des relations internationales (par exemple à ses alliés suédois, calvinistes, fortement incités à laisser le libre exercice du catholicisme dans les territoires conquis)...

Dans l'Europe de la seconde moitié du XVIIe siècle, cet état est tout ce qui reste de solide.

l'état

Le XVIIe siècle est funeste aux empires archaïques. Le Saint Empire achève de se décomposer pendant la guerre de 30 ans. Ravagée et démographiquement très appauvrie, l'Allemagne se retrouve hors-jeu pour presque un siècle. L'Autriche, relativement abritée, se relèvera un peu plus tôt et, au XVIIIe siècle, se fera reconquérante. En attendant, elle s'efface. Tout comme l'Espagne dont la prépondérance s'achève vers 1640.

Restent la Hollande, la France et l'Angleterre. Le cas de cette dernière est très particulier. De 1603 à 1689 l'Angleterre se désintéresse du continent hormis pour des opérations ponctuelles pas toujours très cohérentes. Elle patauge comme les autres dans ses propres problèmes mais elle choisit de se replier sur elle-même pour les résoudre, aidée en cela par sa situation insulaire. La dynastie écossaise des Stuart qui succède à Elisabeth prolonge son œuvre de consolidation de l'état. D'où la montée d'une haute bourgeoisie et de la grande noblesse, et le démantèlement des privilèges de la petite noblesse, cette gentry qui tient le Parlement. À cela s'ajoutent des problèmes religieux. L'anglicanisme essaie d'être une voie moyenne entre catholicisme et protestantisme. Position difficile à tenir dans une Europe qui se radicalise. Les concessions faites aux catholiques pour arracher une paix à l'Espagne et le non-soutien à l'Europe protestante sont perçus par beaucoup comme une capitulation inexcusable. Bref on aboutit à la guerre civile qui dure de 1641 à 1649 d'où le gentilhomme campagnard et puritain Cromwell sort vainqueur. Les Stuart reviennent au pouvoir en 1660. La gentry campagnarde responsable des troubles est écartée et seuls restent en lice les grands propriétaires et les marchands. Un équilibre est trouvé qui risque de basculer lorsque l'Angleterre hérite avec Jacques II d'un souverain catholique (1685). Le Parlement l'écarte et le remplace par sa fille mariée à Guillaume d'Orange (1688). C'est la *Glorious Revolution*, tournant fondamental de l'histoire anglaise : le *Bill of Rights* (1689) établit les fondements d'un régime constitutionnel. Y sont explicitement affirmées la suprématie législative du Parlement et la protection des citoyens contre l'arbitraire du gouvernement. Cette avance politique sur le reste de l'Europe, acquise non sans mal, se concrétisera véritablement à la fin du XVIIIe siècle avec la révolution industrielle.

L'effacement de l'Angleterre explique en partie la montée de la Hollande. La Hollande, c'est d'abord une puissance maritime avec notamment ces deux colosses que sont les compagnies des Indes Orientales (1602) et Occidentales (1621). 20 000 navires marchands sillonnent toutes les mers. C'est aussi un refuge intellectuel à l'abri de l'Inquisition, où peuvent s'affirmer tant le plus intransigeant des christianismes que le plus antichrétien des rationalismes (cf. Spinoza et Descartes, qui compose l'essentiel de son œuvre en Hollande). Mais les divisions religieuses et la faiblesse de la Hollande sur terre, qui a trop privilégié la mer au détriment de ses bases, vont la faire sombrer elle aussi : Louis XIV hait la République et elle n'y résistera pas.

Voici donc la France qui émerge miraculeusement. Au contraire des empires, nébuleuses de territoires et de peuples impossibles à tenir, l'état classique opte pour l'unification territoriale et le contrôle des hommes, ultime évolution d'une société d'ordres. Longtemps le roi a été faible. Faute d'une armée et d'une administration fidèle et efficace, la petite noblesse conserve beaucoup de pouvoir. C'est ce qui explique la puissance du parti protestant, moins de 10% de la population mais plus de 40% de la petite noblesse des campagnes au début du XVIIe (elle reviendra ensuite au catholicisme avec la répression et la contre-réforme). On l'a entrevu, la conquête des hommes ne va pas sans beaucoup de peine. Il faut à Richelieu et Mazarin beaucoup de subtilité pour y parvenir au milieu des guerres européennes, conflits religieux, soulèvements populaires et rebuffades des grands. Ils bâtissent une administration dévouée et compétente recrutée dans la bourgeoisie suivant le principe de la vénalité des charges. Elle est de surcroît contrôlée par une cohorte de maîtres de requêtes qui dépendent directement du ministre puis du roi.

L'armée aussi subit à cette époque une profonde mutation. En un siècle, les effectifs en France passent de 10 000 à 200 000 hommes pour une population de 10 à 15% supérieure seulement, grâce au changement du mode de recrutement. L'entretien en est fort lourd et repose au bout du compte tout entier sur la grande masse des paysans, tout comme les prestigieuses constructions versaillaises. Mais les conséquences ne sont pas toutes négatives. Les armées contribuent à résorber le brigandage, à diffuser une culture rudimentaire, à renforcer la cohésion de l'état (les dialectes et les modes de vie sont encore fort divers), à façonner les nations (il n'est pas sûr que ce soit un point positif quand on en voit toutes les conséquences aux XIX et XXe siècles).

Malgré « l'Etat, c'est moi » de Louis XIV, le régime monarchique n'est pas un despotisme du bon plaisir. Certes la tendresse n'est pas une vertu de l'époque et le roi a beaucoup de caprices. Mais la hiérarchie complexe de conseils, corps, charges inamovibles... protège de l'arbitraire et, en fin de compte, la véritable menace qui pèse sur le système est son incapacité à se mouvoir. Entre 1660 et 1750 la société d'ordres atteint en France son point culminant. C'est le stade ultime d'évolution de la société féodale. On retrouve là cette réaction classique de la minorité dominante face au problème de la désintégration qui consiste à se raidir sur ses positions et à tirer le maximum de ce qui existe. La situation ainsi créée est de plus propice à l'épanouissement culturel et artistique : cf. Versailles et tout ce qui gravite autour.

Un tournant révolutionnaire à l'anglaise n'ayant pas été pris, il reste deux possibilités : le système se perpétue indéfiniment ou il casse. On connaît la suite, le passage violent d'une société d'ordres (où les groupes sociaux sont hiérarchisés d'après l'estime, l'honneur, la dignité) à une société de classes (où la place de l'individu est déterminée par sa position dans le processus de production).

La France est alors une puissance considérable qui dans tous les domaines sert de modèle. Elle trouve bientôt sur son chemin de nouveaux Etats. L'Allemagne se refait une santé depuis le Brandebourg dont l'électeur prend le titre de roi de Prusse en 1700. L'Autriche se libère de la pression ottomane et récupère la Hongrie (1699). Du côté de l'Espagne, le problème de l'héritage des Habsbourg va être une nouvelle source de conflits. Dynastique en apparence, cette guerre est en fait la première guerre nationale d'Europe, avant beaucoup d'autres. Le traité d'Utrecht en 1713 fixe ses positions entre la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande.

En ce siècle difficile, quelque chose s'est vraiment brisé. Indice significatif, le mot Europe remplace progressivement dans le langage courant celui de chrétienté. La substitution s'opère très tôt en France, en Angleterre et en Hollande, entre 1630 et 1660, et après 1660 en Espagne, Italie, Autriche. Vers 1620 l'Europe est l'exception, vers 1730 la chrétienté est un archaïsme. Cela ne signifie pas qu'une nouvelle civilisation est née. Tandis que l'ancienne achève de se désintégrer et que les structures se figent, le monde nouveau n'est encore qu'en gestation.

les forces créatrices

Bien que la faillite du christianisme soit désormais évidente, beaucoup refusent d'ouvrir les yeux et s'y accrochent désespérément dans ce monde qui sombre. De nouveaux courants apparaissent qui prolongent les réformes et n'aboutissent qu'à accroître la confusion. Côté protestants, on est divisé entre partisans de Gomar (1563-1641) qui prêche un calvinisme dur, et d'Arminius (1560-1609) champion intransigent du libéralisme, plus les illuminés comme les quakers de George Fox (1624-1690) qui disent n'entendre que la voix intérieure. Divisions du même genre chez les catholiques entre partisans de Molina (1535-1600), jésuite espagnol qui formule une théorie ultra-libérale du salut, obtenu sans la grâce par les seuls efforts de l'homme et sa bonne volonté, et partisans de Jansénius (1585-1638) qui réfute Molina sur la base de Saint Augustin (encore lui !) et fait du catholicisme une doctrine dure et austère où la liberté humaine n'a pas de place. Remarquons que si le jansénisme se rapproche sur bien des points du calvinisme, il ne débouche pas sur l'action dans le monde mais sur le retrait du monde. En bref, le christianisme donne l'impression d'une bête prise au piège qui s'agite frénétiquement pour essayer d'en sortir, en vain. Si, lors de la genèse d'une philosophie la prolifération des idées est fécondante et peut conduire à une synthèse, le retour à la multiplicité après l'unité est au contraire amorce de désintégration. Le christianisme ne se relèvera pas et, de nos jours, l'intransigeance doctrinale d'une papauté et un puritanisme rétrogrades n'est à même d'attirer que les âmes bien en peine, toujours sensibles à la démagogie, ou les esprits étroits, toujours nombreux.

Malgré tout, peu sont prêts à se débarrasser de la religion. Au XVIIe siècle presque tout tourne encore autour de Dieu comme nous le montre l'art. Celui de la Renaissance est parcouru de multiples courants, les uns privilégiant la liberté au mépris de toute règle, les autres la rigueur. Le XVIIe siècle les sépare nettement et les pousse jusqu'à leur ultime développement.

C'est d'abord le baroque, art somptueux, tourmenté, qui vise à frapper l'imagination, à provoquer la surprise, la joie, la terreur. Cela s'accorde bien avec les jésuites qui, ne voulant pas s'adresser uniquement à la raison, y voient un excellent moyen

d'édifier les esprits. Cet art se répand en Europe et dans le monde dans leur sillage. Citons l'admirable architecte et sculpteur Le Bernin (1598-1680), les peintres Rubens (1577-1640), La Tour (1593-1653), etc. Le baroque a parfois dans les arts plastiques des excès d'un goût douteux : voir Marie de Médicis peinte par Rubens. En réaction, les puritains proscrirent toute forme d'art, peinture, sculpture, théâtre, tout plaisir, toute distraction étant suspects. De son côté, la France de Louis XIV opte pour le classicisme, c'est-à-dire la rigueur et le contrôle des sentiments, en parfait accord avec la société bien ordonnée dont le sommet est la cour avec son étiquette complexe et rigide. Représentent ce classicisme les architectes Le Vau et Mansart, le paysagiste Le Notre, le peintre Lebrun, les écrivains Racine, Corneille, etc.

La musique a une place à part. On la dit baroque car ainsi est dénommée la tendance générale de l'art à l'époque, en-dehors de l'îlot français, mais elle est beaucoup plus. Tout commence à la fin du XVI^e siècle avec l'invention de la monodie (chant à une voix) accompagnée d'une basse continue (soutien harmonique instrumental) qui remplace progressivement le style polyphonique de la Renaissance (superposition de plusieurs lignes mélodiques). La musique baroque, qui va de Monteverdi (1567-1643) à Bach (1585-1750), explose en une myriade de genres (musiques d'église, de chambre, de théâtre, instrumentale...) et de formes (opéra, cantate, concerto, suite, sonate...).

L'importance des instruments va croissant et les cordes atteignent la perfection. On connaît les noms des fameux luthiers de Crémone : Amati, Stradivari, Guarneri. Cette musique est un peu paradoxale, souvent d'une rare profondeur sous sa couverture de conventions et d'artifices. L'art baroque n'imité pas le réel ni ne glorifie l'imaginaire. Il ne cherche ni le vrai ni le faux, ni le bon, ni le mauvais, mais il est capable de tout montrer ! Écoutons Monteverdi, Purcell, Couperin, Bach...

Malgré tout ce qu'il peut comporter de génie, d'invention, de créativité, l'art est toujours en prise sur le monde présent. Il reflète l'esprit du temps, les craintes et les aspirations, mais il ne prépare pas le futur, se contentant parfois de rêver des futurs irréalisables. C'est toute la différence entre les simples visionnaires, dont on ne retient d'ailleurs que les visions qui se réalisent en oubliant toutes les autres, infiniment plus nombreuses, et les Maîtres d'œuvre qui possèdent en outre les talents pour les concrétiser. Au XVII^e siècle, en pleine tourmente, se produit une immense révolution dans l'ordre de la pensée. En apparence anodine puisqu'elle concerne la physique, elle va finalement avoir des conséquences considérables : 1. elle donne une nouvelle image du monde, la machine, et 2. une méthode pour connaître le monde, la science expérimentale, d'où 3. le moyen de façonner le monde. Nous verrons cela au chapitre suivant.

En quelques années va se construire un système complet et cohérent, première philosophie occidentale qui ne repose ni sur la pensée grecque ni sur le christianisme, et qui, au contraire, les pulvérise tous deux. Reste à la génération de l'encyclopédie de la vulgariser.

l'Europe des Lumières

Les tendances de la période précédente s'affirment et se précisent, notamment dans l'état et la pensée.

les états

Deux modèles pour l'Europe qui ont prouvé leur efficacité : l'Etat anglais refondu par la Glorious Revolution, une monarchie tempérée, et l'Etat français construit par Richelieu, Mazarin, porté à son apogée par Colbert, une monarchie administrative. Efficacité signifie pour l'essentiel finances et défense assurées (flotte invincible pour l'un, la plus forte armée permanente pour l'autre). En fait l'Angleterre n'intéresse personne hormis quelques français sans doute lassés par les pesanteurs de leur propre système. L'Angleterre ne veut d'autre modèle qu'elle-même et ses solutions semblent n'avoir valeur que pour elle.

Reste donc encore une fois la France. Toute l'aristocratie européenne parle français et chaque prince veut son Versailles. Ce choix est parfaitement logique : la périphérie de l'Est, en pleine reconstruction, ne peut se permettre de limiter la prérogative royale. Il importe avant tout de rattraper le retard.

Il est intéressant de relever quelques différences qui expliquent en partie les cours divergents que suivront ces états à la fin du siècle. Le système anglais est très fluide au sommet, les décisions du pouvoir s'accordant bien aux besoins de la classe dominante. La conscience de l'élite est vive mais elle n'est pas une conscience de caste. Depuis quelques temps déjà la noblesse foncière et les maîtres du commerce tendent à se confondre par le biais des mariages.

Au contraire, l'élite française se compose de la noblesse d'épée et de robe, qui tient à l'écart la haute bourgeoisie. Elle est une véritable caste parasite qui, écartée de la plupart des grandes responsabilités, a reçu en compensation des privilèges exorbitants, essentiellement fiscaux. Elle accapare ainsi une part importante des richesses sans jouer aucun rôle. La Révolution est, entre autres, le renversement de ces inutiles par une bourgeoisie qui se croit détentrice du pouvoir. Mais comme son rêve secret a toujours été de devenir noble, cela va aboutir à créer une nouvelle noblesse et dégénérer en un absolutisme qui retarderont le véritable changement.

En Espagne, l'élite se confond aussi avec la noblesse, mais son archaïsme la préserve de la révolution, qu'elle soit sociale ou économique. Archaïsme car l'argent facile des colonies lui a évité de faire l'effort de se construire en profondeur, et la témérité de ses actions au XVIIe siècle l'a laissée passablement épuisée.

Le malaise français n'est guère perçu du dehors. Le mythe du siècle de Louis XIV inspire le despotisme éclairé. Celui de Frédéric II de Prusse tout d'abord (1712-40-86), celui de Joseph II d'Autriche ensuite (1741-65-90), celui de Catherine de Russie encore (1729-62-96), plus quelques autres de moindre importance. Il convient de remarquer que ce sont avant tout des despotismes, comme leur nom l'indique ! Que Frédéric reçoive la caution de Voltaire et Catherine celle de Diderot n'y change rien.

Pour la Prusse il s'agit de rattraper le retard accumulé depuis la guerre de 30 ans. Elle y réussit plutôt bien, en s'appuyant notamment sur deux archaïsmes : une masse importante de paysans soumis, et une noblesse forte et active qui fournit l'encadrement de l'administration et de l'armée (150 000 hommes en 1756 pour 4 millions d'habitants seulement). L'ambiance des lumières, c'est-à-dire la raison toute puissante, sous-tend l'action de Frédéric II : le pouvoir est affaire de raison et le roi n'est plus que le premier serviteur de l'état. Il est douteux que le peuple sente la différence avec une monarchie de droit divin.

Joseph II résout le problème en donnant à son pouvoir la double caution de la religion et de la raison. Il est en effet très inspiré par un catholicisme "éclairé", c'est-à-dire une religion intellectuelle bien éloignée de la piété baroque de son peuple. Malgré les résistances, il prépare les bases du décollage au XIXe siècle.

Quant à la Russie, le retard est trop grand. C'est mille ans que Catherine, et avant elle Pierre le Grand doivent rattraper. Derrière la toute neuve Saint-Pétersbourg, on trouve une société très archaïque constituée en grande majorité de serfs. Elle réussit dans une certaine mesure puisqu'elle gouverne une Russie réelle de 3 millions de sujets. En contrepartie elle abandonne à quelques milliers de propriétaires et de fonctionnaires les 15 à 25 millions de paysans. On ne brûle pas les étapes...

Bref, au XVIII^e siècle, l'état ne se transforme pas notablement, il se multiplie.

En découlent tout naturellement d'innombrables conflits. Guerre de succession d'Autriche de 1740 à 1748 au cours de laquelle la Prusse aidée par la France s'empare de la Silésie. Guerre de 7 ans (1756-63) entre la France, l'Autriche, la Russie d'une part, l'Angleterre et la Prusse d'autre part : la Prusse garde la Silésie et l'Angleterre prend à la France l'Inde et le Canada. La Russie, la Prusse et l'Autriche s'entendent ensuite pour partager la Pologne successivement en 1772, 93 et 95. L'Amérique du Nord soutenue par la France se soulève contre l'Angleterre (1776-83). Puis de 1792 à 1815 la France ne cesse d'être en guerre contre le reste de l'Europe...

Cette division de l'Europe en états rivaux est dans un premier temps bénéfique, car elle entretient une dynamique de la croissance, chacun s'efforçant de dépasser les autres. Ensuite, les effets deviennent de plus en plus négatifs. Les guerres napoléoniennes retardent partout, sauf en Angleterre, la révolution industrielle, alors que tout est prêt. Surtout le nationalisme s'exacerbera, au moment où des forces d'unification seront à l'œuvre qui auraient pu inverser cette tendance qui culminera au XX^e siècle dans les catastrophiques guerres mondiales.

la pensée

La véritable révolution est encore en gestation. Malgré les "lumières" dont se réclament quelques despotes, il n'y a pas grand-chose de nouveau dans l'état. L'essentiel se passe encore dans les têtes : la pensée poursuit son évolution, totalement indépendante d'un cadre de vie ancien. Les divisions politiques de plus en plus affirmées n'empêchent pas l'unité des pensées, sinon dans les détails, du moins dans la démarche. Pour preuve, la même métaphore employée dans toutes les langues pour caractériser cet état d'esprit : lumières, enlightenment, Aufklärung, illuminissismo, luces.

Was ist Aufklärung ?, se demande Kant en 1784 : « C'est la sortie de l'homme de sa minorité dont il est lui-même responsable. Minorité, c'est-à-dire incapacité de se servir de son entendement sans la direction d'autrui ; minorité dont il est lui-même responsable puisque la cause en réside non dans un défaut de l'entendement, mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir sans la direction d'autrui. *Sapere aude !* Ose savoir. »

Que les réalisations traînent encore loin derrière les ambitions importe à vrai dire peu car on est désormais convaincu de posséder La Méthode pour découvrir les secrets de l'univers, et cette méthode sous-entend une durée. En effet, la connaissance n'est plus comme chez les chrétiens une illumination soudaine et passive d'une âme qui s'ouvre à la vérité divine, ni comme chez les grecs et plus généralement dans les explications pré-scientifiques, une rapide reconstruction des choses à partir de quelques principes premiers posés à priori, mais un lent processus d'accumulation : on divise le monde en petites parcelles plus accessibles dont on cherche les lois, puis en les remettant bout à bout, on espère approcher d'une explication totale de l'univers. La méthode a fait ses preuves en physique parce que les travaux ont

commencé très tôt. Ailleurs, tout reste à faire, mais on sait que tôt ou tard les choses s'éclaireront. Alors on coupe des tranches de plus en plus fines et nombreuses et l'on essaie de comprendre : botanique, biologie, géologie, minéralogie, géographie, etc. Pour la seconde fois, l'Occident daigne porter attention à la nature, et il le fait avec méthode, non avec le simple regard de l'artiste comme à la Renaissance, ou par pur goût de la spéculation comme chez les grecs, car il espère en tirer des applications pratiques, bien que pour l'instant la technique apporte plus à la science que l'inverse.

Dans le domaine politique, les idées prolifèrent aussi. Un premier courant prend pour maître Locke, pour bible son *Second traité du gouvernement* (1690) : le bonheur de l'homme réside dans la libre jouissance des droits qu'il possède en tant qu'individu, et les institutions politiques ont pour seule fonction de préserver cette liberté. Montesquieu (1689-1755) dans *L'Esprit des lois* (1748) s'inscrit également dans ce courant libéral qui inspirera la *Déclaration d'indépendance* américaine (1776) et la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* en France (1789).

Au contraire, le despotisme éclairé s'incarne dans ce que Weber appelle un état rationnel bureaucratique qui laisse peu de place à l'initiative individuelle. Une voie tentante pour les intellectuels convaincus de posséder la vérité et pour des monarques qui règnent sur des peuples arriérés : brûler les étapes pour conduire de force les hommes au bonheur. Il y a aussi Rousseau dont on se demande encore s'il est individualiste libertaire ou précurseur du totalitarisme (dans le *Contrat social*, la "volonté générale" peut "forcer le citoyen" à être libre !). Ces divergences préfigurent les problèmes politiques de l'Europe aux XIX et XXe siècles, car si le monde machine va aboutir rapidement à la révolution industrielle, l'idée de l'homme est encore trop imprécise pour imposer un unique modèle d'organisation.

Ce que le Siècle des Lumières découvre, c'est la double idée de bonheur sur Terre et de progrès. Dieu régresse pour plusieurs raisons. D'abord, il suffit de jeter un regard sur les deux siècles précédents pour être conduit à douter sérieusement de sa grandeur, de sa sagesse et de sa bonté. Ensuite, il apparaît de plus en plus que le monde est intelligible sans lui. La religion chrétienne est refoulée, remplacée par un déisme qui limite l'intervention divine à l'acte de création initial et à la chiquenaude pour mettre en branle l'horloge univers. Pour le reste, c'est-à-dire ce qui constitue l'essentiel dans le christianisme, on peut s'en passer. À la Vision chrétienne d'un homme déchu dont le Salut ne peut s'opérer que dans un autre monde, se substitue celle d'un homme qui se sent capable de réaliser son bonheur sur Terre. Et s'il ne l'atteint pas lui-même, il a la certitude que ses descendants s'en approcheront toujours davantage : « L'humanité progresse en augmentant ses connaissances, sa puissance technique, et son contrôle sur l'environnement » annonce Condorcet (1743-94) dans son *Esquisse d'un tableau général des progrès de l'esprit humain*.

Le message de cette nouvelle "religion" se diffuse très rapidement grâce à de multiples réseaux. Les Académies en premier lieu, apparues très tôt, qui jouent pratiquement le rôle de contre universités : Académie florentine del cimento (1657), Royal Society anglaise (1662), Académie des sciences de Paris (1666), de Berlin (1701). Elles publient régulièrement des bulletins qui sont diffusés dans toute l'Europe : *Journal des savants*, *Philosophical transaction*...

Le livre joue également un rôle dans la multiplication de ce savoir. Vers la fin du XVIIIe siècle, presque 40% des éditions sont consacrées au secteur devenu majoritaire des sciences et des arts (on connaît la place de *l'Encyclopédie*).

Dans les écoles, les jésuites, éducateurs de la haute classe moyenne, sont toujours à la pointe, faisant large place aux mathématiques et renonçant sans drame à la physique d'Aristote. Leur expulsion du Portugal (1758), puis de France (64), d'Espagne (67), et finalement leur dissolution par Clément XIV en 1773 n'est pas une mesure des plus sages. La Prusse les recueille avec profit.

Les armées, qui, on le sait, ne chôment pas au XVIIIe siècle, sont également des centres importants de diffusion de la culture scientifique. L'artillerie notamment est grande consommatrice de mathématique, de même que la marine.

Il est évident que le message se simplifie à mesure qu'il se diffuse : comparer, par exemple Locke et la rarement subtile *Encyclopédie*. Paradoxalement, au moment où une masse de transformation est constituée, acquise aux idées de bonheur et de puissance de la raison, Kant arrive (1724-1804), qui montre ses limites et la conciliation encore possible entre la connaissance mécaniste et la relation de l'homme avec Dieu. Mais de ses méditations compliquées, ses successeurs retiendront surtout la canonisation de la science. La porte sera alors grande ouverte au positivisme et au scientisme triomphants du XIXe siècle.

le terrain

L'Europe des Lumières n'existe qu'au sommet, un sommet de plus en plus mince à mesure qu'on se déplace vers l'Est et de plus en plus large à mesure que le temps passe. On ne doit donc pas oublier la masse, d'autant qu'on connaît son rôle obscur et besogneux dans l'édification d'une civilisation. Or il se passe, là aussi, des choses intéressantes. Rien de révolutionnaire bien sûr : le cadre de vie d'un Napoléon Ier est plus proche de celui d'un Jules César que de celui d'un Napoléon III. L'Europe du XVIIIe siècle reste en profondeur le conservatoire d'une civilisation multiséculaire. Elle en est l'ultime aboutissement. Mais à force d'accumuler des micros changements, se crée une situation apte à supporter un grand changement. Il est important de rappeler qu'on a affaire à une métamorphose, non à une construction depuis une société primitive. La civilisation mécaniste est d'une extrême complexité et elle exige pour s'établir une très solide base d'appui.

L'essentiel, bien sûr, c'est l'homme. Au XVIIIe siècle, la mise bout à bout d'un certain nombre de petites causes entraîne une augmentation de la population et un allongement de la durée de vie.

L'amélioration des transports par exemple : 1730-40, réseau de canaux en Angleterre ; 1760-70, le "pavé du roi" en France, etc. Dans l'Europe dense où tout se joue, ce sont 10 à 20% de gain en temps, et surtout une réduction considérable des coûts, d'où, entre autres, la possibilité de corriger plus facilement les déséquilibres de la production agricole d'une région à l'autre.

L'agriculture fait aussi de notables progrès grâce à un meilleur usage des connaissances accumulées, en Angleterre surtout. On choisit les semences, on conserve mieux le grain, on substitue le trèfle à la jachère (généralisation de l'idée d'assolement sans rupture expérimentée dans les jardins flamands), etc. Bref, l'agriculture anglaise décolle grâce à l'effort intelligent d'un petit nombre d'entrepreneurs qui savent faire bon usage de tous les petits progrès et qui obtiennent au bout du compte une augmentation importante des rendements. À la fin du XVIIIe siècle, à peine plus du tiers de la population active est occupée dans le

secteur agricole, ce qui signifie qu'un homme travaillant la terre en nourrit une douzaine. Beaucoup de bras sont ainsi libérés...

Sans découverte médicale importante, l'Angleterre est aussi à la pointe de la santé : respect des règles élémentaires de propreté, repos des mères durant leurs grossesses, alimentation moins carencée, habitations moins humides, plus éclairées, plus aérées... Ce sont plus de 10 ans de vie qui sont ainsi gagnés.

Dans toute l'Europe la population augmente, et elle ne se contente pas de rattraper les pertes du siècle précédent : la France franchit le cap des 20 millions vers 1750 et frôle les 30 millions à la fin du siècle ; l'Allemagne dépasse 20 millions en 1730 ; l'Angleterre et l'Espagne approchent les 10 millions...

Ces gains permettent "d'investir" dans l'éducation des enfants car on sait qu'avec un peu d'attention ils parviendront à l'âge adulte. L'alphabétisation explose au XVIII^e siècle, dépassant 50% dans de nombreux pays.

10 ans de vie en plus signifient aussi que les artisans parviennent plus nombreux à la maîtrise de leurs gestes. C'est très important car ils sont un relais indispensable à la science et au démarrage de l'industrie : ils fabriquent des instruments de plus en plus précis (télescopes, microscopes, horloges, chronomètres, etc.), et ils seront ceux qui fabriqueront les premières machines grâce à leur habileté à travailler le fer (qui de plus en plus remplace le bois), à tailler des roues dentées, des axes, à résoudre d'innombrables petits problèmes pratiques.

Pour être complet, il faut dire encore que la masse est de plus en plus disposée à accueillir une nouvelle Vision. Elle aussi commence à prendre ses distances vis-à-vis de la religion. Dans la classe moyenne le succès de *l'Encyclopédie* autour de 1760 témoigne de ce refroidissement : 43 éditions en 25 ans dans différents pays, ce qui est exceptionnel pour un ouvrage aussi volumineux et coûteux. Les classes inférieures sont atteintes un peu plus tard. Vers 1770 les grandes villes sont largement déchristianisées. Dans les campagnes, la population semble rester chrétienne plus par habitude et conformisme que par conviction : à la fin du siècle, la pratique traditionnelle tombe de 90 à 10-15%, la plupart se contentant des formalités du baptême, de la communion, du mariage et des derniers sacrements. En pays protestants, le problème ne se pose pas tout à fait de la même manière. On sait que les œuvres n'interviennent pas dans l'obtention du Salut qui est un don de Dieu. Il se produit alors une inversion du raisonnement qui conduit à voir dans la réussite le signe qu'on fait partie des élus, donc à chercher cette réussite. Au total cela aboutit à la même chose, à savoir qu'on est prêt à admettre la possibilité de réussir sa vie sur Terre.

la Vision mécaniste

naissance d'une vision

Une Vision à la base d'une civilisation est un système de croyances qui dit aux hommes ce qu'ils sont, ce qu'est le monde, le sens de la vie, de la mort... En outre, ces croyances sont opératives, inspirant des actions individuelles et collectives. Collectives surtout, étant donné qu'une civilisation est par nature une entité collective. Il faut au minimum que soit assurée la survie de l'espèce pour que la civilisation s'incarne durablement.

Dans la Vision chrétienne médiévale, l'univers physique apparaissait comme un lieu d'exil. Il n'y avait pas à le comprendre, seulement à y vivre selon des règles définies une fois pour toute par Dieu lui-même afin de sauver de la damnation éternelle son âme immortelle entachée du péché originel. Toute explication renvoyait à Dieu, que ce soient des événements climatiques, des maladies, des succès ou insuccès, jusqu'à l'apparition de comètes dans le ciel. En ce lieu d'exil ici-bas, le meilleur moyen de rendre la vie supportable était de réaliser l'idéal d'une Cité des hommes préparant autant que faire se peut la Cité de Dieu. Le XIIIe siècle s'en est approché autant qu'il fut possible.

À partir des grandes catastrophes du XIVe siècle, le doute s'insinue et l'on commence à s'interroger :

- comment croire encore à la Divine Bonté quand on voit tous les maux dont les hommes sont accablés, indépendamment du fait qu'ils mènent une vie vertueuse ou pas ?

- comment croire encore possible que la Vérité réside exclusivement et entièrement dans quelques vieux livres, écrits par on ne sait qui, et racontant des histoires semble-t-il pas toujours très historiques ? cela vaut autant pour la Bible que pour la science des grecs anciens ; n'y aurait-il donc rien d'autre à découvrir, à comprendre ? la Vérité ne serait-elle pas plutôt à chercher dans le monde tel qu'il nous apparaît ici et maintenant ?

- le monde physique justement ne peut plus être réduit à une création soudaine et inintelligible ; à quoi bon un univers d'une telle richesse et complexité ? être seulement un lieu d'exil pour l'homme afin qu'il retrouve le chemin vers Dieu à travers le respect de rites et de règles morales ? cela paraît de plus en plus douteux ; d'autant que d'autres peuples existent qui ne partagent pas ces croyances et ne semblent pas s'en porter plus mal...

Bref, l'élite pensante commence à se dire que :

1. le monde physique pourrait bien être intelligible par lui-même ;
2. l'homme est à la fois dans ce monde, mais, parmi toutes les créatures, il possède un petit quelque chose en plus qui le rend seul apte à en pénétrer les mystères ;
3. il faut des preuves car l'on ne se satisfera plus de "révélations" ni autres affirmations indémonstrables.

De ce désir de regarder le monde pour en tirer des vérités démontrables va sortir la science moderne. C'est une double révolution, de la méthode pour appréhender le monde, et du modèle représentatif du monde. Une fois qu'elle aura fait ses preuves, elle pourra être étendue à tous les domaines de l'existence et devenir une Vision

permettant de rebâtir la civilisation sur de nouvelles bases. Préparée par de nombreux chercheurs et philosophes aux siècles précédents, cette révolution a été concrètement accomplie au XVII^e siècle par un petit nombre d'individus.

les fondateurs

Kepler et la première loi scientifique

Intéressant itinéraire que celui de Kepler (1571-1630), dont les changements d'orientation font de lui le premier jalon de la révolution scientifique. C'est à l'université qu'il prend goût à l'astronomie et est initié au modèle héliocentrique de Copernic. Mais il entend se consacrer avant tout à la théologie pour devenir pasteur. Le destin en décide autrement. Les places de professeur à l'école protestante de Graz et de mathématicien des états de Styrie étant devenues vacantes en 1594, il pose sa candidature et les obtient.

L'inclination de Kepler pour le modèle héliocentrique est plus symbolique et magique que rationnelle. Très imprégné des principes pythagoriciens, il voit dans les lois du monde céleste le reflet des divines proportions. C'est ainsi qu'il est amené à chercher des rapports entre les orbites des planètes et les polyèdres réguliers, entre les rayons de ces orbites et les notes de musique, etc. Il lui faudra 10 années d'efforts infructueux pour se décider à dépasser ces principes qui le bloquent.

Une grande rencontre va l'y aider, dans un contexte pénible. En 1599, il est contraint de quitter Graz en raison d'un édit contre les protestants, la ville ayant été reprise par les catholiques (nous sommes en pleines guerres de religions). Il trouve refuge à Prague auprès du célèbre astronome Tycho Brahé (1546-1601).

C'est un remarquable observateur qui parvient à déterminer la position des planètes avec une grande précision, de l'ordre de la minute d'angle (la soixantième partie du degré). La lunette astronomique n'a pas encore été inventée et il ne dispose que d'instruments très simples. Ceci pour souligner que la révolution dont il est question ici n'est en rien une affaire de technique mais bien d'idées.

Leur collaboration est malheureusement de courte durée car le maître meurt en 1601. Kepler hérite de sa place de *mathématicien impérial*, et surtout de ses précieux relevés astronomiques. En les scrutant attentivement, il découvre un problème avec la planète Mars : un écart de 8 minutes d'angle entre la position observée et celle calculée avec le modèle des cercles composés de Copernic. C'est très supérieur à la précision des observations de Brahé, et donc imputable uniquement à l'inexactitude du modèle. Il est contraint à un changement radical de perspective : « Pénétré jadis par la doctrine de J.C. Scaliger, je croyais que la cause qui fait mouvoir les planètes était une âme. Le but que je me propose est d'affirmer que la machine de l'univers n'est pas semblable à un être animé mais est semblable à une horloge, et que tous les mouvements variés y dépendent d'une simple force matérielle agissante, de même que tous les mouvements de l'horloge sont dus au pendule simple. » (*opera*)

Cette révolution faite, il est à même de prouver que l'orbite de Mars est elliptique et non circulaire, et il découvre la *loi des aires* selon laquelle le rayon vecteur (la ligne imaginaire qui relie la planète au Soleil) balaie des aires égales en des temps égaux. Ces deux premières lois sont publiées en 1609. Il considère ensuite les relevés des autres planètes et découvre en 1618 la troisième loi qui porte son nom : pour toutes

les orbites planétaires du système solaire, le rapport du carré des périodes au cube des demi grands axes est constant.

La portée de ces découvertes est immense. Retenons :

1. la science grecque est envoyée aux oubliettes,
2. c'est la première loi scientifique digne de ce nom,
3. commence à émerger l'idée d'un univers mécanique gouverné par des lois s'exprimant sous forme mathématique.

Galilée et l'expérimentation

Le premier champ d'études de Galilée (1564-1642) est la dynamique. Il s'intéresse aux lois qui régissent les mouvements des corps. En son temps, tout ou presque y était à découvrir car ce domaine avait complètement échappé aux grecs ! Aristote, englué dans ses conceptions de substance et de finalité, ne pouvait abstraire la notion de trajectoire dans le mouvement d'un projectile. Il ne voyait que son attirance vers son point d'arrivée où il trouvait le repos. Galilée s'est penché sur un système dynamique très simple : un poids suspendu au bout d'un fil. Les aristotéliens n'y voyaient qu'un corps lourd entravé par un fil qui gagnait avec difficulté sa position finale de repos. Galilée renverse la perspective et cela devient un corps qui oscille en répétant presque le même mouvement. Le pendule est né. Il peut alors abstraire le concept de période, et montrer qu'elle ne dépend que de la longueur du fil et pas de l'amplitude des oscillations.

Il réalise également des expériences sur la chute des corps, faisant rouler des billes sur des plans inclinés et mesurant leurs temps de descente. Ses moyens de mesures sont rudimentaires (sabliers, clepsydres, poulx), mais il obtient des résultats remarquables. En particulier, il montre que la force ne produit pas le mouvement mais le modifie en produisant une accélération. Il n'est pas loin du concept d'inertie que formulèrent avec rigueur Descartes et Newton, selon lequel un état de repos ou un mouvement uniforme se poursuivent sans changement tant qu'aucune force n'est appliquée.

Le premier coup de génie de Galilée est d'avoir su associer les mathématiques à l'expérimentation. Avant lui, les deux étaient nettement séparées, avec d'un côté les mathématiques pures hors de toute application, et d'un autre un certain degré d'expérimentation mais qui restait qualitative. « Le livre (de l'univers) est écrit dans le langage des mathématiques dont les symboles sont les triangles, cercles, et autres figures géométriques sans l'aide desquels il est humainement impossible d'en comprendre le moindre mot. » (*il saggiotore*)

Galilée a un second coup de génie : tourner vers le ciel la longue-vue récemment inventée par des lunetiers hollandais. Cela va être le début de grandes découvertes, en même temps que celui de ses problèmes avec l'Eglise. Rappelons le contexte : à la fin du XVI^e siècle, le modèle de Copernic n'est rien de plus qu'une hypothèse que rien ne vient étayer. Galilée, comme la plupart de ses contemporains, n'a pas d'arguments sérieux pour l'accréditer. Pendant longtemps, il enseigne la conception classique d'une Terre centrale fixe. Les choses ne vont commencer à évoluer qu'à partir de 1609. Cette année-là, Galilée entend parler par un français de passage à Venise des propriétés de certains instruments optiques hollandais. Il se fabrique une longue-vue qui grossit une trentaine de fois. Malgré de fortes aberrations optiques, il fait des observations remarquables : il voit des montagnes sur la Lune, ce qui implique qu'elle est semblable à la Terre et non ce globe cristallin imaginé par les

anciens ; il voit que la voie lactée est peuplée d'un nombre incroyable d'étoiles ; il découvre que Jupiter est entouré de 4 satellites qu'il baptise étoiles de Médicis dans l'espoir d'obtenir un poste en Toscane et qu'on appelle aujourd'hui satellites galiléens. Quelques mois plus tard, sort des presses son *siderus nuncius* (le messenger sidéral) dans lequel il relate ses découvertes. Malgré leur caractère révolutionnaire, elles ne suffisent pas à faire de lui un copernicien convaincu. Il faut en attendre une autre, celle des phases de Vénus.

Lors de ses premières observations à la fin de 1609 et début 1610, la planète Vénus était trop proche du Soleil pour pouvoir être observée. Au cours de l'été, un de ses anciens étudiants lui fait remarquer que, dans le modèle de Copernic, Vénus doit présenter une série complète de phases, comme la Lune vue de la Terre, tandis que dans le modèle de Ptolémée, l'épicycle étant enfermée entre le Soleil et la Terre, elle ne peut présenter que des phases en croissant. Galilée commence ses observations en octobre 1610. Le jour de l'an 1611, une nouvelle phase commence à apparaître, et il écrit à Kepler sous forme cryptique : « la mère des amours imite les formes de Cynthia », c'est-à-dire que Vénus passe par la même série de phases que la Lune. Le modèle de Ptolémée s'en trouve ruiné et celui de Copernic renforcé.

Galilée vient d'inaugurer ce qu'on appelle aujourd'hui l'approche hypothético-déductive : à partir d'un modèle pris comme hypothèse, on tire un certain nombre de prédictions qui peuvent être testées expérimentalement ; le modèle acquiert d'autant plus de crédibilité qu'il passe les épreuves successives.

L'approche de Galilée s'avère extrêmement féconde, mais rien ne dit qu'elle est généralisable à tous les domaines. Il appartient à Descartes de le montrer et de conceptualiser la nouvelle science.

Descartes, la méthode et le monde machine

Le but de Descartes (1596-1650) est « d'acquérir une connaissance certaine et claire de toutes les choses qui peuvent être aux hommes de quelque utilité » (*discours de la méthode*). Il n'est pas le premier à s'attaquer à ce problème. Ses prédécesseurs ont connu plus d'échecs que de succès. Sa réussite vient de la conjugaison de deux révolutions. La première consiste en un renversement de perspective par rapport à la scolastique. Il s'agit non plus de partir de considérations universelles et d'en tirer des règles particulières, mais de partir de considérations particulières pour en tirer des règles universelles. La seconde consiste à fonder son système sur la rigoureuse science mathématique. De la sorte, toutes les connaissances peuvent être passées au crible de la certitude.

À partir de là, Descartes cherche « la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences ». Tel est le titre complet de ce que l'on connaît habituellement sous forme abrégée, *le discours de la méthode*. Pour construire une science universelle comparable en évidence aux mathématiques, il suffit selon Descartes d'observer quatre règles, qui sont en résumé :

1. « ne recevoir jamais quelque chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle » (condamnation sans appel de la scolastique) ;
2. « diviser chacune des difficultés que j'examinerai en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre » (principe de l'analyse) ;
3. « conduire par ordre mes pensées en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusques à

la connaissance des plus composés » (principe de la synthèse pour reconstituer le tout et aller à l'universel) ;

4. « faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales que je fusse assuré de ne rien omettre » (cette énumération a pour but de guider le raisonnement).

Notons que l'expérimentation à la manière d'un Galilée ne joue pas un grand rôle chez Descartes. C'est pourquoi les applications qu'il fait lui-même de son système ne sont pas des plus réussies, comme sa théorie des tourbillons. Le succès ne sera complet que lorsque ses suivants uniront sa méthode théorique à la pratique galiléenne. Ceci ne va pourtant pas l'empêcher de faire une autre percée capitale.

Descartes ne se contente pas de repenser la façon de connaître le monde, il propose également un nouveau modèle, certes déjà entrevu par ses prédécesseurs, mais qui prend avec lui une valeur universelle : la machine. D'abord résultat de l'application de ses principes, il guidera ensuite toutes les recherches.

Le mécanisme cartésien se définit ainsi : théorie expliquant toutes les substances et toutes les propriétés du monde corporel (par opposition au monde spirituel qui a encore une existence chez Descartes) par deux principes seulement, une matière homogène et le mouvement local. « L'univers est une machine où il n'y a rien du tout à considérer que les figures et les mouvements de ses parties » (lettre à Plempius). Une conséquence importante, parmi d'autres, est le déterminisme : comme tout est *mécaniquement* lié, un état est le résultat des mouvements antérieurs. La recherche des causes du mouvement se substitue ainsi aux interprétations finalistes, et l'origine ultime du mouvement se trouve reportée à l'origine du monde, soit à la création divine.

Ce modèle s'applique très vite à tout, y compris aux corps vivants : « Ces fonctions suivent naturellement en cette machine de la seule disposition de ses organes, ni plus ni moins que font les mouvements d'une horloge, ou autre automate, de celle de ses contrepoids et de ses roues. » (*traité de l'homme*) Il est important de remarquer que cette conception du corps machine est plus profonde qu'il n'y paraît. D'autres avant lui ont fait le parallèle : « Un oiseau est un instrument qui fonctionne suivant une loi mathématique, un instrument qu'il est au pouvoir de l'homme de reproduire avec tous ses mouvements, même si ce n'est pas avec un degré de force correspondant, car il lui manque la force de se maintenir en équilibre. » (Léonard de Vinci) Cette approche ne mène pas loin car est assimilée à une machine ce que l'on voit déjà fonctionner comme une machine, à savoir des os reliés par des tendons et actionnés par des muscles. Tandis que chez Descartes, il ne s'agit pas d'une simple analogie mais d'une explication ultime sur la nature intime des êtres vivants. Cela prendra du temps car des instruments de très haute précision seront nécessaires, mais cette démarche finira par culminer avec la découverte et le décodage de l'ADN : les êtres vivants sont des machines moléculaires à l'échelon élémentaire de la cellule dont tout le fonctionnement est gouverné par l'ADN.

Après Descartes, rien n'est plus comme avant. De la même façon que Saint Augustin puis Aristote ont régné en maîtres sur la pensée occidentale, il devient la nouvelle norme par rapport à quoi toutes les connaissances se construisent. Dès la parution de ses livres, son influence se fait sentir. Il y a certes à critiquer, à corriger, à compléter. Mais d'une manière ou d'une autre, philosophes et savants sont forcés de prendre position par rapport à lui. Ils réfutent souvent ses applications, tout en

s'accaparant l'essentiel de sa méthode et de son modèle d'univers. Reste pour parachever l'édifice à trouver une preuve irréfutable. C'est l'œuvre de Newton.

Newton et la preuve par la gravitation universelle

Newton (1642-1727) étudie au collège de la Trinité à Cambridge où les thèses cartésiennes sont généralement acceptées. Il s'imprègne manifestement du modèle de la machine, et prend goût au raisonnement rigoureux.

La recherche de Newton est guidée par une idée qui avait effleuré Kepler : n'y aurait-il pas une sorte de force, analogue peut-être au magnétisme, qui relierait le Soleil et les planètes ? Pour traiter la question, il met au point un nouvel outil mathématique, le calcul différentiel. Il commence par l'appliquer aux mouvements de la Lune, puis il conçoit une physique complète qu'il expose dans *principes mathématiques de philosophie naturelle*. Des travaux de Galilée, il déduit les concepts de base de la dynamique, puis, à partir des lois de Kepler, il formule celle plus générale de la gravitation universelle : « deux corps massifs s'attirent en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance ». Ainsi se trouve unifiée la physique terrestre et la physique céleste dans un même ensemble de lois mathématiques simples qui font apparaître l'univers comme une majestueuse horloge. Calculer la trajectoire d'un boulet de canon ou la trajectoire d'une planète sont des problèmes similaires qui se résolvent avec exactitude dans le cadre newtonien.

Malgré sa belle simplicité et sa justesse, la physique newtonienne ne s'impose pas d'emblée. Paradoxe, elle est fortement combattue par les cartésiens qui voient dans cette force de gravitation s'exerçant à distance une force "occulte", c'est-à-dire une régression à des conceptions magiques ! Cela ne dure que le temps que l'on apprenne à appliquer correctement la théorie, car tout ce nouveau formalisme mathématique n'est pas facile à maîtriser. Mais petit à petit, on parvient à tirer explications et prédictions : précession des équinoxes causée par la non sphéricité du globe terrestre, perturbations des mouvements de la Lune par le Soleil, marées provoquées par l'attraction de la Lune et du Soleil sur l'eau des océans, mouvement des comètes avec l'annonce faite par Halley du retour en 1759 de celle qui porte désormais son nom...

Finalement, Descartes et Newton triomphent simultanément. La querelle quant à la nature de la gravitation ne doit pas masquer de plus profondes convergences. Pour les cartésiens comme pour les newtoniens, le mécanisme est la seule explication possible de la nature. Ils s'opposent sur l'agencement des rouages de l'horloge-univers, pas sur sa nature même d'horloge.

Preuve étant faite de sa validité, le modèle de la machine est généralisé à tous les domaines. Au XIXe siècle, on l'appliquera sans plus se poser de question sur ses fondements. Kelvin (1824-1907) résumera bien la situation : « La vraie signification de la question : comprenons-nous ou ne comprenons-nous pas un sujet particulier en physique est pouvons-nous faire un modèle mécanique correspondant ? Si je puis faire un modèle mécanique, je comprends ; tant que je ne peux pas faire un modèle mécanique, je ne comprends pas. » (*leçons de dynamique moléculaire*) Débordant la physique, le même propos s'applique à la biologie et à la société.

la société mécaniste

Une des raisons qui explique le succès de la méthode cartésienne là où d'autres avant elle ont échoué est que certaines questions délicates ont été mises entre parenthèses. C'est le cas notamment du problème des rapports entre les hommes. Or une fois la preuve de sa valeur faite, ils peuvent être repris, sous un angle radicalement nouveau. Une des idées les plus importantes qui émerge alors est celle de progrès. C'est une conséquence de la nouvelle épistémologie. En effet, la Méthode, si elle prétend bien que tout l'univers est connaissable, exige une durée pour y parvenir, puisqu'il faut « diviser les difficultés... », et une fois résolu chaque problème particulier tenter une synthèse. C'est en complète opposition avec la méthode scolastique pour laquelle toutes les vérités sont déjà écrites, principe qui nous retrouverons également dans l'Islam ainsi que dans le confucianisme. Ceci a évidemment des conséquences sur la conception de la société. Dans ces derniers cas, le but est de retrouver une forme idéale réalisée dans le passé et la figer une fois pour toutes : paradis perdu des chrétiens, unité de la communauté musulmane sous les Umayyades, royaume des sages rois de l'antiquité pour Confucius, etc. Au contraire, en considérant que la connaissance est un lent processus d'accumulation, la notion d'évolution de l'humanité prend sens. Condorcet (1743-1794), dans sa célèbre *esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, est le premier à exposer clairement cette idée. Il distingue 10 étapes par lesquelles l'humanité se perfectionne, c'est-à-dire se dégage de la tutelle religieuse pour passer sous celle des sciences expérimentales. L'idée est reprise par Auguste Comte (1798-1857) dans sa loi des trois états : dans l'état théologique, l'homme cherche une explication transcendante aux mystères du monde ; dans l'état métaphysique qui lui succède, l'absolu reste l'objet d'étude, l'imagination prime toujours la raison, mais l'immanence remplace la transcendance ; enfin dans l'état positif qui les supprime, il abandonne l'absolu pour le relatif, l'imagination pour la raison. Marx (1818-1883) fait lui une analyse en termes de modes de production. À cause des conflits entre classes, tous finissent par être dépassés dialectiquement : mode patriarcal, esclavage (maîtres/esclaves), économie féodale (guerrier/serf), capitalisme (capitalistes/ouvriers), et pour finir la société communiste parfaite car sans classes. Notons que chez tous ces penseurs, le processus de progrès a une fin, que ce soit dans le domaine de la connaissance ou dans l'évolution de la société. Ce n'est qu'au début du XXe siècle que l'on commencera à concevoir un processus qui n'a pas de fin. Il faudra attendre pour cela que la science se heurte à quelques obstacles majeurs (physique quantique, théorème de Gödel en logique, etc.). Mais au XVIIIe siècle, l'heure n'est pas au doute. L'idée se répand que le monde doit changer, et que ce changement ne peut être que pour le meilleur car fondé sur la science et la raison.

Si la plupart des penseurs s'accordent sur ce principe général, des divergences apparaissent très vite quant à la façon d'organiser la nouvelle société. La méthode scientifique se révèle d'application assez délicate sur ce sujet. Une des raisons en est qu'il n'y a pas de phénomène qui s'impose à tous de manière évidente, alors que tout le monde s'accorde sur le fait que tout corps a une masse. Dans ces sciences émergentes aux contours flous, chacun est obligé de définir son objet d'études, les individus pour les uns, les classes pour d'autres, etc. Une autre difficulté est qu'on ne voit pas trop comment conduire des expériences. La psychologie et la sociologie ne se construiront que beaucoup plus tard. Donc derrière des discours qui se prétendent fondés sur la science et la raison, beaucoup de choses restent floues.

Mais on y croit, alors on ose, on ose construire rationnellement les bases d'une refondation de la société. La Vision mécaniste n'impose pas un unique modèle d'organisation sociale. Il y en a une multitude, qui prennent place dans deux grandes catégories selon que la primauté est donnée à l'individu ou à la collectivité.

les doctrines libérales

Locke (1632-1704) est le grand fondateur des doctrines libérales. Sa réflexion politique s'inscrit dans la tourmente de la révolution anglaise, qui avant d'être Glorieuse est sanglante.

Pour étudier la société, Locke applique la méthode générale consistant à ramener les idées complexes à des idées simples, en l'occurrence les individus. Il constate ainsi qu'avant la mise en place d'un gouvernement, les hommes vivent dans « l'état de nature » qui est « celui d'une parfaite liberté d'agir, de disposer de sa personne et de ses propriétés dans les limites de la loi naturelle » (*second traité du gouvernement*). Ceci implique que l'homme a le droit d'affirmer sa liberté contre tout pouvoir terrestre, et qu'il a même le devoir de la défendre contre toute agression. Cette préservation exige la propriété car elle assure la subsistance : « L'homme peut posséder autant qu'il peut défricher, planter, mettre en valeur, utiliser et consommer. » Il est intéressant de remarquer que c'est le travail qui fixe la limite : « Une terre laissée à l'abandon n'est que gaspillage. »

Le peu de contraintes existant dans l'état de nature permet à l'homme de progresser, c'est-à-dire de mettre en valeur le monde sans empiéter sur la liberté d'autrui. Toutefois, lorsque les biens se raréfient, et/ou que l'argent introduit des déséquilibres, il devient nécessaire de mettre en place une organisation politique : « Les hommes étant par nature tous libres, égaux et indépendants, personne ne peut être exclu de cet état et assujéti au pouvoir politique d'un autre sans son propre consentement, ce qui se réalise quand il s'accorde avec d'autres hommes pour les rejoindre et s'unir à eux en une communauté afin de mener une vie confortable, sûre et paisible les uns avec les autres, jouissant chacun pacifiquement de leurs biens et dans une sécurité renforcée vis-à-vis de quiconque n'est pas de leur communauté. Lorsqu'un nombre d'hommes a ainsi consenti à former une communauté ou gouvernement, ils sont désormais unis en un corps et forment un corps politique où la majorité a un droit à agir et décider pour le reste. » (*second traité*) Pour Locke comme pour Hobbes et plus tard Rousseau, l'origine de la société est un contrat librement consenti entre des individus. Il a pour seuls buts de garantir la liberté et la propriété, contre l'abandon du droit de coercition, car le groupe est mieux à même d'assurer la défense que des individus isolés. Autrement dit, le meilleur gouvernement est celui qui laisse se déployer le plus largement possible la loi naturelle.

Parmi quelques conséquences que Locke déduit de ces premiers principes, relevons :

- la séparation entre pouvoir exécutif et pouvoir législatif, car « si les mêmes personnes font et exécutent les lois, elles tendent à s'en exempter ou à faire des lois qui conviennent à leurs intérêts » ;
- la limitation des pouvoirs, afin qu'il n'y ait pas de débordements contre les droits des citoyens qu'ils sont supposés garantir ;
- la séparation de l'église et de l'état, car le salut est une affaire entièrement personnelle.

On trouve chez Locke la plupart des grandes idées qui fondent les sociétés modernes : il définit les règles de la démocratie, il fait des hommes de simples atomes qui s'agitent dans un univers mécanique, de la société un contrat entre individus (société de droit), de la nature un espace à exploiter, de la science le moyen de cette exploitation...

L'influence des *deux traités du gouvernement civil* comme de son *essai philosophique de l'entendement humain* est considérable. La pensée de Locke domine tout le XVIIIe siècle dans toute l'Europe, non seulement chez les savants (Berkeley, Condillac, etc.), mais aussi chez tous les "gens du monde" qui fréquentent les salons, lisent Voltaire et *l'Encyclopédie*. On retrouve des échos de ses traités du gouvernement chez Montesquieu (1689-1755), Rousseau (avec quelques différences importantes que l'on verra plus loin), dans la déclaration d'indépendance des Etats-Unis d'Amérique proclamée le 4 juillet 1776, dans la révolution française de 1789, dans les gouvernements libéraux du XIXe siècle, etc.

Il manque cependant à ce travail d'aborder la dimension économique. C'est l'œuvre d'Adam Smith (1723-1790).

Adam Smith est très influencé par la théorie de la gravitation de Newton, et par les physiocrates qu'il rencontre à Paris, disciples du médecin Quesnay (1669-1774). Ceux-ci considèrent qu'il existe un *ordre naturel* en matière économique. De là la doctrine du *laissez-faire* selon laquelle la meilleure politique est celle qui n'entrave pas cet *ordre naturel*. L'influence des physiocrates est importante. Toutefois leur action reste limitée du fait qu'ils considèrent que la richesse est dans l'agriculture plutôt que dans l'industrie. Adam Smith renverse ce point de vue : « Comme chaque individu s'efforce autant qu'il le peut d'employer son capital pour soutenir son industrie et pour diriger cette industrie de façon que ses produits aient la plus grande valeur, il travaille pour rendre le revenu annuel de la société aussi élevé que possible. En fait, il n'a en général pas l'intention de promouvoir l'intérêt public ni ne sait qu'il le fait. En préférant soutenir l'industrie nationale plutôt qu'étrangère, il ne vise que sa propre sécurité. Et en dirigeant cette industrie de telle sorte que ses produits puissent avoir la plus grande valeur, il ne vise que son propre gain. Et il est en cela comme en bien d'autres choses guidé par une "main invisible" pour atteindre un but qui n'était aucunement dans ses intentions. En poursuivant son propre intérêt, il promeut celui de la société plus efficacement que s'il en avait eu réellement l'intention. »

Plus concrètement, Smith développe quelques notions économiques encore employées de nos jours : valeur du travail, loi de l'offre et de la demande, etc. C'est la base de l'économie dite classique. Malgré d'énormes faiblesses (l'existence la *main invisible* n'est pas démontrée, ce n'est qu'une analogie avec la physique newtonienne), sa théorie connaît un énorme succès. Cela s'explique aisément :

1. l'idée de *loi naturelle* commence à être largement répandue, ce qui rend acceptable l'idée que l'économie puisse elle aussi obéir à une loi de cette sorte ;
2. l'économie peut se constituer en science autonome et devenir un nouveau chapitre de la science ;
3. le libéralisme économique de Smith complète le libéralisme politique de Locke pour fournir un cadre adéquat à l'action des gouvernements impliqués dans la révolution industrielle.

les doctrines socialistes

L'idéal socialiste s'enracine très loin : la République de Platon est une sorte de communisme aristocratique ; le monachisme et les ordres mendiants réalisent dans l'Eglise médiévale l'égalité des hommes ; l'île Utopie de Thomas More (1478-1535) est resté célèbre ; les jésuites ont créé au XVII^e siècle au Paraguay une forme de société communiste appelée *Réductions* ayant compté jusqu'à 28000 personnes, etc. De telles idées rejaillissent périodiquement dans toutes les sociétés. Il est donc normal de les voir resurgir dans ce XVIII^e siècle qui pense un nouveau monde. Les plus influentes sont celles de Rousseau et St Simon.

Toute l'œuvre de Rousseau (1712-1778), à part un roman pose, et résout la question sociale. Son point de départ est assez proche de celui de Locke : l'état naturel de l'homme est d'être bon et heureux parce qu'il a peu de besoins, qu'il est pleinement libre, et l'égal de tous les autres hommes. Notons le chemin parcouru depuis le Moyen Age tout entier dominé par le péché originel et le problème du Salut !

Découlent de ces principes diverses conséquences politiques. Il apparaît tout d'abord que la seule forme d'association qui permette aux individus de ne pas renoncer à leur liberté est le Contrat Social. Rousseau va même beaucoup plus loin que Locke en affirmant que la constitution d'un état par élargissement d'associations naturelle (comme la famille) est une absurdité.

Outre cette liberté, la société doit respecter l'égalité qui existe à l'état de nature. Plus, une égalité sociale doit compenser les inégalités physiques. Pour résoudre le dilemme entre liberté et égalité, Rousseau introduit la notion de *Volonté Générale*, à laquelle les citoyens abandonnent leurs droits. C'est là la grande cassure avec les doctrines libérales. Tandis que pour ces dernières le bien commun se réalise de lui-même par addition d'actions individuelles indépendantes, pour Rousseau, il doit être recherché simultanément par tous. Par le Contrat Social qui sacrifie la liberté individuelle, chacun s'identifie avec la Volonté Générale. Alors il n'y a plus d'intérêt particulier, l'inégalité disparaît et tout porte vers le bien commun. Mais comme il n'y a pas de chef, chacun continue d'une certaine façon d'obéir à lui-même, ce qui signifie pour Rousseau que la liberté est préservée.

L'influence de Rousseau tient plus à sa valeur littéraire qu'à la qualité de sa démonstration. Par sa défiance envers la raison, il se place d'une certaine façon hors de son temps. C'est peut-être ce qui attire dans un monde qui pour certains commence à bouger un peu trop vite.

St Simon (1760-1825) se considère quant à lui comme « le dernier des gentilshommes et le premier des socialistes ». Bien que ce soit manifestement inexact, on doit lui reconnaître d'avoir fait du socialisme une doctrine de son temps. Deux grands principes guident sa démarche : l'industrialisme (le mot est de lui), et le progressisme inspiré de Condorcet. Cela signifie un rôle prépondérant accordé à l'industrie pour obtenir la paix et le progrès. Mais, pour ne pas sombrer dans l'anarchie libérale, les producteurs doivent être avant tout des organisateurs, ce qui fait de lui un des précurseurs de la planification. Dans son socialisme, il y a encore place pour une propriété privée, à condition qu'elle soit attribuée selon les capacités. Chez ses disciples, on assiste à une dérive vers un véritable collectivisme.

Le socialisme industrialiste de St Simon laisse d'importantes traces : les banquiers Laffite et Péreire, l'ingénieur Ferdinand de Lesseps, et d'autres s'en réclament ; Auguste Comte a été son secrétaire... Cependant, St Simon, comme Rousseau, comme aussi Proudhon (l'auteur de la fameuse formule « la propriété c'est le vol ») et quelques autres, se rattachent à un socialisme idéaliste qui ne fait que préparer le

socialisme scientifique. Celui-ci a besoin pour se développer que plusieurs conditions soient remplies. Il faut tout d'abord que la situation soit mûre, ce qui ne sera le cas que vers le milieu du XIXe siècle, lorsque commenceront à apparaître les effets pervers du libéralisme industriel à outrance. Il faut aussi que la méthode scientifique soit suffisamment maîtrisée pour être un outil d'analyse efficace de ces questions difficiles. Il faut enfin que la science ait atteint un niveau tel qu'il n'y ait plus de doute sur sa capacité à donner tous pouvoirs sur la Nature. Le socialisme scientifique sera en fait un dérivé du scientisme : « Le socialisme est la science que l'on applique avec une conscience claire et une pleine compréhension à toutes les activités humaines. » (A. Bebel chef du mouvement socialiste allemand, 1892) Il se fonde sur 3 grands principes :

1. une morale matérialiste : le bonheur suprême qui oriente l'activité de l'homme est dans l'organisation réussie de la vie matérielle ; cet objectif est réaliste depuis que la science donne un véritable contrôle sur les forces de la Nature ;
2. une justice égalitaire : le moyen nécessaire et suffisant pour que tout le monde soit heureux est le partage équitable des biens ;
3. la loi du progrès : grâce à la science et à la justice, la société est en marche vers plus de bonheur.

Il appartient à Karl Marx (1818-1883) de construire ce socialisme scientifique. Mais nous ne sommes plus au XVIIIe siècle, la nouvelle civilisation fermement ancrée sur la Vision mécaniste a déjà plusieurs décennies d'existence.

convergences

Qu'il y ait de profondes divergences entre ces doctrines libérales et ces doctrines socialistes, c'est indéniable. Mais il est important aussi de remarquer combien elles sont apparentées : elles ne sont pas étrangères l'une à l'autre, elles sont deux faces d'une même pièce.

Dans un modèle comme dans l'autre les sociétés sont "atomisées", c'est-à-dire réduites à des individus, êtres purement de raison, qui s'agitent dans un univers entièrement matériel. C'est évidemment le cas de la société capitaliste fondée sur les idées de Locke et Smith. C'est aussi le cas de la société socialiste ou communiste, contrairement à ce que pourrait laisser croire le terme. Une nouvelle individualité y est affirmée contre l'individualité bourgeoise qualifiée d'illusoire : « Ce sera l'individu libre dans une société libre. » (Marx) Certes, ces individus-atomes restent en relations, mais elles se réduisent à des "rapports de production". Conséquences parmi d'autres, on constate dans les sociétés capitalistes et communistes : un déclin dramatique des véritables relations humaines chaleureuses et fraternelle (comparer avec le mode de vie tribal à l'africaine), un éclatement des familles (comparer avec les sociétés confucéennes), une évasion de cet état de solitude par l'usage excessif de drogues à commencer par l'alcool et les médicaments...

Dans un modèle comme dans l'autre, le seul bonheur de l'homme se trouve dans la jouissance de biens matériels. Le libéralisme compte y conduire en laissant se déployer librement l'activité des individus, et le socialisme en la contrôlant totalement. En fait, les pays occidentaux sont parvenus à la société de consommation parce qu'ils ont corrigé à temps quelques uns des plus gros défauts du libéralisme en lui injectant une dose d'idées socialistes, plus ou moins forte selon les pays : cf. en particulier les systèmes de protection sociale.

Autre idée commune à toutes ces doctrines : l'accumulation de biens matériels est possible grâce à la science. En donnant à l'homme un semblant de pouvoir sur la

matière, elle le convainc qu'il est maître du monde, maître de son destin. D'où la double croyance que : tout problème qui ne peut être formulé de façon scientifique n'existe pas, et tout problème "véritable" a nécessairement une solution scientifique. Le champ d'action privilégié pour permettre à l'homme d'atteindre son bonheur matériel est la Nature sur laquelle tout est permis. Effectivement, nous en observons et subissons aujourd'hui les conséquences : disparition en masse d'espèces animales et végétales, pollutions chimiques et nucléaires durables, transformation du climat, etc. Avec maintenant un peu plus de deux siècles de recul, nous pouvons constater que le programme s'est accompli. Pas toujours pour le meilleur, pas toujours non plus pour le pire, il s'est juste accompli.

de la Vision à la civilisation

À la fin du XVIIIe siècle, une nouvelle Vision est en place qui ne doit rien aux grecs ni au christianisme. Elle inspire de nouvelles actions et se diffuse progressivement dans toutes les couches de la population. Le tableau suivant permet de se faire une idée de sa propagation dans différentes couches de la société selon les pays :

	Angleterre	France	Allemagne	Italie	Espagne
élite intellectuelle	1680	1680	1700	1720	1730
niveau de la langue littéraire	1700-1720	1700-1720		1740 1750	
niveau de la langue écrite spontanée	1720-1730	1730-40			
frange inférieure des lisants	1770	1780	1800-1850	1860	XXe siècle
illettrés	XIXe siècle	XIXe siècle			

On y lit presque la propagation de la révolution politique et industrielle.

À présent tout est prêt, la Vision, la population, les dirigeants. La seconde civilisation occidentale va pouvoir démarrer.

l'Occident, la civilisation mécaniste, XIXe-XXIe siècles

En l'espace de deux siècles, l'homme va complètement transformer l'Europe et la Terre toute entière. Critère le plus simple mais le plus lourd de conséquences, son nombre va exploser, passant de 900 millions en 1800 à près de 6 milliards aujourd'hui ; son mode de vie va considérablement évoluer, plus de la moitié s'agglutinant dans les villes (80% dans les pays développés) contre 5% seulement vers 1800 ; sa répartition par âges va même changer, l'espérance de vie atteignant aujourd'hui près de 80 ans dans les pays développés ; l'homme va aussi bouleverser la face de la planète, construisant barrages, routes et voies ferrées, défrichant partout pour ouvrir d'immenses étendues à la culture, déboisant en masse, modifiant même le climat ; sa technologie va lui donner les moyens d'atteindre la Lune, et même de faire sauter la planète... Bref, il suffit de comparer le monde décrit dans les pages précédentes avec celui dans lequel nous vivons pour réaliser l'immense chemin qui va être parcouru en quelques années seulement.

genèse et croissance, 1780-1914

Toute Vision a prétention à l'universalité, c'est-à-dire qu'une fois bien établie dans un domaine limité, elle tend à les envahir tous. C'est pourquoi le bouleversement qui vient d'être très brièvement évoqué ne peut se réduire à la révolution industrielle, ni à une révolution politique. Comme toute civilisation, celle-ci est un tout, avec au départ une Vision particulière de l'univers et de l'homme, et à l'arrivée des réalisations qui touchent les façons de vivre, de travailler, de mourir, qui touchent les relations avec les autres hommes, famille, société, étrangers, qui touchent les attitudes face à la Nature, le langage, etc. Elle s'appelle civilisation mécaniste car, pour toutes ces questions, la référence est la Vision mécaniste décrite au chapitre précédent. De là sont issus l'industrie, les états moderne, l'économie moderne, la médecine que nous avons, la famille atomisée, etc. Elle sous-tend entièrement la deuxième civilisation occidentale. L'ancienne Vision est encore un peu présente bien sûr, mais elle ne joue plus qu'un rôle marginal, se contentant de réagir tant bien que mal à l'évolution d'un monde sur lequel elle n'a plus de prise. La dynamique de la création appartient désormais au mécanisme. Comme une masse critique de transformation s'est constituée tout au long du XVIIIe siècle, de simples secousses suffisent à déclencher des réactions en chaîne.

la révolution industrielle

Dans l'Angleterre de la fin du XVIIIe siècle, un des facteurs qui joue le rôle de déclencheur est la crise du bois, matériau universel qui sert à construire des maisons, des chariots, des bateaux (3000 chênes et 40 pins pour un grand navire), qui sert de combustible domestique ainsi qu'à fondre le minerai de fer. Avec l'augmentation de la population et le rôle croissant du métal, il commence à se faire rare. À la fin du XVIIIe siècle, 65 des 69 grandes forêts de l'Angleterre médiévale ont disparu. La solution, c'est le charbon, qui dès 1700 commence à le remplacer

comme source d'énergie. Vers 1735, Darby trouve la façon de transformer la houille en coke, utilisable dans le traitement du minerai de fer pour obtenir de la fonte ; vers 1784, Cort découvre le procédé du puddlage grâce auquel la fonte devient fer. Ces inventions assurent à l'industrie anglaise une avance considérable sur celle du continent où elles ne se généraliseront pas avant 1850.

L'exploitation de plus en plus intense des mines fait apparaître de nouveaux besoins, notamment en pompes performantes. Dès 1710 Newcomen met au point une pompe à vapeur. Watt (1736-1819) invente un véritable moteur à vapeur qui permet d'actionner les pompes avec un bien meilleur rendement. Dans les années 80, sa machine commence à être utilisée dans d'autres secteurs, en particulier le textile.

C'est un secteur clé où la demande est importante et permanente, le premier où doit triompher la révolution. Depuis longtemps déjà on utilise des machines, pour filer, tisser, etc. Au XVIIIe siècle, quantité de petites inventions contribuent à les améliorer (comme la navette volante). Surtout, on passe de la laine au coton qui supporte mieux le travail mécanique. Les fabriques anglaises en importent 2 millions de livres en 1760 et 366 millions en 1850. Ces machines sont d'abord actionnées par des manivelles ou des cours d'eau. Puis, grâce au moteur à vapeur, il devient possible de faire fonctionner simultanément de nombreux métiers. Vers la fin du XVIIIe siècle, le rythme s'emballé : le travail artisanal touche à sa fin, commence l'ère de la production industrielle.

Un dérivé capital du moteur à vapeur et de l'acier est le chemin de fer, facteur essentiel de l'industrialisation de l'Europe. En Angleterre, les bassins houillers se trouvent souvent à proximité des ports, d'où peu de problèmes de transport, d'autant qu'existe à l'intérieur un important réseau de canaux. Les premières voies ferrées apparaissent pourtant là, généralisation des chemins de roulement utilisés dans les mines. En 1825 est ouverte la première ligne voyageurs. L'Angleterre devient ainsi conseillère et fournisseur de l'Europe qui rapidement se couvre d'un réseau dense. Il devient alors facile et peu coûteux de transporter d'une extrémité à l'autre du continent des machines lourdes et des matières premières volumineuses.

Deux remarques à propos de ce démarrage. Considérer la crise du bois comme facteur déclencheur ne signifie nullement qu'elle est la cause du tournant technologique. D'une façon ou d'une autre ce tournant aurait été pris ; cette crise n'a fait qu'en fixer le moment. Il est important de rappeler qu'il n'y a pas de déterminisme de ce genre dans la naissance des civilisations. Ce qui en Angleterre a été perçu comme un défi n'a suscité ailleurs aucune réaction. Par exemple, dans certains pays africains aujourd'hui où le bois fait cruellement défaut, on n'observe guère de changement d'attitude qui consisterait à améliorer les modes de cuisson, à faire appel à l'énergie solaire, etc.. Le problème du bois est un défi dans la mesure où les esprits sont prêts à le voir comme tel et à chercher des solutions.

D'autre part, il convient aussi de remarquer qu'au début, la révolution industrielle ne doit à la philosophie mécaniste qu'indirectement. Elle naît des mains d'artisans ingénieux, non de l'application de principes scientifiques. Cependant, même si elle n'est qu'indirecte, l'influence du mécanisme est déterminante. Comme on l'a vu plus haut, il a forgé l'atmosphère mentale de cette époque, façonné de nouvelles habitudes de penser. L'Angleterre d'alors est prête à reconstruire le monde, et elle tire profit de toute invention. Ailleurs, en Russie par exemple, où cette ambiance n'existe pas, les mêmes inventions n'ont dans l'immédiat aucune conséquence.

La seconde étape de la révolution industrielle est par contre le fait des ingénieurs, formés dans des écoles spécialisées. L'Angleterre apporte encore sa part d'inventions comme le procédé Bessemer de fabrication de l'acier (1856), mais une bonne partie des nouveautés vient maintenant du continent.

L'industrie chimique décolle dans les années 60, stimulée par les besoins du textile en teintures, de l'agriculture en engrais, et de toute la société en savon, verrerie, etc. L'ère des produits synthétiques commence avec les médicaments de synthèse, avec les colorants et les matières thermoplastiques obtenues à partir du goudron de charbon, etc.

L'électricité sort des laboratoires des Volta (pile 1797), Faraday (dynamo 1832) et autres. Sa première application est le télégraphe dans les années 1830. Mais c'est surtout à partir des années 60, lorsque Gramme, Siemens, etc., conçoivent des dynamos efficaces accouplées à des machines à vapeur, qu'il devient possible d'utiliser l'électricité pour : l'éclairage (Swan en Angleterre et Edison en Amérique inventent le filament incandescent), les transports (1880 tramways de Siemens), et comme force motrice dans l'industrie. Vers la fin du XIXe siècle, une avancée spectaculaire est réalisée dans les transmissions avec la télégraphie sans fil (Marconi, Popov).

Dans la seconde moitié du XIXe siècle apparaît aussi le moteur à combustion interne. Les noms de Daimler, Benz, Panhard, Diesel... sont restés célèbres.

La façon dont cette révolution se propage en Europe ne peut se comprendre qu'en examinant les différentes circonstances politiques. Il est important de noter que ce n'est pas un phénomène auquel les dirigeants assistent passivement. Ces transformations sont voulues et provoquées. Toutefois, il ne se passe rien d'essentiel avant 1830. L'Angleterre mène seule le jeu, et même si elle est durement touchée par le blocus continental ordonné par Napoléon (fermeture du continent aux produits anglais), elle n'en continue pas moins de progresser, trouvant en Amérique du Sud et ailleurs de nouveaux débouchés grâce à sa marine puissante.

En Allemagne, les choses sérieuses commencent en 1834 avec la constitution d'une union douanière, *Zollverein*, dont les bases ont été posées par le ministre des finances prussien Motz (1775-1830). De son côté Peter Beuth, directeur de l'industrie et du commerce à ce même ministère de 1818 à 1845, s'engage à fond dans le processus d'industrialisation, conscient du sous-développement de son pays.

En France, le décollage se produit sous le Second Empire (1851-70), après un lent travail de préparation effectué sous Louis-Philippe (1830-48). Louis Napoléon (1808-73) voit dans la conversion industrielle de la France la clé de la prospérité du pays. Il agit conformément à un projet déterminé pour susciter l'expansion : « Nous avons d'immenses territoires incultes à défricher, des routes à ouvrir..., nous avons tous nos grands ports de l'ouest à rapprocher du continent américain par la rapidité de communication qui nous manque encore... Vous serez étonnés, à votre réveil, de déjeuner avec du lait de Falaise ou des petits pois de Perpignan. » (Discours de Bordeaux, décembre 1852) Il stimule de nombreux secteurs par une politique de grands travaux : construction des chemins de fer (plus de 15 000km de 52 à 57) dont il perçoit l'importance capitale pour le développement de l'industrie, reconstruction de Paris avec Haussmann, préfet de Seine, etc.

Au cours de cette première phase d'industrialisation, qui va jusqu'en 1870, d'autres facteurs que ces interventions gouvernementales favorisent l'expansion économique, malgré les révolutions de 48 et la crise de 57 (bouleversement dans l'industrie textile à cause de la guerre civile américaine). Ce sont notamment la réduction des tarifs

douaniers et l'expansion coloniale (l'Angleterre étend son emprise sur l'Inde, la France s'installe en Algérie, etc.).

Entre 1860 et 1870 d'importants changements politiques se produisent. En Italie tout d'abord, une Italie morcelée qui à partir de 1859 cherche à se libérer du joug autrichien et à faire son unité. Avec l'aide de Napoléon III, Victor Emmanuel II roi du Piémont-Sardaigne est proclamé roi d'Italie en 61. L'industrialisation peut vraiment commencer (en fait au nord du pays seulement).

Côté allemand, un mouvement d'unification part de la Prusse de Guillaume Ier et surtout de son président du conseil Bismarck (1815-62-98). La solide armée prussienne parvient à écarter les Autrichiens en 66. L'Allemagne se réorganise, mais les résistances sont vives dans les états catholiques du sud, d'où guerre avec la France. Paris est bombardé, le roi de Prusse proclamé empereur allemand dans la galerie des glaces à Versailles.

Il résulte de tout cela une carte d'Europe simplifiée, composée de quelques grandes entités : empire d'Allemagne et empire d'Autriche-Hongrie bordés par l'empire russe et l'empire ottoman, Royaume Uni, royaume d'Italie, France, Espagne...

Les années qui vont de 1870 à 1914 sont le témoin d'une rapide accélération de l'industrialisation en Europe. Parallèlement s'accroît l'intérêt pour les nouveaux marchés coloniaux (l'Allemagne, l'Italie et la Belgique entrent dans la partie). L'Allemagne concurrence de plus en plus l'Angleterre. La Russie commence à jouer un rôle grâce aux capitaux européens et malgré quelques sérieux handicaps tels que l'abolition très récente du servage (1860), un climat rigoureux et l'absence de port libre de glace. Ailleurs, en Espagne, au Portugal, en Grèce, en Norvège, etc., l'industrialisation reste marginale.

Des transformations aussi profondes ne vont pas sans douleur. L'industrie naissante n'allège en rien la peine des hommes, au contraire. N'oublions pas que le monde moderne sort des taudis des villes du XIXe siècle.

Le moteur à vapeur, puissant, capable d'actionner simultanément de nombreuses machines, impose le regroupement des ouvriers. Qui sont-ils ? Pas les héritiers des compagnons, ni les artisans des corporations. Pour l'essentiel cette main d'œuvre vient des campagnes surpeuplées. Lorsqu'ils débarquent en ville, c'est pour subir un sort pire que le servage : 15 à 16 heures de travail par jour ; jamais de repos (la révolution a supprimé presque toutes les fêtes religieuses, assez nombreuses et chômées sous l'Ancien Régime) ; pas de limitation d'âge (parfois dès 5 ans, 12 h par jour) ; pas de retraite (de toute façon, on meurt jeune, 33 ans en moyenne dans l'industrie coutelière par exemple) ; pas de protection en cas de maladie ; des conditions de travail exécrables et des accidents nombreux ; des salaires de misère (payés souvent en nature, avec de fréquentes retenues pour manquement aux obligations) qui permettent à peine de se nourrir (mal) et de se loger dans des taudis (véritables nids d'épidémies) ; le chômage à la moindre crise... Relisons Hugo, Dickens, Zola, ils n'exagèrent pas : « Je tire les wagonnets de charbon de 6 heures du matin à 6 heures du soir, il y a une pause de 1 heure. J'ai tiré les wagonnets quand j'étais enceinte... J'ai une ceinture autour de la taille, une chaîne qui me passe entre les jambes et j'avance avec les mains et les pieds. Le chemin est très raide et nous sommes obligées de nous tenir à une corde... C'est un travail très dur pour une femme... La fosse est très humide et l'eau passe toujours par-dessus mes chaussures. Mes vêtements sont trempés presque toute la journée. Je suis lasse

quand je rentre le soir... J'ai tiré les wagonnets jusqu'à m'en arracher la peau ; la courroie et la chaîne sont encore pires quand on attend un enfant... » (*Germinal*).

Il est évident que de telles conditions ne peuvent durer. Face à quelques rares patrons éclairés qui limitent la durée du travail, s'interdisent d'employer des enfants trop jeunes, construisent des cités ouvrières salubres, des milliers d'autres sont indifférents au sort de leurs esclaves. Il faut que l'Etat s'en mêle pour les faire changer d'attitude. Différentes lois sont promulguées en Angleterre, en France, en Prusse dans les années 30-40 qui réglementent l'emploi des femmes et des enfants dans certains établissements.

C'est dans l'ensemble très insuffisant, aussi les ouvriers se révoltent-ils périodiquement : canuts lyonnais en 31 et 34, ouvriers des industries cotonnières anglaises en 42, ouvriers de Silésie en 44, etc. En général la troupe réprime violemment ces insurrections.

Il faut du temps pour que les ouvriers prennent leur sort en main et s'organisent pour agir de façon plus efficace. Pour comprendre ce réveil tardif, il faut se rappeler que ce sont des individus déracinés, précipités dans un monde hostile mais habitués à la résignation. De plus, ils sont illettrés et n'ont aucun loisir pour se cultiver, discuter, sans compter qu'il leur est interdit presque partout de s'associer. Le premier objectif des mouvements ouvriers est donc de se faire reconnaître. C'est chose faite dans les principaux pays dans le dernier quart du siècle (1874 en Angleterre, 1884 en France...). À partir de là, les syndicats peuvent lutter pour améliorer la condition des travailleurs. Peu à peu prend forme une réglementation efficace qui limite le travail des femmes et des enfants, qui établit des mesures de protection sociale (1880 en Allemagne, 1890-1910 en Angleterre, début du XXe siècle en France), etc.

L'Europe réussit à franchir ce cap difficile grâce aussi à la formidable soupape que représente l'émigration. 60 millions d'européens quittent leur pays en un siècle, sur une population de 187 millions en 1800 et 400 en 1900. Ils se dirigent principalement vers le continent américain, avec un contingent de 32 millions pour les seuls Etats-Unis. Ce sont des paysans sans terre, des ouvriers au chômage, des bourgeois ruinés, plus quelques autres qui partent pour des raisons politiques (militants des révolutions ratées) ou religieuses (juifs de Russie).

Il est probable que sans cette soupape, une cassure se serait produite qui aurait brisé l'élan. Car malgré les progrès de l'agriculture pour nourrir 213 millions de personnes supplémentaires en un siècle, 60 millions de plus auraient constitué un fardeau difficilement supportable, sans compter que l'industrie, qui déjà a trop de bras, n'aurait su qu'en faire.

Une autre soupape est constituée par l'émergence d'une nouvelle classe relativement privilégiée à côté des ouvriers des usines et des mines. Ce sont par exemple les cheminots, du fait de l'importance vitale du réseau ferroviaire et des compétences que l'on exige d'eux. Ils sont en général assurés de la sécurité de l'emploi et ont des possibilités de promotion. Pour la France seule, ils sont près d'1/2 million. Il y a aussi tout un ensemble de nouveaux emplois, ce qu'aujourd'hui on appelle le tertiaire : employés de banque, de grands magasins, fonctionnaires, etc. Cette dernière catégorie s'enfle considérablement lorsque l'état prend à sa charge l'enseignement.

Au début du XXe siècle, la situation dans les régions les plus industrialisées a beaucoup évolué, en mieux. Le niveau de vie augmente, les conditions de travail se

sont améliorées, tout comme le cadre de vie. Les situations les plus précaires ne se trouvent plus en Angleterre, en France ou en Allemagne, mais dans les pays encore sous-développés comme la Russie. Marx s'est trompé qui prétendait que dans le système capitaliste les riches deviendraient inévitablement plus riches et les pauvres plus pauvres. Certes le paradis de la société de consommation est encore loin, mais on commence à entrevoir ce qu'il pourrait être. Après la grave crise de 1914-1945, il se réalisera.

la révolution politique

Si pour son industrie l'Europe est redevable à l'Angleterre, pour ses institutions, elle l'est à la France. Du moins en partie car la Révolution française est à la fois un exemple et un contre-exemple : comme exemple, elle montre la possibilité de construire un état sur des bases inspirées des Lumières ; comme contre-exemple, elle dégénère en Terreur et en guerres. Au lendemain de Waterloo, l'Europe entière ne voit que le contre-exemple, et c'est partout la Restauration, restauration de la tradition monarchique et des anciennes dynasties. Mais le retour à la situation d'avant 1789 ne peut être total. La carte de l'Europe s'est beaucoup modifiée (en Allemagne le nombre d'états est passé de 360 à 39...) ; certaines institutions mises en place par la révolution et par Napoléon, en France et ailleurs, sont conservées, par exemple le code qui porte son nom. Mais ne surestimons pas le rôle de Napoléon dans l'émancipation des peuples européens : il serait en effet injurieux de prétendre qu'ils auraient été incapables d'y accéder par eux-mêmes sans les soldats français ! L'équilibre est tout de même précaire entre les ultras, partisans d'un Ancien Régime qui vraiment n'en finit pas de mourir, et les libéraux qui ont toujours pour mot d'ordre la liberté.

Le mouvement libéral domine tout le XIXe siècle. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, il est tout droit issu des idées de Locke. La liberté de l'individu prime, avec pour conséquences : un minimum d'état dont le fonctionnement doit être soigneusement précisé et contrôlé ; le règne de l'individualisme, le plus fort surnage ; le refus des autorités spirituelles, la croyance en la raison. C'est véritablement une nouvelle religion qui inspire des révolutions et pousse des hommes à se faire tuer pour elle.

Autant que religion, le libéralisme est la doctrine qui sert le mieux les intérêts de la bourgeoisie. Classe sociale la plus instruite et la plus riche, elle entend garder le pouvoir contre un retour de l'aristocratie et contre la montée des couches populaires. Elle préserve donc sa position par le cens, le contrôle de l'accès aux fonctions publiques, etc.

Le libéralisme transforme profondément l'Europe. Dans quelques cas, l'évolution se fait progressivement comme en Angleterre, aux Pays-Bas ou en Scandinavie. Ailleurs ce sont des mutations révolutionnaires. Vers 1820, une première secousse de faible amplitude ébranle quelques pays, sans grand résultat. Vers 1830, seconde secousse, plus importante : la France et la Belgique basculent. En 48, c'est le tour du Piémont et plus tard de l'Italie unifiée. Pour l'Autriche, il faut attendre 1867. Quant à l'Allemagne, la propagation du libéralisme suit un cours sinueux, s'affirmant avant Bismarck, puis, à partir de 62, la réalisation de l'unité devient prioritaire.

Les régimes inspirés du libéralisme se reconnaissent à l'existence d'une constitution qui trace les limites du pouvoir. Le système électoral est discriminatoire (à une époque où les illettrés sont encore nombreux, il n'est pas complètement aberrant de

juger la masse incapable de remplir un rôle politique), sans être définitif (il suffit de remplir les conditions, par exemple 300F de cens, pour devenir électeur). Le libéralisme instaure les principales libertés individuelles : liberté d'opinion, d'expression, de réunion. Il tend à réduire les privilèges de l'église, notamment celui d'enseigner.

Les sociétés libérales sont ouvertes et fluides, laissant large place à l'initiative individuelle. De ce fait elles s'accordent bien avec les débuts de la révolution industrielle. En contrepartie, elles sont inégalitaires, l'argent et les diplômes coupant la société en deux.

L'idée démocratique prolonge le libéralisme. Elle le prolonge même tellement qu'au XIXe siècle les deux s'affrontent. La notion d'égalité est la source de désaccord, d'où découlent le suffrage universel, l'égalité sociale, et, paradoxalement l'accroissement du rôle de l'état pour assurer aux individus les conditions d'exercice de leur liberté.

L'infanterie de la démocratie se recrute parmi la nouvelle classe moyenne, cheminots, instituteurs, postiers, employés, petite bourgeoisie..., qui commence à prendre de l'importance dans la seconde moitié du siècle. Elle recevra ensuite l'appui de la paysannerie qui, grâce à l'école primaire et au journal, échappera progressivement à la tutelle du châtelain et du prêtre.

L'instruction est une condition indispensable à un bon fonctionnement de la démocratie. Entre 70 et 90, différentes lois en Angleterre, en France, en Belgique assurent la généralité et la gratuité de l'enseignement.

Sur le plan politique, la mise en place du suffrage universel se fait partout par étapes. L'évolution commence aux Etats-Unis dans les années 20-30. Ailleurs, il faut attendre plus longtemps. La France adopte en 48 un suffrage à demi universel d'où les femmes sont exclues ; la réforme électorale britannique de 85 laisse aussi de côté pas mal de monde ; en Allemagne, le suffrage universel est contemporain de l'unité ; en Autriche, il faut attendre 1906... À la veille de la première guerre mondiale, il est entré dans les législations et dans les mœurs, même s'il y a encore beaucoup de restrictions.

C'est la guerre justement qui va assurer pleinement le succès de la démocratie sur le libéralisme. La principale raison en est que l'état verra son rôle s'accroître considérablement, devenant principal commanditaire, producteur, client, employeur, réglementant les prix, les loyers, les salaires... L'effort qu'exigera ensuite la reconstruction lui laissera encore pour un temps ces prérogatives, après quoi il ne sera plus possible de revenir à un libéralisme total.

Une troisième force politique prend naissance au XIXe siècle, le socialisme, qui a pour origine les conséquences malheureuses de la révolution industrielle. Il est une réaction contre l'individualisme des régimes libéraux (d'où son nom), et ce qui lui semble en être la racine, la propriété privée des moyens de production. À un problème politique, les socialistes répondent en mettant l'accent dans un premier temps sur l'organisation de la société. C'est pourquoi au XIXe siècle ils se tiennent en général à l'écart des luttes politiques.

Les écoles se comptent par dizaines qui progressivement se réduisent à une seule, le marxisme (Marx 1818-1883). À partir des années 70-80, il devient dans la plupart des pays la philosophie reconnue du mouvement ouvrier, et commence à s'ériger en force politique. Au début du XXe siècle, il parvient à obtenir de nombreuses places de députés dans différents pays d'Europe. Son internationalisme se révèle alors dans son pacifisme et son refus de la course aux armements. À la veille de la guerre,

la conjonction entre pacifisme et socialisme est presque totale. L'impuissance des socialistes à empêcher le conflit est une épreuve décisive d'où ils sortent divisés. Les plus radicaux penchent alors vers l'exemple que montre la Russie bolchevique.

Le dernier mouvement politique qui émerge, en superposition cette fois à tous les autres, est le nationalisme.

Rappelons tout d'abord que, contrairement à ce que la propagande entretient depuis près de 200 ans, il n'y a pas de nations dans l'absolu. L'histoire de l'Occident et celle des autres peuples que nous verrons plus loin montre bien qu'avant les nations existent des entités géographiques fluctuantes, des populations mobiles, des dialectes innombrables, des modes de gouvernement variés... Beaucoup des plus grandes œuvres de l'humanité n'en ont pas moins été réalisées. La nation naît lorsqu'on décide de fixer des populations à l'intérieur de frontières précises et stables (en France comme dans la plupart des pays, il faut toujours payer pour avoir un passeport qui donne droit à sortir du pays), d'en unifier les façons de vivre, notamment la langue, de mettre le tout sous domination d'une même structure politique, et de faire croire qu'à l'intérieur de ces limites vivent les gentils et à l'extérieur des gens pas fréquentables, voire carrément méchants. Le processus ne va pas sans peine, et, dans la plupart des cas, l'armée est le constructeur de la nation avant d'en être le garant : le brassage de population qu'elle impose uniformise les modes de vie, propage une langue, et, par sa puissance et sa mission, elle réussit à faire croire à l'existence de cette entité. Le caractère artificiel de ce qui n'est qu'une construction se révèle entre autres dans le fait qu'ici elle réunit des groupes disparates, en Italie par exemple, tandis qu'ailleurs elle brise des unités anciennes, aux Pays-Bas, en Suède et même au Danemark.

Pourquoi le nationalisme apparaît-il en Europe au XIXe siècle ? Il y a plusieurs raisons qui tiennent d'une part à l'histoire ancienne et d'autre part à l'histoire récente. Aussi loin que l'on remonte, l'Europe n'a jamais eu qu'une seule occasion de réaliser son unité politique, ce fut sous Charlemagne. Malheureusement ses petits-fils se sont disputé l'héritage et l'empire s'est rapidement disloqué en entités irréconciliables de force comparable. Malgré sa puissance, l'Eglise n'a jamais pu réduire ces divisions. La raison plus récente est liée aux conquêtes napoléoniennes. Le sentiment national s'éveille en réaction à la domination française, à l'occupation militaire, aux contraintes de toutes sortes, réquisitions, fiscalité, conscription... Le nom de *bataille des nations* donné à la bataille de Leipzig en 1813 est significatif de cette prise de conscience. La sensibilité des romantiques s'empare ensuite du mouvement pour glorifier quelques événements du passé soigneusement choisis et interprétés. En même temps, philologues et grammairiens établissent les règles des langues nationales. Rappelons par exemple que les 30 volumes laissés par Frédéric II de Prusse sont tous en français, et que lorsque Kant écrit en allemand, la langue n'est pas stabilisée.

Impossible alors de revenir en arrière. Au contraire, la tendance s'accroît avec la révolution industrielle qui impose une compétition sans merci.

On le voit, le problème de l'organisation de la nouvelle civilisation est loin d'être résolu. Il faudra deux grosses guerres pour qu'elle trouve son équilibre. Et encore, le monde en sortira-t-il coupé en deux, car si la Vision mécaniste conduit à une révolution industrielle unique, l'image de l'homme qu'elle donne peut s'accommoder de deux structures politiques, la première qui fait passer l'individu avant la société (en fait les démocraties qui émergeront à l'issue de la seconde guerre mondiale

intégreront une bonne part d'idées socialistes), la seconde qui fait passer la société avant l'individu.

le scientisme

On assiste au XIXe siècle au processus désormais connu d'une Vision qui se fige à mesure que la civilisation vole de succès en succès.

C'est tout d'abord la science où le modèle mécaniste triomphe. Citons pour mémoire Ampère en électricité (1775-1836), Pasteur en biologie (1822-1895) qui résout le problème de la nature des fermentations et de l'origine des maladies, Le Verrier en astronomie (1811-1877) qui par le calcul découvre la planète Neptune à partir des perturbations d'Uranus, Darwin (1809-1882) dans les sciences naturelles qui propose une théorie de l'évolution des espèces... Ce dernier exemple est particulièrement intéressant car il illustre bien le phénomène d'auto-renforcement. En effet, les principes de la sélection naturelle et de la lutte pour la vie sont en partie inspirés à Darwin par le monde dans lequel il vit : une société anglaise en pleine révolution industrielle où les plus forts écrasent les plus faibles. En retour, cette théorie de l'évolution permet de se convaincre que le fonctionnement de cette société est parfaitement conforme aux lois de la Nature.

La méthode scientifique gagne tous les domaines. Taine (1828-93) l'applique à l'art et à l'histoire. Zola (1840-1902), dans une série de romans parue sous le titre *Histoire naturelle d'une famille*, illustre la thèse du déterminisme héréditaire. Comte (1798-1857) réduit l'homme à un corps étudié par la physiologie, qui s'agit dans un milieu social étudié par la sociologie. Berthelot (1827-1907) résume bien l'attitude générale lorsqu'il s'écrie : « Le monde est sans mystère ! » Renan (1823-92) peut ajouter : « Un seul pouvoir gouvernera le monde, ce sera la science. »

Le mécanisme devient une véritable religion, le scientisme, c'est-à-dire la croyance que la science peut résoudre tous les problèmes. Dans la foulée, le déisme du XVIIIe siècle fait place à l'athéisme : « Dieu est mort ! » proclame Nietzsche (1844-1900).

La puissance du mouvement se mesure à son influence socio-politique. Par exemple Jules Ferry (1832-1893) résume ainsi le but de sa vie : « organiser la société sans dieu et sans roi ». Le cas le plus remarquable est sans conteste celui de Marx qui, lorsqu'il constate certains effets pervers dans une société inspirée par le mécanisme, le pousse à l'extrême, jusqu'à l'aberration, car le mécanisme n'a pas compris grand chose à la vie en général ni à l'homme en particulier.

Il est évident que tout le monde ne se convertit pas à cette nouvelle religion. Mais comme les éclatants succès de la science ne peuvent être niés, comme aucun autre système aussi riche et valable n'existe encore, l'opposition se développe surtout dans le seul secteur resté libre, l'art.

Le romantisme s'affirme en réaction à la raison toute puissante. Malheureusement, à la "souffrance vague" (Berlioz) qu'il éprouve devant un monde qui pour lui n'a pas de sens, le romantique n'a rien d'autre à proposer que le vide : le héros mélancolique, angoissé par la fuite du temps, certain que le bonheur ici-bas est impossible, fuit le monde vulgaire par le rêve, puis, à court de rêve se suicide.

Cet art permet de satisfaire en partie le besoin d'infini. Mais au fond, il ne résout rien et l'on peut être certain que le problème ne cessera de se reposer car il est celui de la limite de la Vision mécaniste elle-même, qui évacue le sens, la sensibilité, l'intuition, l'émotion.

Ces états d'âme ne perturbent nullement l'avancée de la civilisation. Pour bien se convaincre qu'elle ne rêve pas, elle organise des séances de contemplation narcissique, les expositions universelles, et élève des monuments grandioses à la gloire de son génie, le Crystal Palace (pour la grande exposition de Londres en 1851), la tour Eiffel (1889, 320 mètres de haut), le palais de l'électricité (clou de l'exposition de Paris en 1900 : 39 millions de visiteurs)...

Plus important pour l'avenir, elle se lance sérieusement à la conquête du monde, animée de sa nouvelle foi : « À ces moines qui ne portaient chez ces peuples que de honteuses superstitions, et qui les révoltaient en les menaçant d'une domination nouvelle, on verra succéder des hommes occupés de répandre, parmi ces nations, les vérités utiles à leur bonheur, de les éclairer sur leurs intérêts comme sur leurs droits... Ces vastes pays lui offriront des peuples nombreux qui semblent n'attendre pour se civiliser que de recevoir de nous les moyens, et de trouver des frères dans les européens pour devenir leurs amis et leurs disciples. » (Condorcet) Autrement dit, l'Occident s'estime détenteur de La Civilisation ; il n'a rien à apprendre des autres mais tout à leur enseigner, dans la mesure, bien sûr, où il les juge capables de comprendre, ce qui sera rarement le cas. D'emblée les relations politiques, économiques, culturelles sont inégales, et celui qui objecte trouve bientôt un fusil en face de sa lance, ce qui met les choses au point. C'est cela la colonisation : le colonisateur agit à sa guise car il a tout simplement la foi et la force pour lui. Face à des régimes plus forts, la domination prend la forme du protectorat, qui comporte la reconnaissance d'une souveraineté locale, reconnaissance toute symbolique faut-il ajouter.

Vers 1815, au moment du rétablissement de la paix en Europe, la carte coloniale est chamboulée : la France perd presque tout ; l'Espagne et les Pays-Bas qui se sont déjà séparés d'une partie de leur empire sous l'occupation française voient le reste leur échapper, par émancipation ou prise des Anglais ; ces derniers sont les seuls à consolider leurs positions, qui restent malgré tout marginales. Au début du XIXe siècle, la conquête du monde est à faire.

Paradoxalement, ce sont les missionnaires qui donnent le coup d'envoi de l'expansion. Catholiques et protestants se livrent de véritables guerres pour compenser le terrain perdu à l'athéisme en Europe, qui semble irrécupérable.

L'Inde est véritablement unifiée par l'Angleterre, à tel point que Victoria est déclarée impératrice en 1877. La Chine qui refuse de s'ouvrir à l'Occident s'y voit contrainte par la guerre de l'opium en 1840. À la suite des britanniques, les français se jettent dans la mêlée, puis les japonais, les allemands, les italiens : le pays est proprement dépecé. L'archaïque Empire Ottoman se voit quant à lui dessaisir du contrôle de ses propres ressources. En Afrique, français et britanniques se livrent une course de vitesse, les premiers rêvant de conquérir le continent d'ouest en est, les seconds du nord au sud, d'où conflit au point d'intersection à Fachoda au Soudan en 1898. Ensuite le jeu se complique avec l'arrivée des allemands, des italiens, des belges. Bref, au début du XXe siècle, le monde entier est sous la domination d'une civilisation occidentale sûre d'elle-même, un peu trop sans doute.

le temps des difficultés, 1914-1945

Il ne fait guère de doute que le mouvement des nationalités est le principal responsable de ces 30 années de crises. C'est tout d'abord la première guerre

mondiale, l'inévitable aboutissement d'un processus engagé depuis plus d'un siècle. Ensuite, à cause des problèmes issus de ce conflit, une crise économique qui débute comme tant d'autres se transforme en catastrophe. Enfin, à force d'accumuler des problèmes sans les résoudre, l'Europe et le monde à sa suite s'enfoncent dans une guerre plus désastreuse encore.

la première guerre mondiale

L'Europe a connu bien des conflits. Pour la plupart, ils se sont avérés sans grandes conséquences. Celui-ci et le suivant méritent plus d'attention car ils font partie des quelques rares qui labourent les sociétés en profondeur.

Ils ne sont cependant pas crises de la Vision elle-même mais des relations entre les sous-groupes qui font cette civilisation. La Vision mécaniste triomphe toujours en fournissant aux belligérants des moyens de destruction sans précédent : canons, gaz de combat, chars, avions, sous-marins, bombe atomique, chambres à gaz... Il triomphera encore à leur issue pour élever la civilisation occidentale vers un nouveau sommet.

La première guerre mondiale commence bien avant l'assassinat de l'archiduc d'Autriche François Ferdinand le 28 juin 1914.

Relevons tout d'abord que plusieurs états sont confrontés à de graves difficultés intérieures. En 1905, la Russie est agitée par des troubles révolutionnaires et elle subit une défaite militaire contre le Japon dont elle a du mal à se remettre. De son côté, l'empire austro-hongrois est déchiré par les revendications des nationalités : serbes, croates, slovènes, bosniaques, herzégoviens. La tentation est alors grande de chercher à se consolider par des succès extérieurs. De fait, la guerre renforce bien dans un premier temps la cohésion nationale. Mais les gouvernants raisonnent encore par référence aux conflits limités du XIXe siècle. Or au début du XXe, la situation est bien différente, caractérisée par ce qu'on appelle la paix armée, c'est-à-dire des systèmes d'alliances et la course aux armements. De là un conflit long et étendu à partir d'une rivalité limitée.

Cette paix armée ne vaut que pour le continent. Hors de ce domaine étroit où chacun s'observe avec méfiance et craint l'encercllement, c'est déjà la guerre, du fait de la multiplication des compétiteurs et de la raréfaction des terres disponibles. Citons pour l'Afrique seulement les rivalités franco-britanniques à propos de l'Égypte, du Nigeria, du Tchad, de Madagascar ; les rivalités anglo-allemandes en Ouganda, franco-belges au Congo, franco-allemande au Maroc...

Depuis 1905 les crises se succèdent sans discontinuer et atteignent l'Europe elle-même : Bosnie-Herzégovine en 1908, Balkans en 1912, Serbie en 1914, objet de l'ultimatum autrichien et de la déclaration de guerre. Tout s'enchaîne alors très vite. La Russie, alliée de la Serbie, entre dans le conflit, suivie par la France, alliée de la Russie, puis de la Belgique qui refuse de céder à l'ultimatum allemand, puis de la Grande-Bretagne du fait de l'invasion de la Belgique, et encore de l'empire britannique et des colonies françaises. Les pays neutres sont soumis à de fortes pressions pour prendre parti : l'Italie se range aux côtés des alliés, l'Empire Ottoman aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche... En 1917, la Russie aux prises avec sa révolution cède. Les États-Unis la remplacent. Finalement le 11 Novembre 1918 est signé l'armistice.

Après la conférence de la paix en 1920, la physionomie de l'Europe apparaît profondément transformée. Sur le plan territorial, on assiste à la disparition de 4 empires, austro-hongrois, ottoman, allemand, russe, et au triomphe des nationalités. Décidément, certains hommes n'apprennent pas vite !

Dans la plupart de ces nouveaux états, la démocratie s'installe, sans doute par identification avec les vainqueurs. Ses principes se voient même étendus aux relations internationales avec la création de la Société Des Nations (1919). On veut croire la diplomatie capable de résoudre ces problèmes. On a bien besoin de ce genre d'illusion pour supporter le terrible bilan : 9 millions de morts, au moins autant de mutilés (dont les pensions vont longtemps peser sur les budgets publics), 3 millions d'hectares ravagés, des dettes colossales (pour la France : 33 milliards de francs or en 1914, 219 à la fin de la guerre), une industrie de guerre suréquipée difficile à reconvertir, etc. Il semble bien que cette paix contienne en germe de nombreux problèmes.

les crises de l'entre deux guerres

Il ne faut pas attendre longtemps pour les voir se manifester. Sur le plan territorial tout d'abord, il apparaît bien vite que rien n'est résolu. Les nouvelles frontières, même lorsque des traités les définissent, restent indécises et contestées, notamment dans l'Europe de l'Est où les nationalités s'enchevêtrent. Ailleurs, on en profite pour régler quelques comptes : guerres entre la Grèce et la Turquie, entre la Pologne et l'URSS. Des rivalités opposent même les vainqueurs entre eux. L'Italie se sent lésée de n'avoir pas obtenu les rives de la Dalmatie, attribuées à la Yougoslavie. Les Anglais et les Français, laissés en tête à tête par les américains qui renouent avec l'isolationnisme, s'affrontent à propos des réparations que doit l'Allemagne : les premiers, soucieux de préserver l'équilibre sur le continent, inclinent à la modération ; les seconds sont si pressés d'obtenir paiement qu'ils occupent la Ruhr en 1923. Tout ça finit par s'apaiser, mais il en restera des séquelles.

Se révèlent ensuite des problèmes intérieurs dont les conséquences seront encore plus graves.

La démocratie est partout en crise. Dans les nouveaux états issus du démembrement des empires centraux, elle s'est immédiatement imposée à l'issue de la guerre. Malheureusement, il manque les conditions élémentaires pour que fonctionne correctement un régime parlementaire : pas d'expérience politique, pas de classe moyenne, très peu d'instruction. Rapidement, ces institutions sont balayées par des coups de force qui leur substituent des régimes autoritaires, en général militaires : Pologne, Hongrie, Roumanie, Grèce, Turquie, Portugal, Espagne. Les vieilles démocraties ne sont pas épargnées. Dès 1922 l'Italie bascule dans le fascisme (de *fascio*, associations composées essentiellement d'anciens combattants qui se constituent au lendemain de la guerre). En 23, un putsch conduit par Hitler échoue, mais il est déjà en possession de sa doctrine et c'est par la très légale voie des urnes qu'il accédera au pouvoir en 33.

Les fascismes sont des réactions primaires de nationalismes blessés, côté vaincus contre l'humiliation de la défaite, côté vainqueurs contre les ridicules résultats obtenus au regard des sacrifices consentis. Ils s'appuient sur les milieux qui sont les gardiens traditionnels du sentiment national, c'est-à-dire l'armée et surtout les anciens combattants qui se sentent investis d'une mission, veiller à ce que les sacrifices ne restent pas vains. Pour les mêmes raisons, les fascismes sont

antidémocratiques : la république de Weimar est entachée d'une tare indélébile car née de la défaite, et la république italienne est incapable de préserver les fruits de la victoire. Troisième composante essentielle des fascismes, l'anti-individualisme : tout est dans *ein Volk*, en ajoutant qu'il a besoin d'une élite pour le guider, un *führer*. L'expression national-socialisme les résume finalement assez bien : un nationalisme hypertrophié, à tel point qu'il empêche longtemps la reconnaissance de leur parenté, et un socialisme pervers qui fabrique de force des individus égaux et qui lamentent ceux qui ne rentrent pas dans le moule.

La crise économique de 1929 a un effet décisif sur l'essor de ces mouvements qui voient leurs effectifs se gonfler des masses de déracinés.

Ajoutons encore que le fascisme prédispose à la guerre. C'est pour lui une nécessité doctrinale car la simple affirmation du *Deutschland* implique *Deutschland über alles* ; c'est aussi une nécessité passionnelle car on ne peut mobiliser la foule pendant des années sans lui fournir d'exutoire ; c'est enfin une nécessité de politique intérieure car ces régimes, après quelques succès, se révèlent peu efficaces. Leur responsabilité dans la seconde guerre mondiale ne fait pas de doute.

La France et la Grande-Bretagne donnent elles aussi des signes de désordre. À l'attraction qu'exerce le fascisme sur la droite et le communisme sur la gauche s'ajoute le dérèglement des institutions, les rapports entre législatif et exécutif basculant sans cesse à l'avantage de l'un ou de l'autre. Impossible donc de concevoir des politiques à long terme.

L'instabilité n'est bien sûr pas propre à cette période. Elle était fréquente au XIXe siècle, sans conséquences graves car le régime était alors véritablement libéral, c'est-à-dire que l'état se gardait d'intervenir dans de nombreux domaines. Or la guerre a considérablement étendu son champ d'action, même aux Etats-Unis. Dans ces conditions toute mauvaise décision ou absence de décision peut provoquer une catastrophe. De toute évidence ce ne sont pas des conditions idéales pour faire face à une crise économique et à la montée du national-socialisme.

Dernier soliste de notre symphonie sanglante inachevée, l'URSS, qui a bien du mal à sortir de son archaïsme. De la révolution d'Octobre 1917 jusqu'à la fin de l'année 21, la guerre fait rage entre l'armée rouge naissante et les armées blanches soutenues par la France, la Grande-Bretagne et le Japon. Les bolcheviques l'emportent et ce sont 5 années de calme relatif qui permettent de remettre la société en marche. Puis vient Staline qui, de 27 à 39, tente d'édifier le socialisme à coup de purges monstrueuses.

L'Europe est en mauvaise passe...

la crise économique

La crise en quelques chiffres : le commerce mondial tombe de 3 milliards de dollars début 29 à 1 milliard en 33 ; le taux de chômage dans les pays industrialisés grimpe de 5% en 28 à plus de 15% en 32.

Les explications de cette *Grande Dépression* sont multiples, et les experts ne s'accordent toujours pas après 60 ans d'analyses. Alors, plutôt que de chercher une n-ième théorie de la crise, bornons-nous aux quelques remarques suivantes.

Une économie organisée autour de la logique industrielle est fondamentalement instable. De fait, le retournement à la baisse de 1929 n'a rien d'exceptionnel. Il

respecte même une chronologie des crises de 8-10 ans mise en évidence au XIX^e siècle. On peut ainsi constater qu'en 1920-21 tous les pays industriels subissent un important recul de la production (32% aux Etats-Unis). De même, la spéculation boursière n'a rien d'une nouveauté. Il y a des précédents, par exemple le krach de l'union générale de Lyon en 1882.

Si l'on prend un peu de recul, on constate une grande instabilité économique et financière entre les deux guerres. Deux points attirent particulièrement l'attention : la fragilité du système monétaire et financier, et les tensions sur de nombreux marchés. En 1922, un nouveau système monétaire est mis en place dans lequel la monnaie de chaque pays n'est plus liée directement à l'or à cause de sa rareté, mais à une monnaie fondamentale qui, elle, est convertible en or, la livre sterling ou le dollar. Le bon fonctionnement de la construction dépend donc de la coordination entre les deux centres et de la confiance que leur accordent les autres pays. Or l'économie britannique est faible et la montée des Etats-Unis encore hésitante. L'ensemble est par conséquent fragile.

Là-dessus viennent se greffer d'importantes tensions financières dues aux dettes de guerre, les "réparations" que doit payer l'Allemagne, d'une part, et les remboursements des dettes interalliées, d'autre part, les premières devant servir à régler les secondes. Les Etats-Unis sont le prêteur en dernier ressort du monde européen. Compte tenu des difficultés, une série d'accords dans les années 20 étalent les remboursements allemands et réduisent les dettes interalliées. Comme l'argent manque toujours, il est fait de plus en plus appel à des emprunts à court terme, contributions volatiles dont l'arrêt peut entraîner des banqueroutes. Un édifice très vulnérable donc.

Des tensions apparaissent aussi dans le système de production aux alentours de 1925, c'est-à-dire lorsque l'Europe a presque achevé la reconversion de son industrie de guerre. Avant 1914, l'Angleterre, l'Allemagne et la France exportent à elles trois 60% des biens manufacturés. Pendant la guerre et juste après, les Américains, les Japonais et d'autres les remplacent. Vers 1925, l'industrie mondiale se trouve donc en situation de surproduction, tout comme l'agriculture (blé, sucre, etc.).

On comprend facilement que dans ce système fragilisé par les conséquences de la guerre, une crise qui débute comme tant d'autres puisse dégénérer en une Grande Dépression. Le processus une fois engagé s'entretient de lui-même : les disponibilités se réduisent et mettent en difficulté nombre d'entreprises qui ralentissent leurs activités et suspendent leurs paiements ; la confiance ne pouvant revenir, la situation se prolonge ; les entreprises licencient, d'où diminution du pouvoir d'achat qui entraîne à son tour une réduction de la demande...

La faillite du système libéral et la carence de l'initiative privée font obligation aux états d'intervenir. Le retournement le plus complet se produit aux Etats-Unis, où Roosevelt, inspiré par les théories économiques de Keynes, prend en main l'économie : réformes bancaires, réformes boursières, grands travaux pour réamorcer la pompe du travail, etc.

L'Allemagne, l'Italie et le Japon réagissent par la cartellisation de l'industrie et sa mise sous tutelle militaire. Ces mesures donnent rapidement des résultats, avec notamment une baisse du chômage.

La crise économique et les problèmes politiques se nourrissent l'un l'autre. La faillite de l'économie donne un argument de plus aux tenants du totalitarisme, qu'ils soient

fascistes ou communistes. Surtout elle encourage le nationalisme économique qui entretient le nationalisme tout court.

la deuxième guerre mondiale

Les causes en sont claires : ferments de conflits dans l'Europe issue des traités de 1920 ; crise économique qui encourage l'autarcie (le mot est forgé à cette époque), régimes autoritaires qui relancent la course aux armements.

Comme la première guerre, la seconde débute bien avant la déclaration officielle par une série de crises.

En 1934, les ambitions avouées du Troisième Reich semblent limitées au rattachement des minorités de même langue et de même race. Hitler vise essentiellement l'Autriche, et il combine la menace extérieure avec une tentative de putsch par une minorité active national-socialiste. Mussolini, encore du côté des alliés, porte plusieurs divisions à la frontière. Ce n'est que partie remise.

En 35, l'Italie opère un renversement d'alliances d'une importance capitale à l'occasion de l'affaire d'Ethiopie. Elle possède sur la mer Rouge l'Erythrée et une partie de la Somalie, séparés par Djibouti, possession française, la Somalie britannique, et surtout l'Ethiopie ; Mussolini rêve de la conquérir pour relier ses colonies et aussi pour venger l'échec de la précédente tentative en 1896. Les Anglais s'y opposent. L'Italie persiste et gagne. Mais elle digère mal les sanctions prises à son encontre par la SDN à l'initiative britannique. Désormais existe un axe Rome-Berlin.

En 36, Hitler encouragé à agir, remilitarise la Rhénanie. Les atermoiements de la France entraînent une perte de confiance chez les alliés.

En 36 débute la guerre d'Espagne. La victoire aux élections des partis de gauche coalisés alarme les possédants, les militaires, l'église, d'où une tentative de coup d'état qui au lieu de durer 3 jours va se prolonger 3 années. L'Espagne devient la scène d'une grande répétition générale : les brigades internationales viennent soutenir les républicains, et les fascistes aident les insurgés qui triomphent en 39.

En 38, Hitler reprend son offensive en direction de l'Autriche. Avec l'Italie de son côté, les démocraties occupées ailleurs, les Etats-Unis dans leur isolement, il n'a aucune peine à l'annexer. L'Europe ne bronche pas.

Vient ensuite le tour de la Tchécoslovaquie. Pour ne pas être en reste, Mussolini envahit l'Albanie. Hitler vise maintenant la Pologne qui reçoit l'appui de la France et de la Grande-Bretagne. Quand la nouvelle du pacte germano-soviétique éclate, qui signifie le dépècement de la Pologne, la guerre devient inévitable.

On le sait, ce conflit est encore plus long, plus intense, plus étendu que le précédent. Par conséquent, le bilan en est encore plus lourd. 50 ou 60 millions de morts dont 17-20 rien que pour l'URSS (quelle ponction quand on tient compte aussi des délires auto destructeurs de Staline), 6-7 pour la Pologne (un quart de la population), 600 000 pour la France, quelques centaines de milliers pour la Grande-Bretagne, sans compter l'extermination des juifs, des tziganes et autres minorités... La disparité est frappante entre l'Europe occidentale et orientale, ce qui explique une rancœur plus tenace à l'Est qu'à l'Ouest. Les destructions matérielles sont considérables, les communications désorganisées, des centaines de villes complètement détruites. Les sociétés sont complètement disloquées, surtout à l'Est où les Allemands ont décapité les élites et où ceux qui restent sont compromis.

En 1945 la tâche de reconstruction apparaît beaucoup plus vaste et difficile qu'un quart de siècle auparavant. Mais cette fois la leçon semble avoir été comprise. Geste beau et essentiel, Schuman et Adenauer posent immédiatement les bases d'une réconciliation franco-allemande, fondation d'une future Europe unie.

la grande envolée des Trente Glorieuses

Tout a été si systématiquement disloqué qu'une question devrait naturellement se poser : sur quelles bases l'Europe va-t-elle se reconstruire ? En fait, il semble bien que sans se préoccuper de la question, tout le monde passe directement à la réponse : la Vision mécaniste sous-tend toute l'action, ce qui signifie entre autres dans l'ordre économique le système industriel, et dans l'ordre politique le choix entre démocratie et communisme. La Vision a désormais une telle emprise sur les esprits qu'elle s'impose sans qu'on s'en rende compte. À aucun moment, on semble envisager un autre choix. Les circonstances sont donc particulièrement favorables à une envolée, à condition bien sûr que le monde ne sombre pas dans une nouvelle crise d'hystérie destructrice. Ce sera heureusement le cas : la guerre restera froide et les conflits localisés.

société

Les modifications territoriales à l'issue de la guerre révèlent une fois de plus la relative stabilité des frontières à l'Ouest, et l'instabilité de l'Europe centrale.

Comme après la précédente guerre, la démocratie triomphe. Les Anciens Régimes venus du fond du XVIIIe siècle achèvent de se désintégrer, tout comme les régimes autoritaires, hormis la péninsule ibérique qui décidément ne parvient pas à décoller depuis la fin de son âge d'or.

Dans les pays de tradition démocratique, une poussée à gauche se fait nettement sentir. Elle se traduit dans les institutions par l'élaboration de constitutions d'inspiration encore plus démocratique (suffrage vraiment universel, représentation proportionnelle...) et par la prédominance d'une assemblée, reflet de l'opinion. Sur le plan économique, on assiste un peu partout à la nationalisation des secteurs de base : charbonnages, gaz, électricité, transports, etc. Outre des raisons idéologiques, il y a des raisons pratiques : les nationalisations permettent de réaliser plus rapidement les réformes indispensables pour surmonter les destructions. Sur le plan social, sont adoptés des systèmes de protection aussi complets que possible, l'idée étant de soustraire les travailleurs aux aléas, là encore pour reconstruire plus vite.

Toutes les conditions semblent réunies, institutionnelles, politiques, psychologiques, pour préserver la liberté et la paix, et reconstruire le monde.

Malheureusement, la bonne entente entre les vainqueurs, américains, anglais et russes, doit tout à la gravité des circonstances. La paix revenue, l'antagonisme redevient flagrant. Le retrait des Etats-Unis et la présence massive de la Russie crée en Europe un déséquilibre, d'autant que le communisme jouit d'un grand prestige. La conquête du pouvoir dans les pays de l'est s'opère facilement en quelques étapes :

les partis communistes, faibles en effectifs mais bien organisés et soutenus par l'armée rouge, jouent dans un premier temps le jeu des gouvernements de coalitions ; ils se contentent d'un petit nombre de ministères qu'ils choisissent avec discernement, police, intérieur, justice ; ensuite, ils proposent aux partis socialistes de s'unifier et en peu de temps s'emparent des leviers de commandes ; il ne leur reste plus qu'à écarter les quelques obstacles qui subsistent, libéraux et autres, pour parvenir au pouvoir. En deux ou trois ans, l'Europe orientale bascule ainsi dans la *démocratie populaire*.

À la fin des années 40, le monde est coupé en trois : un bloc communiste, un bloc libéral, et un tiers-monde qui commence à se réveiller et devient rapidement le champ de batailles des deux premiers (guerre de Corée, du Viêt-Nam...)

Il est intéressant de remarquer que le communisme s'installe dans des pays relativement sous-industrialisés, où la population n'a pratiquement aucune expérience de la liberté. Il est probable que même sans les manœuvres des partis communistes, les régimes démocratiques auraient eu du mal à se maintenir, les conditions qui avaient provoqué leur chute dans les années 20 n'ayant guère changé. La démocratie, cela s'apprend. La bonne volonté ne suffit pas.

Dans les pays d'Europe de l'ouest qui constituent le noyau de la civilisation, on assiste à l'équilibrage entre les forces centrifuges, qui entretiennent la diversité, et les forces centripètes, qui conduisent à l'unité. Au XIXe siècle, on a vu la victoire des premières sur les secondes, ce qui, entre états, a signifié une émulation féconde puis destructrice, et à l'intérieur un esclavage malsain. Dans les pays communistes c'est au contraire la victoire des forces d'unification, à l'intérieur comme à l'extérieur. En contrepartie, les forces créatrices sont annihilées, d'où le retard constant de la technologie soviétique, de son industrie et de son agriculture (ses succès doivent beaucoup aux savants "empruntés" à l'Allemagne puis à l'espionnage industriel).

L'Occident réussit lui la rare et relativement fragile synthèse, condition essentielle de la réussite. Enfin, après un siècle et demi d'essais et d'erreurs, il parvient à résoudre le problème de son organisation. À l'intérieur, un équilibre est trouvé entre la liberté individuelle, source de création et de dynamisme, et les exigences de cohésion du groupe, indispensable pour bâtir collectivement. À l'extérieur, si le concept de nation n'a pas encore disparu, on émet pour la première fois l'idée d'une Europe unie, pour des raisons politiques et stratégiques avant tout, que soutiendra ensuite l'économie. Le Pacte Atlantique (1949), l'imbrication croissante des économies (plan Marshall, pacte du charbon et de l'acier, Marché Commun...) et la similitude des régimes politiques apparaissent comme des forces unificatrices.

économie

L'Occident a tout ce qu'il faut pour réussir : un projet qui mobilise l'immense majorité et une organisation optimale pour le réaliser.

Il est intéressant de comparer cette situation avec celle issue d'une autre guerre, également très destructrice, afin de se rendre compte combien il est capital d'étudier les civilisations d'un point de vue à la fois synchronique et diachronique, le premier représentant en quelque sorte le contenu de la Vision, tandis que le second introduit la dimension historique. Ainsi la guerre de 30 ans au début du XVIIe siècle se déroule en pleine phase de désintégration de la civilisation médiévale. Tout ce qui peut être fait ensuite, c'est essayer de recoller tant bien que mal les morceaux. La Vision chrétienne n'est plus créatrice ni crédible, mais il n'y a rien pour la remplacer.

Au contraire, à l'issue de la seconde guerre mondiale, la Vision mécaniste est toute puissante et loin d'être épuisée. Malgré les destructions, la civilisation n'est pas en panne, et, après cette parenthèse, elle repart de plus belle. La guerre est bien une crise d'adaptation interne, non une crise de la civilisation. Ce fait serait sans doute apparu plus facilement s'il avait été possible de faire une véritable comparaison avec d'autres conflits, c'est-à-dire si les belligérants n'avaient disposé de moyens de destruction aussi démesurés.

C'est en partie grâce à l'aide américaine que les pays d'Europe de l'Ouest ainsi que le Japon se relèvent si rapidement et parviennent à un nouveau sommet, la société de consommation.

Quelques repères : l'équipement en biens de consommation tels que télévision, automobiles, réfrigérateurs, lave-linge, téléphone, etc., frôlent la saturation tandis que l'espérance de vie augmente pour approcher les 80 ans. La civilisation est bien à son sommet, selon ses propres critères qui définissent le bonheur par la jouissance de biens matériels, et la vie par sa longueur. Vision et réalisations coïncident. C'est le sommet des Trente Glorieuses.

le déclin

la crise

Difficile de fixer l'instant du retournement. En permanence des courants multiples traversent les sociétés et il faut du temps avant qu'une tendance claire émerge. Puisque cette civilisation est dominée par l'économie, l'homme étant réduit à ses fonctions de producteur et de consommateur, c'est peut-être là que nous trouverons le critère le plus pertinent. De fait, 1975 constitue un bon repère. Cette année-là, de nombreux pays connaissent une "croissance négative" pour la première fois depuis la reprise. Le lien avec la forte et brutale augmentation du prix du pétrole est évident. Mais ce serait une erreur de s'en tenir à cette explication. La crise de l'énergie, comme on l'appelle alors, sert uniquement de révélateur à un problème plus profond, qui d'une façon ou d'une autre aurait un jour éclaté. La meilleure preuve en est qu'une fois le choc absorbé, la croissance repart dès 1976, l'Occident ne retrouve pas l'euphorie des années précédentes. La crise pétrolière devient crise économique. Mai 68 et les mouvements hippies étaient des signes annonciateurs. Cette fois, quelque chose s'est vraiment cassé. À partir de là l'ambiance est très différente de celle des Trente Glorieuses. L'humeur est au pessimisme, à la morosité, à la perte de confiance en l'avenir. « No future », c'est ce que semble crier maintenant plus que jamais une jeunesse déboussolée. Même si les produits de consommation continuent de couler à flot, on n'y croit plus vraiment. Deux raisons à cela.

La première est que d'innombrables effets pervers se font jour. Des actions au départ conçues pour le plus grand bien de tous ont fini par dégénérer : crise de la filière agricole où la recherche des rendements pour nourrir tout le monde s'est faite au détriment de l'environnement, de la qualité, et de la santé publique ; pollutions chimique et nucléaire durables ; changements climatiques amplifiés voire causés par l'homme ; vaste tiers-monde exclu du développement et qui de surcroît, suprême hypocrisie, est endetté vis-à-vis de l'Occident tout en étant exploité pour ses

ressources naturelles et sa main d'œuvre bon marché... Ces conséquences semblent quasiment irréversibles. Quelque chose s'est vraiment cassé.

L'autre raison qui explique cette cassure est que beaucoup commencent à douter que les biens matériels apportent réellement le bonheur. L'homme est-il heureux avec deux voitures, 100 chaînes télévisées, trois consoles de jeux, plusieurs téléphones, et des vacances à ne savoir qu'en faire ? Manifestement pas à voir tous les désespoirs que ce mode de vie engendre. Beaucoup cherchent à fuir, que ce soit par l'alcool, la télévision ou les raves parties, que ce soit en allant porter la bonne parole auprès de peuples qui n'ont rien demandé, ou encore par une quête éperdue de sens dont profitent tant de sectes, nouvelles et anciennes.

Il est clair que le monde et la Vision commencent à s'écarter. C'est le signe du déclin de la civilisation. Cela va de pair avec un gouffre qui se creuse entre une minorité dominante qui se fige dans ses croyances, et une masse qui ne croit plus à ses discours, qui ne croit plus surtout à la Vision qui l'inspire. Tandis que quelques uns clament encore que la science détient la solution à tous les problèmes (OGM, clonage thérapeutique, nouvelles technologies de l'information, etc.), une majorité s'en distancie et ne voit plus là que dangers. Il lui apparaît de plus en plus évident que le système échappe à tout contrôle, et que la minorité dominante se discrédite chaque jour davantage en appliquant des solutions inefficaces. Chaque nouvelle élection témoigne de cette distanciation croissante.

Pendant ce temps, d'autres proclament le temps venu de l'apocalypse, fantasme archaïque qui resurgit chaque fois qu'un monde semble toucher à sa fin. Vaine espérance : les extraterrestres tardent à venir emporter les 144 000 élus, les messies se font plus discrets que jamais, les éclipses ne tuent personne, il ne s'est rien passé au passage de l'an 2000 et il ne se passera probablement rien en 2012.

Crises environnementales et crises existentielles, ce tableau des signes du déclin doit être complété : vis-à-vis de l'extérieur, la civilisation mécaniste est de moins en moins perçue comme un modèle, pas plus dans sa forme communiste que dans sa forme capitaliste. Pour la première, la cause est entendue depuis l'effondrement de l'URSS. Celle-ci n'a pas viré pour autant à la démocratie capitaliste mais a été mise en coupe réglée par des bandes mafieuses.

Le cas du monde islamique est particulièrement intéressant. À la fin du XIXe siècle et au début du XXe, il est traversé par un courant moderniste : « Le torrent de la civilisation européenne inonde le monde, et les peuples non-européens risquent de sombrer dans le flot s'ils ne vont pas dans le même sens » (*réformes nécessaires aux états musulmans*, Constantinople 1867). Le kémalisme turc s'en inspire, et inspire à son tour le nassérisme égyptien (qui intègre aussi des expériences socialistes), et d'autres. Au moment où, avec la décolonisation, se pose le problème du choix de société, des mouvements opposés apparaissent qui prônent eux le retour au fondamentalisme musulman et le rejet de la modernité. Ils explosent seulement dans les années 70 en Libye, puis surtout en Iran qui, avant sa révolution islamique, s'était résolument engagé dans la voie de l'occidentalisation : « Il faut détruire à la hache les idoles du monde moderne », ayatollah Janati, 1987. Une frontière s'est cristallisée avec l'Occident. La guerre a même été par deux fois ouvertement déclarée, contre l'Irak et plus récemment contre l'Afghanistan des Talibans, sans parler d'innombrables escarmouches. Pour nombre d'exclus, le futur a désormais le visage du fondamentalisme musulman, et plus du modernisme occidental.

les limites de la Vision mécaniste

Derrière ces manifestations douloureuses du déclin de la civilisation mécaniste se cache une crise beaucoup plus profonde qui touche à ses fondements même. La situation est semblable à ce qu'a connu la Vision chrétienne à partir du XIVe siècle.

Cette crise des fondements, la majorité l'ignore car elle se voit présenter une image vulgarisée de la science qui met en scène des succès spectaculaires : décryptage du génome, clonage, sondes martiennes, etc. Les médias ne font que refléter la vision dominante, même quand ils semblent la critiquer. Derrière ces apparences couve une grave crise, dont les chercheurs eux-mêmes n'ont d'ailleurs pas forcément conscience tant ils sont le nez dans le guidon. Quelques exemples : la science ne comprend toujours rien à la conscience, au processus de guérison, n'explique pas l'évolution des espèces... Questions fondamentales s'il en est, qui touchent l'homme de près. Ce n'est pas faute d'essayer. Ce sont les limites du modèle qui interdisent de comprendre. Et le modèle mécaniste est tellement dans toutes les têtes que peu voient combien il façonne leurs pensées.

En fait, ses fondements ont été sérieusement ébranlés dans la première moitié du XXe siècle : la théorie de Gödel a posé des limites à la connaissance mathématique ; la théorie de la relativité a établi l'équivalence de la matière et de l'énergie, la relativité de l'écoulement du temps et des mesures de longueurs ; la physique quantique a montré que la matière a des comportements à la fois corpusculaire (point matériel localisé) et ondulatoire (l'objet quantique est étalé comme une onde dans tout l'espace), qu'il est des limites à la connaissance des propriétés d'un système matériel (principe d'incertitude de Heisenberg), lesquelles propriétés ne sont d'ailleurs définies qu'à l'instant d'une mesure et pas en dehors (problème de la mesure)... Bref, émerge une vision de l'univers physique très différente de celle des Descartes et autres Newton. Plus les physiciens creusent la matière, plus elle se révèle sous des aspects immatériels !

Bizarrement, cette révolution qui date de près d'un siècle n'a pas été pleinement intégrée : pour les biologistes, la matière des corps vivants ressemble toujours à celle des physiciens du XIXe siècle ; quant aux physiciens, beaucoup se comportent en simples techniciens de la science, se servant des théories nouvelles pour leurs calculs tout en ignorant leurs conséquences sur la vision de la réalité.

Une autre révolution a eu lieu ces dernières décennies dans le domaine de la conscience. Conjonction de l'élargissement de la psychologie impulsé par Jung, de la redécouverte du chamanisme, et de la découverte fortuite du LSD par Hoffmann, les états de conscience modifiés ont pu être systématiquement étudiés. Cela aboutit, entre autres choses :

- à refaire de la conscience un objet central d'étude, trop longtemps mise de côté par la science mécaniste alors que la seule chose dont nous soyons certains, c'est d'être conscient ;
- découvrir, ou plutôt redécouvrir, que certaines expériences de conscience ne sont pas encloses dans les limites de notre corps ; on les appelle des expériences transpersonnelles, par exemple l'identification à un animal ;
- réaliser que la conscience ne saurait être un sous-produit fortuit de la matière mais bien une donnée première de la réalité.

Bref, le cerveau n'est pas un ordinateur perfectionné dont la complexité l'aurait conduit à se penser lui-même.

J'ai approfondi ces questions dans d'autres ouvrages : *nos pensées créent le monde, l'esprit dans la matière, vers l'Homme de demain*. L'essentiel à retenir ici est que la Vision mécaniste a atteint ses limites. Par conséquent, les problèmes que traverse aujourd'hui la civilisation ne peuvent se résoudre dans ce cadre de pensée. En fait, il ne s'agit pas de résoudre tel ou tel problème particulier ; il s'agit de trouver une Vision permettant de percevoir la situation d'une autre manière et de rebâtir la civilisation sur de nouvelles bases.

les germes du renouveau

Le déclin de notre civilisation n'est pas une fatalité qu'il faille subir passivement. Les circonstances sont même plutôt favorables pour que se produise une métamorphose, si possible plus rapide et moins douloureuse que la précédente qui a fait passer de la civilisation chrétienne à la civilisation mécaniste. Comme rarement dans son histoire, l'Occident vit une période prolongée de paix. Au moins entre les protagonistes majeurs, ce qui n'exclut pas des conflits localisés et contenus, comme dans l'ex-Yougoslavie récemment. D'autre part, il n'a pas d'ennemi extérieur représentant une menace vraiment sérieuse. Il n'est certes pas totalement à l'abri, les événements du 11 septembre 2001 l'ont prouvé. Mais cela ne saurait être comparé à la sauvagerie des invasions huns, mongoles, ou turques, qui ont porté le coup de grâce à des empire fatigués. Enfin, l'Occident a encore suffisamment de lucidité, de dynamisme et de créativité pour inventer une Vision nouvelle.

Les sociologues ont récemment identifiés une frange nouvelle, importante et méconnue de la population qu'ils ont baptisés les créatifs culturels (Paul Ray, *les créatifs culturels*, le Souffle d'Or 2001). Ils représenteraient près de 20% de la population américaine et européenne. Ce sont des gens qui ont généralement vécu des expériences les ayant conduit à remettre en cause leur vision du monde et leur sens de la vie. Ils s'attachent à changer de comportements dans leur vie quotidienne et dans leur travail : plus d'ouverture, plus de compréhension des autres, des modes de communication plus authentiques, de nouvelles formes de commerce, d'architecture, d'agriculture, etc. La plupart le font dans la discrétion, au point qu'ils croient que les gens comme eux seraient rares, pas plus de 5% de la population. Il seraient pourtant plus de 100 millions aux Etats-Unis et en Europe ! Ce n'est pas encore une force de transformation parce qu'une nouvelle Vision n'a pas encore clairement émergé et que tous ne vont pas nécessairement dans le même sens. Mais cela témoigne indéniablement d'un esprit de recherche. Pour eux, les crises collectives et individuelles sont perçues comme des défis qui incitent à dépasser ses limites. Là se trouvent certainement les germes du futur.

entracte

En quelques pages nous avons franchi 15 siècles. Beaucoup de détails et de nuances d'une histoire telle que nous avons appris à la concevoir à l'école sont passés à la trappe. Mais il en va des civilisations comme des hommes : le sens d'une vie humaine ne peut se saisir en détaillant chaque seconde, tout comme le sens d'une civilisation se perd à vouloir décortiquer chaque événement. Ce rapide survol de 15 siècles d'histoire nous a permis d'appréhender la civilisation comme une entité à part entière, qui incarne une Vision, et qui a son histoire propre, de la naissance à la mort. La vie de cette entité dépasse de beaucoup la vie des individus qui la constituent, tout en n'étant rien d'autre qu'une projection de la conscience collective.

Difficile de faire un travail aussi fouillé avec les autres civilisations. Il y a à cela une raison de fond : les Visions sont incommensurables entre elles. Chacune exprime un point de vue particulier et unique sur l'homme, l'univers, leurs rapports, le sens de la vie et de la mort. Chacune s'exprime aussi dans une ou plusieurs langues qui modèlent la pensée. Impossible de traduire sans trahir : les notions de *péché* ou d'*être* sont inconcevables dans la Vision chinoise ; nos mots *néant* et *vacuité* sont impropres à rendre les conceptions métaphysiques riches et subtiles des taoïstes et des bouddhistes... Il faudrait en fait étudier chaque civilisation d'un point de vue qui lui est propre, la penser et l'exprimer dans sa langue. Cela ferait un livre certes précis, mais illisible ! Donc force m'est de faire un compromis et d'essayer de raconter les autres dans ma langue.

Ceci m'amène à une autre limite plus personnelle. Je ne parle ni arabe, ni persan, ni chinois, ni sanskrit... Ma connaissance de ces civilisations est donc indirecte. Même si j'ai rencontré des gens de toutes origines qui m'ont beaucoup aidé à pénétrer ces autres Visions, je reste vis-à-vis d'elles un étranger.

En outre, je ressens plus d'affinités avec certaines civilisations, comme des résonances qui viendraient de loin. L'Extrême-Orient m'est ainsi familier, plus même que le Moyen-Orient d'où sont pourtant originaires mes grands-parents, tandis que l'Inde est plus lointaine et je ne la perçois qu'à travers un voile de brume. D'autres mondes me sont carrément étrangers, comme l'Afrique ou l'Amérique du sud. C'est pourquoi je n'en parlerai pas dans ce livre. Je ne nie pas évidemment qu'il y ait là des peuples hautement évolués. Seulement je m'en sens trop éloigné pour pouvoir dire à leur propos quelque chose de valable.

Ces limites étant posées, nous allons entreprendre notre petit tour du monde des civilisations, successivement islamique, chinoise et indienne.

la civilisation islamique

L'Islam, on ne le connaît généralement aujourd'hui que sous une forme extrémiste dénaturée. C'est oublier qu'il fut l'une des plus brillante civilisations, tant économiquement que culturellement, bien en avance sur l'Occident du IXe au XIIe siècle, qui lui est d'ailleurs grandement redevable pour sa propre métamorphose. Comment en moins d'un siècle a pu se constituer un empire aussi vaste, comment s'est-il élevé si haut, pourquoi n'a-t-il su se transformer de l'intérieur malgré un énorme potentiel, pourquoi opte-t-il de plus en plus aujourd'hui pour l'extrémisme... ? Pour comprendre, il faut d'abord nous efforcer de pénétrer la Vision qui sous-tend cette civilisation, malgré la barrière du langage et le filtre de nos préconceptions.

la Vision islamique

préliminaires

L'Islam est la dernière des religions révélées, dernière en date après le judaïsme et le christianisme, et dernière en ordre puisqu'il clôt le cycle en portant le monothéisme à son achèvement. Par bien des côtés, il s'apparente aux deux précédentes, allant d'abord jusqu'à les reconnaître. Chrétiens et juifs sont en effet "gens du Livre", Adam, Noé, Abraham, Moïse, Christ et d'autres des prophètes reconnus, c'est-à-dire dans la signification islamique des hommes inspirés par Dieu pour annoncer les vérités essentielles et les châtiments réservés à ceux qui les ignorent. Muhammad est le dernier, qui corrige les insuffisances du judaïsme et du christianisme pour faire un monothéisme sans compromission : est dépassée la notion judaïque de peuple élu pour faire une religion universelle ; est dépassée également le monothéisme bancal du christianisme où Dieu est scindé en trois entités, le Père, le Fils, et le Saint Esprit.

Beaucoup de conceptions judaïques se retrouvent dans l'Islam, plus ou moins adaptées : Allah et Yahvé sont tous deux des divinités sévères et guerrières, en même temps que "le miséricordieux et le compatissant" ; les enseignements du Coran et du Talmud sur les anges, la résurrection, le ciel sont souvent fort proches ; de même que de nombreux éléments du rituel, et des petits détails de diète et d'hygiène ; l'arabe est la langue de la révélation coranique comme est l'hébreu celle de la révélation talmudique ; écoles coraniques et écoles talmudiques ont un air de famille... Au fond, les deux peuples et leurs croyances sont fort proches, et leurs querelles évoquent plus celles de frères ennemis qui se détestent à force de se ressembler.

La dette de l'Islam envers le christianisme est plus légère, sans doute parce que Muhammad (ou Mahomet) n'en avait qu'une connaissance imparfaite et de seconde main. Retenons surtout la mission de propagation universelle.

Bien entendu l'Arabie imprime aussi sa marque, directement dans la démonologie, le pèlerinage et la cérémonie de la Ka'ba..., indirectement par le milieu et la façon de vivre de ses habitants.

L'Arabie est une immense péninsule désertique (Arabie = aride), ce qui impose de très fortes contraintes sur les populations. Au VI^e siècle, les 5/6 sont des nomades, bergers qui se déplacent d'un maigre pâturage à un autre. La structure sociale de base est la tribu, qui rassemble tous les individus se réclamant d'un ancêtre commun, et le bédouin (de *bâdiya*, la steppe) ne se reconnaît aucune obligation envers ce qui est extérieur à elle. L'équilibre est bien sûr fragile, et la nécessité de survivre pousse souvent sur le territoire du voisin. C'est la *razzia*, coup de main en général limité à la capture du bétail et de dromadaires, mais qui dégénère parfois en conflit ouvert avec mort d'hommes et rapt de femmes et d'enfants. Ce système économique comprend en outre quelques paysans fixés dans les oasis, et des marchands caravaniers qui profitent de la position stratégique de la péninsule : au sud, l'Afrique des esclaves, de l'or, de l'ivoire ; au nord, le monstre vorace byzantin ; au nord-est, la Perse sassanide ; au sud-est, les routes maritimes qui d'Inde et d'Extrême-Orient aboutissent au Yémen. L'essor des villes au VI^e siècle, telle La Mecque, repose sur ce commerce. À l'origine simples tribus fixées pour accueillir les caravanes, elles s'ouvrent progressivement à diverses influences. Juifs et chrétiens par exemple y passent et parfois se fixent. C'est dans ce milieu que va éclore et s'épanouir dans un premier temps la nouvelle religion.

Le futur prophète voit le jour à La Mecque vers 570. Gardien de moutons puis caravanier, époux d'une riche veuve, la première partie de sa vie ne présente rien de bien remarquable. À l'approche de la quarantaine pourtant, il s'absorbe de plus en plus dans la religion : méditation, retraite, etc. En 610 il vit une expérience déterminante : « ... je levai la tête vers le ciel et voilà que je vis Gabriel sous la forme d'un homme, les pieds joints au bord du ciel, qui disait : ô Muhammad, tu es le messenger d'Allah et je suis Gabriel... » Après cela, les visions et les révélations se multiplient. Muhammad se présente de plus en plus ouvertement comme le Prophète, chargé par la divinité de conduire le peuple arabe vers une morale plus stricte et une foi monothéiste. Bien qu'il ne cherche pas à remettre en cause l'édifice économique-social, l'oligarchie mecquoise ne veut pas de sa prédication et le chasse lui et ses partisans en 620. Ils arrivent à Médine en 622, date qui sera choisie plus tard comme le début de l'ère islamique ou ère de l'*hégire* (littéralement *fuite*).

C'est également une date déterminante dans l'histoire de cette religion car Muhammad se retrouve rapidement à la tête d'une petite théocratie avec la conversion d'une partie de la population locale. Ceci explique sans doute pourquoi dans l'Islam la frontière entre spirituel et temporel est plus floue que dans les autres religions. À titre de comparaison, le christianisme est entièrement à construire à la mort du Christ, et un Bouddha ne s'intéresse qu'au développement intérieur de ses disciples.

De plus en plus le Prophète se consacre aux problèmes pratiques d'organisation sociale, de morale quotidienne, de diplomatie, et même de guerres pour assurer l'approvisionnement de la communauté et sa protection contre les mecquois : 65 raids en 10 ans dont 27 qu'il dirige en personne. Le conflit des "Vrais Croyants" contre les polythéistes dure 10 ans, jusqu'en 630, date à laquelle il fait une entrée solennelle à La Mecque. Le succès appelant le succès, la théocratie ne cesse de s'étendre en Arabie jusqu'à sa mort en 632.

Ce survol permet d'entrevoir les deux fondements de l'Islam. D'abord le *Coran*, littéralement récitations, celles faites par l'archange Gabriel à Muhammad et reprises

par celui-ci qui les dicte à tout instant. En fait, les divers fragments ne seront réunis sous forme définitive que vers 650, sous le califat d'Uthman. Les 114 chapitres (*sourates*) qui le constituent sont tout à la fois exposés de doctrine, prescriptions de prière, annonces de lois, dénonciations d'ennemis, traités de morale, règlements d'industries, du commerce, de la finance, etc.

Le second fondement de l'Islam est la *sunna* (coutume, usage), c'est-à-dire l'imitation du prophète, de ses comportements, de ses façons de boire, de manger, de se vêtir, de s'acquitter des devoirs religieux, de traiter les Croyants et les infidèles, etc.

Deux petites remarques avant de rentrer dans la Vision elle-même. Jugée par Dieu la langue la plus apte à exprimer son message, l'arabe se voit frappé du sceau de l'universalité. Elle sera donc la seule langue du Coran, qui servira aussi de livre de grammaire et de rhétorique. D'autre part, l'Islam considère qu'avec Muhammad le cycle de la Révélation est clos. Par conséquent, la *sharia* a sa forme définitive. La *sharia*, c'est l'ensemble des lois d'inspiration divine auxquelles doivent se soumettre tous les musulmans. Elle comprend outre le Coran et la sunna, la *giyas*, c'est-à-dire la déduction par analogie des cas non explicitement mentionnés, et l'*ijma* ou consensus de la communauté des croyants qui, selon le Prophète, « ne sera jamais unanime dans l'erreur ».

contenu de la Vision

Islam signifie *soumission*. Le musulman est donc celui qui se soumet au Dieu unique. Car Allah est source de tout, et d'abord de la vie : « Nous avons fendu la terre profondément et Nous avons fait sortir le grain, la vigne et l'herbe, l'olivier et le palmier, les jardins plantés d'arbres au feuillage touffu... Regardez leurs fruits, quand ils paraissent et qu'ils mûrissent. En vérité, il y a en cela des signes pour ceux qui comprennent. » Il est aussi un dieu puissant, omnipotent et omniscient : « Il n'y a pas de Dieu sinon Lui, le Vivant, l'existant par lui-même. L'assoupissement et le sommeil ne s'emparent pas de lui. À lui appartient ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre, et la conservation des deux ne pèse pas sur lui car il est le Haut, le Grand. »

La clé du salut repose simplement sur la croyance *sincère* (*ikhlaṣ*) que Dieu est UN. En pratique, l'Islam rejoint ses prédécesseurs, promettant de grands maux ou des récompenses au-delà de la tombe. Le Coran affirme en effet la résurrection du corps et de l'âme au jour du jugement dernier : « Quand la terre sera secouée de son séisme, que la terre rejettera ses fardeaux, que l'homme dira "qu'a-t-elle?", ce jour-là, elle rapportera ses récits selon ce que lui a révélé ton Seigneur. Ce jour-là les humains surgiront des sépulcres, par groupes, pour que leur soient montrées leurs actions. Qui aura fait le poids d'un atome de bien le verra. Qui aura fait le poids d'un atome de mal le verra. » Ceux qui ont repoussé l'appel de Muhammad seront damnés en proportion de leurs péchés : chaleur torride, froid mordant, chaussures de feu, eau bouillante, etc. Au contraire le paradis des bons croyants et de ceux qui meurent à la guerre pour Allah est le lieu de toutes les félicités : « Les Pieux seront dans des jardins, jouissant de ce que le Seigneur leur a accordé. Leur Seigneur les aura préservés du tourment de la Fournaise. "Mangez et buvez en paix en récompense de ce que vous avez fait"... Ils diront : "Nous étions jadis parmi les nôtres pleins d'angoisse. Allah nous a favorisés. Il nous a préservés du tourment du souffle torride". »

Comment un homme peut-il résister à l'attrait de 72 vierges que « jamais homme ni génie n'a déflorées... belles comme la jacinthe et le corail, aux seins bombés mais

au regard modeste... dont ni l'âge, ni la fatigue, ni la mort ne peuvent altérer la beauté » ? Muhammad ajoute quand même quelques délices spirituels tels que la récitation du Coran, et pour tous, hommes et femmes, la suprême extase de contempler la face d'Allah.

Une importante conséquence de la toute-puissance divine est la prédestination : « Dieu a créé l'homme et a fixé son destin, puis il a rendu son chemin facile... Nulle calamité n'atteint la terre ni vous-même sans que cela soit écrit dans un livre avant même d'être créé. » Le libre arbitre est donc nié, le Coran allant même jusqu'à affirmer : « Que celui qui le veut prenne un chemin vers son Seigneur, mais vous ne voudrez que si Dieu le veut. » Dans l'Islam, la liberté ne se retrouve qu'après de très subtiles arguties théologiques, peu satisfaisantes en vérité, d'où retour à la soumission à Dieu, c'est-à-dire au fatalisme : *inshâallâh*, si Dieu le veut. Et quoi qu'en disent certains propagandistes qui veulent faire croire que cette religion a encore un avenir, ce fatalisme est stérilisant. Il donne certes une résignation fière devant les duretés de la vie, et du courage sur le champ de bataille, mais il invite aussi à l'inertie pessimiste.

L'unicité absolue de la divinité, idée centrale de l'Islam, rejaillit dans toute réflexion par la tendance à tout lui ramener. Ainsi cette religion englobe nécessairement la totalité de ce qui fait la vie de l'homme, en tant qu'individu et en tant que collectivité. Voyons-en quelques aspects.

Tout en haut de l'échelle du genre humain se placent les musulmans, avec un complexe de supériorité des arabes au sein de cette communauté puisque le Coran a été révélé à un arabe, écrit en arabe et que les lieux saints sont en terre arabe : « Vous êtes la meilleure communauté choisie pour les hommes. »

Concernant la femme, le Coran améliore nettement sa position en Arabie puisqu'elle se voit traitée sur un même plan que l'homme en matière juridique et financière. Cependant, la tradition bédouine de soumission totale à l'autorité du mari demeure, aussi, après quelques temps d'une relative ouverture, revient-on à une lecture tatillonne des préceptes coraniques. Vers le milieu du VIII^e siècle prend forme le système du harem gardé par des eunuques, et il devient même répréhensible pour les femmes de marcher dans la rue, sauf sur de courtes distances et voilées.

L'ensemble de la communauté des croyants constitue une sorte de "super tribu" : « car les croyants sont tous frères ». Ainsi le monde se trouve coupé en deux. D'un côté le *dâr al-Islam*, pays de l'Islam, où est appliquée la sharia, domaine qui forme une seule entité malgré les différences sectaires ou politiques. En face, le *dâr al-harb*, pays de guerre, c'est-à-dire des infidèles qui doivent être gagnés à l'Islam. Contre eux le Coran prescrit la *djihad*, effort pour étendre le règne de l'Islam. Cette guerre sainte est d'abord dirigée contre les arabes polythéistes qui ne se soumettent pas pacifiquement. Puis, comme l'Islam a vocation universelle, elle s'élance dans toutes les directions, d'où les vastes conquêtes. En théorie, et souvent en pratique, existe entre le *dâr al-Islam* et le reste du monde un état de guerre obligatoire et permanent auquel seuls la conversion ou l'assujettissement peuvent mettre fin. Malheureusement (ou heureusement selon le point de vue), la conquête à des limites et des frontières stables se constituent. L'obligation de guerre sainte se trouve redéfinie, et des juristes reconnaissent à certains états un statut intermédiaire de *dâr al-sulh*, terre de trêve. Retenons cependant que l'idée d'une communauté unie luttant contre les infidèles reste une idée de base de l'Islam, périodiquement reprise. Remarquons encore que tous les infidèles ne sont pas placés sur un même plan. Les juifs et les chrétiens, qui ont été reconnus comme "gens du Livre" bénéficient d'une

relative tolérance, obligés seulement à une sujétion de droit et à une imposition fiscale, principe qui sera même étendu plus tard aux bouddhistes et aux hindouistes. Par contre, pour les athées et les polythéistes, le choix est clair et simple : l'Islam ou la mort.

Ce n'est que très lentement que l'Islam en vient à considérer la guerre contre la chrétienté comme la guerre sainte par excellence. Ainsi ce que l'Occident appelle Croisades à partir de 1098 n'est pas perçu du côté musulman comme la confrontation de deux grandes religions. Les croisés sont simplement des Francs, un groupe de plus parmi les innombrables dont l'Islam subit les assauts. Il faut attendre la fin du XIVe siècle, après plusieurs siècles de relations guerrières, diplomatiques et commerciales, pour trouver chez un auteur musulman une première et discrète allusion à l'existence éventuelle en Europe de choses telles que religion, philosophies, science, littérature (alors que dès le XIIe siècle le Coran est traduit en latin). Soumis ensuite à la pression croissante de l'Occident, qui culmine avec la colonisation, la chrétienté devient l'Ennemi.

Sur le savoir, l'Islam semble de prime abord très ouvert. Dans maints versets du Coran, il est recommandé à l'homme de contempler et d'étudier les cieux et la terre et tout ce qu'ils recèlent : « Cherchez la connaissance, au besoin jusqu'en Chine », « L'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs »... Quelques belles réussites pratiques (pompes, distillateurs, etc.) ne doivent pas faire oublier que la démarche reste médiévale, c'est-à-dire que la science fait partie intégrante de la théologie : il ne s'agit pas de connaître pour transformer le monde comme dans la civilisation mécaniste mais de contempler l'œuvre de Dieu. Puisque rien n'échappe à sa toute puissance, tout dans le monde est *musulman*, c'est-à-dire soumis à Dieu. Mais dans l'ensemble de la création, l'homme occupe une position privilégiée. À lui seul Dieu a insufflé de son esprit, a donné l'intelligence. Etudier le monde est donc pour lui une façon indirecte de se rapprocher d'Allah. Car en fin de compte, l'Islam est essentiellement un guide des relations de l'homme avec la divinité où le reste de l'univers ne joue qu'un rôle accessoire.

les cinq piliers de l'Islam

Théoriquement, l'Islam est la plus simple des croyances : « Il n'y a de dieu qu'Allah et Muhammad est l'envoyé d'Allah. » C'est la profession de foi (*chahâda*), l'acte de conversion par excellence. La simplicité de la formule n'est qu'apparente car le second membre implique l'acceptation du Coran et de tous ses enseignements : le ciel, l'enfer, le jugement, les anges, les démons, la résurrection des corps et de l'âme, ainsi que les devoirs du musulman pratiquant. Ceux-ci sont au nombre de quatre en plus de la profession de foi.

La prière (*çalât*), précédée des ablutions rituelles, et dite 5 fois par jour est la seule véritable liturgie du culte musulman, acte d'adoration et de soumission à Dieu ainsi qu'intégration à l'ensemble de la communauté : « Louange à Dieu, Maître des mondes, le Clément, le Miséricordieux, roi du jour du Jugement, c'est toi que nous adorons, c'est toi que nous implorons, guide-nous sur la voie droite, la voie de ceux sur qui est ta grâce, non de ceux qui encourent ta colère ni de ceux qui s'égarer. »

Le jeûne (*çawn*), troisième pilier de l'Islam, est une continuation des pratiques juives et chrétiennes. Il consiste, du lever au coucher du Soleil, à s'abstenir totalement de boire, manger, fumer, respirer des parfums, se livrer à des plaisirs charnels.

Vient ensuite le pèlerinage (*hajj*) aux lieux saints de La Mecque, recommandé à tout musulman qui en a la force et les moyens, un emprunt à l'Arabie païenne reconvertie en adoration du Dieu unique.

Dernier pilier, l'aumône (*zakât*) qui comporte une part laissée à l'initiative individuelle et une autre institutionnalisée.

Certains ajoutent le *djihad*, interprété par les uns comme un effort personnel de perfectionnement, et par d'autres comme un effort collectif pour l'expansion de l'Islam.

Hormis dans les sectes initiatiques soufies, secrètes, discrètes et flirtant parfois avec des idées pas très orthodoxes, l'Islam apparaît comme une religion de la participation, non du savoir ou de l'expérience personnelle intérieure. Plus encore que dans le christianisme médiéval, l'ensemble des obligations lie étroitement le religieux au quotidien, au social et même au politique. Le jugement personnel n'y a guère de place. À l'étrange Trinité chrétienne apte à susciter l'interrogation, l'Islam oppose le Dieu unique tellement transcendant que ses attributs demeurent inconnaissables. C'est une religion de la certitude entretenue par des rites et des répétitions de formules, non par la réflexion. Il n'est qu'à voir ce que sont devenues les écoles coraniques : une pédagogie réduite à l'apprentissage par cœur du Coran. Au bout d'une dizaine d'années d'un tel régime de répétitions et de récitation, l'esprit est tellement structuré qu'il n'est plus guère apte à acquérir d'autres formes de connaissances.

On entrevoit là un des grands problèmes de l'Islam qui, s'il semble relativement ouvert en bien des domaines, a en fait une forte prédisposition à la fermeture. S'il est certes permis d'étudier la Nature, c'est uniquement pour, au bout du compte, retrouver Dieu, créateur du monde à chaque instant, car dans tout phénomène, il n'y a pas de cause seconde, pas de principe intermédiaire, donc pas de loi naturelle qui puisse s'interposer entre lui et les créatures.

Cette tendance à la fermeture imputable à la toute puissance divine est renforcée par un comportement hérité des Arabes qui, en tant que société primitive où importe avant tout l'équilibre, voient le mal dans toute innovation. On considère donc que Muhammad a clos le cycle des révélations et que les grands problèmes ont été tous résolus par la première génération de musulmans. Cette doctrine reçoit sa formulation définitive au IX^e siècle par l'historien et théologien persan at-Tabari : « Quiconque se sert de son seul jugement pour traiter du Coran, même s'il a atteint sur ce point la vérité, est cependant dans l'erreur par le fait d'en avoir traité avec son seul jugement. Sa démarche en effet n'est pas celle d'un homme certain d'être dans le vrai. C'est seulement celle d'un homme qui conjecture et suppose ; or quiconque traite de la religion selon sa conjecture profère contre Allah ce qu'il ne connaît pas. » Ce commentaire incarne la tendance majoritaire en Islam qu'est le sunnisme (plus de 85 % des musulmans ; pour le chiisme, voir plus loin).

On retrouve aussi l'empreinte de la culture nomade dans le domaine politique. L'Islam a en effet été élaboré au sein d'une structure tribale, sans expérience de modèles d'organisation plus complexes. La théocratie du Prophète à Médine fonctionne peut-être assez bien, mais il convient de remarquer : sa petite taille, le contexte de crise, et l'omniprésence du chef. Nulle surprise donc si, à sa mort, on se dispute beaucoup pour le remplacer. Autre conséquence, la faiblesse chronique de l'empire une fois conquis, dans la mesure où des principes de gouvernement expérimentés à l'échelle d'une ou de quelques tribus se voient étendus à des

peuples nombreux, divers, et dispersés. Ainsi l'absence de clergé et d'église structurée est-elle un frein certain à la réalisation de l'unité politique du monde musulman. Au contraire, l'église catholique, bénéficiant de la longue expérience romaine, a su se construire de telle sorte à maintenir une cohésion de fait dans une Europe politiquement fragmentée.

Ces quelques aperçus de la Vision islamique vont permettre de comprendre quelques faits que l'histoire va révéler dans les pages qui suivent : l'Islam peut être stable dans l'expansion territoriale, en exploitant un terreau déjà riche (principe de la *razzia* étendu) ; laissé à lui-même, il risque de se figer (tendance à la fermeture de la Vision), et à périlcliter en querelles politiques (défi intérieur mal résolu) ; de plus, c'est presque toujours par des nomades, sans doute plus attirés que d'autres par la simplicité des principes et pratiques de l'Islam, qu'il retrouve quelque semblant de vigueur, pour un temps, jusqu'à ce que le terreau soit si épuisé qu'il devienne stérile.

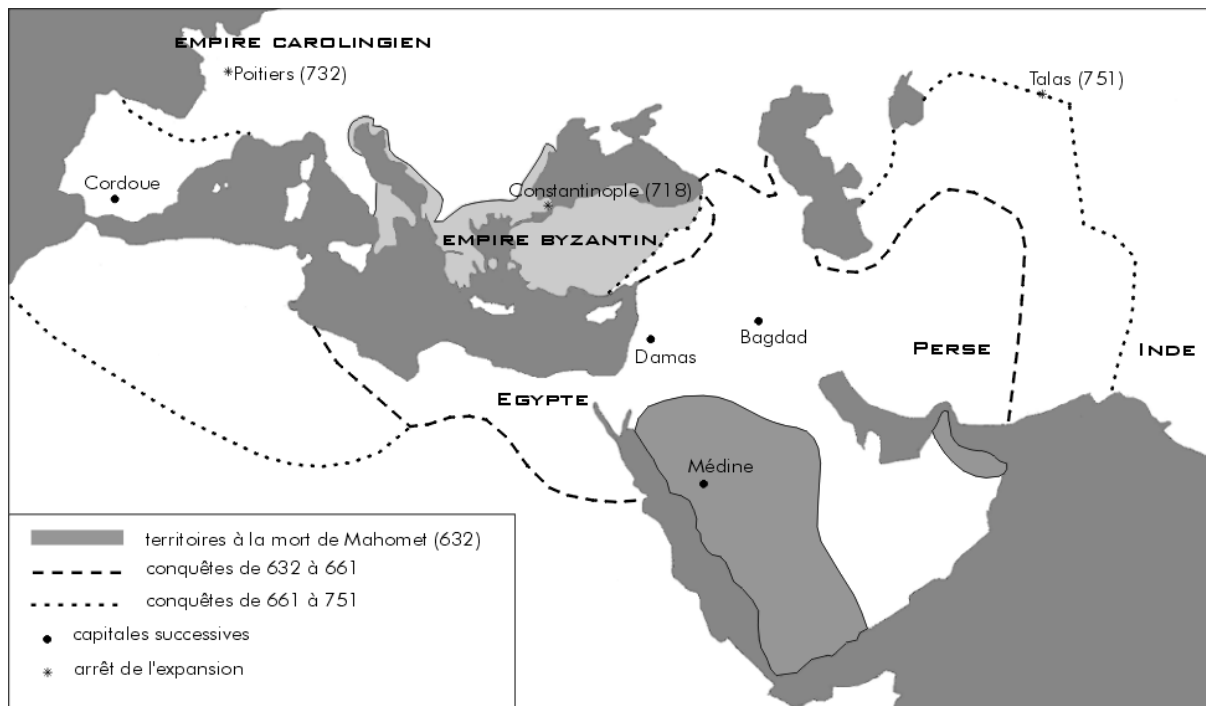
l'histoire de la civilisation islamique

genèse

À la mort de Muhammad se pose l'important problème de sa succession, qui va être source des clivages que l'on connaît encore aujourd'hui. Pour une majorité qui révère la tradition (*hadith*), le *calife* ne doit être qu'un successeur du Prophète chargé de perpétuer et d'appliquer sa pensée, connue une fois pour toutes. Pour les autres, "l'étincelle divine" survit chez "gens de la famille", notamment Ali, cousin et gendre de Muhammad. Les fondements du pouvoir sont donc sans cesse revivifiés à travers ses descendants, qui deviennent ainsi les guides (*imam*) de la communauté. Plus qu'une division religieuse, c'est en fait une division politique qui substitue au principe électif un principe dynastique. Depuis lors, les luttes n'ont jamais cessé entre musulmans eux-mêmes, entre sunnites et chiites.

croissance

Dans le cas de l'Islam, la croissance se confond avec l'expansion géographique. Vers le nord, la Syrie est atteinte en 635, puis la conquête se poursuit vers l'Arménie et au-delà du Caucase. Vers le nord-est, l'Irak est atteinte en 636, Persepolis en 648, Kaboul en 652, Samarkand en 710. Vers l'ouest, Alexandrie est atteinte en 646, Tripoli en 644, Carthage en 698, Cordoue en 711, Narbonne en 715, et enfin Poitiers en 732.



Il ne semble pas qu'au début, la pensée d'une si vaste entreprise soit venue à l'esprit des chefs. Certaines tribus arabes de Syrie, lassées du joug byzantin, appellent à l'aide les musulmans. Les bédouins y répondent, avec l'empressement du nomade constamment attiré vers les franges fertiles du désert. De proche en proche la razzia s'étend. À mesure que la conquête progresse, le rôle de la religion s'accroît, et, sans même s'en apercevoir, les sceptiques du désert se mettent à mourir avec enthousiasme pour l'Islam.

Leur succès tient en partie à ce fanatisme qui regarde la mort dans une guerre sainte comme une voie d'accès privilégiée au paradis. Il tient aussi à leur valeur militaire : les troupes arabes sont bien commandées, endurcies, et la tactique du raid se révèle efficace, avec à la clé des récompenses en butin. Avec des armées toujours plus grosses qui exigent sans cesse de nouvelles terres à conquérir, l'avance crée son propre besoin, jusqu'à ce qu'elle se heurte aux rudes montagnes du Pamir, du Caucase, de Berbérie, ou à la puissance montante des Carolingiens.

L'appât du gain et l'enthousiasme religieux qu'entretient la victoire ne suffisent pas à expliquer la rapidité ni surtout le caractère durable des conquêtes. Il faut bien avoir à l'esprit que les conquérants n'ont plus affaire à leurs semblables, tribus arabes païennes, mais, avec notamment Byzance et la Perse, à des civilisations vieilles de plusieurs siècles, appuyées sur des organisations solides et des villes puissantes. Or à cette époque, ces civilisations sont sur leur déclin. Les masses brimées, écrasées d'impôts, subissant tout le poids des guerres, par exemple entre Byzance et la Perse sassanide, sont prêtes à accueillir les envahisseurs. Leur conversion est d'autant plus facile que l'Islam n'est pas ressenti comme une religion étrangère. Il est l'héritier d'une conception orientale de la divinité, qui donne des réponses simples aux interrogations fondamentales sur dieu et la vie. De plus, la conversion entraîne l'exemption d'impôt (sauf *l'aumône*). Et quand bien même on s'accroche à sa croyance chrétienne ou juive, on n'est pas moins bien traité que par Byzance : le sujet non musulman protégé (*dhimmi*) par paiement d'un impôt spécial (*jizya*) conserve le droit de pratiquer sa religion et le privilège de relever pour la justice des chefs de sa communauté, évêques ou rabbins.

Reste le problème de l'organisation politico-administrative de cette vaste entité. En 661, Muawiya devient chef unique de l'Islam, fondant le califat Umayyade à Damas. Ce siècle (661-749) de l'Islam montant est aussi celui de l'hégémonie des Arabes à la tête du califat et partout dans l'empire où ils se fixent.

Comme dans toute phase de croissance, le bilan est en demi-teintes. Le point le plus positif est la diffusion de la langue arabe, langue de la religion, par les innombrables groupuscules qui s'implantent ici ou là. L'unité religieuse et linguistique pose les bases des futures symbioses culturelles (comparer à l'Occident des V-VIIe siècles où se produit exactement l'inverse).

Plus négatif est le bilan politique. Les Umayyades ne parviennent pas à créer une structure solide, et les soubresauts du pouvoir apparaissent déjà comme une constante de l'Islam. Troubles religieux, problèmes financiers (pour préserver les rentrées fiscales on en vient à distinguer deux catégories de musulmans, les Arabes et les autres), fin des conquêtes faciles, tels sont quelques-uns des problèmes que va devoir affronter Abu al-Abbas qui, en 750, écrase les Umayyades et fonde la dynastie abbasside à Bagdad, pour trois siècles (750-1058).

sommet

L'Islam ne retrouvera jamais plus son unité politique. Très vite il se fragmente en domaines plus gouvernables.

Que ce soit à Bagdad ou ailleurs, le pouvoir est l'objet de trop d'intrigues, aussi le califat a-t-il tôt fait d'entrer en décadence. Citons quand même quelques grands noms du califat abbasside : al-Mansur (754-775), Harun al-Rachid (786-809), al-Mamun (813-833). Mais beaucoup sont des despotes instables, faibles ou jouisseurs. On ne saurait leur en imputer toute la responsabilité. L'institution elle-même est viciée. Le calife, en tant que successeur du Prophète, est légalement chef unique de la communauté, au temporel comme au spirituel. C'est beaucoup lorsque le domaine est aussi vaste, que grondent les querelles religieuses (presque toujours centrées sur le problème de la succession du Prophète), et qu'apparaissent même des califes concurrents (en 929 Abd er-Rahman III qui gouverne l'Andalousie s'approprie le titre).

Remarquons que si bon nombre d'institutions, usages, titres, etc., empruntent aux vieilles traditions locales, notamment byzantines et persanes, la justification du pouvoir est en revanche typiquement islamique. En effet, le calife ne s'appuie pas sur une divinisation de sa personne, ni sur une hiérarchie de corps organisés tels que clergé ou noblesse ; il est seulement premier serviteur d'une loi (*sharia*) commune à tous les croyants, et soumise au contrôle des docteurs (*ulama*), symboles de l'autorité unanime de la communauté. Tel est du moins le cas des sunnites qui, pour l'instant, dominent.

L'administration repose, elle, sur la tête du *vizir*, et ses rouages ont le même caractère centralisé, bureaucratique et paperassier qu'à Byzance ou que dans l'ancienne Perse.

Le danger pour le calife ne vient pas de là mais des prétoriens. Les abbassides de Bagdad, les samanides de Boukhara, les umayyades de Cordoue, les fatimides du Caire y succombent les uns après les autres. L'idée initiale est de créer une armée de métier directement rattachée à la personne du calife. La suite se laisse facilement deviner : les militaires deviennent maîtres de l'appareil de l'état. C'est ainsi qu'en 936 s'achève la grande époque du vizirat et que débute celle de l'émirat.

La grande différence entre les umayyades et les abbassides est la résurgence des grandes cultures locales, notamment persane. La rapidité avec laquelle la civilisation islamique atteint son sommet tient à cela, car hormis leur langue et leur religion, les arabes n'ont pas grand-chose à apporter à ces peuples. Ils ont au moins la sagesse de le reconnaître, au lieu de tout casser comme feront plus tard les mongols. D'un autre côté, ces cultures en décadence trouvent dans l'Islam un sang neuf, et, ainsi revivifiées, connaissent une floraison exceptionnelle.

Premier signe visible, l'architecture. On construit en masse, des mosquées bien sûr, mais aussi, et avec frénésie, des villes et des palais.

Le commerce connaît un grand essor. Unifié par la langue et encouragé par la religion (sans négliger le rôle des minorités nestoriennes, arméniennes et juives), le monde musulman peut devenir un vaste espace de transit, avec des tentacules qui poussent jusqu'en Chine, en Afrique et en Europe.

Transit d'esclaves car avec seulement 30 ou 50 millions d'habitants, cette immensité est trop vide d'hommes. Venise est un grand fournisseur d'esclaves et d'eunuques aux cours byzantines et musulmanes. Surtout, ils viennent d'Afrique en files immenses.

Transit de plantes : abricotier, prunier, riz (venu d'Inde), palmier dattier (qui remonte vers la Cilicie et l'Espagne), canne à sucre (qui pousse vers l'Egypte, le Maroc et l'Espagne), etc.

Transit de techniques, par exemple le papier qui, appris des chinois à Samarkand en 712, commence à être fabriqué à Bagdad en 794, en Egypte en 800, en Espagne en 950, à Constantinople en 1100, en Sicile en 1102, en Italie en 1154...

Remarquons tout de même que dans l'ensemble il n'y a pas grand-chose de nouveau. Que ce soit en matière de pratique commerciale, d'artisanat ou d'agriculture, l'empire musulman ne fait qu'emprunter à ses prédécesseurs, en multipliant, voir surmultipliant, mais il invente peu. Sa grande contribution est avant tout d'ordre intellectuel.

Plusieurs facteurs expliquent l'explosion de la science sous les abbassides. D'abord la langue unique qui permet aux savants de fructueux dialogues. Ensuite une Vision encore assez ouverte pour faire de la Nature un monde à explorer. Enfin la tolérance envers les peuples conquis qui possèdent les bases de la science. Car notons que parmi les érudits seule une minorité est d'origine arabe.

Les sources sont multiples : Perse préislamique, Inde, antiquité grecque, conservées dans les collèges chrétiens et persans que les umayyades puis les abbassides laissent sagement fonctionner. Sous l'impulsion des califes de Bagdad, un grand mouvement de traduction se développe aux VIIIe et IXe siècles, dominé par les nestoriens.

L'astronomie connaît un regain extraordinaire, expériences à l'appui : calcul de la circonférence terrestre, précession des équinoxes, inclinaison de l'écliptique, etc. Le grand érudit al-Burini (973-1048) note « l'attraction de toutes choses vers le centre de la terre » et suggère que les mouvements des planètes sont compatibles avec l'hypothèse d'une Terre tournant autour du Soleil. Esprit vaste et ouvert, il entreprend aussi de comparer les civilisations grecque et indienne avec la civilisation islamique.

L'algèbre doit son nom aux arabes (corruption du nom du mathématicien al-Khwarazmi), ses principes aux grecs, et ses méthodes de calcul aux hindous (les fameux chiffres arabes et le zéro viennent en fait d'Inde). Parmi de nombreux

progrès, mentionnons les premières tables trigonométriques, la résolution analytique et géométrique d'équations du second degré, etc.

La chimie est pratiquement fondée par eux, grâce à de nouveaux appareils (comme l'*al-ambik*...) et à des expérimentations précises. Ils distinguent les alcalis des acides, préparent des centaines de drogues, etc.

Il reste peu de choses de la biologie. Citons quand même al-Jahiz qui au IXe siècle suggère que la vie serait montée « du minéral à la plante, de la plante à l'animal, de l'animal à l'homme ».

La médecine connaît elle son heure de gloire avec une pharmacopée qui s'enrichit considérablement, la création de nombreux hôpitaux (où l'on pratique l'anesthésie par inhalation dans certaines opérations chirurgicales), et quelques très grands médecins qui tels al-Razi (844-926) ou ibn Sina (980-1037) seront célébrés jusqu'en Occident sous les noms de Rhazès et Avicenne.

Comme plus tard en Occident, la philosophie se bâtit essentiellement sur Aristote. Le problème est le même, à savoir comment concilier la raison et la foi. La synthèse la plus réussie est celle d'Avicenne. Mais une lecture attentive laisse planer des doutes sur des questions aussi importantes que l'unité de la création ou la survie du corps et de l'âme. Pour l'énorme majorité des croyants, les philosophes sont suspects d'hérésie. Ce sommet marque donc aussi la fin de la pensée spéculative, repoussée par le fidéisme craintif des théologiens associé à l'énergique orthodoxie des turcs seldjoukides. Elle survivra un temps en Espagne avec ibn Roshd (Averroès, 1126-1198), et le juif Maimonide (1135-1204), d'où la doctrine d'Aristote revue par les musulmans se transmettra à Albert le Grand et Saint Thomas.

déclin

Si dans le domaine culturel l'Islam donne l'impression d'être une puissance formidable, il est en fait déjà sur le déclin. L'arrêt du grand élan de conquête témoigne de son essoufflement. Ce n'est pas tant le déclin militaire qui importe ici que la montée d'un doute : « Pourquoi Dieu met-il fin à l'expansion ? »

L'Islam devient à son tour victime de sa richesse et de sa faiblesse en attirant de nouveaux nomades.

L'aventure des turcs seldjoukides ressemble fort à celle des bédouins de la péninsule arabique. Venus du fond de la steppe asiatique, ils conquièrent vers l'an 1000 la Transoxiane et le Turkestan, d'où ils se lancent à l'assaut de l'Arménie et de la Perse. Le calife de Bagdad fait appel à eux, espérant relâcher l'emprise des prétoriens. En 1055, Tughrill entre dans la ville et s'empare du même coup du pouvoir, victoire qui consacre définitivement la domination du soldat.

Sous leur direction, la société ne change guère : c'est une décadence brillante ! Elle donne encore quelques beaux fruits en littérature, en architecture, en médecine, grâce à une relative stabilité retrouvée. Mais l'élan créateur est brisé et avec eux l'orthodoxie triomphe. Al Ghazali (1058-1111), la grande figure de la renaissance religieuse, pourfend les philosophes dans son célèbre ouvrage *La destruction de la philosophie*. Toute l'orthodoxie s'appuie sur lui et, malgré Averroès, la philosophie est obligée de se cacher et la recherche scientifique décline : en 1150 le calife Mustanjid ordonne de brûler tous les ouvrages philosophiques d'Avicenne ; en 1194, al-Mansur fait détruire à Séville ceux d'Averroès ; son fils condamne à mort Ibn Habib pour avoir étudié la philosophie... Après 1200, l'esprit de l'Islam se détourne de la pensée spéculative et s'enterme dans le Hadith et le Coran. Jusqu'à nos jours, il n'apparaîtra plus comme une force de création.

Je précise que cette opinion négative reflète mon point de vue sur les civilisations. Du point de vue de l'Islam lui-même, il semble probable que cette fixité et cette absence de créativité ne soient pas perçues négativement, et même pas perçues du tout. Pourquoi faudrait-il créer, évoluer, puisque le monde est achevé comme l'a voulu Allah, et que l'homme n'est pas là pour le perfectionner, seulement pour se soumettre en conscience au Créateur de toutes choses ? Reste que tout le monde n'étant pas musulman, des changements se produisent ailleurs qui tôt ou tard retentiront sur l'Islam et lui renverront en miroir à l'image de sa fixité. Mais ce n'est pas pour tout de suite et il faudra encore attendre quelques siècles...

Dans les autres régions de l'Islam à cette même époque, on observe à peu près la même évolution.

En Egypte, un califat fatimides à l'agonie appelle à l'aide ses vassaux Kurdes, les ayyubides. Le fameux Saladin a tôt fait de leur porter le coup de grâce et, après l'Egypte, de s'emparer de la Syrie. Comme à Bagdad, le sunnisme triomphe. Rappelons que c'est la grande époque des croisades dont ces deux pays supportent tout le poids. S'ils réussissent à repousser l'Occident de la terre d'Orient, c'est au prix d'une perte de contrôle de la Méditerranée.

À l'ouest, les berbères jouent le même rôle que les turcs à l'Est. Dans une Afrique du Nord et une Espagne morcelées, les almoravides (1056-1147) et les almohades (1130-1269) remettent un semblant d'ordre. Encore une fois s'installe un sunnisme sans compromission.

désintégration

Elle commence en Espagne sous la pression des états chrétiens d'Aragon et de Castille. Cordoue tombe en 1236, Valence en 1238, Séville en 1248. Les musulmans ne parviennent à conserver que le petit royaume de Grenade qu'ils tiendront jusqu'en 1492.

Pendant ce temps, les mongols de Gengis Khan (1167-1227) se lancent à la conquête du monde. Ils vont aussi vite que leur permettent leurs chevaux. Vers 1250, l'empire mongol englobe la Chine, la Russie, la Perse ainsi qu'une partie de l'empire byzantin. Il va de l'océan Pacifique aux portes de l'Europe, du cercle polaire arctique aux portes de l'Arabie et de l'Inde.

Au contraire des précédents envahisseurs, les mongols ne viennent pas pour s'installer, mais pour tuer, piller et emporter chez eux quelques dépouilles. Derrière la marée sanglante reste une population décimée, des gouvernements brisés, une agriculture désorganisée (les réseaux d'irrigation indispensables dans ces pays arides sont détruits), des écoles et des bibliothèques en cendres, des élites décapitées...

Remarquons que leur valeur guerrière n'explique pas tout. Ils s'attaquent à des civilisations dont le déclin est déjà amorcé. Preuve qu'ils ne sont pas invincibles, les mameluks d'Egypte mettent fin à leur avance dans une bataille décisive près de Damas en 1303.

Les mameluks sont des esclaves, en général turcs, employés comme gardes du palais par les sultans ayyubides. Selon le schéma désormais classique, ils s'emparent du pouvoir en 1250 pour le garder jusqu'en 1517. Les maîtres changent mais pas le régime : exploitation des masses par une aristocratie militaire et sunnisme intransigeant.

Le propre des grandes civilisations est leur capacité à convertir ceux qui les envahissent. On a vu qu'en Occident les barbares se sont faits chrétiens et qu'au Moyen-Orient les nomades se sont faits musulmans. Les mongols n'y échappent pas. Leur cas est d'autant plus intéressant qu'ils chevauchent plusieurs civilisations. On observe ainsi qu'en Chine ils deviennent chinois, et, en terre d'Islam, musulmans ! Leur tolérance, ou plutôt leur indifférence religieuse sauve sans doute l'Islam de l'anéantissement. Seraient-ils venus porteurs d'une nouvelle religion que son destin aurait été autre.

Les conflits de succession à l'intérieur de l'empire mongol et la résurrection de petites dynasties locales sont cause de grande instabilité. Bon prétexte pour le féroce Tamerlan (1336-1405) qui simplifie la carte à force de grands massacres, au nom de l'Islam cette fois !

Pendant ce temps, les turcs ottomans (ou *osmanlis*, du nom d'un de leurs premiers chefs, Osman) se préparent à la conquête. La bataille d'Ankara (1402) perdue face à Tamerlan les retarde quelque peu, mais le départ de ce dernier leur laisse le champ libre.

prolongements

Un nouvel empire se constitue pour 6 siècles. Sous le règne du grand Soliman (1494-1520-1566), l'empire englobe l'actuelle Hongrie, Bulgarie, Roumanie, Grèce, Turquie, Irak, Syrie, Egypte, Libye, Tunisie, et Algérie.

La pièce essentielle du pouvoir des ottomans est l'armée. Elle prend son visage définitif au XVI^e siècle. Des hommes solides, bien entraînés, bien encadrés par la religion et la morale, une bonne artillerie et une bonne intendance, bref, la meilleure armée de l'époque. Témoin le corps d'élite des janissaires, recrutés par le système du *devchirmé* : des enfants chrétiens sont enlevés à leur famille pour être éduqués dans l'Islam et encasernés.

L'expérience a maintes fois montré qu'on ne gouverne pas longtemps avec le seul appui des militaires. La réussite des ottomans par rapport à leurs prédécesseurs tient sans doute à l'organisation relativement efficace (du moins au début) qu'ils mettent en place. Ils veillent à toucher le moins possible aux structures existantes, pourvu que l'ordre et l'impôt soient assurés. Les différentes communautés non-musulmanes sont organisées en *millets*, placés sous la juridiction de leurs propres autorités : millet juif, millet orthodoxe, millet arménien. Le système est assez ouvert pour permettre aux gens compétents de s'assurer de solides positions dans l'armature même de l'empire. Les persécutions sont rares, et, le devchirmé mis à part, il n'y a pas d'islamisation forcée. En ses beaux jours, l'empire ottoman est un asile de paix (rappelons qu'à la même époque catholique et protestants se massacrent mutuellement à grande échelle).

Mais une fois de plus le système entre en décadence. La machine administrative s'essouffle et s'effondre même complètement au XVIII^e siècle. Les sultans de plus en plus faibles passent la majeure partie de leur temps à faire la chasse aux concurrents. Le pouvoir finalement retombe aux mains des prétoriens, c'est-à-dire des janissaires qui n'ont plus d'élite que le nom depuis qu'ils sont autorisés à se marier et que n'importe qui peut y être nommé. À partir de la fin du XVI^e siècle, ils

font et défont sultans et vizirs et terrorisent la population. De bien mauvaises conditions pour faire face au défi de l'Occident, qui court-circuite son commerce depuis qu'il sait atteindre l'Inde par le Cap, et qui militairement pousse dans les Balkans et autour de la mer Noire.

Mais le plus grave est sans doute l'incapacité qu'a désormais l'Islam à créer, tant la Vision est figée et le terreau épuisé. Un sunnisme de plus en plus rigide fait obstacle à toute innovation. Deux exemples particulièrement importants en témoignent.

D'abord l'imprimerie, dont on connaît le rôle de multiplicateur du savoir. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, des réfugiés juifs chassés d'Espagne et du Portugal installent des presses à Istanbul, immédiatement suivis par les arméniens et les grecs. Ces établissements ne sont autorisés qu'à la condition de ne pas imprimer en arabe ou en turque, interdiction levée au XVIII^e siècle seulement. Un ancien esclave hongrois fonde alors en 1729 la première imprimerie turque. L'expérience tourne court et ce n'est qu'au XIX^e siècle que l'Islam se décidera à l'adopter. Quatre siècles de retard, qui ne peut être imputé ni à la méconnaissance ni au manque de techniciens.

On pourrait penser qu'une société dominée par les militaires sera plus intéressée par l'armement : même pas ! L'artillerie qui permet aux ottomans de vaincre leurs rivaux égyptiens et persans, et de s'emparer de Constantinople, est construite et servie en majorité par des aventuriers européens ! Le système fonctionne encore assez bien au XVII^e siècle, mais devient ensuite incapable de suivre le rythme des innovations techniques (remarquons que la leçon n'a pas été apprise puisqu'il se passe exactement la même chose aujourd'hui). Encore convient-il d'ajouter que l'empire ottoman est en avance sur le reste du monde islamique...

Voyons justement ce qui se passe ailleurs.

Après des luttes embrouillées, la Perse finit par être stabilisée par Abbas I^{er} (1587-1629) de la dynastie sévéfide, à peu de chose près dans ses limites actuelles. Deux caractéristiques essentielles : c'est une autocratie de style oriental classique, c'est-à-dire où tout particularisme est rejeté afin de faire du pays, des habitants et des richesses la propriété exclusive du prince. Par ailleurs, le chiisme est choisi comme dogme officiel. Calcul politique de la part des sévéfides, turcomans d'origine, pour gagner contre les ottomans sunnites cette Perse où il est déjà bien implanté. Imposé aux sunnites par la contrainte, ils vont faire de la Perse le bastion du chiisme.

Plus à l'est, Babur, un descendant de Tamerlan et de Gengis, fonde au début du XVI^e siècle un nouvel empire en Inde, appelé à connaître deux siècles de splendeur. En fait, comme tout ce qui passe en Inde, l'Islam reste un placage de la classe dirigeante et n'a que peu de prise sur l'hindouisme de la masse. Nous verrons cela dans le chapitre consacré à l'Inde

On peut résumer cette période de l'Islam qui s'étend du X^e au XVIII^e siècle en disant que la stabilité politique ne suffit pas à lui faire retrouver son éclat. Complètement figé, il se révèle incapable, malgré ses moyens matériels et humains, de relever le nouveau défi que présente un Occident métamorphosé par les Lumières.

La situation est si grave que les musulmans ne prennent que très tardivement conscience de leur retard. Par exemple, très peu d'ouvrages sur l'Occident sont publiés en arabe, en persan ou en turc. Les rares écrits concernent surtout les

affaires militaires, et ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle que sont données quelques indications sur l'organisation des états européens. Bien entendu, les langues étrangères sont superbement ignorées, sinon des commerçants et pour leurs besoins propres. À titre de comparaison, l'étudiant européen dispose à cette même époque de 70 livres de grammaire arabe, 10 de persan, 15 de turc, 10 dictionnaires d'arabe, 4 de persan, 7 de turc, sans parler des innombrables livres d'histoire et de religion. L'idée que de telles connaissances puissent être utiles ne s'impose que très lentement.

Les revers militaires face aux autrichiens et aux russes obligent à une remise en cause : l'état islamique cerné de toutes parts, est-il toujours la seule puissance légitime, dépositaire de La Vérité ? Trop tard, l'Europe débarque.

colonisation

1798 marque un nouveau tournant décisif dans l'histoire de l'Islam, causé cette fois non par des nomades venus des steppes mais par un Occident qui prétend dominer le monde. Cette année-là, en effet, Bonaparte pose le pied en Egypte. L'histoire alors s'emballe, à l'instar de ce qui se passe en Europe. La planète en général et l'Islam en particulier devient l'échiquier sur lequel jouent les grandes puissances occidentales. Il va sans dire que cette période est plutôt confuse, les domaines fluctuant au gré des résistances locales et des équilibres entre puissances.

Si l'occupation française en Egypte est de courte durée (38 mois), elle suscite un choc salutaire en révélant le retard accumulé et en l'obligeant à se définir elle-même par rapport à son passé, à la Turquie et à l'Europe.

L'œuvre à peine esquissée par la France va être réalisée de l'intérieur, par un musulman, avec le concours des chrétiens et des étrangers. En fait, Muhammad Ali est un chef albanais de l'armée turque. Manœuvrant intelligemment entre les mameluks et les turcs, il réussit à se faire reconnaître pacha d'Egypte. Les réformes sont menées avec une vigueur toute militaire et dans le respect de la religion : réorganisation de l'armée, de l'administration, implantation d'industries, travaux d'irrigation, amélioration sanitaire, développement de l'éducation, etc. Quelques aventures extérieures et un effort de modernisation trop rapide pour être rentable à court terme ont raison de ses finances. Français et Anglais s'en emparent. Ces derniers se lancent même dans une expédition militaire et en 1882 assoient leur domination sur le Nil.

À l'ouest, l'Algérie est conquise par la France entre 1830 et 1847, et le Maroc est en pleine anarchie, disputé par la France et l'Espagne.

À l'est, l'Inde tombe aux mains des anglais, et la Russie prend possession des régions qui constituent les Républiques Musulmanes d'Asie.

Le cas de l'empire ottoman est à la fois semblable et différent de celui de l'Egypte. Semblable car il fait lui aussi de réels efforts de modernisation ; différent car il est l'objet de tant de convoitises que personne ne parvient à se l'approprier : la Russie veut l'accès à la Méditerranée, l'Autriche les Balkans, l'Angleterre le contrôle total de la route des Indes, ce que la France ne peut accepter. L'empire doit sa survie à ces rivalités, ce qui ne va pas l'empêcher d'être colonisé, via l'économie.

Les ottomans essaient de faire face au péril et se lancent dans d'importantes réformes, particulièrement intenses sous le règne d'Abdul Majid (1839-61) : l'armée

est entièrement refaite par les européens après élimination des janissaires ; de nouveaux codes sont promulgués qui diminuent le rôle des tribunaux religieux et qui posent l'égalité de tous les sujets ottomans, quelle que soit leur appartenance religieuse ; la scolarité devient obligatoire à partir de 6 ans, etc. Faits également significatifs, sultans et vizirs parlent des langues européennes et des théâtres sont même édifiés.

Ce n'est pas sans risque que l'on injecte tant d'idées nouvelles dans un vieil édifice musulman. Les milieux religieux freinent, si fort qu'ils parviennent à empêcher certaines réformes. Par exemple le code civil de 1869 doit revenir en arrière en s'inspirant largement du droit musulman. En outre, comme en Egypte, l'état fait faillite et est contraint de livrer ses finances aux étrangers, français et anglais surtout, qui en échange des capitaux engagés se voient octroyer les revenus de nombreux monopoles tels le sel, le tabac, l'alcool, la soie, etc.

Le mouvement de réforme est brutalement arrêté par Abdul Hamid II (1876-1909), surnommé le sultan rouge pour ses massacres des arméniens. Il suspend la constitution, se redonne les pleins pouvoirs et rétablit une censure rigoureuse.

Remarquons quand même que les médecins européens qui se pressent au chevet du malade turc ne se sentent que peu concernés par sa guérison. Autour de 1900, ils soutiennent l'agitation dans les Balkans qui aboutit à l'indépendance de la Grèce, de la Bulgarie et de l'Albanie.

Arrive alors la guerre qui modifie encore un peu la carte : l'Italie met la main sur la Libye, la Syrie passe sous mandat français, l'Irak et la Palestine sous celui de l'Angleterre.

Ce siècle difficile pour l'Islam aurait pu être celui d'un renouveau. Il se solde finalement par un échec, sans qu'il en soit seul responsable. Le contact brutal avec un Occident très entreprenant, initialement source d'une renaissance culturelle et d'une ouverture politique, finit par engendrer une intransigeance nationale et religieuse qui culmine notamment dans le génocide des arméniens en 1915.

décolonisation

De cette pagaille vont sortir une quinzaine d'états plus ou moins artificiels, plus ou moins rivaux.

Le processus même de l'indépendance ne nous intéresse pas ici. Contentons-nous de cerner les principales idées autour desquelles ils se construisent.

Le premier mouvement est celui de Mustapha Kemal (1881-1938) qui s'inspire complètement de l'Occident. En 1923, il dépose le sultan, proclame la république turque, laïcise et européenise l'état et la société. Un symbole parmi d'autres : l'abandon de l'alphabet arabe pour l'alphabet latin.

Lorsque le shah d'Iran reprend le pouvoir en 1953, c'est avec de semblables intentions.

D'autres mouvements s'inspirent aussi de l'Occident, mais en essayant de ne pas renier complètement le passé. Il s'agit de la République Arabe Unie de Nasser (1918-70) qui se veut une voie moyenne entre communisme et capitalisme, et du Ba'th al-arabi (résurrection arabe), de tendance également socialiste, en Syrie et en Irak. La jamahiriya libyenne de Khadafi pousse plus loin en intégrant l'Islam, ce qui en fait un curieux hybride de socialisme, d'arabisme, et d'islamisme. Remarquons que la plupart de ces défenseurs de l'arabisme ne sont pas arabes ! En Arabie

même, il n'est pas question de socialisme, moins encore de laïcité : l'Islam reste l'idéologie de base d'une société toujours empreinte de tribalisme. Exemple : le wahhabisme intransigeant de la monarchie saoudienne, dont la manne pétrolière alimente nombre de groupes islamiques un peu partout.

Après quelques dizaines d'années d'existence, le bilan n'est guère brillant.

Sur le plan politique, parler de désastre est un euphémisme. Il est étonnant de constater que presque tous prétendent à l'unification de l'*uma* (la communauté des croyants), nostalgie de la grande époque umayyade, et qu'en même temps ils se disputent leurs frontières : Maroc-Algérie, Syrie-Liban, Iran-Irak, Irak-Koweït, iraniens, irakiens et turcs unanimes contre les kurdes, etc. Ajoutons que la plupart de ces régimes ne tiennent que par leur autoritarisme.

Sur le plan social, rien ne va plus tant la population augmente de façon incontrôlée. La Syrie, la Libye, l'Algérie, le Maroc, l'Égypte et d'autres sont dans le peloton de tête des pays à plus forte croissance démographique. Quand on connaît l'aridité de ces zones, on ne peut manquer d'être préoccupé par le problème de la dépendance alimentaire et de l'eau (problèmes du barrage d'Assouan en Égypte, énervement des voisins de la Turquie qui a édifié d'énormes barrages sur le Tigre et l'Euphrate, problème de l'eau du Jourdain et des sources du plateau du Golan, etc.). Corollaire : il devient de plus en plus difficile de loger ces populations (plus de 10 millions s'entassent au Caire) et d'éduquer correctement cette jeunesse surabondante.

Sur le plan économique, le décollage n'a pas eu lieu. On peut même avancer que sans le pétrole, le monde musulman serait déjà tombé en inanition, comme de nombreux pays africains, mise à part peut-être la Turquie qui s'en tire un peu moins mal que les autres. Le pire est que cette manne est véritablement gaspillée. Le caractère du nomade semble rejaillir dans une stérile recherche d'attributs de puissance au détriment d'un développement en profondeur. Cf. en particulier les dépenses militaires.

Pour beaucoup, ces échecs sont perçus comme ceux des idéologies importées, d'autant plus facilement que le traumatisme de la colonisation est encore proche. Compte tenu de la trop longue stérilisation de la créativité, la seule solution qui émerge est un rétablissement de la foi et de la loi qui va avec, discours apte à toucher une grande majorité de musulmans restés très pratiquants. La mosquée remplace ainsi le parti politique, et la jihad l'action politique. Cette nouvelle guerre sainte est dirigée contre l'Occident bien sûr, mais aussi contre les états musulmans qui n'appliquent pas la sharia (exemples récents : Égypte, Tunisie, Algérie). L'Iran a complètement basculé dans ce fantasme archaïque il y a une vingtaine d'années, et tous les autres états musulmans sont plus ou moins touchés. Il est certain que ces mouvements vont aller s'amplifiant du fait que les problèmes intérieurs évoqués plus haut semblent insolubles à court terme. Cela risque d'engendrer des répressions et des martyrs qui aggraveront encore le problème. À quoi s'ajoutent les interventions militaires pas toujours très judicieuses de l'Occident et son soutien inconditionnel à Israël très mal perçus de la majorité des musulmans. Un difficile cercle vicieux à la triste issue probable : l'Islam, après s'être décérébré risque de s'autodétruire physiquement. Ajoutons que si la religion fait de nouveaux adeptes, surtout en Afrique, ce n'est pas en tant que force créatrice, mais en tant qu'opposition aux deux grands mouvements d'origine occidentale, le capitalisme et le communisme.

conclusion

Au vu de ce qui précède, on a l'impression que la civilisation islamique est celle des occasions manquées : au XI^e siècle, alors qu'elle était aussi proche de la science moderne que l'Europe de la Renaissance, elle a choisi de se figer dans le dogme ; au XVIII^e siècle, elle a refusé d'ouvrir les yeux sur le monde et s'est retrouvée une proie facile ; au XIX^e siècle, diverses tentatives de modernisation n'ont pas abouti ; au XX^e siècle, la formation de nouveaux états issus de la décolonisation se solde par un échec tandis qu'est gaspillée la richesse pétrolière.

Une importante leçon de cette aventure est que la civilisation n'est pas l'unique force qui inspire les actions collectives. Pratiquement dès l'origine, là où l'Islam s'incarne, on voit s'opposer deux forces : la force centripète de la civilisation dans le désir de réaliser l'uma, la communauté des croyants, et la force centrifuge de l'éclatement tribal. Au fond, cette dernière semble avoir pris depuis longtemps le dessus. On l'a vu encore récemment en Afghanistan. Le rêve d'un Ben Laden en s'associant aux Talibans était de se construire un point d'appui à partir duquel rayonnerait la révolution islamique et se referait l'unité de la communauté musulmane. Si le mouvement a été si vite stoppé, ce n'est pas seulement à cause des bombes américaines, c'est surtout parce que quelques tribus afghanes se sont temporairement alliées, soutenant même l'intervention du "satan" occidental, pour que l'Afghanistan reste l'Afghanistan, c'est-à-dire reste leur terrain de jeu. Même prédominance de la force centrifuge au Moyen-Orient où le monde musulman est incapable de soutenir efficacement la cause palestinienne. La seule unanimité est dans la condamnation d'Israël, ce qui ne fait pas avancer les choses.

Plus d'un milliards de personnes se revendiquent aujourd'hui de l'Islam. Mais cela ne doit pas faire illusion dans la mesure où la Vision est totalement figée et n'inspire plus depuis longtemps aucun acte créatif. S'il y a des raisons d'être révolté, en particulier contre l'Occident, l'attitude consistant à être *contre* n'est pas constructive. C'est un défi énorme qui attend tous ces peuples. Le choc de la rencontre avec l'Occident a été d'autant plus brutal qu'ils n'avaient pas réalisé combien leur Vision s'était figée et n'inspirait plus rien. Qu'en sortira-t-il ? Nul ne saurait dire. Même si la situation dans beaucoup de pays est aujourd'hui très grave, il faut se garder de tomber dans les fantasmes apocalyptiques. Souvenons-nous que l'Occident a surmonté des situations aussi graves, notamment de terribles guerres fratricides (guerres de religion et guerres mondiales). Toute situation est un défi. Il importe juste d'en prendre conscience. Naissent partout et toujours des individus créateurs aptes à projeter de nouveaux rêves. Et puis le terreau des vieilles civilisation peut être facilement revivifié, en Iran, en Irak, en Turquie, etc., pour que s'incarnent ces nouveaux rêves.

la civilisation chinoise

La civilisation chinoise est sans conteste la plus vieille de toutes les civilisations présentes, avec plus de 3000 ans d'une histoire mouvementée certes, mais ininterrompue. Un pays immense dont les splendides réalisations ont longtemps fait rêver, des simples barbares des frontières aux aventuriers occidentaux, et qui continue de fasciner. Si l'on ajoute que c'est près du quart de la population mondiale, plus le fait qu'elle est devenue ces dernières années l'usine du monde, on comprendra qu'on ne puisse négliger ce morceau de planète et d'histoire.

Presque 10 millions de km², plus d'un milliard et 300 millions d'êtres humains, la première grande société agraire vieille de 7000 ans peut-être, une écriture qui en a plus de 3000... La tâche qui se présente à nous semble de prime abord insurmontable. Mais l'expérience que nous avons maintenant des civilisations suggère que le fouillis des innombrables événements peut être ramené à quelques éléments essentiels. De fait, l'on observe dans le cas de la Chine l'omniprésence et la toute puissance de l'enseignement de Confucius : 20 siècles pour façonner la pensée, la morale, le gouvernement, 20 siècles pour faire l'homme. C'est donc uniquement à cette partie de l'histoire de la Chine, la plus récente et qui se poursuit de nos jours, que nous allons nous intéresser. Plus de deux millénaires tout de même !

les Visions chinoises

Les philosophes chinois, Confucius en tête, se réfèrent systématiquement à des grands rois du passé. Sont-ils de simples mythes qui aident à faire passer des idées nouvelles dans une société respectueuse de la tradition, ou bien des réminiscences d'une histoire réelle ? Difficile à dire. Quoiqu'il en soit, avant que les grands philosophes ne constituent leurs systèmes, existait un fond de croyances. Ils y puisent incontestablement, en l'enrichissant considérablement.

Pour les anciens chinois, la terre est carrée, le ciel est rond, et l'homme est l'intermédiaire entre le haut et le bas, entre le solide et le gazeux, lien nécessaire à la cohésion du tout. On remarque facilement ce que cette cosmologie primitive doit à l'agriculture : la terre carrée est l'image du champ, le rôle de l'homme est de la cultiver. On tient là une des clés de la compréhension du monde chinois : c'est un monde de paysans.

Remarquons bien que ces terres qui ressemblent aujourd'hui à un immense jardin le doivent entièrement au labeur séculaire des hommes. Car initialement, elles sont rebelles et c'est à force de grands travaux pour contrôler l'eau qu'elles ont été domestiquées. J'insiste encore une fois sur le fait que ce n'est pas la terre qui a façonné les hommes mais bien les hommes qui ont façonné la terre. Rien ne les obligeait à se voir ainsi et à percevoir cette situation comme un défi, hormis une Vision encore imprécise mais déjà efficace pour définir leur place et inspirer leurs actions. C'est cela la civilisation.

Aussi loin que l'on remonte, on observe chez les chinois un fort anthropocentrisme ainsi qu'une profonde solidarité entre l'homme et la Nature. D'où, par exemple, une religiosité de type animiste qui se prolonge dans la croyance en un pays des morts voisin de la terre des hommes et communiquant avec elle en des instants privilégiés.

Sur le plan de l'organisation, la difficulté des tâches impose le travail collectif. En pratique, cela implique que seul existe le groupe, pas l'individu. Le signe d'appartenance en est le nom plus que les liens du sang. À l'intérieur du groupe, seul l'âge apporte un élément de distinction : le mot *mère*, par exemple, s'applique à un groupe étendu de personnes et non à la seule femme dont on est né ; le *père* ne se distingue pas des oncles paternels ; les fils sont confondus avec les neveux, et les cousins sont frères...

En découle une conception très particulière du souverain. Son rôle est en effet de propager et de maintenir cet ordre parmi les hommes, et il doit le faire par le seul exemple de sa vertu (*tö*) qui est un mandat du ciel. Mais comme rien n'est permanent selon les chinois, ce mandat est nécessairement temporaire. Aussi la vertu, après un temps de plénitude, finit-elle par décliner puis s'éteindre. La dynastie se corrompt et le pouvoir sombre dans l'anarchie. Une nouvelle maison s'empare du pouvoir et sa réussite est signe qu'elle a le mandat céleste, et ainsi de suite. De là, une conception de l'histoire cyclique et non linéaire.

C'est justement en pleine période d'anarchie qu'apparaît maître (*tseu*) Kong, nom latinisé en Confucius par les missionnaires Jésuites.

le confucianisme

Confucius (551-479 AVJC) voit le jour dans une Chine morcelée en d'innombrables principautés rivales. C'est l'époque dite des Printemps et Automne (770-473), prélude aux Royaumes Combattants (473-221) tout aussi instables et féroces. Epoque stimulantes et fécondes aussi qui voient s'épanouir quelques-uns des plus grands génies de l'humanité : Confucius, le taoïste Lao-Tseu (vers le Ve siècle AVJC), le stratège Sun Tsu (vers le IVe siècle AVJC) et quelques autres.

Confucius se fixe la tâche immense de remettre de l'ordre dans ce chaos. Pour ce faire, il propose un retour à la sagesse des anciens : « Je transmets l'enseignement des Anciens, sans rien créer de nouveau, car il me semble digne de foi et d'adhésion. » (*Entretiens*, livre 7, § 1) Malheureusement pour lui, la situation n'est pas suffisamment mûre pour que s'opère une telle transformation. On le voit donc errant de principauté en principauté à la recherche d'un emploi à sa mesure, sans succès. En revanche, il attire à lui nombre de disciples enthousiastes et dévoués. Ce sont eux et leurs successeurs qui assureront le triomphe de sa pensée quatre siècles plus tard.

L'histoire lui attribue divers ouvrages, dont le plus important, les *Entretiens*, est probablement une compilation tardive. Faire la part entre ce qui revient au maître et ce qui revient aux élèves importe peu, l'essentiel étant de mettre en évidence les quelques grandes idées appelées à jouer un rôle décisif dans le développement ultérieur de la Chine.

Le confucianisme propose un idéal de la morale où l'homme n'existe que par ses relations avec ses semblables. C'est pourquoi il n'est pas une religion comme nous l'entendons, ni une philosophie, seulement une part inséparable de ce que signifie être chinois.

L'homme idéal, c'est l'Homme de Bien (*jun-zi*), qui doit tendre à la réalisation du Souverain Bien (*ren*), somme de toutes les qualités humaines poussées à un degré suprême : « Pratiquer le ren, c'est commencer par soi-même : vouloir établir les autres autant qu'on veut s'établir soi-même, et souhaiter leur réussite autant qu'on souhaite la sienne propre. Puise en toi l'idée de ce que tu peux faire pour les autres, voilà qui te mettra sur la voie du ren. » (livre 6, § 28) Ce paragraphe contient les deux grandes règles de la pratique confucéenne : le travail sur soi, c'est-à-dire l'étude, et le respect des relations qui organisent la société des hommes, relations familiales, et relations avec le souverain.

Le fondement de la famille est la piété filiale : « Selon les rites les parents seront servis de leur vivant ; selon les rites, ils seront enterrés ; selon les rites seront faits les sacrifices à leurs mânes. » (livre 2, § 5) Cette autorité du père ne dérive pas de la paternité elle-même, mais du fait qu'il est un futur ancêtre. De même, seul le fils aîné jouit d'une considération en tant qu'il préside au culte paternel.

Le respect dû au père est considéré comme le plus grand des devoirs car c'est déjà un acte politique qui garantit la stabilité de la société : « Rares sont ceux qui, exemplaires à l'égard de leurs parents et de leurs aînés, tendent à se monter contre leurs supérieurs, et à plus forte raison à fomenter des rébellions. L'homme de bien travaille à la racine. C'est sur des racines bien ancrées que la Voie peut croître et s'épanouir. Piété filiale et respect des aînés ne sont-ils pas la racine même du ren ? » (livre 1, § 2) De là découlent toutes les autres obligations morales. Celles par exemple envers l'état, conçues comme une extension des devoirs familiaux. Si le prince mérite d'être obéi, c'est qu'on reconnaît en lui un père. Le peuple alors peut se montrer soumis et travailleur. Le bon gouvernement est donc celui où chacun est à la juste place : « Que le souverain agisse en souverain, le ministre en ministre, le père en père et le fils en fils. » (livre 12, § 11)

La clé de voûte de cet édifice est le rituel : « Les rites établis par les fondateurs de la dynastie Zhou s'inspiraient de ceux des deux dynasties précédentes, Xia et Shang. Quelle noblesse ! Quelle perfection ! C'est à eux que j'adhère pleinement. » (livre 3, § 14)

Désignant initialement le sacrifice offert par le souverain à ses ancêtres, le rite en vient à être codifié pour accompagner toutes les activités humaines : mariage, négociation, expédition, etc. Confucius y consacre tout un livre. Par exemple : « Quand les gens de son village se réunissent pour boire, il ne quitte la fête qu'après les plus âgés. À la fin de l'année, au moment du rite d'exorcisation, il se tient en grande tenue de cour, sur le perron de l'est. » (livre 10, § 10)

Ces rites jouent un rôle fondamental dans le fonctionnement du gouvernement, non seulement parce qu'ils constituent des actions ordonnées et signifiantes, mais aussi parce que de leur accomplissement rigoureux dépendent la fertilité des champs, la paix et le bonheur du peuple. Dans la cosmologie chinoise, tout est interconnecté, l'homme, les êtres vivants, la matière, bref tout l'univers. Ceci explique aussi le rôle important tenu par le *Yi-King* (*le livre des mutations*), un complexe système de divination, dans toutes les décisions importantes.

Le rituel est en outre la marque de la civilisation plus que des critères d'ordre ethnique. Les barbares sont coupables du plus grand des crimes, vivre en dehors de la civilisation que fait rayonner la vertu du prince, ce qui fait d'eux des bêtes, non des hommes. Entre les deux, les mouvements de l'histoire ont créé le groupe des peuples qui ont absorbé la culture chinoise. Ainsi la Corée, le Vietnam et d'autres se

sont trouvés pour un temps rendant hommage à leur *papa*. On peut donc dire que d'une certaine manière la Chine a atteint l'universalité puisqu'elle a tenu pour négligeable tout ce qui était hors de la famille : « On n'apprend pas à des chiens à manger avec des baguettes ! » (comparer cet élitisme avec le prosélytisme chrétien ou musulman).

La deuxième grande idée de Confucius est sa conviction que l'homme peut se perfectionner à travers l'étude : « Commettre une faute et ne pas s'en corriger, c'est là la vraie faute. » (livre 15, § 29) Il est nécessaire d'apprendre à se gouverner soi-même afin de bien gouverner sa maison et mieux servir l'état. C'est une condition indispensable pour que la société puisse retrouver son bon ordre après le chaos. Chez Confucius, l'étude garde un aspect pratique, c'est-à-dire essentiellement politique : « Tu peux, dis-tu réciter par cœur les 300 Odes ? Mais imagine que, engagé dans une fonction, tu ne sois pas à la hauteur, ou que, envoyé à l'étranger, tu ne saches pas répondre de ton propre chef : que te servira toute ta littérature ? » (livre 13, § 5) Chez ses successeurs, elle tend à se formaliser dans l'apprentissage des *classiques* : *livre des odes*, *livre des mutations* (Yi-King), *livre des documents*, *livre des rites*, *Annales des printemps et automnes*. La bureaucratie chinoise réalisera ainsi un écrémage en règle de l'élite intellectuelle du pays pour former des érudits.

Le meilleur exemple de cette conception de l'étude est l'art de l'écriture, qui doit aux confucéens de n'avoir pas évolué vers plus de précision et de facilité. Alors que dans un système alphabétique l'apprentissage d'un petit nombre de signes et de règles donne accès à tous les écrits, le système chinois constitue une langue à part entière, où chaque mot est représenté par un graphisme propre, prononcé différemment selon les régions (l'unification linguistique de la Chine se fait par l'écrit, non par le parler). La grammaire est sans grande importance et il n'y a pas par exemple d'indication de temps, d'où d'innombrables problèmes d'interprétation des textes qui aboutissent parfois à des solutions complètement opposées (comparer diverses traductions du *Tao Tö King* de Lao-Tseu). Apprendre à lire et à écrire est donc une très longue affaire qui exige de la constance, de la volonté, de la patience, de la modestie, de la soumission au maître... toutes qualités qui font "l'homme de bien" confucéen.

Il s'ensuit un certain conformisme que ne compense pas entièrement le caractère très ouvert de la Vision : « Ecoute tout ce qui se dit autour de toi et mets entre parenthèses les points douteux pour ne parler avec prudence que du certain, tu es sûr de commettre peu d'erreurs. Regarde bien ce qui se fait autour de toi et évite les entreprises risquées pour ne t'aventurer que sur du solide, tu as peu de chances de t'en repentir. » (livre 2, § 18) Les vastes espaces laissés libres à l'exploration ont tout de même été source d'innombrables créations, mais la société elle-même n'est pas un champ d'expérimentation. Ne sont donc mises en œuvre que les innovations qui vont dans le sens de l'ordre. Voir par exemple les colossaux travaux hydrauliques d'irrigation, de conservation de l'eau et de protection contre les inondations. Quand les circonstances exigent des remises en cause plus profondes, elles ne peuvent se faire que du haut vers le bas. On a les exemples récents du communisme en Chine et du capitalisme au Japon. En bonnes sociétés confucéennes, elles suivent, d'un bloc, une fois la direction donnée.

On l'aura compris, Confucius ne s'intéresse qu'à l'homme, et encore est-ce plus en tant que rouage de la société qu'en tant qu'individu. La Nature est complètement

laissée de côté, de même que l'au-delà : « Tant que l'on ne sait pas ce qu'est la vie, comment peut-on savoir ce qu'est la mort ? » (livre 2, § 2) De la sorte l'homme est solidement ancré sur terre, et il ne peut se réaliser qu'en se conformant à ses devoirs, dont les plus importants sont envers sa famille.

Cela laisse bien des trous, que d'autres systèmes de pensée se chargent de combler.

le taoïsme

On désigne sous ce vocable un certain nombre de conceptions philosophiques, religieuses, métaphysiques, initialement apparentées, puis qui ont divergé.

Le taoïsme, c'est d'abord un vieux fond de croyances concernant l'univers, qui remontent non pas au déluge car nous ne sommes pas dans une mythologie chrétienne, mais à l'empereur Jaune, aussi vieux et mythique. La première grande idée est que tout dans l'univers, de la plus lointaine étoile jusqu'à l'homme en passant par la terre, l'eau et l'air, est composé dans sa nature intime d'une seule et même substance qui se manifeste sous différents aspects. C'est le *chi* (ou *tchi* ou *ki*) que l'on peut traduire approximativement par énergie. La seconde grande idée est que, en se révélant, le chi se polarise en une activité *yin* et une activité *yang*. Les êtres sont des équilibres dynamiques de yin et de yang. Yin et yang sont opposés, yin et yang s'attirent, yin et yang ne sont pas absolus, mais se caractérisent l'un par rapport à l'autre : tout est agrégat en mouvement incessant.

Remarquons toute la subtilité de cette pensée qui, bien que manipulant deux concepts opposés, réussit l'exploit de ne pas tomber dans le piège du dualisme. On est très loin du manichéisme et de sa simpliste opposition Bien - Mal.

Sur le plan pratique, les conséquences sont considérables :

- la notion d'équilibre harmonieux revêt une importance capitale (alors que le dualisme pousse à l'extrême dans un sens ou dans l'autre) ;
- cet équilibre n'est pas statique mais dynamique : tout est flux en changement incessant ;

- tous les phénomènes s'interpénètrent puisque, par-delà leurs manifestations, ils sont la même substance : ce qui est valable pour le macrocosme est aussi valable pour les microcosmes qui s'emboîtent en lui, et réciproquement ; par conséquent les comportements de l'homme peuvent influencer sur les choses de l'univers, et vice-versa. La médecine chinoise constitue un excellent exemple d'application de ces principes. Selon cette conception, l'énergie vitale, le chi, circule en permanence dans le corps le long des trajets privilégiés appelés méridiens. Que ces écoulements soient perturbés pour une raison ou une autre (individuelle, collective, cosmique) et la maladie apparaît. Or, en agissant sur des points précis, il est possible de la modifier quantitativement et qualitativement afin de revenir à l'équilibre. De plus, du fait que l'homme est en connexion avec l'univers entier, l'intervention doit, pour être pleinement efficace, tenir compte de l'heure, du jour, de la saison, etc.

On conçoit facilement qu'une telle médecine n'ait pu voir le jour en Occident. L'acupuncture y suscite même encore l'hostilité d'un grand nombre de médecins et de chercheurs malgré d'indéniables réussites. Inversement, la pratique médicale occidentale hypertéchnologique et quasi industrielle apparaît comme simpliste et barbare, voire inhumaine, aux yeux d'un médecin chinois traditionnel.

La conception chinoise de l'univers est rebelle à toute idée de loi de la Nature. Certes, il y a un ordre dans le cosmos, mais il n'est pas accessible à l'intelligence théorique car il résulte de la coopération harmonieuse des êtres dans l'instant

présent, tous faits d'une même substance, non d'un "législateur" céleste qui définit des lois à partir desquelles tous les mouvements de la matière s'enchaînent par cause et effet. C'est sans doute la principale raison pour laquelle la Chine n'est jamais parvenue à la science mécaniste, bien qu'elle ait considérablement développé un grand nombre de sciences et de techniques.

Par-delà ce fond métaphysique, le taoïsme est aussi une voie de la connaissance (*tao* signifie voie), chez Lao-Tseu et Tchouang-tseu (369-286 AVJC) notamment. Là, l'opposition avec le confucianisme est totale, sans qu'il soit en mesure de l'ébranler car, comme toute ascèse de ce genre, il ne touche qu'une infime minorité.

Quelques-uns de ses principes parviennent tout de même à s'infiltrer dans les couches profondes de la société, non sans subir en chemin quelques transformations radicales. C'est qu'un confucianisme exclusif à l'échelle de toute une société devient vite insupportable. Une soupape est nécessaire pour évacuer la pression qu'exige un contrôle permanent de soi. La Chine antique avait ses sacrifices et ses explosions dionysiaques lors des grandes fêtes agraires. La Chine impériale a sa religion taoïste, avec temples, clergé et panthéon qui reprend certains des anciens cultes en y adjoignant d'innombrables pratiques dans le but d'atteindre la longue vie. Ainsi, ce que les grands esprits concevaient comme une alchimie intérieure, se mue pour la foule en un processus extérieur : la voie de la vertu (*tao tö*) devient la recherche de la drogue qui procurera la santé parfaite et l'immortalité physique.

On le voit, hormis dans le tao véritable réservé à quelques initiés, la Chine ne dispose d'aucune solution satisfaisante au problème de la mort. Le confucianisme a beau ancrer l'homme ici-bas, il n'est pas toujours en mesure de calmer son inquiétude légitime face aux calamités du destin, comme, par exemple, aux premiers siècles de notre ère lorsque l'empire sombre dans une nouvelle anarchie. Le bouddhisme arrive à point nommé pour combler cette lacune.

le bouddhisme

On fait traditionnellement remonter au premier siècle l'arrivée du bouddhisme en Chine. Quelques années plus tard, en 144, un prince de la Perse arsacides s'installe à Lo-Yang où il crée une école de traduction. L'indifférence religieuse des derniers Hans (fin de la dynastie en 220), permet à cette œuvre de se poursuivre. La courte dynastie Tsin (265-317) qui réunit l'empire se montre favorable à la nouvelle foi. Ensuite, les barbares qui s'installent dans le nord du pays en autorisent l'étude. Elle ne cesse alors de progresser, et, soutenue par les empereurs jusqu'en 845, contribue à porter la Chine des Tang (618-907) vers un sommet.

Il n'est pas question ici de rentrer dans les détails de cette religion : d'une part, elle est d'une richesse extrême ; d'autre part, venue de la très métaphysicienne Inde, elle doit subir quelques adaptations pour s'implanter dans la plus pragmatique Chine. Voyons quand même rapidement quels en sont les principes essentiels :

- première noble vérité : la vie est *dukka*, c'est-à-dire souffrance ;
- deuxième noble vérité : l'origine de cette souffrance est le désir : plaisir des sens, existence et devenir, non-existence ;
- troisième noble vérité : la souffrance cesse avec l'extinction du désir ;

- quatrième noble vérité : la suppression du désir passe par la pratique et l'octuple sentier : parole juste, action juste, moyens d'existence justes, effort juste, attention juste, concentration juste, pensée juste, compréhension juste.

Initialement, le bouddhisme n'est pas une religion mais une voie de la connaissance, dont le but est de libérer l'âme du cycle des réincarnations en brisant toutes les chaînes d'illusions. Le Bouddha, qui signifie l'Eveillé, est seulement un être humain dont les accomplissements résultent de ses seuls efforts et de son intelligence, non d'une quelconque grâce divine. Il n'y a pas à croire, il y a à expérimenter. Bouddha ne demande pas qu'on croie ce qu'il a vu. Il montre juste ce qu'il est, un être libéré, et il dit que pour arriver à ce résultat il y a un chemin accessible à tous. Libre à chacun de le suivre.

Cette approche du bouddhisme s'avère parfaitement compatible avec le tao véritable, la vacuité du premier rejoignant le néant du second pour percer le voile des illusions. De cette convergence naît le *tchan* (qui est devenu le *zen* en japonais), qu'on fait traditionnellement remonter à l'arrivée en Chine de Bodhidharma au VI^e siècle, mais qui connaît en fait son véritable essor avec Houei-Neng (638-713). Comme le taoïsme véritable et pour les mêmes raisons, le tchan reste en marge de la société.

Pour la masse, le Bouddha n'est pas un homme mais un Dieu, le bouddhisme n'est pas une voie de la connaissance mais une religion. Deux sectes sont particulièrement populaires en Chine : la secte de la Terre Pure et la secte Tien Taï. La première apparaît dès le Ve siècle et se propage rapidement. Elle se fonde sur le pouvoir du vœu que le Bouddha Amitâbha a fait de sauver tous les êtres qui feraient appel à lui, leur promettant de les faire renaître dans sa Terre Pure, pays d'or, de jade et de pureté. La pratique est d'une extrême simplicité puisqu'elle se réduit à se confier avec ferveur à la grâce du Bouddha en invoquant son nom. C'est pourquoi on l'appelle aussi amidisme.

La secte Tien Taï doit son nom quant à elle à la montagne sur laquelle s'établit au VI^e siècle le moine Tche-Yi pour mettre de l'ordre dans l'exubérante efflorescence du bouddhisme chinois. Il se fonde essentiellement sur le *sutra du lotus de la loi merveilleuse* qui professe que chacun peut parvenir facilement à la bouddhité : « Quiconque parmi les êtres vivants aura été en contact avec d'anciens Bouddha, quiconque a étudié la Loi et pratiqué la charité, ou s'est soumis à la discipline, endurant patience et humiliation, ou a fait des efforts sérieux pour se concentrer et comprendre, et cultivé diverses sortes de bénédictions et de sagesse, tous ces gens ont atteint le niveau de la bouddhité. »

Pour des raisons essentiellement politiques et financières sur lesquelles je reviendrai, le gouvernement est contraint de proscrire les "religions étrangères" en 845, dont le bouddhisme. La confiscation de tous ses biens lui porte un très rude coup. Bien que la persécution soit de courte durée, l'élan est brisé, et les écoles qui renaissent ensuite ne font pas preuve d'une aussi grande vitalité.

Malgré tout, le bouddhisme laisse une empreinte très profonde dans la société chinoise, même si elle refuse de le reconnaître en le rejetant. Plus que dans une pratique qui se perpétue tant bien que mal jusqu'à nos jours, c'est dans le néo-confucianisme qu'il faut le retrouver.

la synthèse néo-confucianiste

Au XI^e et XII^e siècles, le monde des lettrés est en effervescence pour essayer d'intégrer au confucianisme les acquis philosophiques des siècles précédents. Une figure émerge plus particulièrement, celle de Tchou Hi (1130-1200), que certains comparent à Saint Thomas par la puissance de sa synthèse. Connaisseur des Classiques et fortement influencé par le tchan, il réussit à concilier "l'intériorité du monde" avec le "tournoiement des événements quotidiens" en faisant pénétrer la sensibilité bouddhique dans le confucianisme.

Pour lui, le principe des êtres (*li*) préexiste à leur manifestation : « La nature de l'homme et des choses n'est rien d'autre que le li et l'on ne peut en parler en terme d'intégration ou de désintégration. Ce qui s'intègre pour produire la vie et qui se désintègre pour produire la mort, c'est seulement le chi, et ce que nous appelons l'esprit, l'âme, la conscience, sont tous des effets du chi. Quand le chi est intégré, ils existent ; quand le chi est désintégré, ils n'existent plus. Le li, lui, fondamentalement, n'existe pas ou ne cesse pas d'exister en fonction de telles intégrations ou désintégrations. » À partir de cette métaphysique, il réinterprète les préceptes moraux des grands anciens : le bon souverain doit aller au-delà des manifestations du chi pour laisser apparaître le li, lequel est la clé du bon fonctionnement de l'état ; de son côté, le peuple doit suivre les règles de conduite morale qui sont conformes à l'ordre universel.

Comme Confucius, Tchou Hi ne connaît qu'un succès posthume (il est chassé de l'administration), mais total. Après sa mort et surtout à partir du XIV^e siècle, l'interprétation de "l'école de la nature humaine et de l'ordre universel" est considérée comme la seule orthodoxe, jusqu'au XX^e siècle. Ainsi les trous dans la vision de Confucius sont finalement comblés. La Chine a désormais une Vision unique et complète. Elle se fige malheureusement très vite, évolution inévitable compte tenu des règles de fonctionnement d'une telle société où dominent le conformisme et une caste de lettrés qui s'auto-reproduit.

De tout cela retenons ces deux principes essentiels de la Vision chinoise : une conception organique de l'univers où tout s'interpénètre, et un ancrage de l'homme ici-bas par les relations sociales.

l'histoire de la civilisation chinoise

introduction

La présentation traditionnelle de l'histoire de la Chine donne l'impression d'une succession de dynasties dans un cadre plus ou moins identique et isolé du reste du monde. Or ce cadre, tant géographique que culturel, n'est pas aussi figé. Malgré ses anciennes prétentions à être le centre et la totalité du monde, la Chine a été plusieurs fois envahie et s'est enrichie au contact d'autres cultures (cf. le bouddhisme). De plus, l'histoire de la civilisation telle que nous la concevons ici ne se confond pas entièrement avec l'histoire dynastique. C'est donc en quelque sorte à une remise en forme des événements que nous allons procéder.

Comme je l'ai dit plus haut, cette histoire va être prise en cours, les conditions de la genèse étant trop incertaines, de même que les premières phases de la croissance. Nous voici donc au IIIe siècle AVJC.

croissance

Depuis quelques siècles déjà la Chine connaît de profondes transformations économiques et sociales : la forêt recule devant les défricheurs, les travaux d'irrigation se multiplient, la population augmente, de nouveaux états se constituent... Malgré tout, l'époque n'est pas des plus heureuses car les royaumes ne cessent de se livrer bataille, la pression des barbares Hiong-nou (peut-être les huns) se fait de plus en plus sentir sur la frontière nord (d'où, pour les contenir, la construction de la première grande Muraille vers 250AVJC), et le spectre de quelque cataclysme naturel plane toujours. C'est dans ce contexte que le roi du Tsin apparaît comme "l'agent du destin". Vers 221 AVJC, il parvient en effet à rassembler sous son autorité la quasi-totalité des terres chinoises, puis il entreprend des campagnes plus lointaines, en des régions encore barbares.

Bien que son règne soit de courte durée (il meurt en 210), Tsin che Houang-ti (littéralement le premier empereur tsin) laisse une profonde marque, dont témoigne le mot Chine, altération probable de Tsin : uniformisation des poids et mesure, de la monnaie, de l'écriture ; construction d'un important réseau routier ; suppression des fiefs (120 000 familles nobles transférées) ; regroupement des paysans en villages collectivement responsables, soumis à la conscription et à la corvée (700 000 personnes ont sans doute participé à la construction de son palais) ; contrôle du commerce (200 000 marchands déportés), etc. Ces réformes ne font que prolonger celles menées plus tôt dans l'état du Tsin sous l'influence de l'école légiste, qui, à l'équilibre naturel des confucéens, oppose l'ordre né de la rigueur et de la coercition. Pour les disciples de maître Kong, l'empire commence très mal : ils sont pourchassés, et leurs Classiques condamnés au bûcher.

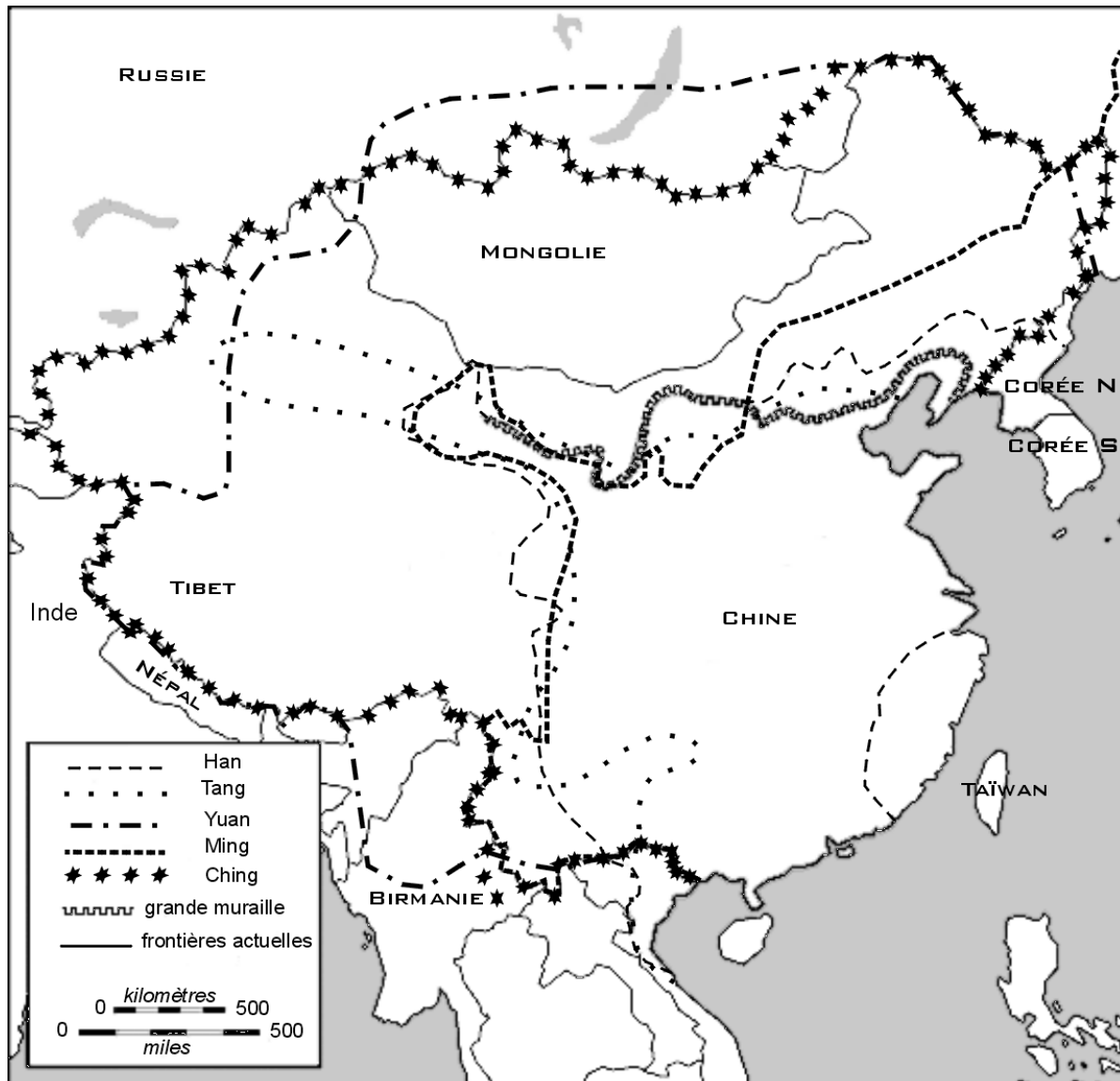
Après quelques années de guerres intestines, le pouvoir passe aux mains d'une nouvelle dynastie en 202 AVJC, les Han.

Sous les premiers empereurs, la consolidation se poursuit tant bien que mal, sur fond de révoltes et de querelles légistes - confucéens. Ces derniers trouvent finalement grâce auprès du plus grand des empereurs Han, Wou-di (141-87), qui comprend le rôle qu'ils peuvent jouer dans la conduite de l'empire. En 124 AVJC, il crée l'université impériale, qui comptera 30 000 étudiants à l'époque des Han postérieurs. Si, en théorie, le talent prime la naissance, il faudra attendre quelques siècles pour que soit mis au point un système cohérent et efficace d'examens. Quoi qu'il en soit, la direction est prise, et plus rien ni personne ne pourra dorénavant les faire disparaître puisqu'ils parviennent rapidement à occuper de nombreux postes clés.

Si le premier empereur tsin a élargi le territoire chinois, ses successeurs commandent un espace plus restreint. Sous le long règne de Wou-di, les projets de conquêtes sont repris, après réorganisation de l'armée, en particulier en remplaçant l'infanterie trop peu efficace contre les nomades.

Vers le sud, jusqu'à l'actuel Vietnam, l'expansion est relativement aisée car elle se fait chez des populations sédentaires qui ont déjà été en contact avec la Chine. La principale conséquence est la sinisation progressive de ces régions, sous l'effet conjugué des colons qui s'installent à la suite des armées et des fonctionnaires Han.

Au nord et à l'ouest, la lutte est longue et pénible, succession de réussites et d'échecs qui permettent finalement à l'empire de s'étirer jusqu'au Turkestan. Malgré le coût financier et humain, c'est un moment important pour la Chine qui entre en contact avec d'autres civilisations puisqu'elle se rapproche presque à les toucher de l'empire Parthes et de l'Inde. Il se peut aussi que certains éléments de la culture grecque, portés en ces régions par Alexandre, aient alors cheminé jusqu'en Chine.



Le règne de l'empereur Wou-di marque l'apogée de cette société.

L'agriculture fait des progrès considérables grâce à la généralisation d'outils en fer (hache, soc...), à la multiplication des travaux d'endiguement, d'irrigation, de canalisation, à des progrès techniques tels que machines à semer, moulin à eau, etc. Selon un recensement de l'an 2 de notre ère, l'empire compte plus de 57 millions d'habitants.

Stimulé par les besoins de la cour, l'artisanat se développe, l'art de la laque en particulier.

L'unification du territoire profite aux marchands. Certains accumulent des fortunes colossales, plutôt mal vues à une période où l'état est proche de la faillite à cause du coût des expéditions et des grands travaux. L'empereur y pâlie en nationalisant les

grandes industries, sel et fer, et en instaurant un impôt sur les revenus des marchands.

Malgré les nombreuses avancées, l'empire est encore loin de constituer une unité : tendance au séparatisme exploité par l'ancienne noblesse ; montée d'une classe de grands propriétaires fonciers qui se soucient parfois peu des ordres de l'empereur, notamment dans les régions éloignées de la capitale ; masses paysannes aux conditions de vie précaires qui, périodiquement, se soulèvent. Ces dernières seront à l'origine de bien des changements dynastiques tout au long de l'histoire de la Chine. L'effritement du pouvoir des Han commence en 48 AVJC, année où des inondations catastrophiques ravagent le pays, suivies de graves famines. Un peu partout des paysans se constituent en bandes armées, telles celles des "montagnes vertes" ou des "sourcils rouges" qui parviennent par deux fois à s'emparer de la capitale Tchang-an, en 23 et 25.

La restauration des Han n'apporte aucune amélioration, malgré quelques tentatives au début pour empêcher la formation de grands domaines. Inexorablement le pouvoir s'affaiblit pour ne plus être que symbolique dans les dernières années (150-220)

Le problème paysan n'ayant pas été résolu, se produit une série d'explosions au IIe siècle : pas moins de cent révoltes en quelque 80 ans, qui culminent dans le soulèvement des "turbans jaunes" de 184, dont on évalue le nombre à 360 000.

Prompts à tirer parti du moindre affaiblissement, les nomades des steppes augmentent leur pression.

L'unité impériale finit pas éclater, pour quatre siècles. On assiste là à la première manifestation de ce qui va être une constante dans l'histoire de la Chine impériale, une succession de périodes d'unité et de division. Divisions qui ne doivent pas seulement à la perte de vertu des princes ! Les nomades, pas toujours aussi barbares qu'on le croit du fait de l'ancienneté des contacts, mais toujours à la recherche de nouveaux pâturages, de main-d'œuvre, de richesses, sont évidemment attirés par l'empire. À la moindre faiblesse, ils avancent. Il suffit pour cela d'une catastrophe naturelle, relativement fréquente et dévastatrice malgré les travaux, ou d'une instabilité du pouvoir, pris entre les querelles de palais et l'extrême difficulté de gouverner un empire avant la révolution des communications (qu'il faudra attendre 2000 ans) et des armements (le contrôle des frontières exige des armées considérables).

L'histoire politique du IIIe au VIe siècle est plus que confuse : éclatement en trois royaumes, brèves réunifications des Tsin (265-317), puis succession de 16 royaumes "barbares" au nord et de 6 dynasties au sud... Ouf ! L'essentiel est que malgré ces soubresauts, la croissance de la civilisation se poursuit, c'est-à-dire qu'elle cherche et expérimente de nouvelles solutions qui donnent un sens aux actions de l'homme dans le monde.

En pleine période de décomposition, l'enseignement des confucéens répond mal aux besoins de la masse. Il ne pourra triompher à l'échelle de toute la société qu'une fois celle-ci suffisamment stabilisée pour être à l'abri d'une désintégration totale, ce qui n'est manifestement pas encore le cas. On assiste donc à la montée simultanée des religions bouddhiste et taoïste, cette dernière ayant d'ailleurs inspiré les chefs des turbans jaunes. Au nord, à l'époque des 16 royaumes, le succès du bouddhisme est total, tant dans les hautes classes, qu'à la cour, que dans les milieux populaires, où il fusionne plus ou moins avec le taoïsme. Dans les dynasties du sud, le taoïsme est

plus vivace, mais le bouddhisme n'en progresse pas moins, soutenu comme au nord par la plupart des dirigeants.

Le bouddhisme ne contribue pas seulement à élever la pensée chinoise. À l'instar de ce qui se passera un peu plus tard en Occident avec le christianisme, les monastères jouent un rôle économique de premier plan, défrichant, introduisant de nouvelles techniques de culture, et même de nouveaux procédés commerciaux. De plus, il suscite une extraordinaire floraison artistique : cf. la poésie, la peinture, les fameuses grottes sculptées, etc.

Un autre phénomène important, qui prouve le pouvoir d'attraction de la civilisation chinoise malgré la crise, est la poursuite de la sinisation. Au nord par exemple, sous la dynastie Wei fondée par les Tuo-ba venus de Mongolie (380-530), différentes mesures sont prises pour accélérer le processus : obligation de porter des vêtements chinois, de parler chinois à la cour, de choisir des noms chinois, etc. Au sud, les choses se passent différemment. En effet, sous la poussée des nomades, de nombreuses populations émigrent du nord, berceau de la civilisation, vers le sud. La pénétration s'effectue à partir des centres constitués aux siècles précédents, et de proche en proche tout le sud devient véritablement chinois.

Cette période est particulièrement intéressante car elle montre bien, s'il en était encore besoin, que l'évolution d'une civilisation ne se confond pas avec les soubresauts politiques. Un regard superficiel pourrait laisser croire que ces 4 siècles sont ceux d'une désintégration, alors qu'au contraire, la civilisation est en pleine croissance et fait preuve de dynamisme et de créativité. On doit donc s'attendre à ce qu'elle s'envole une fois réglé le problème de l'organisation intérieure.

Sa réunification, l'empire la doit à Yang Kien, ministre des Tcheou, qui réussit à pacifier le pays et à remettre de l'ordre dans les affaires publiques. La dynastie Souei (581-618) est née.

Il s'attaque tout d'abord à l'agriculture et remet en vigueur la vieille "loi de distribution équitable des terres", qu'il interprète avec souplesse. C'est une loi très complexe qui peut se résumer ainsi : chaque individu mâle reçoit à sa majorité 100 mu de terre (environ 6 hectares), 80 étant destinés à la culture des céréales et devant être rétrocédés à l'état une fois la limite d'âge atteinte, les 20 autres étant plantés de mûriers et pouvant être transmis par héritage.

Remarquons que cette loi est difficile à appliquer partout, le principal problème tenant à la colonisation de terres vierges du sud : le contrôle se perd avec la distance (en 609, 73% de la population de l'empire vit au nord, plus que 53 % en 742). De grands domaines privés se reconstituent donc, appartenant à des membres de la famille impériale, des grands fonctionnaires et des monastères, germes de problèmes futurs. Mais nous n'en sommes pas encore là. Pour l'instant, la situation s'améliore notablement.

Pour qu'un empire tienne, il lui faut des finances saines. Les deux empereurs Souei œuvrent dans ce sens en faisant appliquer des règlements tombés en désuétude, souvent excellents bien qu'anciens, en luttant contre la fraude grâce à un important réseau de délateurs, en réunifiant la monnaie...

Pour parachever l'édifice, un nouveau code est promulgué, qui préfigure le code des Tang de 653, lequel restera en vigueur sans grand changement jusqu'au XXe siècle. Malheureusement, le second empereur épuise le nouvel empire par ses expéditions militaires et son goût effréné du luxe. Ce sont, par exemple, 2 millions d'hommes qui sont appelés pour transformer Lo-yang en capitale ! Quant aux effectifs engagés pour le percement du grand canal qui relie le nord au sud, ils dépassent la mesure.

Tâche colossale et épuisante certes mais d'un intérêt économique, stratégique et politique inestimable.

sommet, les Tang, 618-750

Les Souei ne parvenant à venir à bout de rébellions et jacqueries, une nouvelle famille apparaît sur le devant de la scène. Le pouvoir passe pour quelques siècles aux mains des Tang (618-906).

La paix et la prospérité des VII^e et VIII^e siècles, notamment sous les règnes de l'impératrice Wou Tsö-tien (690-705) et de l'empereur Hiuan-tsong (712-756) a pour instrument une efficace machine administrative.

Au sommet de la pyramide, l'empereur, qui selon l'ancienne conception ne gouverne pas, mais "rayonne sa vertu", c'est-à-dire en pratique délègue ses pouvoirs aux principaux ministres et commissaires impériaux.

Au-dessous des organismes centraux, une masse de fonctionnaires recrutés par examens et envoyés dans les 10, puis 15, puis 20 provinces de l'empire. Le programme repose sur la connaissance des *classiques*, de leurs divers commentaires, et de leur utilisation possible pour résoudre des problèmes pratiques, c'est-à-dire sociaux et politiques dans l'esprit confucéen. Ceci implique des études très longues, car avant d'en arriver aux classiques, il faut maîtriser la langue écrite. Ces études sont par conséquent coûteuses. Les grandes universités impériales sont donc surtout fréquentées par les fils de la noblesse. Leur accès n'est toutefois pas interdit aux roturiers et l'on voit parfois des villages se cotiser pour instruire des enfants doués.

Les doctorats les plus importants sont ceux de lettré accompli et docteur es classiques. Loin derrière viennent ceux de droit, de calligraphie et de mathématique, créés pour des emplois plus spécialisés.

Confucius a cette fois définitivement gagné. Une caste de lettrés imprégnée de sa pensée administre l'état à l'aide de codes qu'elle a rédigés et recrute ses membres sur la base de classiques qu'elle a compilés.

L'ordre étant rétabli, les cours d'eau de mieux en mieux contrôlés, l'économie peut prospérer.

Les campagnes alimentent des villes grandioses : Tchang-an, la capitale, la plus grande citée murée jamais bâtie avec 9 km de côté, abrite plus de deux millions de personnes de toutes nationalités ; Lo-yang, deuxième ville du pays, compte plus d'un million d'habitants et n'a rien à envier à sa grande sœur pour l'élégance et le raffinement. S'y ajoutent d'innombrables préfectures et sous-préfectures de taille variable, et encore des ports tels que Canton où affluent arabes, persans, indiens, cingalais...

Le commerce connaît un développement considérable. Commerce intérieur avec, en particulier, le transport de céréales du sud au nord par le grand canal. Commerce international aussi par voie de terre le long de la fameuse route de la soie, ou par voie de mer. Notons que pour faciliter les échanges apparaissent la lettre de change et le certificat de dépôt.

Cette rapide esquisse de la prospérité économique serait incomplète si l'on omettait le rôle des monastères bouddhistes : plus de 400 000 moines qui, comme aux siècles précédents, mettent en valeur des terres difficiles, pratiquent la médecine, instruisent...

Tout ceci s'accompagne d'une diversité religieuse rare dans l'histoire des civilisations. Taoïstes et bouddhistes sont bien sûr au premier rang suivis par les nestoriens (en 628) dont les chinois apprécient comme les arabes les talents de traducteurs, les mazdéens (631), les manichéens (694) assez puissants pour convertir les ouïgours, et les musulmans qui envoient leurs missionnaires dans l'ouest du pays.

C'est un âge d'or pour l'art : bijoux, laques, porcelaines, soieries, peintures, sans oublier la poésie (2300 poètes répertoriés sous les Tang).

Pareil modèle d'ordre, de prospérité, de luxe, ne peut manquer d'inspirer les voisins. Le rayonnement des Tang se manifeste d'abord par une prodigieuse extension territoriale : l'empire pousse à l'ouest jusqu'à la mer d'Aral, et au nord, il recouvre la Mongolie et la Mandchourie alors occupées par les ouïgours.

C'est l'occasion pour de nombreuses peuplades de s'ouvrir à la civilisation, en particulier les ouïgours qui deviennent à leur tour éducateurs d'autres tribus turco-mongoles.

Au sud-ouest, les belliqueux tibétains causent bien du souci aux chinois. L'armée se révélant peu efficace contre ces montagnards rudes, ils optent pour une stratégie plus souple en envoyant des missionnaires au roi récemment converti au bouddhisme. À force de patience, ils parviennent à inculquer un quiétisme apte à calmer les ardeurs guerrières.

À l'ouest, le Japon vit une ère de sinisation intensive, de son propre chef : la capitale Nara s'inspire de Tchang-an, les principes de l'administration et les règlements sont copiés à la lettre...

Jusqu'au milieu du VIII^e siècle, tout va pour le mieux : le monde correspond à la Vision. Plus exactement, chacun trouve une Vision qui correspond à son monde : le confucianisme pour les lettrés, le bouddhisme pour la masse, le taoïsme qui s'y superpose, les autres religions pour les minorités. Bien sûr, la réalité est plus nuancée et, dans chaque groupe, différentes tendances coexistent. Il n'en demeure pas moins que la plupart des lettrés, formés par les classiques et appartenant à une administration efficace, peuvent difficilement ne pas être confucéens ; pareillement, le peuple qui vit un moment relativement faste et qui constate les grandes réalisations des monastères, peut difficilement ne pas y voir les bienfaits du Bouddha.

La civilisation Tang possède donc un caractère très particulier, la diversité. Ceci est rendu possible par l'ouverture des différentes Visions, aucune n'occupant encore la totalité du terrain. Mais on se doute qu'un tel équilibre ne puisse durer longtemps.

déclin

Le tournant de l'empire Tang se situe au milieu du VIII^e siècle. À l'unité et à l'expansion succède la fragmentation et la contraction.

Cela commence par la détérioration du pouvoir impérial en proie aux intrigues. Un général d'origine turque, An Lou-chan, grand favori de l'empereur Hiuan-tsong, accumule tant de faveurs qu'il devient assez puissant pour se rebeller. En 755, ses 100 000 soldats barbares réussissent à s'emparer de la capitale. La cour a tout juste le temps de fuir. Quelques années plus tard la rébellion est mâtée, mais d'autres se déclenchent ailleurs. C'est la fin d'une époque.

Presque au même moment (751), à l'extrémité ouest de l'empire, les musulmans remportent une victoire sur les troupes chinoises, provoquant un arrêt brutal de l'expansion.

On assiste également à la détérioration du système agraire. La complexe législation sur la distribution et la transmission des terres devient inapplicable et des petits paysans endettés se voient souvent contraints de laisser leurs terres à de grands propriétaires, en particulier les monastères qui s'enrichissent considérablement du fait qu'ils sont exemptés d'impôts. De plus, une aggravation des conditions climatiques au IXe siècle accélère la paupérisation, d'où une augmentation du nombre et de l'intensité des jacqueries.

Tout ceci aboutit à la désorganisation d'importantes régions de l'empire et à la ruine du trésor. Une réforme du système fiscal n'apporte que peu d'améliorations. La population est pressurée sans pitié, et les gouverneurs locaux, de plus en plus autonomes par rapport au pouvoir central, s'enrichissent. À côté d'un état en faillite, l'organisation séculière du bouddhisme déborde insolemment de richesses. Pour ne pas se désintégrer complètement, le gouvernement est contraint de prendre des mesures draconiennes. En 845, il proscriit toutes les "religions étrangères", c'est-à-dire qu'il s'approprie leurs biens. Remarquons bien que cette sécularisation ne s'accompagne pas véritablement d'une persécution religieuse, et d'ailleurs le bouddhisme continue de tenir une place importante dans le cœur des chinois.

Entre les problèmes financiers et les revers militaires, l'armée représente de moins en moins une force de dissuasion. Les nomades en profitent. L'empire se décompose une nouvelle fois : 907-960 est l'ère dite des 5 dynasties et des 10 royaumes.

La Chine du nord connaît une situation politique agitée jusqu'à ce que les éphémères dynasties soient finalement balayées par les nomades Kitan (d'où le nom de Cathay sous lequel l'Occident médiéval a parfois désigné la Chine). 180 années de calme relatif, sans grand changement car les envahisseurs gouvernent entourés de conseillers chinois.

La Chine du sud se partage, elle, en 10 royaumes vivants en vases clos. Les cours locales protègent les artistes, les artisans perfectionnent leurs techniques, les lettrés ont le loisir de réfléchir.

La renaissance se prépare.

deuxième sommet, les Song, 960-1270

En 960, le général chinois Tcho Kouang-yin usurpe le trône des Tcheou et fonde la dynastie Song (960-1270). En quelques années, il réunit l'empire, à l'exception des territoires du nord.

Cette réunification semble plus précaire que jamais, avec au nord la menace des Leao, et à l'ouest, celle des Tibétains et des Kirghizes. Incapable de les dominer militairement, la Chine ne parvient à les tenir tranquilles qu'en leur payant des tribus exorbitants, ce qui ne les empêche pas de maintenir leur pression, jusqu'à la grande vague mongole du XIIIe siècle qui submerge tout.

Si la Chine réussit ainsi à préserver la paix, c'est grâce à la bonne santé de son économie, c'est-à-dire en dernier ressort de l'agriculture. Les progrès réalisés au nord sous les Tang se diffusent rapidement dans les régions méridionales : sélection de plants, emploi de machines, d'engrais, mise en place de réseaux d'irrigation

performants, etc., le tout décrit dans de nombreux traités d'agronomie largement diffusés par l'imprimerie, et en partie financés par l'exode des riches chinois du nord. Les paysans parviennent par exemple à une telle maîtrise de la culture du riz qu'ils réalisent 2 ou 3 récoltes par an. Il s'ensuit une augmentation de la population qui atteint 100 millions vers 1100. Elle doit peut-être aussi aux progrès médicaux, la vaccination antivariolique étant attestée dès 1014.

Cette prospérité des campagnes, qui profite plus aux marchands et aux propriétaires qu'aux paysans eux-mêmes, donne un essor prodigieux à l'artisanat. De nombreux progrès sont réalisés permettant la fabrication de façon semi-industrielle de produits de bonne qualité. Le tissage de la soie, déjà bien développé sous les Tang, devient une industrie à part entière en se dégageant de l'agriculture. La céramique atteint un sommet sous les Song tant en qualité qu'en beauté. L'industrie du papier fournit annuellement des millions de feuilles à l'administration et aux imprimeurs (les caractères mobiles datent de 1040).

Tout ceci alimente un commerce dynamique. À l'intérieur, le dense réseau de canaux est sans cesse sillonné de navires qui transportent des céréales bien sûr, et aussi du thé, du sel, et tous les produits de l'artisanat. Le commerce extérieur passe essentiellement par la mer depuis que la route de la soie est coupée. La Chine exporte ses soieries, ses porcelaines, ses céramiques, et importe des bois précieux, des parfums, des épices, des ivoires. Nombreux sont les commerçants indiens, persans, arabes, juifs ; nombreux aussi les chinois qui prennent la mer sur de grands et solides vaisseaux munis de gouvernails d'étambot (apparus sous les Tang) et capables de se diriger à la boussole (début XIIe siècle peut-être).

La société chinoise connaît alors une transformation notable avec la montée d'une classe de marchands active et riche. Toutefois, à la différence des bourgeois italiens ou flamands, ils ne constitueront jamais une force de transformation. Ils appartiennent en effet à un groupe qui n'est pas "honoré" et ils paient pour le devenir : leurs fils étudient pour être fonctionnaires et leurs avoirs finissent par se geler dans des terres dont les agriculteurs se trouvent définitivement dessaisis.

Il faut encore ajouter l'importance du contrôle de l'état, qui non seulement a le monopole de certains produits (thé, sel, etc.), mais aussi passe d'importantes commandes pour les besoins de la cour et de l'administration.

Comme celui des Tang, le succès des Song repose en définitive sur l'ordre imposé par l'administration. Afin de l'assainir, le recrutement fait l'objet de soins attentifs. Les examens sont toujours à l'honneur, avec une sévérité nouvelle. Le lettré fonctionnaire est plus que jamais l'élite de la société.

Bien sûr, les transformations économiques et sociales ne manquent pas d'alimenter la réflexion des intellectuels. Comme aux débuts de l'empire deux tendances s'opposent : les "conservateurs", fidèles à la pensée confucéenne, c'est-à-dire aux privilèges de leur caste, et les "réformistes" qui renouent avec l'autoritarisme des légistes. Les quelques réformes tentées dans ce sens se heurtent à la mauvaise volonté compréhensible des fonctionnaires chargés de les appliquer.

La civilisation des Song est sensiblement différente de celle des Tang du fait que le bouddhisme n'y joue plus un rôle de premier plan. Bien qu'elle jouisse encore d'une certaine faveur auprès du peuple, l'église se discrédite de plus en plus par la vente de certificats d'ordination. L'esprit chinois a du mal à s'y retrouver et préfère revenir à

ses bases, ne retenant de la "religion étrangère" que ce qui s'intègre facilement dans son propre système. C'est la synthèse néo-confucianiste.

Malgré la présence obsédante des barbares, cette civilisation est probablement la plus complète et la plus équilibrée que la Chine ait connue. Elle intègre plusieurs siècles d'influences diverses, coordonnées par un confucianisme assez puissant pour donner stabilité et cohérence, mais pas assez pour stériliser la créativité. Désormais la Chine va vivre sur ces acquis idéologiques, scientifiques et artistiques. Plus que cela, elle va se comporter en véritable homéostat (le mot est de Needham). L'idéal de stabilité absolue de la société confucéenne étant impossible à atteindre, la Chine va faire en sorte de revenir à son état initial après chaque perturbation.

déstabilisation mongole, 1270-1368

La conquête de la Chine se fait par étape : l'initiateur de l'impérialisme mongol, Gengis Khan (1160-1227), soumet d'abord les Leao ; puis son fils Ogdaï s'attaque aux Jin ; enfin, son petit-fils Kubilaï (1215-1294) annexe le sud et fonde la dynastie Yuan (1271).

L'appétit de conquête n'est pas éteint pour autant et diverses expéditions sont lancées contre le Japon, le Vietnam, la Birmanie, Java, qui se soldent toutes par des échecs (peut-être parce que le gros des troupes est alors chinois ?).

Partout les mongols s'installent en maîtres, au début avec la férocité du nomade Gengis qui rêve d'éliminer tous les chinois pour transformer les terres cultivées en pâturages, ensuite avec beaucoup plus de clairvoyance de la part de Kubilaï qui a passé une bonne partie de sa vie en terre "civilisée" avant de devenir Khan. En témoigne son intérêt pour l'agriculture : il institue un "département de promotion de l'agriculture", relance des travaux hydrauliques, fait distribuer des livrets sur les techniques agricoles et la sériciculture, etc. En conséquence, la production augmente. Mais comme d'habitude le paysan n'en est pas le principal bénéficiaire.

Pour ordonner la société, des critères raciaux sont substitués aux critères intellectuels. Au sommet, les mongols bien sûr, suivis de leurs alliés, ouïgours et autres ; viennent ensuite les chinois du nord, et en dernière position car les derniers conquis, les chinois du sud. Les chinois doivent donc se contenter de positions subalternes peu satisfaisantes, ce qu'ils font savoir périodiquement en se révoltant. Il y a cependant des exceptions car il aurait été impossible de tenir un espace aussi vaste pendant un siècle sans le soutien à l'intérieur même de nombreux chinois.

Le gouvernement fonctionne selon des principes largement inspirés des Song, avec toutefois une insistance particulière sur les questions militaires. De même, l'administration est reprise sans grand changement, et le système des examens maintenu. On notera seulement que les lettrés ne font pas montre d'un zèle excessif.

Le contrôle de presque toute l'Asie par les mongols donne au commerce une impulsion fantastique. La route de la soie est plus fréquentée que jamais par des hommes de toutes nationalités. On connaît l'odyssée de Marco Polo qui n'est une exception qu'en ce qu'elle a été consignée par écrit.

En même temps que les marchandises circulent les idées : des ouvrages médicaux chinois arrivent en Perse et inversement ; des astronomes persans s'occupent du calendrier chinois, et des ingénieurs chinois sont employés à des travaux d'irrigation en Mésopotamie, etc.

Comme sous les Tang, le cosmopolitisme s'accompagne d'une grande tolérance : le nestorianisme, l'islam, le taoïsme (influent auprès de Gengis), le lamaïsme (influent auprès de Kubilaï), et bien sûr le néo-confucianisme coexistent sans problème. On doit cependant remarquer qu'il n'y a pas véritablement de symbiose entre systèmes étrangers. Ils restent séparés, se contentant d'emprunter les uns aux autres dans tel ou tel domaine particulier, sans que cela entraîne de remise en cause. La société chinoise sous la domination mongole ne semble pas subir de changement en profondeur. Elle donne plutôt l'impression de se replier dans sa coquille pour laisser passer l'orage, attendant son heure.

Celle-ci sonne au milieu du XIV^e siècle. Comme d'autres, la dynastie mongole est emportée par la conjugaison de la fureur des éléments et de l'usure que provoque le temps sur n'importe quel pouvoir. En 1351, le fleuve Jaune déborde, provoquant des inondations catastrophiques et des famines terribles. Les paysans déracinés se constituent en bandes armées. Des insurrections éclatent un peu partout, jusqu'à ce que celle des "turbans rouges" ait raison des Yuan. En 1368, un paysan qui a combattu dans ce groupe, Tchou Yuan-tchang, rétablit l'ordre et fonde la dynastie Ming.

stabilisation des Ming, 1368-1450

Les premières mesures prises par la nouvelle dynastie concernent l'agriculture, désorganisée par les récents conflits. Les grandes étendues laissées vacantes par le départ des Mongols sont distribuées aux paysans et aux soldats, contraints de passer les 2/3 de leur temps aux champs afin de ne pas trop peser sur un état encore fragile. En guise d'encouragement, le gouvernement fournit des bœufs et des semences, et limite les taxes. Les résultats ne se font pas attendre et la population se remet à croître. Estimée à 60 millions en 1400, elle atteint 150 vers 1600. Aux progrès agricoles s'ajoute sans doute l'amélioration des conditions sanitaires.

Le gouvernement est complètement réorganisé dans le sens du renforcement du pouvoir impérial. Sont notamment éliminés les intermédiaires entre les ministres et l'empereur. Pour se faire bien comprendre, Tchou Yuan-tchang n'hésite pas à recourir à l'élimination physique, servi par un important et efficace bureau de renseignement. En outre, pour fixer et contrôler la population, il remet en vigueur le principe de la responsabilité collective : 11 familles constituent un *jia* qui a à sa tête un responsable du maintien de l'ordre.

Garante en dernière ligne de ce système, l'administration, l'idéal de tout jeune ambitieux. On y accède toujours par examens, dont les sujets restent les classiques, dans leur interprétation néo-confucéenne, désormais la seule orthodoxe. En aucun cas n'est admise une opinion personnelle, qui peut être passible de la peine de mort.

La frontière nord reste la grande préoccupation de l'état chinois. Il ne suffit pas en effet de refouler les mongols dans leurs steppes, encore faut-il les empêcher de revenir. Pour ce faire une nouvelle grande muraille est bâtie, la première étant depuis longtemps tombée en ruine.

La situation étant de ce côté stabilisée, pour un temps, la dynastie Ming est prise de l'urgent désir de faire sentir son prestige. De 1405 à 1433, sept grandes expéditions maritimes, la dernière comprenant 27 000 hommes embarqués sur 63 vaisseaux,

visitent le sud-est asiatique, l'Inde et l'Afrique orientale. Elles emportent des porcelaines, des soieries, de l'or, et rapportent des épices, des parfums, de l'ivoire... Remarquons que ces expéditions, qui précèdent de quelques décennies celles de l'Occident, se font le long d'itinéraires que les chinois connaissent depuis des siècles. Personne ne semble avoir l'idée de se lancer vers l'est, pour chercher par exemple ce qu'il pourrait y avoir au-delà du Japon. La Chine se montre, elle n'innove plus. C'est désormais une de ses caractéristiques. La paix et les conditions climatiques relativement favorables assurent seulement la croissance en nombre ; pour le reste, elle est figée.

déstabilisation, 1450-1680

La décomposition du pouvoir des Ming suit le schéma classique.

Le développement des grandes propriétés, un moment ralenti, reprend de plus belle. Les membres de la famille impériale, les eunuques, les grandes familles provinciales, reconstituent de vastes domaines aux dépens des paysans. Entre 1400 et 1500, la superficie des terres cultivées taxables chute de moitié. Pour préserver ses rentrées, le gouvernement doit accroître les impôts sur les petits propriétaires, jusqu'à ce que leur situation devienne si difficile qu'ils se révoltent. Des régions entières échappent ainsi au contrôle des fonctionnaires.

La crise financière est aggravée par le luxueux gaspillage de la cour et les dépenses militaires sans cesse en augmentation. La défense de la frontière nord ne résiste pas plus d'un siècle, et à plusieurs reprises les mongols font des incursions en territoire chinois, parvenant même à prendre l'empereur en otage en 1450. Quant aux côtes, elles subissent les raids incessants et meurtriers des pirates japonais, que la construction de fortifications ne suffit à arrêter.

Simultanément, le pouvoir central se gangrène. Les premiers empereurs, peu confiants en leurs ministres, préfèrent confier certaines fonctions, en particulier militaires, à des eunuques. Avec le temps, ils se voient octroyés de plus en plus de responsabilités et de privilèges, jusqu'à ce que le titre d'empereur ne soit plus que symbolique.

Pendant que la Chine vit ces heures difficiles, la Mandchourie sort peu à peu de la barbarie. En 1616, différentes tribus s'affrontent en une bataille décisive d'où sort un territoire unifié. Le vainqueur, Nurhachi, se déclare grand Khan et prend le nom chinois de Tsing, pureté. Il s'occupe immédiatement de la défense des villes, adopte un système d'écriture, promulgue des codes, et surtout réorganise l'armée. En 1618 il se sent assez fort pour attaquer la Chine qui subit une grave défaite. Mais la route est encore longue jusqu'à la domination totale.

À la suite de ces contacts, se produit un événement capital : l'empire mandchou adopte le système bureaucratique en 1631. C'est parce qu'ils sont déjà à moitié chinois que les classes cultivées font appel à eux pour remettre de l'ordre dans un pays en train de sombrer dans l'anarchie. En 1644 les Tsing entrent à Pékin, et en 1683, toute la Chine est sous leur contrôle.

stabilisation mandchoue

Au début de leur règne, les mandchous imposent leur autorité avec rigueur, exigeant des hans (en référence à la dynastie des premiers siècles, ce mot en est venu à

désigner les chinois de souche) le port de la natte, instaurant une censure rigoureuse, punissant sévèrement toute action menée contre eux... Puis, conscients de la difficulté de tenir l'empire avec 200 000 hommes seulement, ils se rallient les hautes classes : le chinois est déclaré langue officielle au même titre que le mandchou, le confucianisme est honoré, les examens maintenus, des postes de responsabilité rendus accessibles aux hans... Hormis le fait que les mandchous constituent une classe privilégiée, la Chine des Tsing ressemble assez à la Chine des Ming.

La paix revenue, la propriété du sol à nouveau reconnue, l'agriculture repart, et avec elle la démographie : 300 millions de personnes vers 1800, 430 vers 1850. La meilleure preuve du bon fonctionnement de l'économie est l'institution en 1711 d'un impôt équitable, qui en 1724 est même réduit à une simple taxe sur la terre.

Stimulé par la demande, l'artisanat se développe, prenant parfois des allures industrielles : soieries, porcelaines, cotonnades... restent des classiques.

Ceci entretient un commerce actif dont quelques-uns savent profiter. Mais cette bourgeoisie bridée par l'administration (il y a souvent de fortes restrictions au commerce extérieur) et une certaine façon de penser, ne peut pas plus qu'auparavant se constituer en force de changement.

Si les Ming ont fait étalage de leur grandeur par des expéditions maritimes, les Tsing, au passé plus guerrier, se lancent résolument à la conquête de nouvelles terres. L'empire prend des contours qui se rapprochent de ceux d'aujourd'hui.

Cette riche Chine, convoitée depuis un certain temps par les portugais (installés à Macao depuis 1535), les Espagnols (basés aux Philippines depuis 1565 et à Taiwan en 1626), les Hollandais (qui s'emparent de Taiwan en 1640 d'où ils sont chassés en 1662), les Anglais (qui combattent les Hollandais et obtiennent au XVIIIe siècle l'ouverture de quelques ports chinois), va une nouvelle fois se décomposer politiquement, on commence à y être habitué.

déstabilisation, 1770-1949

Les problèmes commencent à l'intérieur dès la fin du XVIIIe siècle. À la cour, aristocrates mandchous, grands fonctionnaires hans, et eunuques s'affrontent en d'interminables et vaines intrigues. Des soulèvements se produisent un peu partout, organisés par des sociétés secrètes anti-mandchoues (Lotus Blanc, Triade, etc.). L'économie s'essouffle et s'installe la misère rurale.

Pendant ce temps, les nouveaux barbares, en l'occurrence les occidentaux que les chinois ne voient pas autrement que comme des barbares malgré toute leur technologie, se renforcent et sont bientôt prêts pour une offensive de grande envergure. Le prétexte va en être le déficit commercial des britanniques, dont les ventes de coton et d'épices à la Chine sont loin de compenser les achats de soieries, de porcelaine et de thé. Pour limiter la fuite de numéraire, ils se lancent dans le lucratif trafic de l'opium. Les Tsing se rebiffent et ce sont les guerres de l'opium (1840-1842 et 1857-1860), qui aboutissent à la signature des "traités inégaux", c'est-à-dire à l'ouverture sous contrainte de la Chine.

Les révoltes anti-mandchoues se multiplient au milieu du siècle. La plus grave, celle des Taï-pings, embrase tout le sud de 1852 à 1862, et n'est mâtée qu'avec l'aide des français, des anglais, des américains et des russes.

Se produisent alors quelques catastrophes naturelles, sécheresse et inondations, d'où famine, paupérisation et chute brutale de la population : 430 millions en 1850, plus que 350 en 1873 (ce qui reste tout de même bien supérieur au nombre d'étrangers qui se disputent le pays !).

Pour couronner le tout, les japonais entrent aussi dans la danse en annexant la Corée en 1895.

Le choc est très rude pour une Chine qui, imbuë de sa supériorité céleste, s'était repliée sur elle-même diplomatiquement et commercialement.

Tout le pays ne reste cependant pas passif devant ce déferlement humiliant. Dans les grandes villes ouvertes au commerce, une partie des notables et des lettrés prend conscience de la nécessité de se moderniser. Le mouvement prend tout d'abord la forme du "conservatisme réformiste" : « prendre le savoir chinois comme substance, utiliser le savoir occidental comme attribut ». La défaite contre le Japon suscite une tentative de réforme dans ce sens, façon Meiji. Mais ce que l'autocratie et l'isolement du Japon a permis, la décadence et la partition de la Chine l'interdit. L'épisode des 100 jours en 1898 se solde par un échec.

Lui succède presque immédiatement une réaction xénophobe : les "boxers" assiègent les légations étrangères, mais sont rapidement mis au pas par l'intervention militaire des occidentaux.

Après l'échec des 100 jours, un mouvement révolutionnaire en exil se constitue autour de Sun Yat-sen (1866-1925) et de lettrés anti-mandchous, avec pour mots d'ordre : nationalisme, république, socialisme agraire. Quelques soulèvements ratés retardent la chute de l'empire qui finalement cède en 1911 : la République est proclamée.

Il faut vite déchanter. En 1913, le pouvoir est confisqué par un général, et en 1916, la Chine est à nouveau dépecée, cette fois de l'intérieur (rappelons que pendant ce temps les grandes puissances se livrent bataille en Europe, ce qui explique leur effacement temporaire). Jusqu'en 1927, c'est le règne de l'anarchie des seigneurs de la guerre. Ce militarisme a tôt fait d'achever de ruiner un peuple déjà mal en point ; villages ravagés, impôts exorbitants, culture forcée de l'opium au détriment des cultures vivrières, la récompense du soldat (20% des surfaces cultivées vers 1930), etc.

Seules les enclaves étrangères constituent des oasis de paix, et se créent dans ces grands centres urbains des poches de modernisation. Fleurissent également quantité de mouvements intellectuels qui se cristallisent autour de deux options : un réformisme pragmatique et libéral ou la révolution marxiste.

Le parti nationaliste (*guomintang*) de Sun Yat-sen puis de Chang Kai-shek s'allie aux communistes pour reconquérir la Chine. En 1928 les fiefs sont absorbés. Malheureusement, aux 12 années de guerres féodales vont succéder 22 années de guerre civile entre nationalistes et communistes devenus ennemis.

Pour ne rien arranger, le nouveau régime hérite de tous les maux de l'ancien : corruption, népotisme, inefficacité... De plus, il doit faire face à l'impérialisme japonais qui en 1931 annexe la Mandchourie, sans compter le lot habituel de sécheresses, inondations, famines.

Le génie de Mao et de quelques-uns de ses compagnons est de savoir tirer la leçon des échecs des révolutions urbaines, soutenues par Moscou, pour inventer la guérilla rurale, à la chinoise, longue et dispersée. En 1935, sous la pression des

nationalistes, l'armée rouge est contrainte à une fuite éperdue, jusqu'à la lointaine région du Shambeï : c'est la fameuse Longue Marche.

L'invasion japonaise déclenchée en 37 accélère le processus révolutionnaire, en contribuant à effriter le pouvoir des nationalistes, et en permettant aux communistes d'occuper les vides ruraux que laisse leur avancée, qui vise avant tout à tenir les villes et les axes de communication.

La reddition du Japon en 1945 et l'aide américaine permet au guomintang de relever la tête. L'armée rouge recule tactiquement pour épuiser son adversaire. En 49, Chang Kai-shek est battu et se réfugie à Taiwan. La République Populaire de Chine est proclamée.

reconstruction communiste

La première phase du nouveau régime (1949-1952) est une simple remise en ordre après des décennies de chaos et avant la construction du véritable socialisme. Cela commence bien sûr par l'agriculture. La population rurale est divisée en 4 classes : propriétaires, paysans enrichis, moyens et pauvres. La première est promptement éliminée, les terres redistribuées. La liquidation des "contre-révolutionnaires" s'étend à de larges catégories : professions libérales, anciens du guomintang, collaborateurs de maisons étrangères, etc. Toute opposition est donc éliminée d'emblée.

À partir de 53, la construction économique planifiée devient la préoccupation majeure du gouvernement. Le premier plan, 53-57, se propose de doubler la production industrielle et d'édifier une industrie lourde de base, ce qui est fait grâce à l'aide soviétique et à l'équipement laissé en Mandchourie par les japonais. En même temps l'agriculture est collectivisée, ce qui donne à l'état le contrôle sur la vie politique et économique des campagnes.

58-59 sont les années du "grand bond en avant". Le régime rêve de brûler les étapes pour se doter en deux ans seulement d'une économie moderne. Toute la population est mobilisée dans le cadre des communes populaires. Le seul résultat est la désorganisation générale de l'industrie et de l'agriculture qui aboutit à de graves pénuries alimentaires (en 59, 60, 61).

Après quelques mesures relativement libérales pour corriger le désastre (59-62), on assiste à un durcissement politique et idéologique. Mao et la Bande des 4 sont partisans de la "révolution culturelle", c'est-à-dire de la relance de la révolution chinoise pour en assurer le triomphe définitif. Face à eux, Liu Shao-chi et Teng Hsiao-ping conseillent plus de prudence pour ne pas compromettre les résultats péniblement acquis. En 66, le Comité central adopte une résolution sur la Révolution Culturelle qui plonge la Chine dans trois nouvelles années de confusion et de désordre.

1969 marque un certain retour au calme et à l'unité. Le parti redevient le noyau dirigeant du peuple, inspiré par l'infailible pensée de Mao.

Sa mort en 76 est un nouveau tournant. Teng Hsiao-ping revient au premier plan, la Révolution Culturelle et la Bande des 4 sont condamnés, un certain libéralisme point dans l'économie avec le démantèlement des communes populaires, la création de zones franches, etc.

Plus de 30 ans après, beaucoup de choses ont changé. Il suffit de voir des grandes villes comme Shanghai : on y trouve les mêmes tours, les mêmes bureaux, les mêmes téléphones scotchés à l'oreille, les mêmes chaînes de magasins pourvus des mêmes produits, la même agitation frénétique que dans les grandes villes occidentales. Inversement, près de 20% de ce que les occidentaux consomment,

hors produits alimentaires, vient de Chine, ou plutôt des Chinois si l'on compte aussi Taiwan.

Le parti communiste gouverne toujours, mais il a abandonné l'idée de transformer tous les Chinois en "bons communistes". L'idéologie est passée au second plan derrière le maintien au pouvoir de ce qu'il faut considérer comme une nouvelle dynastie. La Chine reste fidèle à elle-même.

le confucianisme, et après ?

Marx s'est trompé qui prétendait que le communisme devait inéluctablement succéder au capitalisme. Le communisme s'est implanté en Russie et en Chine, des sociétés agricoles où le peuple a une longue tradition de soumission. La grande différence est que dans le premier pays il a duré 70 ans, et moitié moins dans le second. Malgré les dégâts humains considérables provoqués par les purges, le grand bond en avant et la révolution culturelle, les profondeurs de la société chinoise n'ont pas été touchées : le bon communiste n'a pas effacé l'homme de bien confucéen. Une anecdote illustre la persistance de la vieille culture sous le vernis communiste. Dans les années 70, un voyageur étranger s'est retrouvé bloqué dans un village reculé par des problèmes de transport ; il s'approche d'une maison et trouve une quinzaine de paysans en train de se réciter par cœur les chapitres d'un vieux roman chinois, interdit depuis 30 ans ! On ne balaie pas 3000 ans d'histoire en 30 ans.

Au fond, le communisme chinois ne doit pas être interprété à l'occidental. Au vu de l'histoire de ce pays, il ressemble plus à une nouvelle dynastie impériale qu'à un parti politique proprement dit. Sa politique de grands travaux ne diffère guère de celle des empereurs du passé : industrialisation forcée, construction d'énormes barrages exigeant le déplacement de centaines de milliers de personnes, etc. Ses revendications territoriales reflètent son désir d'être toujours l'empire du milieu : Taiwan fait partie de l'empire, et doit revenir tôt ou tard dans son giron, tout comme Hong Kong l'a fait en 1999.

À un homme politique occidental qui lui reprochait la trop grande fermeture de son pays, un haut dirigeant chinois aurait répondu : « Vous êtes prêts à en prendre combien ? » 1 milliard 300 millions de personnes ne l'oublions pas ! Une démocratie à l'occidentale n'est guère concevable en Chine. Ce serait renier les grands principes confucéens qui constituent le fondement de la civilisation. Or tant que ce fond n'est pas touché, la société est apte à se remettre de tous les coups durs, comme l'histoire l'a bien montré.

On constate d'ailleurs que les seules sociétés qui ont su relever avec succès le défi de l'Occident sont les sociétés confucéennes : Japon, Taiwan, Corée, Hong Kong, Singapour, auxquels on peut ajouter les Chinois de Thaïlande (1/10 de la population, ils contrôlent les 2/3 de l'industrie et du commerce), d'Indonésie (à peine 3%, ils contrôlent les 2/3 de la banque, des transports et de l'industrie) et de Malaisie (1/3 de la population, 4/5 des richesses), sans compter les diverses diasporas implantées un peu partout dans le monde. À Taiwan par exemple, conformément aux anciens principes, la valeur de l'étude est reconnue, les maîtres sont respectés et la réussite aux examens est honorée. L'école, obligatoire jusqu'à 15 ans, est déjà un modèle de la société : bien organisée (on y porte l'uniforme), sérieuse (pas d'apprentissage

ludique cher à nos nouveaux pédagogues), lourde, travailleuse (devoirs à la maison ou, comme au Japon dans des écoles privées spéciales)... Avec l'éducation, la famille et l'état considèrent que leur tâche la plus importante est remplie.

L'autre raison qui explique le succès des chinois est leur ancrage terrestre et leur côté pragmatique. Comme nous l'avons vu, l'essentiel de l'existence se joue pour eux sur Terre. Le bonheur existe ici et maintenant, et il n'y a pas à se livrer à de dures ascèses (la vie quotidienne est assez dure !) pour gagner un hypothétique paradis. Il n'y a donc pas de honte à jouir des biens terrestres.

Malgré ces atouts, la Chine n'est pas à l'abri de dangers. Le premier est le risque de mise à l'écart du confucianisme. Parmi l'élite, de plus en plus nombreux sont ceux qui vont faire leurs études à l'étrangers. Ayant pris goût à la liberté (de penser, de parole, d'agir), ils y restent, ou bien retournent chez eux en étant un peu moins chinois. En outre, le nouveau mode de vie dans les centres urbains pousse à l'éclatement des familles. Le confucianisme a su résister au communisme, il saura probablement résister à l'égoïsme qu'engendre la société de consommation. Mais rien n'est éternel, et le confucianisme finira certainement par passer lui aussi...

Plus conforme à l'histoire de la Chine est le risque d'éclatement de l'empire. Le développement économique touche surtout les franges côtières. À l'intérieur, la Chine reste ce qu'elle a toujours été, un monde de paysans. Avec son énorme population, les moindres progrès agricoles sont immédiatement absorbés. 100 millions d'hectares doivent nourrir plus d'1 milliard d'individus, alors que, par exemple, les Etats-Unis récoltent sur 136 millions d'hectares pour une population 4 fois moindre. Les limites ne sont pas loin d'être atteintes. De grandes catastrophes sont prévisibles. Comme souvent dans l'histoire de la Chine, la fureur de l'eau risque de pousser les paysans à la révolte, faire éclater le pays, avec à la clé un changement de dynastie.

la civilisation indienne

Le temps est proche où le sous-continent indien comptera autant d'êtres humains que la Chine. L'Inde à elle seule en rassemble déjà près d'un milliard, et les découpages récents et artificiels que sont le Pakistan et le Bangladesh près de 100 millions chacun. 1/5 de l'humanité dont l'Occident ignore presque tout, malgré des contacts anciens et fréquents. Bien avant l'arrivée des portugais, des hollandais, des français et des anglais, l'Inde commerçait avec la Méditerranée : dès le Xe siècle AVJC, le royaume de Tyr allait y chercher or, argent et bois précieux ; durant près d'un millénaire à partir du VIe siècle AVJC, de nombreux grecs l'ont visitée et s'y sont même établis ; les égyptiens, les romains, et plus tard les arabes ont aussi fait le chemin... Mais, nous nous en sommes maintes fois rendu compte, de tels contacts conduisent rarement les civilisations à porter un regard critique sur elles-mêmes, chacune étant trop imbue de son unicité et de sa supériorité cosmique. Elles ne font qu'emprunter les unes aux autres des idées ou des techniques qui ne remettent pas en cause leurs croyances fondatrices.

Notre civilisation n'y échappe pas. L'image qu'elle se donne de l'Inde est le reflet de ses propres fantasmes et préoccupations. D'où une floraison de clichés, pas toujours pertinents : la plus grande démocratie du monde, les pauvres de Calcutta, les maîtres de sagesse, la non-violence... On se doute que l'Inde est bien autre chose. Constatons simplement pour commencer que les grecs, les arabes, les turcs, les mongols, les anglais et quelques autres ne se sont pas acharnés sur ce pays sans raisons. S'il a été pillé pendant tant de siècles, c'est qu'il y avait toujours quelque chose à prendre ! Le plus étonnant est que l'entreprise ait duré si longtemps sans que l'Inde perde sa spécificité. Pour cela seulement cette civilisation mérite qu'on l'étudie de près.

la Vision : les religions

Le monde indien est d'une complexité rebutante, ce qui explique en partie qu'on ait peu cherché à en pénétrer la signification. De fait, au niveau des phénomènes observés, le particularisme semble la règle : panthéons innombrables, systèmes de castes locaux, règles de mariage et régime alimentaire variables, 24 langues parlées chacune par plus d'un million de personnes plus d'innombrables dialectes pour la plupart mutuellement inintelligibles, etc. Ce foisonnement, qui rend par exemple la cuisine du sud insupportable aux gens du nord et inversement, pourrait laisser croire à une diversité irréductible. Or, s'il n'existe pas une seule forme valable sur tout le continent indien, il existe bien par contre une unité de croyances. Que tous les Indiens ne mangent pas la même chose ou qu'ils ne donnent pas le même nom aux dieux qu'ils vénèrent importe peu ici dans la mesure où la signification que tous donnent à ces actes est identique : être à sa juste place dans la société humaine et dans l'ordre cosmique.

Ceci nous amène à une autre difficulté pour comprendre ce monde : la vie de l'hindou constitue un tout, qui comprend non seulement ce qui le lie présentement à l'ensemble de la société, mais aussi à l'ensemble de l'univers, aux dieux, aux morts,

et même à ses propres vies successives dans le cycle des réincarnations. La vie religieuse est inséparable de la spéculation philosophique ou de la vie sociale.

le védisme

Lorsque les aryens envahissent l'Inde entre 2000 et 1500 avant notre ère, ils apportent avec eux un fond de croyances indo-européennes, qu'on trouve aussi dans l'ancienne Perse, chez les grecs, les romains, les germains, les celtes, etc. Celles-ci s'enrichissent et se transforment au contact des cultures autochtones pour donner naissance au védisme, premier état de la religion indienne.

Il doit son nom aux *Védas*, littéralement *savoirs*, ouvrages rédigés en sanskrit entre 1500 et 900 AVJC. Ce sont principalement des recueils d'hymnes récités par les prêtres lors des sacrifices. À ces textes s'ajoutent les *Brâhmanas*, ou commentaires des brahmanes sur les rites, et les *Upanishads* rédigés plus tard entre 1000 et 400 AVJC, qui sont des spéculations plus ésotériques.

La religion védique se caractérise par un panthéon très élaboré, si élaboré même que les fonctions multiples des dieux et leurs relations complexes rendent la mythologie fort embrouillée. Retenons seulement le rôle prééminent dévolu à Indra, dieu de la guerre et de la foudre, proche du Zeus grec et du Thor germain.

Le culte védique repose essentiellement sur le sacrifice, cérémonie complexe au cours de laquelle sont offerts au feu des produits de la culture et de l'élevage. Le but de ces oblations est simplement de faire plaisir aux dieux afin d'obtenir d'eux des bienfaits, non de racheter des fautes ou exprimer sa gratitude.

La cosmogonie, la métaphysique et l'eschatologie sont initialement plus que floues. L'homme de ce temps ne demande rien au-delà de la vie présente, et, à la mort, il gagne pour l'éternité un vague monde des ancêtres. Des tendances gnostiques apparaissent quand même, spéculations sur le principe unique (*brahman*) sous-jacent à la pluralité des choses. Ces mouvements ne touchent d'abord qu'une minorité, puis ils s'élargissent et vont avoir d'importants prolongements.

Pour l'essentiel, la religion védique est une religion du rite, non de la foi ni de la connaissance. La faute majeure est donc l'inexactitude dans l'exécution des sacrifices, toute erreur risquant d'interrompre le déroulement des processus cosmiques et plonger le monde dans le chaos. Ceci explique la position privilégiée acquise par les prêtres : de leur connaissance des rites dépend l'ordre, plus que des dieux eux-mêmes.

transition mystique

Pour des raisons obscures, un grand mouvement philosophique s'épanouit aux VIIe et VIe siècles avant notre ère, qui va profondément transformer la vie indienne. Les principaux acteurs en sont les ascètes.

À l'époque des Upanishads, l'ascétisme se répand largement. Son but premier est l'acquisition de pouvoirs surhumains ; sa forme est celle de tortures corporelles de toutes sortes, comme on en retrouvera chez les mystiques chrétiens autour du Ve siècle APJC. Peu à peu, la pratique se transforme en exercices psychiques. Cela conduit au dépassement des représentations divines traditionnelles pour s'enfoncer de plus en plus intérieurement et pénétrer ainsi les mystères du cosmos : l'ascète saisit la nature de l'univers en même temps que sa propre nature, et il accède ainsi à la liberté totale, par-delà la naissance et la mort, le désir et la souffrance, le bien et le

mal. C'est cela la grande révolution spirituelle du VI^e siècle AVJC : le suprême n'est plus l'ordre cosmique entretenu par le sacrifice, mais l'univers entier atteint par l'intérieur de soi.

Le fait capital est que l'Inde n'a pas considéré le mysticisme comme une pathologie. Elle l'a au contraire laissé s'épanouir totalement, ce qui lui a permis d'acquérir une richesse et une profondeur inégalées, tant sur le plan des pratiques que sur celui de l'interprétation métaphysique. Il s'ensuit une multiplication de sectes, orthodoxes ou hétérodoxes selon qu'elles s'intègrent dans la religion brahmanique ou non. Quelques-unes parmi ces dernières vont connaître un brillant avenir, en particulier le bouddhisme.

le bouddhisme

Siddhârta Gautama appartient à la classe des guerriers. Fils du chef d'une petite principauté sise au pied de l'Himalaya, il mène une vie princière jusqu'au jour où il découvre la souffrance du monde. Il décide alors de se faire ascète. Il se livre pendant 6 années aux macérations typiques de ce VI^e siècle AVJC, et s'épuise tant qu'il n'échappe que de peu à la mort. Renonçant alors aux privations dont il n'a retiré aucun bénéfice (d'où le nom de "voie du milieu" donné au bouddhisme), il plonge en lui-même dans une méditation profonde pour résoudre le problème de la souffrance. Il en sort sous le nom de *Bouddha*, l'Eveillé.

Pendant un certain temps, il s'interroge : cette connaissance doit-elle être révélée au monde, tant elle est abstruse et ineffable. Finalement, il se décide à la divulguer et fait rapidement de nombreux adeptes. L'avenir donne pourtant raison à ses réticences initiales puisque, à peine deux siècles après sa mort, la voie de la libération s'est complètement transformée en religion, avec un culte populaire qui déifie Bouddha et lui rend grâce selon des rites empruntant aux anciennes traditions. En outre, des dissensions apparaissent très tôt, qui aboutissent aux premiers siècles de notre ère à la grande cassure entre *hinayana* (petit véhicule) et *mahayana* (grand véhicule). Pour simplifier, dans le "petit véhicule" on estime qu'un homme ne peut aider ses semblables que par son exemple et ses conseils, chacun devant accomplir seul son salut. Au contraire, dans le "grand véhicule", on croit que les mérites sont transmissibles, ce qui débouche sur l'image d'un Bouddha compatissant, et sur un panthéon de Bodhisattva, c'est-à-dire d'êtres qui diffèrent volontairement leur félicité pour se consacrer au salut du monde. Par cette curieuse évolution, voici l'athéisme qui engendre une forme de polythéisme ! Il ne faut guère de temps à la masse pour l'intégrer dans le panthéon hindou. Aujourd'hui, on ne compte en Inde guère plus de 6 millions de bouddhistes proprement dit et 4 de jaïnas, contre 19 de sikhs, 30 de chrétiens, 120 de musulmans et 800 d'hindous !

L'influence du bouddhisme est difficile à apprécier. La vertu de compassion, prônée avec plus de rigueur que dans toute autre religion, ne semble pas avoir eu d'effets notables, hormis dans le développement de la médecine, spécialité de nombreux monastères. Sur le plan philosophique, ses profondes spéculations ont sans doute aidé les hindouistes à préciser leur propre doctrine, sans qu'on puisse parler d'influence décisive.

Curieux destin tout de même que celui de cette religion, qui connaît un essor prodigieux dans deux des plus grandes civilisations de la planète, et qui finit dans les deux cas par être dissoute ! Cela se comprend si l'on se souvient que le bouddhisme n'est pas une religion à proprement parler mais une voie intérieure de la connaissance. Il devient religion pour s'implanter dans le peuple, parce qu'un

Bouddha prenant les traits d'un dieu compatissant est plus attirant qu'une austère voie de la méditation. Une telle transformation se fait en général en s'alliant avec les croyances locales, le risque étant que les apports récents soient réabsorbés par le fond ancien. C'est bien ce qui se passe, et le bouddhisme finit par disparaître, ou à la limite ne subsiste que son nom comme en Birmanie ou en Thaïlande.

le jaïnisme

L'itinéraire de Mahavir est semblable à celui du Bouddha. Né près de Patna dans le nord-est de l'Inde vers 450AVJC (les jaïns avancent la date de 599 pour donner à leur religion une antériorité sur le bouddhisme), ce fils de prince décide à l'âge de 30 ans d'abandonner pouvoir, famille et toutes ses possessions. Il mène pendant 12 ans une vie d'ascète errant qui lui permet d'atteindre ce qu'il considère être la parfaite connaissance.

Pendant les trente années suivantes, il enseigne comment se libérer totalement du cycle des renaissances et vivre en permanence dans l'état de *nirvana*, la libération absolue. Sa doctrine repose sur trois principes : la croyance juste (*samyak-darshana*), la connaissance juste (*samyak-jnana*), et la conduite juste (*samyak-charitra*). Au cœur de la conduite juste, il y a les cinq vœux que prononce l'adepte jaïn : la non violence envers toute vie (*ahimsa*), la sincérité (*satya*), l'honnêteté (*asteya*), la chasteté (*brahmacharya*), et le détachement (*aparigraha*) de tous les biens matériels, personnes et lieux.

l'hindouisme

L'hindouisme tel qu'il est encore pratiqué de nos jours est un védisme renouvelé par les découvertes des ascètes. Védas et Upanishads restent des textes de base. Viennent s'y ajouter à partir du IIe siècle AVJC les grandes épopées, *Râmâyana* et *Mahabharata* (qui contient la fameuse *Bhagavad Gita*), et les *Puranas*, rédigés entre le IVe et le XIIe siècle de notre ère, qui décrivent en détail les pratiques et le rituel.

Le panthéon hindou est aussi vaste et complexe que le panthéon védique puisqu'il en est largement issu. On observe toutefois de nombreuses modifications : les attributions des dieux changent, certains passent au second plan, de nouveaux apparaissent au premier plan parmi lesquels Vishnou et Shiva.

Vishnou est un dieu plein de bienveillance, ce qui n'exclut pas quelques traits redoutables car rien n'est jamais simple en Inde ! Œuvrant constamment pour le bien du monde, il s'incarne chaque fois que celui-ci est menacé. L'hindouisme lui attribue 10 *avatars* (littéralement descente), parmi lesquels Rama, 7e avatar, héros du Ramayana, Krishna, 8e avatar, héros de la Bhagavad Gita, Bouddha, 9e avatar, et Kalkin, incarnation à venir pour rétablir l'ordre dans le monde.

Shiva est aussi populaire que Vishnou, bien que d'un caractère ambivalent. D'une part, il est un dieu destructeur, identifié à la mort et au temps ; d'autre part, il préside à la création, sous toutes ses formes, artistique, intellectuelle et sexuelle, d'où sa fréquente représentation en *linga*, phallus.

Très tôt se produit une cassure entre adorateurs de Vishnou et adorateurs de Shiva. Sur le plan doctrinal, la séparation est importante : les sectes shivaïtes considèrent que le monde est une illusion (*maya*), que seule la connaissance par le culte et la discipline du *yoga* (Shiva est aussi le dieu des ascètes) peut dissiper ; pour les vishnouistes au contraire, le monde est réel et le dieu adoré avec ferveur sous un

aspect humain. En pratique cependant, il n'y a pas véritablement de cassure, chacun reconnaît l'existence de l'autre dieu comme une émanation du sien.

De nombreuses autres divinités font l'objet d'un culte : déesses bienveillantes, Sati la vertueuse, Gauri la très belle... déesses redoutables, Durga l'inaccessible, Kali la noire, Candi la cruelle... dieux de la guerre, dieux gardiens de l'univers, dieu de l'amour (Kama)... et encore quantité de génies et démons, animaux (vache, serpent), plantes, lieux (rivières, montagnes)...

Le monde hindou est décidément bien compliqué, car cette multiplicité de divinités et de cultes parvient à concilier animisme, panthéisme, polythéisme et monothéisme, immanence et transcendance ! En outre, ces dieux puissants, dotés de pouvoirs supra humains, n'en restent pas moins, comme les hommes, soumis à la grande loi du *karma* !

Cette doctrine qui date du temps des Upanishads joue un rôle important dans le bouddhisme, le jaïnisme, et bien sûr l'hindouisme. Le karma, initialement travail ou acte, est une force invisible, d'une puissance sans égal, qui dans chaque être inscrit les conséquences de ses actions, voire de ses seules intentions, pour déterminer son destin, dans cette vie ou le plus souvent dans une autre : « Nous sommes ce que nous avons fait, et nous serons ce que nous faisons ou ferons. » Cette loi d'un déterminisme implacable ne débouche cependant pas toujours sur un fatalisme absolu. Il y a place pour une liberté à gagner par ses efforts : si on ne peut se soustraire au karma, au moins peut-on avec un bon jugement et de la volonté faire en sorte que ses actes aient des effets moins néfastes. Parfois aussi, elle se traduit par le désir de renoncer à l'acte pour en éviter les conséquences.

Inséparable de la doctrine du karma est celle du *samsara*, transmigration. La conception indienne de l'âme et du corps est, comme tout le reste, fort complexe. La séparation entre les deux est beaucoup moins tranchée qu'en Occident. En gros, on distingue le corps causal, lié à l'âme par le souffle vital (*prana*), et le corps subtil. À la mort, ce dernier, qui est le support des dispositions nées du karma, se sépare du premier et accompagne l'âme dans ses nouvelles pérégrinations. Dans la représentation populaire, l'âme est pesée. Si la balance de ses mérites est positive, elle va droit au paradis, lieu de jouissances sensuelles. Sinon elle est entraînée vers un enfer où l'attendent tourments et supplices. Mais ni l'un ni l'autre ne sont éternels, aussi, après quelques temps passés en ces lieux, l'âme revient-elle sur Terre pour occuper un nouveau corps dans des conditions déterminées par son reliquat de karma.

Une telle théorie soulève quantité de questions qui font l'objet de développements considérables : quelle est la nature exacte de ce qui se transmet d'une vie à l'autre ? pourquoi seules les âmes supposées très évoluées parviennent-elles à se remémorer leurs vies antérieures ? quels actes particuliers entraînent par l'effet du karma une amélioration ou une dégradation des conditions de la renaissance ? combien de fois le processus se renouvelle-t-il ? ...

À cette dernière question, l'hindouisme donne la réponse suivante : l'âme retournera dans le corps d'un homme après être renée 8 400 000 fois comme animal et comme plante, et il lui faudra 200 000 passages dans les diverses espèces d'hommes avant d'être libérée du *samsara* ! C'est dire si une vie humaine a peu de poids.

On conçoit dès lors quelle est la forme du Salut dans l'hindouisme : bien au-delà des avantages de la vie présente, au-delà même des jouissances du paradis, il s'agit de briser le cycle "infernale" des renaissances. Pour "épuiser son karma", l'hindou dispose de plusieurs moyens.

La voie la plus ancienne, celle aussi considérée comme la moins élevée, est le simple prolongement de l'enseignement védique, le rituel. Celui-ci subit en fait quelques modifications. En premier lieu, l'adoration remplace le sacrifice : au dieu symboliquement représenté par une statue, on offre des fleurs, on brûle de l'encens, on apporte de la nourriture dont il consomme l'essence et laisse la partie la plus matérielle aux fidèles et aux pauvres.

En second lieu, la pratique est rarement collective, car si la vie ici-bas ne se conçoit qu'en société, la délivrance reste l'affaire de chacun. Le centre de la vie religieuse est donc le foyer plus que le temple. On y fait ses offrandes quotidiennes, on y récite ses prières, on se purifie. Au temple, on peut se rendre pour méditer, écouter des enseignements sacrés, chanter, ou faire des offrandes, pas pour assister à de grandes cérémonies. Ceci va de pair avec l'absence d'Eglise organisée et se traduit par des formes de dévotions extrêmement variées selon les régions, les castes et les dieux. L'hindouisme a bien engendré quelques communautés, mais elles sont demeurées diffuses et peu organisées, ne se comparant en rien aux monastères bouddhistes ou jaïnas.

Si, dans le védisme, le mal réside dans l'erreur, dans l'hindouisme, il est dans l'impureté : périodes impures, actes impurs, objets impurs, gens impurs, etc. Conséquence de la doctrine du karma, la religion est concernée par tous les aspects de la vie, jusqu'à la manière de se comporter avec les animaux et les plantes, la nourriture, les personnes du sexe opposé, etc. Comme tout dans cette société est rigide et hiérarchiquement organisée, nous le verrons plus loin, tout acte qui sort du cadre étroit de ce que l'on est se voit qualifier d'impur car il risque de remettre en cause l'édifice entier. Il faut donc être vigilant dans tout ce que l'on fait.

Un autre chemin vers la libération également très fréquenté est la *bhakti*, littéralement : participation. Il se peut que le bouddhisme ait influencé cette forme de piété qui se manifeste par une foi intense et un abandon à la volonté de dieu pour s'unir à lui, deux attitudes jusque-là peu courantes, bien qu'on en trouve la trace dans la Bhagavad Gita : « Celui qui n'agit qu'en vue de Moi, qui trouve en Moi son but suprême, qui se voue à Moi, celui-là parvient à Moi. » Cette approche spontanée de la divinité, hors des rites, est à même de séduire par son appel à l'émotion. Le mouvement se développe particulièrement dans le sud vers le IXe siècle, d'où il gagne tout le pays.

La voie la plus élevée est le *yoga* (union), directement issu des recherches des ascètes, et codifié au IIe siècle avant notre ère par Patanjali. Par un double contrôle de soi, corporel via la posture et la respiration, et mental via la concentration, le pratiquant parvient à l'union avec le divin. Plus concrètement, la formation comprend 8 étapes :

1. La maîtrise de soi comporte l'observation de cinq règles morales : non-violence, vérité, respect d'autrui, chasteté, absence de cupidité.
2. La pratique (*niyama*) consiste à suivre cinq autres règles : pureté, contentement, austérité, étude des védas, dévotions.
3. Les attitudes (*asana*) sont des postures considérées comme indispensables à la méditation.
4. Contrôle du souffle (*pranayama*).
5. Anesthésie des sens (*pratyahara*) : le yogi s'exerce à ne tenir aucun compte de ce que ses sens perçoivent.

6. La concentration de l'esprit (*dharana*) s'obtient en fixant son attention sur un point unique.

7. Méditation (*dyana*) : tout l'être doit s'absorber dans l'objet-support de la méditation.

8. Méditation profonde (*samadhi*) : la conscience de soi est dissoute.

Tous les yogis ne vont pas au bout du chemin, certains semblant plus concernés par l'acquisition de pouvoirs supra normaux que par leur salut !

Citons encore le tantrisme, qui est une tentative pour mettre le *kama* (désir et plus particulièrement désir amoureux) au service de la délivrance. Comme toujours en Indes, les sectes sont nombreuses et variées. Par exemple dans le tantrisme dit de "gauche", la libération est le résultat non d'une contrainte physique ou morale, mais du libre cours laissé temporairement aux passions. Une ritualisation très poussée de l'acte sexuel permet d'exacerber le désir à un point extrême, jusqu'à l'orgasme qui l'espace d'un instant dissout l'être dans le cosmos.

Le bouddhisme et le jaïnisme sont aussi des voies de libération des chaînes du karma. Mais à la différence des précédentes, elles sortent du cadre de l'hindouisme parce qu'elles remettent en cause un de ses piliers : le système des castes. C'est pourquoi elles ont fini par être complètement marginalisées.

Constatons dans ce bref panorama de la spiritualité indienne qu'elle est d'une très grande richesse. Elle réussit le tour de force de concilier toutes les formes de croyances (animiste, panthéiste, polythéiste, monothéiste), toutes les formes de dévotions (ritualisme, fidéisme, mysticisme), le déterminisme et la liberté... Ce n'est déjà pas peu et pourtant ce n'est pas tout ! L'hindouisme reconnaît la diversité des hommes, et si par exemple l'ascète doit s'appliquer à se détacher des choses de ce monde, l'homme ordinaire est invité à concilier ses devoirs religieux, sa profession et son plaisir, c'est-à-dire le *dharma* (loi), l'*artha* (intérêt) et le *kama* (le désir). C'est ainsi que certains peuvent se révéler des hommes d'affaires sans scrupules, et l'instant d'après faire montre d'une dévotion profonde et sincère. L'hindouisme prend les hommes tels qu'ils sont, ménageant une place à chacune des grandes pulsions sans chercher à étouffer *dharma*, *artha* ou *kama*, et tente par touches infimes de les inciter à des actes plus purs qui allègent le karma.

Si, sur le plan spirituel et moral, la Vision indienne est extrêmement ouverte, sur celui de l'organisation, elle l'est en revanche très peu. La société est divisée, hiérarchisée, et les normes de comportement dépendent avant tout de la caste. Ainsi, la récitation des védas est-elle une obligation pour le *brahmane* et un péché pour le *shudra* ; inversement, ce dernier peut consommer de l'alcool, chose absolument interdite au premier. Mais avant de décrire cette société, j'aimerais ouvrir une petite parenthèse sur la science.

la science indienne

La Vision indienne semble de prime abord largement ouverte aux choses de la Nature. Toutefois, un certain nombre de facteurs limitent considérablement le développement de la science. Le plus important découle directement du niveau particulièrement élevé de la spiritualité. L'univers entier étant considéré comme sacré, toute spéculation a nécessairement une dimension religieuse. Les aspects les

plus séculiers ne sont étudiés que dans la mesure où ils se raccrochent à une branche sacrée. Etant entendu que "sacré" ne signifie pas tant vénérer un dieu qu'accomplir des actes qui libèrent du karma. En outre, on ne peut guère dans un tel système saisir la Nature pour elle-même, seulement dans ses interconnexions avec l'homme.

Le rituel de la religion védique étant censé régler la marche de l'univers, il lui faut un calendrier précis. L'astronomie est donc la première des sciences. Avec l'apport de l'astronomie grecque et le développement des mathématiques, elle obtient quelques résultats remarquables : calcul de la précession des équinoxes, de la durée précise de l'année, prévision des éclipses, etc.

La cosmologie reste par contre à un niveau très faible, le strict minimum pour pouvoir faire les calculs. Pour représenter le mouvement des planètes, la théorie des épicycles est utilisée, sans y regarder de trop près. Au centre du système est placée la Terre, qui, si elle est sphérique pour quelques astronomes dès le début de notre ère, est plate pour la plupart des gens.

Passons sur la géographie, avec des océans de vin, de beurre ou de mélasse qui prouvent combien les indiens se sentent peu concernés par l'observation de l'ici-bas. La cosmogonie est aussi fabuleuse : l'univers passe par des cycles cosmiques de 4320 millions d'années (un *kalpa*), chacun embrassant la durée d'un monde, de sa création à sa dissolution.

Avec les mathématiques, nous sommes en terrain plus solide. Le progrès capital que réalisent les indiens par rapport aux grecs est le dépassement de la géométrie vers un degré supérieur d'abstraction. Le nombre est conçu en tant que tel, ce qui permet l'invention de la notation numérale, peut-être vers le IV^e siècle APJC. Ce nouvel outil rend possible la résolution de nombreux problèmes (équations, trigonométrie, etc.), la plupart en relation avec l'astronomie. Comme cette dernière, les mathématiques indiennes arrivent en Occident via les arabes.

Malgré des esprits puissants et des inventions importantes, les sciences traditionnelles ne dépassent guère le niveau des applications immédiates. Il en va de même pour la logique qui reste tributaire de la religion et ne cesse 2000 ans durant de répéter les mêmes raisonnements. Idem encore pour la physique qui ne dépasse pas le niveau rudimentaire de la spéculation sur les 4 ou 5 éléments.

Une seule autre science indienne parvient à des résultats notables, la médecine, qui doit son essor à l'intérêt que lui portent les bouddhistes, et à la connaissance très intime du corps acquise par les ascètes. Les concepts de base restent assez flous, humeurs, vents, etc., et les progrès dans ce domaine sont entravés par l'impureté attachée aux cadavres. Par contre, la pharmacopée est très riche et utilise quantité de plantes et de substances minérales. Les chirurgiens sont également très habiles et pratiquent la césarienne, la réduction des fractures, la chirurgie plastique (réparation des nez, des oreilles, des lèvres...) etc.

Retenons d'une manière générale une très forte capacité d'abstraction, alliée à celle de faire des catégorisations exhaustives. Ces caractéristiques de l'esprit indien sont encore présentes, ce qui explique que l'Inde soit aujourd'hui un des plus grands pays producteurs de logiciels.

la Vision : varnas et jatis, une société de classes et de castes

On parle habituellement à propos de l'organisation de la société indienne d'un système de castes (du portugais *casto*, qui signifie pur, non-mélangé). C'est en fait beaucoup plus compliquée car il y a deux systèmes imbriqués l'un dans l'autre : les *varnas*, qui signifie couleur et que l'on traduira par classes, et les *jatis*, les castes.

les varnas

La division en classes (*varnas*) constitue l'échelon supérieur, le plus englobant. Elle apparaît en Inde en mêmes temps que les envahisseurs aryens, organisés comme beaucoup d'autres peuples indo-européens (celtes, iraniens, etc.), en trois groupes : les prêtres (druides et brahmanes sont fort proches), les guerriers, et les hommes occupés aux tâches productives. Là où ces tribus s'installent en conquérants, une quatrième classe apparaît, celle des autochtones réduits à la condition de serviteurs ou d'esclaves. Et quelle que soit la classe, la femme est soumise à l'homme.

Du fait que de leur connaissance des rites dépend la bonne marche de l'univers, les *brahmanes*, caractérisés par la couleur blanche, se placent au sommet de cet édifice. Cette classe se subdivise rapidement en brahmanes instruits qui enseignent les védas, célèbrent les grands rites aryens et conseillent les princes, et brahmanes de villages, un peu moins respectés, qui jouent néanmoins un rôle fondamental dans la propitiation des forces obscures et la détermination des grandes dates agricoles (chose vitale en pays de mousson).

La seconde classe est celle des *kshatryas*, détentrice du pouvoir politique, et caractérisée par la couleur rouge. Elle a théoriquement pour devoirs de combattre en temps de guerre et gouverner en temps de paix. Sa puissance contrebalance celle des brahmanes, à moins que ce ne soit l'inverse : chacune contient en fait les prétentions de l'autre, et les deux préservent leur position privilégiée face à la masse. Il existe pourtant entre les deux une différence importante : les *kshatryas* se recrutent souvent hors de toute considération de race et de rang, la seule sanction étant celle des armes. C'est par ce biais que tous les envahisseurs, jusqu'aux musulmans, trouvent place dans la société indienne. Remarquons l'évolution différente suivie par la société gauloise où les druides et les guerriers se fondent en une seule classe, l'aristocratie, qui fournira plus tard à la fois les princes et les évêques.

Loin derrière en honneur mais loin devant en nombre vient la classe des *vaishyas*, paysans éleveurs, marchands, caractérisé par la couleur jaune. Malgré son statut assez bas, elle partage avec les deux précédentes le privilège de l'initiation : au cours d'une importante cérémonie, l'adolescent naît une seconde fois en endossant le cordon sacré, anciennement la marque distinctive de l'aryen. Avec le temps, le rite complet s'est trouvé confiné aux seuls brahmanes.

Les *shudras*, couleur noire, sont la classe la plus basse et la plus nombreuse, environ la moitié de la population totale aujourd'hui. Leur tâche traditionnelle est de servir les trois classes supérieures.

Plus bas encore, sont les derniers nés, les intouchables, les hors castes, tellement bas qu'on leur refuse l'appartenance à une cinquième classe, comme pour les exclure totalement de la société. Ils jouent pourtant un rôle essentiel en assumant les tâches les plus impures dont personne ne veut : incinération des cadavres, exécution des criminels, chasse, pêche, travail du cuir, ramassage des ordures, etc. L'Inde en compte aujourd'hui 160 millions, auxquels s'ajoutent 50 millions de populations tribales non assimilées.

La délimitation précise entre ces groupes repose sur l'opposition du pur et de l'impur. Certains événements de la vie conduisent à une impureté temporaire : une femme pendant ses règles ou un cadavre sont considérés comme impurs et contaminent temporairement les personnes qui les touchent, les obligeant à se purifier selon des rites qui dépendent de la classe.

Une impureté permanente entache les intouchables : « Nous devons nous tenir à l'écart des membres des hautes castes. Cette règle, on l'a apprise en naissant. Aux éventaires des marchands de thé, nous avons des tasses à part, ébréchées et crasseuses, et nous sommes censés les nettoyer nous-mêmes. Nous devons aller chercher notre eau à un quart d'heure de marche, parce que les fontaines du village nous sont interdites. Nous n'avons pas le droit d'entrer dans les temples et, à l'école, nous devons nous asseoir à l'extérieur, devant la porte... » (Rajesh, 19 ans, propos recueillis en 1999).

On comprend mieux le sens du terme *intouchable*. Gandhi les appelaient *harijans*, littéralement "fils de dieu". Mais cela ne plaisait pas à Bhim Rao Ambedkar (1891-1956), le premier grand leader issu de cette classe, ou devrait-on plutôt dire de cette non-classe. L'expression "fils de dieu" laissait en effet planer un doute sur l'ascendance des intouchables, ce terme étant utilisé habituellement pour désigner les enfants des femmes consacrées aux dieux dans les temples, en fait des prostituées. Ambedkar les appelait *dalits*, traduction en marathi de l'expression anglaise "broken men", hommes brisés. Cette querelle sur les dénominations trahissait une opposition plus profonde : pour Gandhi, l'existence de ce groupe représentait une corruption de l'hindouisme qu'il s'agissait de guérir entre hindous en réformant progressivement les comportements individuels ; pour Ambedkar, il fallait remettre en question le système des castes.

Certes, le terme *intouchables* a été aboli par la Constitution en 1950 ; certes, des mesures dites de "discrimination positives" ont été adoptées qui leur réservent des quotas dans le système éducatif, la fonction publique et la représentation politique ; certes la plus haute fonction du pays (essentiellement protocolaire) a été occupée en 1997 par un dalit, Kocheril Raman Narayanan... Mais cela ne profite qu'à quelques individus et ne témoigne pas de changements en profondeur. Toutes les tentatives de remise en cause de cet ordre social déclenchent des flambées de violence et des représailles économiques.

Comment un système aussi inégalitaire a-t-il pu se perpétuer jusqu'à nos jours sans jamais être sérieusement ébranlé ? La première raison a rapport avec la religion : si le shudra par exemple se sait au bas de l'échelle, sans espoir de voir son sort s'améliorer, il sait aussi que s'il observe les règles propres à sa classe, il peut espérer renaître à un échelon supérieur, et ainsi de suite jusqu'à parvenir à la libération définitive. Toutes les classes cautionnent le système. Pour les hindous, la répartition des humains en classes est aussi naturelle que l'existence de deux sexes. Par ailleurs, le système s'avère un peu moins rigide qu'il ne semble. Les vitupérations incessantes des brahmanes montrent bien que le mélange des classes par mariages n'était pas chose rare. On observe aussi que les vaishyas n'ont pas toujours été de malheureux paysans accablés d'impôts et qu'ils ont parfois constitué une riche bourgeoisie. Il y a même eu des shudras qui ont accédé au trône, et récemment le dalit Narayanan a été élu président de la république...

S'ajoute à tout ça une bonne dose d'hypocrisie. Des hommes de haute caste par exemple, qui trouveraient insupportable qu'une personne de basse extraction les

touche accidentellement, ne voit aucune objection à violer une intouchable ou fréquenter des prostituées de basse caste !

les jatis

Le processus par lequel à cette division en 4 classes est venu se superposer une division en plusieurs milliers de *jatis* (castes) est plus qu'obscur. On sait seulement qu'il est peu probable que les jatis dérivent des varnas, les deux systèmes n'étant pas totalement harmonisés. Elles sont probablement l'aboutissement à l'époque médiévale (VIII-XIIe siècle) d'une longue évolution commencée plusieurs siècles AVJC.

Plutôt que de castes, il faudrait parler de communautés ou de fraternités car elles sont les groupes de base auxquels s'identifient les individus. Le lien d'appartenance est rendu extrêmement fort par les pratiques de l'endogamie (un homme doit prendre femme dans sa caste), de la commensalité (on ne mange qu'avec des gens de sa caste) et de l'exclusivisme professionnel (par exemple les barbiers sont les seuls autorisés à couper la barbe et les cheveux des autres). Notons que cette dernière règle tend à être moins respectée, les nécessités de la survie et l'apparition de nouveaux métiers (comme l'informatique) ouvrant de nombreuses professions aux différentes jatis.

Etre expulsé de sa caste est la pire des catastrophes car elle conduit à être exclu de toute la société : en général sa famille l'abandonne et il ne peut plus fréquenter que les derniers des derniers.

On a vu plus haut qu'il est pratiquement impossible pour un individu de s'élever dans l'échelle sociale. Par contre, une caste dans son ensemble peut le faire si elle consent à quelques sacrifices : absorber une nourriture plus végétarienne, adopter les coutumes brahmaniques du mariage, éviter les actes impurs (le plus difficile !) et s'adonner aux études (ce qui suppose l'acquisition d'une certaine aisance économique). La mobilité des jatis à l'intérieur de la hiérarchie varnique, si elle n'est pas fréquente, n'en est pas moins possible et contribue dans une faible mesure à assouplir le système.

Outre le fait qu'elles structurent la société en définissant rigoureusement la place et les devoirs de chacun, les jatis jouent un rôle capital dans le fonctionnement économique de l'Inde. L'exemple suivant va éclairer ce point. Voici la liste complète des jatis d'un village du Penjab en 1970 :

classification		population
brahmanes	prêtres, docteurs, usuriers	4.5%
khatri sonâr	commerçants orfèvres	1%
jât	paysans	59.5%
lohâr tarkhan nâi marasi guijâr kashmiri jheevâr darzi ghumâr chamâr	forgerons charpentiers barbiers tambourinaires vachers cordiers porteurs d'eau tailleurs potiers corroyeurs	11.5%

majbi julâhâ	balayeurs tisserands	23.5%
-----------------	-------------------------	-------

Apparaît clairement une majorité de paysans de la classe des vaishyas, propriétaires du sol et par conséquent détenteurs du pouvoir économique, face à une multitude d'artisans dispensateurs de services. Sans l'organisation des jatis, les minorités auraient peu de chances de recevoir une part équitable des récoltes. Par exemple, la vie du petit potier du village s'appuie sur tous les potiers de la région, ensemble sur lequel les notables locaux n'ont pas prise. Le système fonctionne donc comme un contre-pouvoir. En tant qu'organisateur les brahmanes en sont évidemment les principaux bénéficiaires.

Il va de soi que tous ne sont pas satisfaits. Contrairement au discours des brahmanes, le fonctionnement de la société ne résulte pas d'une harmonie universelle, mais bien plutôt de l'équilibre sans cesse remis en cause entre pouvoir économique et pouvoir moral, les artisans étant pris entre les deux. Malgré cela, ou peut-être grâce à cela, le système a traversé les siècles, résisté à toutes les invasions, toutes les dominations, et toutes les tentatives de transformation. Aucune réforme religieuse n'a pu l'ébranler, depuis le bouddhisme, jusqu'au sikhisme, en passant par l'Islam et le christianisme. Dans toutes ces communautés, les castes subsistent. À titre d'illustration, une annonce matrimoniale telle que celle-ci, relevée il y a quelques années dans un quotidien indien de langue anglaise, n'est pas rare : « Jeune fille brahmane, catholique romaine, 20 ans, teint clair, bonne ménagère, bonne musicienne, belles espérances (plusieurs centaines de milliers de roupies), recherche époux assorti, statut en rapport, de préférence docteur ou ingénieur ayant diplômes étrangers ou fonctionnaire de classe I. » Remarquons en regard de "catholique romaine" la mention de la classe, brahmane, et l'expression "teint clair", qui était il y a 3000 ans celui des envahisseurs aryens, alors que les indigènes dravidiens, leurs esclaves, avaient le teint sombre !

Les tentatives plus récentes des politiciens indiens n'ont pas apporté plus de changements. On constate par exemple que les élections sont plus souvent une affaire de caste que d'individus, ce qui rend l'appellation de démocratie particulièrement impropre. On assiste également à des spectacles pour le moins surprenants vus d'Europe : pendant la famine de 1966-67 dans l'état du Bihar, des étudiants ont déclaré qu'ils ne pouvaient participer au creusement des puits, les règles de leur caste interdisant le travail manuel ; en 1971, des ouvriers d'une raffinerie se sont mis en grève parce qu'on voulait leur faire entretenir les locaux avec des balais, objets interdits dans leur caste...

Malgré les prétentions égalitaristes de la constitution indienne, les intouchables sont toujours la cible de pratiques discriminatoires. C'est à leurs risques et périls qu'ils circulent dans des endroits fréquentés par des hindous de caste ; beaucoup de commerçants refusent de les servir ; les agressions contre eux sont fréquentes, et bien sûr, ils ne peuvent porter plainte puisque les fonctionnaires appartiennent presque toujours à des castes plus élevées...

les villages et l'état

Une importante conséquence de ce mode d'organisation est que le village constitue l'unité de base. Bien sûr, comme ailleurs, il est le cœur de l'économie. Mais, fait exceptionnel, il est aussi le cœur de la civilisation. Si aujourd'hui encore 80 % de la population vit dans des villages, il ne faut pas y voir un signe de sous-

développement. Contrairement par exemple à l'Islam où la civilisation est un phénomène essentiellement urbain, l'Inde a "choisi" de rester au niveau plus humain de la petite communauté.

Cet apparent paradoxe entre culture élevée et vie locale se résout facilement lorsqu'on remarque que le système des jatis met tous les villages en communication. Maintes liaisons s'établissent grâce aux mariages, du fait qu'une jati artisanale est trop peu nombreuse dans chaque village pour que ses membres trouvent à s'allier. D'autres jatis gardent un caractère nomade, certains forgerons par exemple qui circulent continuellement sur un territoire relativement étendu. Et puis il y a les brahmanes, qui s'en vont passer quelques années à étudier auprès d'un *gourou* (maître). Au total, les idées circulent très vite jusqu'aux régions les plus reculées.

Il va de soi que cet attachement à la structure villageoise n'empêche pas le développement de grandes villes. Toutefois, ces capitales de royaumes ou d'empires jouent rarement un rôle très important. En Inde, les dynasties se succèdent en marge du peuple, et moins qu'ailleurs l'histoire de la civilisation ne se confond avec l'histoire politique.

En tant qu'état, l'Inde se révèle ingouvernable. Les indiens eux-mêmes, les arabes, les mongols, les anglais en ont fait l'expérience. Même durant les périodes calmes elle n'a su se doter de structures administratives suffisamment solides et efficaces, contrairement à la Chine par exemple. Les royaumes se succèdent donc, avec souvent à leur tête des étrangers : ils prélèvent des impôts, livrent quelques combats, et ne touchent que rarement le cœur de l'Inde.

Tant les ministres que le peuple ne sont dupes des revendications princières au statut divin. Ils servent avec une crainte respectueuse, sans servilité, sachant que si ce n'est celui-ci, ce sera un autre. De son côté, le souverain découvre rapidement les limites de son pouvoir théoriquement autocratique. Compte tenu de la complexité et de la solidité du système, il ne peut guère faire mieux que maintenir le statu quo. S'il transgresse trop ouvertement les règles, il encoure la réprobation des brahmanes, sans lesquels il ne peut rien faire. On rapporte même l'histoire de plusieurs rois déposés par le peuple insurgé. On comprend donc que peu nombreux sont ceux qui ont laissé une trace.

conclusion

Le modèle hindou de société repose sur l'idée que les hommes sont inégaux. À partir de là est conçue une hiérarchie complexe, qui tend à un rigorisme nuisible à l'adaptabilité mais favorable à la pérennité.

On a déjà rencontré dans la religion cette intention de concilier la diversité des hommes. On la retrouve dans la théorie des états de la vie (*açramas*), probablement une systématisation à partir de faits réels à l'époque du védisme tardif. Elle décrit les étapes par lesquelles doit passer la vie d'un indien de haute caste : après l'initiation, il devient étudiant brahmanique, et se consacre à l'étude des védas auprès d'un gourou ; cette connaissance acquise, il retourne dans la maison paternelle et se marie ; ayant perpétué la lignée en tant que "maître de maison", il peut se consacrer aux choses spirituelles en se faisant ermite ; enfin, délivré de toute attache terrestre, il mène une vie errante de lieu saint en lieu saint, mendiant sa nourriture. Ce schéma présente un idéal plus qu'une réalité pour concilier en une seule vie l'étude, la vie de famille et la recherche spirituelle. L'histoire ne manque pourtant pas d'exemple de

gens, même de rois, qui ont soudain tout abandonné pour se retirer en eux-mêmes. La chose n'est pas exceptionnelle de nos jours encore.

Il apparaît en fin de compte que la complexité de la société indienne est le reflet de la complexité de l'homme lui-même. Constatant la diversité des hommes, la multiplicité d'intentions en chacun, et les besoins différents attachés à chaque âge, les fondateurs de cette société ont essayé de concilier toutes ces données, avec un esprit de classification rigoureux qui tend à la systématisation et à la hiérarchisation. Si le point de départ est plus proche que dans tout autre société de la réalité vécue par les hommes, le point d'arrivée se révèle un monstre inébranlable. Tout ce qui passe, la civilisation l'absorbe, le digère et le rend conforme à elle-même (rappelons la mésaventure du bouddhisme). Cette extraordinaire capacité résulte à la fois de l'esprit conciliant de l'hindouisme et de la très grande solidité de la société. Il en découle qu'aucun écart irréductible ne peut se creuser entre la Vision et le monde. Du moins tel a été le cas jusqu'à présent, et l'on doit se demander jusqu'où vont ses capacités de digestion. Comme pour beaucoup d'autres civilisation, l'intrusion de la modernité occidentale représente un défi important. Est-il si fort qu'il risque de saper le système, ou bien l'Inde va-t-elle une fois encore réussir à digérer l'obstacle ? Difficile question à laquelle l'histoire apportera peut-être quelques éléments de réponse.

l'histoire de la civilisation indienne

Aucune civilisation n'a laissé autant d'écrits sur les choses de l'esprit, et aucune n'en a laissé si peu sur sa propre histoire. Il semble que les indiens, saisis de vertige devant l'immensité des kalpas et le nombre de réincarnations nécessaires pour se libérer du karma, aient considérablement relativisé les événements terrestres, jusqu'à donner l'impression d'un déroulement historique inexistant. Si l'Inde a quand même une histoire, c'est un peu malgré elle ! De rares visiteurs grecs, chinois, ou musulmans fournissent quelques jalons, puis une incessante domination d'étrangers se charge de l'écrire à sa place.

Il serait vain dans ces conditions de vouloir reconstituer avec précision les différentes phases de la civilisation. Au mieux peut-on espérer situer les transformations majeures et le moment où elle atteint sa forme définitive.

genèse

La civilisation indienne est le fruit d'une rencontre entre deux peuples, l'un sédentaire, l'autre nomade. Premiers en place, les dravidiens, qui aux alentours du troisième millénaire avant notre ère créent dans la vallée de l'Indus (aujourd'hui au Pakistan) une culture assez évoluée et raffinée.

Les seconds protagonistes sont les aryens, qui, avec d'autres tribus dites indo-européennes, occupent l'immense steppe de l'actuelle Russie méridionale. Au cours du second millénaire avant notre ère, contraints peut-être par la sécheresse, ces peuples sortent de leur territoire et se dirigent vers l'Europe, le Caucase, l'Iran et l'Inde où ils submergent la civilisation de l'Indus vers 1900 AVJC.

Bien que les dravidiens soient réduits à l'esclavage, les aryens subissent leur influence. On en trouve par exemple la trace dans le sanskrit qui se charge de

nombreux mots non indo-européens. Le processus de fusion est en marche : les dravidiens assimilent les institutions aryennes et les aryens la culture dravidienne. La civilisation védique commence à prendre forme.

Beaucoup ne se satisfont pas de cette situation et préfèrent la fuite à l'esclavage. Ils trouvent refuge dans l'Inde du sud, qui longtemps gardera sa spécificité (le mot *tamoul* dérive probablement de dravidien), pour être à son tour submergée par l'hindouisme.

croissance

Tandis que l'effervescence spirituelle est à son comble et qu'apparaissent les prémices du système des jatis, l'Inde est politiquement divisée en une foule de petits états. Ils se livrent d'incessantes batailles, qui n'affectent qu'indirectement la population, car, comme dans l'Europe médiévale, les rencontres ont lieu entre armées de métier. Du VIIe au IVe siècle AVJC les frontières et les dynasties sont donc particulièrement mobiles. Dans cette confusion, retenons la montée du royaume du Magadha (approximativement l'actuelle province du Bihar), base du futur empire.

Ces divisions facilitent grandement la conquête de la vallée de l'Indus par les armées des rois de Perse Cyrus (558-530) puis Darius (522-486), lointains cousins indo-européens des aryens. Leur succèdent celles d'Alexandre de Macédoine (356-323), qui s'emparent de la Perse en 331 AVJC, et arrivent dans l'Indus en 326. De nombreuses colonies grecques sont fondées dans leur sillage. Quelques-unes deviennent très prospères et parviennent même à se maintenir après leur retrait. Loin de ses bases, son armée réduite au fil des combats, des révoltes qui éclatent, la position d'Alexandre devient de plus en plus fragile et il est contraint de faire marche arrière. Il meurt en 323 des suites d'une blessure.

Les influences mutuelles sont difficiles à apprécier. Il semble que les philosophes grecs qui accompagnent Alexandre soient frappés par ce qu'ils voient en Inde (le scepticisme s'inspire peut-être des doctrines jaïnas) ; il faudra par contre un peu plus de temps pour que les indiens apprennent à connaître les grecs, et les colonies joueront alors un rôle important.

Presque au même moment, entre 324 et 313, la dynastie Nanda du Magadha est renversée par Candragupta, premier des Mauryas. Il n'a aucune peine à occuper le terrain laissé vacant par les grecs. Secondé par un conseiller habile et sans scrupule, le brahmane Kautilya, il pose les fondements de l'empire Maurya.

On attribue à Kautilya la rédaction de l'*Arthaçâstra*, un précieux manuel de politique et d'administration. Le texte qu'on possède aujourd'hui est sans doute plus tardif et il est impossible de faire la part entre la description de la réalité et l'exposé de son idéal de société.

Il semble en tout cas que par son despotisme, que soutient une puissante armée et un important réseau d'espionnage, Candragupta parvienne à unifier le territoire et à l'organiser. La construction d'une grande route royale de 2000km témoigne de la prospérité. De cette époque aussi date probablement l'administration des villages par un "conseil des 5", toujours en vigueur, et la division de la société en castes semble se confirmer.

Vers 274 AVJC, lui succède son fils Açoka, qui est l'un des rares souverains à avoir laissé une trace dans l'histoire de l'Inde.

Le début de son règne est caractérisé par une féroce politique d'expansion. Il semble que les 100 000 morts de la guerre contre le Kalinga l'aient quelque peu choqué et il se convertit au bouddhisme, passant même une année dans un monastère.

Sa nouvelle politique est fortement marquée par la doctrine de l'ahimsa, non-violence, bienveillance envers toute vie. Sur le plan intérieur, cela se traduit par l'interdiction des sacrifices d'animaux, l'essor du végétarisme, la construction d'hôpitaux et de temples, la tolérance... Sous son règne, le bouddhisme cesse d'être une simple secte pour devenir une grande religion. Il réunit même un grand concile pour en définir l'orthodoxie, puis il envoie des missionnaires un peu partout, substituant ainsi les paroles aux armes.

Il est difficile de dire si Açoka est un grand naïf ou un digne descendant de Kautilya. Il est probable qu'il y a en lui un peu des deux. Le bouddhisme représente à la fois une religion à laquelle il croit sincèrement, et un moyen de contrôler la population (il nomme des ministres de la morale et de la religion qui ont un droit d'inspection illimité) et de contenir les voisins turbulents (s'il en est fait moins usage, l'armée ne décroît pas pour autant).

Dès sa mort en 232 l'empire se démembre et ses grands principes sont oubliés. Tandis que le modèle hindou poursuit sa progression dans les villages du nord et du sud, de nouveaux roitelets discréditent l'état et affaiblissent l'Inde par leurs querelles inutiles, ouvrant la voie à de nouveaux envahisseurs. L'ouest est tenu par les Perses. Le nord est conquis par les nomades Kushan. Sous le règne de Kanishka au IIe siècle APJC, le bouddhisme prend un nouvel essor en se transformant en mahayana dont un grand concile fixe le canon. Le centre, quant à lui, est aux mains des Andhras du Ier au IIIe siècle. Ils remettent à l'honneur l'hindouisme. On observe la même évolution dans les petits royaumes de l'est, tandis qu'à l'extrême sud, remonte l'ancienne culture dravidienne.

Après la disparition des kushans au IIIe siècle, l'histoire de l'Inde du nord présente un trou jusqu'à l'apparition des guptas au début du IVe siècle.

Jusqu'au milieu du Ve siècle l'empire connaît une relative stabilité et une grande prospérité, dont témoignent la floraison scientifique et artistique, le commerce avec l'Égypte, Rome, la Perse, etc.

Le fait le plus important est le triomphe de l'hindouisme, désormais patronné par une grande dynastie. Notons bien qu'il ne s'agit pas d'une renaissance puisqu'il n'a en fait jamais cessé d'être une grande force constructrice. Par contre, il trouve à cette époque sa forme quasi définitive : les textes des grandes épopées et des puranas se stabilisent, vishnouites et shivaïtes commencent à s'opposer, les brahmanes approfondissent leur pensée.

Parallèlement, le bouddhisme décline fortement hors des monastères ou se fait absorber par l'hindouisme malgré la tolérance officielle. Le coup de grâce lui est porté par les huns qui lors de leurs invasions entre 475 et 534 dispersent et détruisent les communautés.

Leurs premiers assauts remontent en fait au milieu du Ve siècle et se soldent par un échec. Les indiens sont malheureusement incapables de renouveler leur exploit car avec la montée sur le trône de souverains de moindre envergure, le pouvoir central s'affaiblit et les gouverneurs locaux créent des dynasties indépendantes. Lorsque les huns reviennent à la fin du siècle, l'empire déjà désuni achève de se décomposer.

Au début du VII^e siècle, Harsha parvient à le rétablir, seulement le temps d'un éclair. À sa mort en 646, il se divise à nouveau, au moment même où les arabes pointent leur nez aux frontières.

En dépit des conflits qui l'agitent, l'Inde reste prospère. C'est sans doute ce qui attire les musulmans, toujours prêts à se jeter sur ce qui brille. Au IX^e siècle, la vallée de l'Indus est conquise sans trop de peine. Comme ailleurs, ils se comportent relativement bien, laissant aux paysans leurs terres, favorisant le commerce et respectant la religion

Il n'en va pas de même des turcs qui prennent le relais de la conquête autour de l'an 1000. L'émir Mahmud de Ghazni, qui a profité de l'affaiblissement des arabes pour se rendre indépendant, lance de nombreuses expéditions de pillage dans toute la partie occidentale de l'Inde du nord.

Au XI^e et XII^e siècles, les rajpouts (clan originaire d'Asie Centrale arrivé peut-être à la suite des Huns), à la tête de quelques royaumes du nord et du centre de l'Inde parviennent à contenir l'avance des musulmans. À la fin du XII^e siècle, pendant que les principaux souverains indiens se font la guerre, une nouvelle dynastie turque fait son apparition en Afghanistan. Muhammad de Ghor passe à l'attaque. Battu en 1191, il revient l'année suivante et écrase les rajpouts. En 1206 est fondé le sultanat de Delhi. Jusqu'au XVII^e siècle, l'Inde du nord sera sous domination musulmane.

Durant toute cette période, le sud suit une évolution très différente. D'innombrables royaumes et dynasties se succèdent, certains de quelque importance.

Les Rashtrakuta de Malkhed dominent une grande partie du sud de 700 à 1000. Protecteurs des arts et des lettres, tolérants envers les différentes religions, ils permettent à la civilisation de s'épanouir : l'architecture atteint un sommet, des travaux scientifiques importants sont réalisés, et surtout, le philosophe Sankara élabore au IX^e siècle la théorie non dualiste, qui d'une certaine façon intègre les profondes spéculations bouddhistes sur la nature de la réalité dans l'orthodoxie hindoue.

Un autre royaume intéressant de l'époque médiévale est celui des Pallava (570-872) car l'hindouisme y trouve une nouvelle orientation, la bhakti.

Citons aussi les Colas qui, du IX^e au XII^e siècles, constituent une grande puissance maritime et commerciale. Dans ces territoires dravidiens, l'hindouisme prend quelques tournures particulières : l'intolérance fait son apparition, contre les bouddhistes, les jaïnas ainsi que les vishnouites ; le temple est souvent le centre de la vie sociale, organisant les activités religieuses, charitables, économiques.

Au XIII^e siècle, la pression musulmane commence à se faire sentir et de nombreux royaumes sont ravagés par des raids. Au début du XIV^e siècle, cinq frères reconstruisent un empire, Vijayanagar, qui rapidement étend sa suzeraineté sur toute la région au sud de la rivière Krishna, et réussit à tenir tête aux musulmans.

Alors que le nord est avili par une féroce occupation, l'Inde du sud préserve et développe la grande tradition indienne. Philosophie, science, art, architecture connaissent un prodigieux essor, alimenté par un commerce international florissant. L'empire possède 300 ports de mer qui sont en relation avec la Malaisie, la Birmanie, la Chine, la Perse, l'Arabie, l'Afrique Orientale, et à partir de 1510, le Portugal.

Malheureusement, des dissensions internes et des alliances maladroites entraînent l'intervention des sultans du Deccan en 1565. La magnifique cité de Vijayanagar est

pillée pendant 5 mois, détruite, la population massacrée ou réduite à l'esclavage. L'empire achève de se dissoudre en 1612 et Akbar s'en empare facilement.

domination musulmane

En quelques années, les sultans de Delhi établissent fermement leur domination sur le nord de l'Inde. Il est temps car les mongols sont déjà là : en 1221 Gengis Khan lance une première attaque, pour se retirer immédiatement en Perse. Ce n'est que partie remise. Tout au long des XIII, XIV et XVe siècles, leurs incursions font planer une menace, jusqu'à ce qu'ils parviennent à s'emparer du pouvoir.

Les guerres continuelles affectent relativement peu la vie rurale, dont les structures ont définitivement marginalisé ce qui se passe au niveau des princes. Cependant, sous le règne de quelques sultans fanatiques particulièrement cruels, le peuple est pressuré sans merci, traité en esclave. La prospérité légendaire de l'Inde commence à s'en ressentir.

Hindous et musulmans constituent deux sociétés bien séparées. Malgré leurs efforts, les musulmans n'obtiennent que peu de conversions, hormis des nobles opportunistes ou des intouchables contraints. Les échanges entre les deux cultures restent donc limités. Mais, nouvelle preuve du caractère fantasque de ces nomades, en même temps qu'ils détruisent les temples pour les remplacer par des mosquées, les musulmans traduisent un grand nombre de textes sanskrits de philosophie, de mathématiques, d'astronomie... Dans l'autre sens, l'Islam pénètre l'hindouisme pour donner naissance à la religion sikh à la fin du XVe siècle : « Allah et Rama ne diffèrent que par leur nom. » Mais tout ceci ne touche guère la masse qui reste profondément attachée à ses traditions, et préfère se réfugier dans la bhakti pour résister à l'occupation.

Le bilan de cette première période de domination musulmane est franchement négatif. Les conquérants ne trouvent pas de structure étatique solide pour canaliser leur turbulence, et sont par conséquent incapables de fonder un empire stable et prospère. Comme dans d'autres régions de l'Islam, les arabes et les turcs se révèlent en général bons combattants mais piètres politiques, incapables d'embrasser des structures qui dépassent la tribu. Avec le temps, quelques-uns pourtant apprennent...

En 1398, Tamerlan fait son apparition en Inde. Rapidement, il atteint Delhi et s'en retourne 15 jours plus tard chargés de butin et laissant derrière lui une large traînée de sang. La conquête n'est pas encore pour cette fois.

Un de ses descendants, Babour (1483-1530), descendant aussi de Gengis, conçoit un projet d'attaque avec la ferme intention de rester dans le pays. Sa base de départ est la petite principauté du Ferghana (aujourd'hui dans le Turkestan chinois). Après diverses péripéties, il se met en marche sur Delhi avec une armée de 12 000 hommes. Grâce à son habileté et à son artillerie, il écrase les 100 000 soldats du sultan à Panipat. Quelques autres batailles lui permettent de mettre au pas les chefs afghans et rajpouts. À sa mort, en 1530, l'empire s'étend de l'Oxus au Bengale, et de l'Himalaya à Gwalior. Son organisation sera l'affaire de ses successeurs, non sans mal car les afghans conduits par Sher Shah établissent leur domination sur le Rajpoutana où ils constituent une très sérieuse menace. La suprématie définitive des mongols est acquise à la seconde bataille de Panipat par Akbar, proclamé empereur à 13 ans en 1556.

Son long et sage règne est le seul avec celui d'Açoka qui ait marqué l'histoire indienne. Contrairement à ses prédécesseurs et successeurs, Akbar respecte les institutions et les sentiments des peuples conquis. Il libère les hindous de leur position humiliante, supprime les taxes discriminatoires, ouvre à tous les plus hauts postes de l'empire, etc. Sur le plan religieux, il fait preuve d'une étonnante ouverture d'esprit. Sans doute influencé par les soufis et les mystiques indiens, il rêve de réunir en une seule toutes les religions. Il crée même un "temple des religions" où musulmans, hindous, jaïnas et chrétiens débattent de toutes questions de philosophie ou de théologie.

Ses successeurs immédiats poursuivent sa politique. Malgré quelques révoltes ici ou là, l'empire est stabilisé. L'économie connaît un développement important, notamment l'artisanat dont les produits atteignent la perfection : tissus, acier, bijoux, etc. Ces fabrications, autant que les épices, attirent les puissances montantes de l'Occident. Après les portugais (1510), viennent les anglais (qui fondent Madras en 1639, Bombay en 1661, Calcutta en 1696), les hollandais et les français (qui fondent Pondichéry en 1670).

Ce qui aurait pu devenir une très grande puissance sous le règne d'un nouvel Akbar va sombrer dans le chaos sous celui d'un fanatique, Aurangzeb (1618-1658-1707). Champion de la plus stricte orthodoxie musulmane, il s'efforce d'appliquer avec rigueur la loi coranique. La conséquence immédiate est de rendre la monarchie mongole profondément impopulaire. Bien que sous son règne l'empire atteigne sa plus grande extension, c'est un colosse fragile en proie à de constantes rébellions.

La religion sikh, qui au départ prêchait l'amour et la fraternité, prend sa forme définitive au XVIIe siècle, celle d'une secte guerrière et fanatique. Remarquons le titre évocateur de lion (*Singh*) donné aux membres à leur baptême, et l'obligation de porter l'épée.

Alliés fidèles des mongols depuis Akbar, les rajpouts se révoltent. Il s'ensuit une longue série de combats qui épuisent pour rien les armées impériales.

Dans le sud, les mahrattes conduits par l'habile et audacieux Shivaji malmènent considérablement les troupes d'Aurangzeb. Si après lui (il meurt en 1680) l'empire mahratte semble écrasé, l'esprit qu'il a insufflé alimente une guérilla constante. Les armées impériales s'épuisent ici aussi en jeux inutiles de forteresses prises, perdues, reprises, reperdues...

Lorsque finalement Aurangzeb meurt en 1707, l'empire est déjà en voie de désintégration. Les provinces reprennent leur indépendance les unes après les autres tandis que ses fils se disputent l'héritage.

Le shah de Perse Nadir n'attend que cela pour lui porter le coup de grâce. En 1739 il arrive dans le Pendjab qu'il met sans dessus dessous. Il poursuit sa route jusqu'à Delhi, écrase l'armée moghole, massacre la population, et s'en retourne avec un immense trésor. Bientôt, l'empereur ne règne plus que sur un minuscule territoire autour de Delhi.

Les hindous vont évidemment essayer d'en profiter pour reprendre leur sort en main. En première ligne, on retrouve les rajpouts, les sikhs, les mahrattes, et, nouveaux venus, les jats. Ce sont les mahrattes qui vont jouer le rôle principal. En 1713, ils se donnent une nouvelle organisation, une confédération de barons coiffée par une administration centrale tenue par les brahmanes orthodoxes de Poona. En 1723, ils

se lancent à la reconquête avec pour mot d'ordre "l'empire hindou". Une bonne partie de l'Inde centrale et du nord est reprise aux musulmans. Delhi tombe en 1757. Tout cela va si vite que la réorganisation des territoires recouverts ne suit pas. S'abattent alors anarchie et famine. En outre, l'armée subit une écrasante défaite en 1761 face aux afghans. Si ces derniers se contentent d'un important butin et rentrent chez eux, d'autres sont prêts à fondre sur cette proie tentante, les européens.

domination anglaise

Premiers arrivés, les portugais sont aussi les premiers à partir, pour deux raisons essentiellement : ils indisposent la population par leur malhonnêteté et leur fanatisme religieux, et ils préfèrent axer leurs efforts sur le Brésil.

Les hollandais récupèrent leur monopole du commerce des épices qu'ils conservent durant tout le XVIIe siècle. Mais très vite ils se trouvent confrontés aux anglais, dont la puissante Compagnie des Indes Orientales fondée en 1600 sait profiter des dissensions indiennes pour acquérir de nombreux territoires, en particulier le Bengale. La rivalité pour la prédominance commerciale se poursuit jusqu'en 1759, après quoi les hollandais abandonnent.

Les derniers dans la place sont les français. Leur Compagnie des Indes Orientales n'est en effet fondée qu'en 1664, et les débuts sont plutôt maladroits. De plus elle se retrouve d'emblée face à la fois aux anglais et aux hollandais qui ne tiennent pas à voir s'installer ce troisième larron. Elle parvient quand même à prendre pied dans quelques places, mais leur valeur stratégique est loin d'égaliser celle des places anglaises.

Jusqu'à-là, les ambitions des protagonistes sont avant tout d'ordre commercial. Les choses changent avec Dupleix, qui, à partir de 1742, rêve de fonder un véritable empire français, ce que les anglais ne peuvent évidemment laisser faire. Le conflit dure jusqu'à la défaite de l'armée française en 1760. L'Angleterre possède désormais de solides bases dans le sud et dans l'est, et a en tête non plus le commerce mais le pillage pur et simple. De 1757 à 1773, ces territoires sont littéralement mis à sac.

Tous ces événements ne manquent pas d'avoir des répercussions sur la population. En premier lieu, la balance du pouvoir à l'intérieur du système des jatis est considérablement modifiée en faveur des commerçants et au détriment des paysans. En second lieu, les guerres et les pillages incessants, des indiens eux-mêmes, des musulmans, des français et des anglais, ruinent les provinces les plus fertiles et ouvrent l'ère des grandes famines.

La nouvelle des exactions de Clive et de ses successeurs au Bengale finit par atteindre Londres, qui réagit en supprimant certains privilèges de la compagnie des Indes et en prenant en charge l'administration des territoires conquis par les "marchands aventuriers".

Avec la venue du gouverneur Hastings s'ouvre la seconde période de la domination : expansion territoriale et exploitation systématique de 1773 à 1860.

Sachant jouer habilement des rivalités indiennes, et grâce à leur solide armée, les anglais étendent leur domination : ce qui reste de la confédération mahratte s'effondre complètement au début du XIXe siècle ; les népalais se soumettent en 1816 ; les états rajpouts ruinés et désorganisés signent des traités "d'alliance défensive, d'amitié perpétuelle, de protection et de coopération subordonnée" ; les petits princes de l'Inde centrale font de même pour conserver un semblant de

pouvoir... Il reste à protéger les frontières : à l'ouest les sikhs opposent une farouche résistance, mais sont finalement vaincus en 1846 et le Pendjab annexé en 1849 ; à l'est, une longue et coûteuse guerre aboutit à la soumission de la Birmanie en 1852. Ainsi, au cours de la première moitié du XIXe siècle, toute l'Inde passe sous contrôle britannique.

Cette expansion extrêmement rapide se fait dans la plus totale hypocrisie et au mépris absolu des sentiments des indiens. Des traités sont répudiés, des biens confisqués, des avantages accordés par des missionnaires agressifs à ceux qui se convertissent au christianisme, etc.

La tension est donc grande. La clé de la situation appartient à l'armée indienne des Cipayes, créée par les anglais, conscients qu'ils ne peuvent tenir tout le pays avec leurs seules troupes. Le prétexte de la révolte est l'introduction du fusil Enfield dont les cartouches sont enduites de graisse de bœuf et de porc, chose inacceptable tant par les hindous que par les musulmans. La première révolte se produit au Bengale en 1857 et est très sévèrement réprimée. D'autres garnisons prennent le relais au Rajpoutana et en Inde centrale, tandis que le sud reste indifférent et que de nombreux princes demeurent malgré tout fidèles aux anglais. De part et d'autre, meurtres et destructions sont d'une extrême sauvagerie, ce qui suscite de nombreuses réactions en Angleterre. L'administration de l'empire est alors rattachée directement à la couronne, et promesses sont faites de ne pas s'ingérer dans les questions de croyances et de veiller à ce que tous les sujets soient également traités. Elles seront pour la plupart non tenues. De toute façon le mal est fait, et plus rien ne peut rétablir la confiance. Il y a désormais deux mondes totalement séparés avec des contacts purement administratifs et autoritaires.

Le plus étonnant est que les anglais gardent la conviction que « l'empire britannique est, après la Providence, la plus grande force pour le bien qui existe dans le monde » (Curzon, vice-roi des Indes) ! Les indigènes ne sont que des barbares idolâtres dont la culture ne mérite aucune considération. La langue et la culture anglaises deviennent donc la base de l'enseignement universitaire, tandis que régressent le sanskrit et la philosophie indienne. Ainsi se crée à l'échelon supérieur de la société la caste des "anglais à peau brune", indiens imprégnés de culture anglaise et ignorants de la leur. On verra quel rôle néfaste ils joueront dans l'évolution ultérieure de l'Inde. Ces indiens qui singent leurs conquérants n'en sont pas moins considérés comme inférieurs par les dits conquérants. Les postes les plus élevés restent réservés aux anglais, dont la mainmise sur le pays est totale. L'Inde est un état autocratique dirigé depuis Calcutta par un gouverneur, couramment appelé vice-roi. En fait, à partir de 1870, date de mise en service d'une ligne télégraphique directe entre les deux pays, ce n'est plus lui qui possède le véritable pouvoir mais le secrétaire d'état aux affaires indiennes à Londres. On imagine dans ces conditions les difficultés de gouverner efficacement et intelligemment ces 4,7 millions de km², même avec une administration extrêmement puissante et centralisée. Celle-ci, d'ailleurs, dégénère au XXe siècle en une bureaucratie procédurière et cloisonnée qui fonctionne seule, hors des réalités de l'empire.

Le peu de considération des anglais pour les indiens incite à une exploitation économique systématique, sans aucune idée de développement : l'Inde alimente la révolution industrielle britannique, mais n'y a pas droit. Le chemin de fer, par exemple, qui joue un si grand rôle dans l'industrialisation de l'Europe, ne sert ici que

les intérêts britanniques : intérêts des grandes industries métallurgiques (jusqu'en 1920, c'est-à-dire pendant la période de plus grande extension du réseau, tout le matériel vient d'Angleterre), intérêts stratégiques (transport de troupes), et intérêts des industriels britanniques installés en Inde (le réseau relie principalement les grands centres producteurs de matières premières aux ports de Calcutta, Madras et Bombay où sont installées des industries entièrement tournées vers l'exportation).

Non contente de ne pas assumer le développement de sa colonie, l'Angleterre s'applique à détruire ce qu'il peut y avoir de valable, par exemple, la très réputée industrie textile. Le processus est extrêmement simple : au lieu d'acheter directement du tissu indien ainsi que le faisaient tous les commerçants depuis des siècles, les britanniques ne prennent que le fil (à bas prix), le tissent dans leurs fabriques du Lancashire, et revendent (cher) du tissu aux indiens. En quelques années, la principale activité manufacturière de l'Inde est détruite, avec en prolongement la désorganisation des villages et la réduction à la pauvreté de nombreuses familles.

L'agriculture est un autre secteur où s'exerce plus ou moins consciemment cette politique destructrice. Entre 1891 et 1947, la production alimentaire augmente à un rythme 6 fois moindre que la population, c'est-à-dire qu'il y a diminution effective de la quantité de nourriture par tête. Dans le même temps, les produits d'exportation que sont le thé, le coton, la canne à sucre et l'arachide augmentent de 50% par tête. La différence s'explique par le fait que les meilleures terres leur sont consacrées et qu'ils sont seuls à bénéficier des progrès techniques.

Mais bizarrement, la mesure la plus grave de conséquences est de nature juridique ! Les anglais veulent financer l'empire avec un impôt foncier. Or ceci n'est concevable pour eux que dans le cadre de la propriété privée de la terre, chose inconnue en Inde jusqu'alors. Dans la conception traditionnelle, le seul propriétaire est le roi, qui attribue aux paysans un droit de culture moyennant paiement d'un fermage. Entre le roi et les paysans, il y a toute une hiérarchie de personnages qui jouissent aussi d'un droit sur les récoltes (voir le paragraphe consacré aux jatis). Pour faciliter la perception de l'impôt, les anglais décident de trancher dans le vif de ce système foncier et instaurent le principe de la propriété privée. Les effets ne se font pas attendre : expropriation des petits paysans, loyers excessifs, exactions des grands propriétaires, etc. Dans la plupart des districts, un petit nombre de personnes en arrivent à détenir la majorité des terres, le reste étant fractionnés en plusieurs milliers d'exploitations minuscules et difficilement viables.

Ceci a trois grandes conséquences. La première vient d'être évoquée : les grands propriétaires cherchant avant tout leur profit privilégient les cultures d'exportation. La seconde est la création d'un vaste sous prolétariat de paysans sans terre qui végètent 9 mois sur 12. Ils représentent près de 40% de la population agricole en 1931, chiffre qui n'a guère varié depuis. La troisième conséquence est curieusement la croissance démographique. Celle-ci est due d'une part à un déclin de la mortalité à partir des années 20, et d'autre part à la nécessité dans les petites et moyennes exploitations d'avoir le plus de garçons possibles ! En effet, les techniques agricoles en usage exigent beaucoup de main d'œuvre, mais fournissent des résultats insuffisants pour payer des ouvriers. La seule solution est d'avoir des garçons (pas des filles) qui sont des bras peu coûteux. Qu'à la mort du père la terre soit encore morcelée est sans doute préoccupant pour l'avenir, mais le simple problème de la survie oblige à considérer le présent comme seule priorité.

Tous ces facteurs se combinent pour provoquer un paupérisme généralisé dans lequel l'Inde patauge encore. On verra que si l'héritage est lourd, les dirigeants indiens n'ont pas agi au mieux pour l'en sortir.

Cette ambiance de destruction culturelle et économique n'empêche pas quelques individus de chercher une issue.

Un petit nombre se contentent d'un renouveau de l'hindouisme, tentant parfois de l'adapter aux exigences du monde moderne. Vivekananda (1863-1902), Ramana Maharsi (1879-1950) et Sri Aurobindo (1872-1950) sont parmi les plus connus. Citons aussi la société théosophique, fondée aux Etats-Unis en 1875 par une russe, madame Blavatsky, qui contribue à faire connaître l'hindouisme à l'extérieur, et qui, à l'intérieur, avec Annie Besant, influence des mouvements de réforme et le parti du Congrès.

Le mouvement appelé à jouer le plus grand rôle est le "Congrès national indien", fondé en 1885 avec la bénédiction de leur tuteur par des indiens anglicisés. Le terme "national" ne doit pas prêter à confusion : il s'agit d'une révolte non des masses ou des princes mais d'une infime minorité formée dans les universités anglaises aux idées libérales. Bien qu'ils soient en nombre insignifiant, ses membres ont une influence importante tant sur la masse, de par leur appartenance aux castes les plus élevées, que sur l'opinion étrangère puisqu'ils parlent la même langue qu'elle.

En 1921, le Congrès est pris en main par un bien curieux personnage, dont on hésite encore à dire s'il est un saint, un fou, ou un nouveau Kautilya, Gandhi (1869-1948). Comme tout en Inde est affaire de naissance, il convient de savoir qu'il est un bania, un membre de la caste des marchands qui se caractérise en affaires par des pratiques parfois retorses, dans les apparences par un extrême puritanisme, et en religion par une sentimentalité plutôt grossière. Ceci permet de comprendre pourquoi la plupart des réformes profiteront à la bourgeoisie commerçante et aux grands propriétaires terriens. Il rend compte aussi du peu de considération des brahmanes pour celui qui n'est pour eux qu'un fou. L'un d'eux finira d'ailleurs par l'assassiner.

Le second point important concerne son itinéraire. Il commence à Londres par des études d'avocat (1888-1891), et se poursuit en Afrique du Sud (1893-1914) où il dirige un mouvement qui réclame l'égalité entre indiens et européens. Autrement dit, lorsqu'il revient en Inde en 1914, il a sans doute une expérience politique solide mais aussi une expérience très limitée de son propre pays, d'où des projets de société totalement irréalistes.

Si ses idées sont plutôt superficielles, sa tactique par contre est parfaite. Contrairement à ses prédécesseurs, Gandhi comprend qu'il faut s'adresser aux villageois. Mais en Inde, le charisme ne suffit pas, aussi voit-on l'avocat anglais se muer en ascète indien : il devient *mahatma*, la grande âme, un quasi-dieu !

Pendant plusieurs années, l'Inde est agitée de révoltes plus ou moins violentes (la non-violence dégénère souvent). La seconde guerre mondiale fournit le prétexte pour accélérer les choses. Pour faire face à l'avance japonaise, les anglais demandent aux indiens de s'associer à leur effort de guerre. La ligue musulmane accepte et devient un partenaire privilégié. Gandhi par contre refuse si promesse n'est pas faite de donner l'indépendance après la guerre sans diviser le pays. 100 000 militants se retrouvent en prison.

Au sortir du conflit, les anglais épuisés sont pressés d'abandonner ce territoire qui commence à coûter plus qu'il ne rapporte. En 47, Lord Mountbatten est dépêché pour négocier le transfert des pouvoirs. Il refuse de discuter avec les partis hindous,

les princes et les tribus, seulement avec trois avocats du barreau de Londres : Gandhi et Nehru pour le Congrès, Jinnah pour la ligue musulmane ! Le pays est partagé, l'indépendance proclamée, une indépendance pleine de promesses, non de paix et de prospérité mais de guerre.

l'Inde indépendante

Les conséquences de cette indépendance bâclée ne se font pas attendre. Les hindous du nouvel état musulman du Pakistan sont spoliés et massacrés. Les survivants abandonnent tout pour un exode effarant qui les conduit dans une Inde déjà surpeuplée. On évalue le désastre à plus de 500 000 morts et 10 millions de personnes déplacées.

Le problème est pourtant encore loin d'être résolu. Le Pakistan est à l'origine un très curieux assemblage de deux régions séparées par 2000 km de territoire indien ! Le Pakistan de l'Est (l'actuel Bangladesh) n'a pas grand-chose de commun avec le Pakistan de l'Ouest (l'actuel Pakistan). Un mouvement autonomiste s'y développe, soutenu par l'Inde. Résultat : 12 jours de guerre entre l'Inde et le Pakistan, 9 millions de réfugiés bengalis en Inde, création en 1971 d'un nouvel état, le Bangladesh, qui n'est guère viable.

La construction politique de l'Inde s'avère aussi peu réussie. La Constitution proclame le droit à l'égalité, à la liberté, à la résistance contre l'exploitation, à la liberté religieuse, à la culture et à l'éducation, le droit de propriété et de recours constitutionnel. En pratique ce ne sont souvent que des mots. Quelques exemples : l'Inde a deux codes civils, l'un pour les hindous, l'autre pour les musulmans ; la classe et la caste sont toujours les structures de base qui conditionnent la vie des individus ; le servage est une pratique encore courante (le nombre de travailleurs agricoles réduits en esclavage pour rembourser leurs dettes est estimé à 40 millions, dont 15 millions d'enfants, et sont pour la plupart des dalits), etc.

L'Inde n'existe toujours pas en tant que nation tant sont grandes, et sans doute insurmontables, les forces centrifuges : opposition de castes, opposition régionales, opposition nord-sud, opposition religieuse, etc. La meilleure preuve en est qu'en 40 ans d'existence, elle n'a pas su se doter d'une langue unique. Quelques tentatives ont bien été faites, mais elles ont suscité de si violentes réactions que l'anglais a finalement été maintenu comme langue officielle.

Le régionalisme effréné atteint souvent des sommets de ridicule. Par exemple, certains états préfèrent laisser se perdre des millions de mètres cube d'eau plutôt que de coopérer à l'irrigation d'états voisins chroniquement affectés par la sécheresse. Le long de certaines frontières, la libre circulation des grains est même interdite sous la pression des états riches, qui peuvent alors vendre leurs excédents au prix fort !

S'il est une chose que l'Occident connaît de l'Inde, c'est sa pauvreté, un mouvement commencé on l'a vu bien avant l'indépendance qui n'a pas été enrayeré depuis, au contraire.

Nehru, lorsqu'il prend la tête du Congrès et de l'Inde en 1950, rêve d'une "planification socialiste", avec priorité à la grosse industrie. 20 ans de ce régime n'ont malheureusement pas apporté beaucoup de bienfaits au peuple (comme dans le cas de la Chine, les succès dans le nucléaire ou l'informatique ne doivent pas faire illusion sur les performances réelles de l'économie).

Pendant que des sommes folles sont consacrées à des projets souvent inutiles, presque toujours peu performants, qui ne font qu'enrichir de multiples intermédiaires (partis politiques et bureaucratie sont de véritables entreprises de pillage), l'agriculture a plus de mal que jamais à suivre la croissance de la population. Les réformes agraires votées dans le grand élan de transformations qui suit l'indépendance sont pratiquement sans effet.

L'agriculture reste aux mains de quelques grands propriétaires, avec tous les effets pervers que cela implique lorsque 80% de la population en vit directement, pour la simple raison qu'ils sont un des piliers du Congrès. Quant à la fameuse "Révolution verte" (irrigation engrais, semences améliorées...), elle ne touche que 20% du secteur agricole et ne profite qu'à la minorité privilégiée qui dispose de crédit et d'irrigation.

Pour expliquer comment l'Inde, qui dispose de considérables ressources naturelles et humaines, en est arrivée là, on ne peut invoquer seulement "l'héritage colonial" puisque depuis l'indépendance, la situation s'est encore dégradée. Il s'avère que les dirigeants ont agi avec une rare incompétence et surtout une méconnaissance totale de leur propre pays. Ceci n'est en rien surprenant si l'on se souvient que le pouvoir est exercé par une minorité d'éducation étrangère.

Nehru, par exemple, qui gouverne en autocrate de 1950 à 1964, est un brahmane, fils d'un grand avocat occidentalisé, éduqué en Angleterre. Parlant très mal le hindi et l'urdu, la seule connaissance qu'il a de la culture indienne vient d'ouvrages en anglais. À l'influence britannique s'ajoute l'influence soviétique qu'on retrouve dans les plans quinquennaux. Ceci aboutit, entre autres, à une Constitution sur bien des points inapplicables tant elle est éloignée des réalités indiennes, à une économie planifiée faite de projets grandioses qui n'apportent rien à la population, etc.

Sa fille Indira Gandhi (aucun lien de parenté avec le mahatma) lui succède en 66. Son itinéraire est semblable : études en Suisse et en Angleterre, mépris pour les institutions traditionnelles (d'où un mariage hors caste), et ignorance de la culture indienne. Agissant elle aussi en autocrate, elle prépare son fils cadet Sanjay à lui succéder. Il accumule gaffes sur gaffes. Le programme de vasectomie "volontaire" de 1976 est son œuvre. En fait de volontariat, il s'agit plutôt de coercition. La population est en maints endroits si excédée qu'elle se révolte. Les forces paramilitaires interviennent et laissent par terre plusieurs centaines de cadavres ! L'Inde est soulagée en apprenant sa mort dans un accident d'avion en 1980 ! Guère plus nombreux sont ceux qui pleurent Indira lorsqu'elle se fait assassiner en 84 par un sikh, communauté qu'elle a particulièrement maltraitée au cours de son règne.

La succession échoit à son fils aîné, Rajiv, élevé en Angleterre, marié à une italienne, ancien pilote de ligne : un complet étranger pour les indiens !

Bref, rien n'a changé en Inde, rois et princes se succèdent en marge de la vie du peuple, qui subit leurs caprices tout en veillant à ce que la tradition reste inchangée. L'élection d'un dalit comme président de la république en 1997 constitue tout de même une rupture. Mais est-ce vraiment une rupture dans un pays où la loi pèse moins que la tradition ?

conclusion

Le nombre de possibilités qui s'offrent à l'Inde est singulièrement restreint. Ou bien, selon le vœu de ses dirigeants, l'organisation traditionnelle se décompose, mais pour être remplacée par quoi ? Ou bien elle résiste, comme elle a déjà résisté aux

tentatives de réformes bouddhiste et jaïna, comme elle a résisté aux envahisseurs arabes, turcs, mongols, anglais, auquel cas un néo-hindouisme est à inventer qui prenne en compte certains acquis de la modernité.

Il n'est pas sûr que l'Inde ait l'occasion de s'interroger longtemps sur l'opportunité de réformes en profondeur tant est grave le problème immédiat de sa survie : 1 milliard de personnes, 300 par km², qu'il faut nourrir, alimenter en eau, dont il faut évacuer les déchets... Déjà il n'y a plus beaucoup d'endroits où l'eau soit potable. La désertification gagne, due à la déforestation, au surpâturage, à l'érosion, à la surirrigation... Comme bien souvent face à des problèmes intérieurs insolubles, les dirigeants risquent d'être tentés par des aventures à l'extérieur, d'autant que les raisons ne manquent pas. Presque toutes les frontières font l'objets de disputes : avec la Chine, avec le Bangladesh, avec le Pakistan à propos du Kashmir, sans compter les problèmes du Shri Lanka...

Quelle que soit la capacité de leurs gouvernants, il ne fait guère de doute que l'avenir pour les indiens s'annonce difficile.

épilogue

Tant de siècles et tant d'espace parcourus aussi vite, cela donne le tournis ! Reprenons nos esprits et élevons-nous au-dessus de ces tourbillons de croyances, incommensurables souvent, contradictoires parfois, qui emportent les hommes vers des sommets ou des abîmes.

Vus d'en haut, d'un point d'où l'on peut considérer l'humanité dans son évolution globale, la civilisation apparaît comme l'une des grandes forces qui façonnent vies individuelles et actions collectives. Ce n'est pas la seule : instinct, tribalisme, nationalisme, peurs en tous genres, etc., l'homme est tiraillé dans maintes directions. De toutes ces forces, la civilisation est certainement la plus efficace pour élever la conscience humaine au-dessus des égoïsmes et des particularismes.

Sous leurs diverses formes, les civilisations apparaissent comme des émanations de la conscience collective ayant pour finalité de faire évoluer cette conscience collective. Elles sont une expression de l'aventure de l'esprit humain qui cherche le sens de sa présence sur Terre. Même si chaque civilisation passe préférentiellement par tel peuple, l'expérience de chacune appartient et enrichit l'espèce humaine toute entière. Peut-être est-ce là le sens profond de ce que l'on appelle aujourd'hui "la mondialisation" : que, par les "frottements" entre civilisations et le rétrécissement de la planète, nous puissions prendre conscience de cette aventure humaine collective.

Nous nous trouvons en ce moment même à un point très singulier de l'aventure humaine. Il apparaît en effet que toutes les civilisations traversent aujourd'hui une crise majeure. Le matérialisme est en faillite. Mais c'était une expérience nécessaire : il fallait que l'homme vive jusqu'à l'extrême la société de consommation pour en réaliser la futilité et le fait que le bonheur ne se trouve pas dans les biens matériels. Les grandes religions ont également fait faillite. C'était tout autant nécessaire pour réaliser que la "Révélation" ne saurait être qu'une expérience intérieure personnelle et non pas celle d'un autre qui impose sa vérité à tous...

Que reste-t-il à l'issue de plusieurs millénaire d'une exploration souvent douloureuse ? À la fois beaucoup et peu :

- qu'une des seules certitudes que nous puissions avoir, c'est que la conscience existe ;

- que cette conscience n'est sûrement pas une émanation de la matière mais qu'au contraire la matière est une émanation de l'esprit (j'ai exploré ces questions dans d'autres ouvrages, notamment *nos pensées créent le monde*, et *l'esprit dans la matière*) ;

- que la plupart des êtres humains ne sont plus disposés à se satisfaire de Vérités assénées à coups de triques par des autorités autoproclamées telles ;

- qu'après tant de luttes vaines, le seul combat qui vaille la peine c'est que nous apurions nos cœur de la peur et de la haine.

C'est peu quand on songe à toutes les existences nécessaires et toutes les souffrances pour en arriver là. Mais ce n'est pas insignifiant dans la mesure où il y a de quoi selon moi métamorphoser nos civilisations et nous métamorphoser nous-mêmes.

Chacun aujourd'hui est en mesure de se "frotter" aux autres civilisations, à travers des voyages, des rencontres, des livres, des films, etc. À nous confronter à tant de

systèmes de croyances différents, émerge cette idée fondamentale : nous ne pouvons plus croire comme avant. Nous ne pouvons plus croire qu'une civilisation soit détentrice de la vérité et que toutes les autres soient dans l'erreur ; nous ne pouvons plus croire que l'une exprime le bien et toutes les autres le mal. Certes, beaucoup y croient encore parce qu'on n'efface pas facilement une façon d'être aussi enracinée dans l'espèce humaine. Mais cette façon d'être vient à sa fin.

Enfants, nous entretenions toutes sortes de croyances : nous croyions au Père Noël, nous croyions aux vertus magiques des bisous de maman pour guérir les bobos, nous croyions les personnages des dessins animés aussi réels que les personnages de la "vraie vie"... En grandissant, nous avons abandonné nombre de ces croyances, en général sans drame.

De même, l'humanité dans son ensemble explore certaines croyances grâce à l'instrument des civilisations. On comprend facilement que, pour que cette exploration soit efficace, il faille y croire en toute sincérité. D'où cette propension de chaque civilisation à se prétendre la seule, l'unique détentrice de la Vérité. Mais tôt ou tard, vient le moment où ces croyances doivent être abandonnées, non parce qu'elles se révèlent vaines, mais parce qu'elles ont atteint leur but : faire grandir la conscience collective, de sorte que les hommes deviennent aptes à se lancer de nouveaux défis et explorer de nouveaux Rêves.

Voilà où en est vraiment l'espèce humaine aujourd'hui, au-delà des positions rétrogrades de quelques uns, les plus médiatisées malheureusement, qui s'invectivent :

- civilisation du mal
- impérialistes
- impies
- satan

...

et puis sortent les couteaux, et puis sortent les fusils, et des hommes se transforment mutuellement en tas de viande pourrie. Décidément, certains n'apprennent pas vite. Même s'ils sont de moins en moins nombreux, ils ont encore une forte capacité de nuisance.

Mais que ces sordides gesticulations passéistes ne nous empêchent pas de Rêver d'un homme meilleur dans un monde meilleur. Pour ma part, je l'ai longuement mûri, au point d'en avoir fait un autre livre : *vers l'Homme de demain*. Chacun est en mesure de sonder son cœur et nourrir son propre Rêve du futur, au-delà des banalités proposées à la grande foire aux croyances : si vous aviez soudain le pouvoir magique de changer votre vie, que choisiriez-vous de vivre ?

...

quelques lectures

Arnold Toynbee : *L'histoire* (Bordas)

Robert Lopez : *La naissance de l'Europe, Ve-XIVe siècles* (Armand-Colin)

Le Goff : *La civilisation de l'occident médiéval* (Arthaud)

Jean Delumeau : *La civilisation de la Renaissance* (Arthaud)

Pierre Chaunu : *La civilisation de l'Europe classique* (Arthaud) et *La civilisation de l'Europe des lumières* (Champs. Flammarion)

René Rémond : *Introduction à l'histoire de notre temps* (Points Seuil)

Jean Fourastié : *Les 30 glorieuses* (Pluriel)

André Miquel : *L'Islam et sa civilisation, VIIe-XXe siècles* (Armand Colin)

Le Coran (Folio)

Lewis : *Comment l'Islam a découvert l'Europe* (La Découverte)

Tébib : *La montée du fondamentalisme musulman*

Jacques Gernet : *Le monde chinois* (Armand Colin)

Confucius : *Entretiens* (Points)

Marcel Granet : *La pensée chinoise* (Albin Michel)

Joseph Needham : *La science chinoise et l'Occident* (Points)

Jacques Gravereau : *La Chine après l'utopie* (Berger-Levrault)

Alain Danielou : *Histoire de l'Inde* (Fayard)

Arthur Basham : *La civilisation de l'Inde ancienne* (Arthaud)

Guy Deleury : *Le modèle hindou* (Hachette)

Louis Renou : *L'hindouisme* (Que sais-je)

du même auteur

Le renseignement stratégique au service de votre entreprise, avec Charles Hunt, éditions First, 1990

Nos pensées créent le monde, avec Martine Castello, Laffont 1994, réédité en 2003 par JMG éditions

Dans la lumière d'un cristal, avec Luce Grimaud et Martine Castello, Laffont 1995, réédité en 2003 par JMG éditions

Le Jeu de la Création, éditions les 3 Monts, 1997

L'esprit dans la matière, Georg, Genève, 1998

Cybermondes, où tu nous mènes Grand Frère, avec Emile Noël, Georg, Genève, 2000

Vers l'Homme de demain, 2001, essai à télécharger sur le site de l'auteur

Quelle langue parlaient nos ancêtres préhistoriques, interview de Marcel Locquin, Albin Michel, 2002

Les grandes civilisations, Occident, Islam, Chine, Inde, Georg, Genève, 2003

Musiques de notes, musiques de sons, 2004, essai à télécharger sur le site de l'auteur

Le grand roman des bactéries, avec Martine Castello, Albin Michel, 2005

L'homme disparaîtra, et après... roman à télécharger sur le site de l'auteur

Une nouvelle architecture pour un nouvel art d'habiter, à consulter sur le site de l'auteur

Également un grand nombre d'articles rédigés pour diverses revues, des poèmes et des musiques disponibles sur le site de l'auteur :

www.co-creation.net